NOUVELLE EXPLICATION DES FIEVRES; AVEC DES...

Anicet Caufape

Digitized by Google

AZIONALE
12
17 C
28
VITT. EMANUELE

IV.11.16.

12
17
c
23

REFLEXIONS SINGULIERES SUR LE FREQUENT USAGE DE LA SAIGNÉE,

SUR LE DE'REGLEMENT de la circulation du Sang, & sur plusieurs autres Matieres tres-importantes pour bien exercer la Medecine.

SECONDE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée de plusieurs remarques, & de differens Traités

Par Me. ANICET CAUFAPÉ, *Docteur en Medecine.*

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A TOULOUSE,
Chez DOMINIQUE DESCLASSAN,
Imprimeur & Marchand Libraire.

M. DC. XCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

DES BONS ET DES Mauvais effets de la frequente Saignée ; du dereglement de la circulation du Sang, qui produit ou accompagne toute sorte de maladies, des Remedes pour les guerir ; de la maniere qu'il faut purger dans les Fiévres continuës ; de plusieurs indications qui changent leur curation ordinaire ; de trois ou quatre causes, qui sont les sources generales de toutes les maladies ; d'une nouvelle explication des Crises & de la Gangrene ; & d'une methode singuliere pour prolonger la vie & ménager la santé.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TABLE

DES CHAPITRES Du second Livre.

CHAP. I. *DEs bons & des mauvais effets de la frequente saignée, de ses principales indications, & de quelques remarques importantes sur le frequent usage qu'on en fait en France,* pag. 1.

CHAP. II. *Du dereglement de la circulation du sang, qui produit ou acompagne toute sorte de maladies, & des principaux remedes pour les guerir,* p. 69.

CHAP. III. *De la maniere & du tems auquel il faut purger dans les Fievres continuës,* p. 117.

CHAP. IV. *Dissertation singuliere sur quelques occasions qui changent la curation ordinaire des Fievres & de plusieurs autres maladies considerables,* p. 144.

CHAP. V. *De la differente cause des Crises? Et pourquoy elles surviennent preci-*

sement en certains jours de la maladie : & s'il faut purger, saigner ; ou faire dans ces jours d'autres grands remedes, p. 198.

Traité de la Gangrene.

CHAP. I. *DE la division & de la definition de la Gangrane, p. 223.*

CHAP. II. *Des causes de la Gangrene, p. 238.*

CHAP. III. *Des signes de la Gangrene, p. 250.*

CHAP. IV. *De la curation de la Gangrene, p. 256.*

Methode pour conserver la santé.

CHAP. I. *DE la santé en général avec quelques remarques pour l'intelligence de cette matiere, p. 280.*

CHAP. II. *Des causes des maladies en general, de celles qui proviennent de cinq differens temperamens en particulier,*

Digitized by Google

des signes qui accompagnent ces temperamens, & des remedes ou alimens pour combatre les maladies qu'ils excitent, avec quelques remarques singulieres sur le temperament salin, p. 291.

CHAP. III. *De la temperature de chaque saison de l'année, de la nature des differents clymats, de celle ce chaque âge en particulier, des veilles & du sommeil, du mouvement & du repos, de l'évacuation & de la retention des excremens, du défaut de la transpiration, de la foiblesse de l'estomach, & de la maniere qu'il se faut gouverner à l'égard de toutes ces choses; qui donnent occasion à nos maladies, qui sont toutes comprises dans quatre especes afin de les prevenir plus facilement,* p. 317.

CHAP. IV. *De l'air, des vents, du sexe, du boire à la glace, & principalement de la nature, & de l'usage qu'on doit faire des alimens en general, qui sont divisez en quatre especes, dont chacune combat ou previent les causes de nos maladies aussi divisées en quatre especes : de la quantité des mêmes alimens; avec quel ordre, & dans quelles heures il faut les prendre pour éviter nos maladies qui de même que les remedes, sont toutes redui-*

tes en quatre especes, afin de pouvoir opposer tour à tour les uns aux autres, p. 403.

CHAP. V. *De trois sources d'où émanent les causes universelles des maladies; & dont une seule produit tres souvent les autres deux, p. 454.*

CHAP. VI. *De l'usage qu'il faut faire des alimens, des remedes, ou des autres choses qui échauffent & rafraichissent: de quelle maniere, & en quelles occasions, ils excitent la chaleur ou la froideur p. 467.*

Traité de la nature, des qualitez & des preparations des alimens les plus usitez en particulier: & de quelques autres choses qu'on prend ordinairement par precaution où par volupté, comme sont par exemple, les bains, le caffé le lait, & diverses liqueurs, les eaux minerales &c. Les uns & les autres décrits par lettre alphabetique, p. 485.

REFLEXIONS

REFLEXIONS SINGULIERES,

Sur le frequent usage de la saignée, sur le dereglement de la circulation du sang, & sur plusieurs autres matieres tres-importantes pour bien exercer la medecine.

CHAPITRE PREMIER.

Des bons & des mauvais effets de la frequente saignée ; de ses principales indications, & de quelques remarques importantes sur le grand usage qu'on en fait en France.

JE ne parlerai ici au long que des principales indications de la saignée ; parce

que les autres ſont aſſez connuës & aſſez expliquées dans differens traitez, que divers Autheurs en ont compoſez. Je ne parlerai pas non plus de pluſieurs autres choſes qui appartiennent à cette matiere ; à cauſe qu'elles ſont de petite conſequence ; & qu'il en eſt fait ſuffiſamment mention dans ces traitez. Mais je ferai principalement des reflexions ſur le frequent uſage de la ſaignée, fort commun en France ; & ſur les bons & les mauvais effets qu'elle produit. Comme ils ſont tres-conſiderables, je marquerai les occaſions particulieres dans leſquelles ce remede me paroit favorable, & celles où il me paroit au contraire nuiſible ; & je diſtinguerai les unes & les autres le plus clairement qu'il me ſera poſſible.

Il eſt vrai que pluſieurs Autheurs illuſtres, qui ont écrit de la ſaignée, marquent & diſtinguent quelques-unes de ces occaſions : mais il me ſemble, qu'ils en ont oublié quelques autres qui ſont tres-conſiderables, que je raporterai au long dans ces obſervations. Ils n'ont pas non plus ſuffiſamment expliqué toutes les circonſtances de celles qu'ils ont rapportées ; que je tâcherai par conſequent d'éclaircir d'une maniere plus étenduë qu'on n'a pas fait. Car ſi les Medecins avoüent que la ſaignée eſt

un grand remede, ils n'ont pas neanmoins fait les reflexions necessaires sur l'usage qu'il en faut faire.

En effet il n'y a rien de plus commun, de plus frequent, ni qui soit ordonné avec moins d'application que la saignée : & avec cela rien n'est si important, ni si difficile que de l'ordonner à propos.

Si c'est le remede le plus efficace & le plus universel, il ne laisse pas de produire en plusieurs occasions, plus de mauvais que de bons effets : & si ceux-ci se découvrent d'abord, pour les admirer : ceux-là au contraire demeurent ordinairement, ou long-tems cachez, ou ne se découvrent qu'insensiblement pour nous en dérober la veuë.

Il faut donc ordonner ce remede avec un peu plus d'application qu'on ne l'ordonne communement : il faut auparavant examiner meurement les causes qui l'indiquent, & les bons ou mauvais effets qu'il peut produire : & ne se laisser pas entraîner par ce qu'il a de bon, sans faire reflexion sur ce qu'il cache de mauvais.

Ces raisons, jointes à celles qui nous font connoître la necessité de la saignée en la plupart des grandes maladies, & quelques autres que je raporterai dans la suite,

ſont cauſe que preſque tout le monde eſt prevenu, ſur tout en France, en faveur de ce remede, contre toute ſorte de maladies. Tous les Medecins Chimiſtes condamnent neanmoins l'uſage des frequentes ſaignées. Il y en a même pluſieurs qui deffendent de ne jamais ſaigner les malades; parce qu'ils diſent qu'il y a de peuples qui vivent longtems, & joüiſſent d'une grande ſanté, bien que la ſaignée ne leur ſoit preſque pas connuë: Ils apportent encore d'autres raiſons pour s'en deffendre, qu'il ſeroit maintenant inutile de raporter.

Cependant comme il ſe trouve en même-tems d'autres Medecins, qui appuyez ſur des raiſons contraires, font ſaigner preſque en toute ſorte de maladies; Il me ſemble que le meilleur parti eſt de tenir un milieu entre ces deux extremitez, ſemblable à celui que je pretends ſuivre. Auſſi ferai-je voir que c'eſt la meilleure & la plus favorable methode dont on puiſſe ſe ſervir, tant pour guerir, que pour prevenir les maladies; dans leſquelles la ſaignée eſt utile ou neceſſaire.

Mais comme cette grande diverſité de ſentimens, dans une choſe ſi importante pour la vie des hommes, eſt une marque évidente de nôtre ignorance; il ne faut pas

s'étonner si l'on se laisse facilement prevenir pour & contre la saignée ; de même qu'on est ordinairement prevenu pour & contre toutes les autres choses qui ne sont pas bien connuës ; sur tout si elles nous paroissent de quelque consequence.

Cela fait aussi que la préocupation étant la source principale de nos erreurs ; & qu'en ayant fait glisser de tres-pernicieuses dans cette occasion, j'en rapporterai ici succintement les causes, afin de tâcher à les éviter. Pour cela il faut remarquer que selon qu'il a été ci-devant observé dans le second Chapitre du premier Livre, l'esprit de l'homme est ordinairement plein de présomption, qu'il suit naturellement sa premiere veuë, & que la premiere idée qu'il a d'un objet le détermine & l'entraîne. Comme celle-là est plus forte que toutes celles qui se presentent ensuite sur le même sujet, elle prévaut toûjours sur les autres, encore qu'elles soient plus vraisemblables. Et c'est parce qu'on les rejete naturellement ; soit à cause du soin qu'elles donnent pour les examiner, ou à cause que l'amour propre nous attache fortement à la premiere idée, & qu'elle nous fait cherir le repos. Tout cela joint à l'interêt particulier, nous éloigne de la verité dans des

occasions où nous pourrions facilement nous en approcher.

C'est donc la préocupation qui est la principale source de nos erreurs ; c'est elle qui partage les sentimens des hommes, & qui fait qu'ils sont si souvent differens, & si contraires à l'égard de la même chose. C'est elle enfin qui a fait remarquer, qu'autant qu'il se trouve de têtes dans le monde, autant il y a presque de differens sentimens sur les mêmes choses, autant de differentes pratiques, & de diverses maximes, *quod capita tot sensus.*

S'il étoit maintenant necessaire de prouver plus au long cette verité, il ne faudroit qu'examiner la pratique de tous les peuples de l'Univers ; & l'on verroit qu'ils different les uns des autres, & dans leurs opinions, & dans leurs maximes, presque à l'égard de toutes choses. Et c'est par la raison qui en a été donnée, & à cause qu'on se laisse prevenir par un sentiment naturel, ordinairement conforme à celui de la nation : bon ou mauvais, l'amour de la patrie, l'amour propre, & l'interêt particulier ne lui permettent pas de s'en éloigner ; à moins que la longueur du tems, ou une suite d'évenemens considerables l'obligent à changer, & à distinguer le vrai d'avec le faux.

C'est par la même raison, qu'autrefois on faisoit d'abord le procez à un Medecin qui auroit ordonné de saigner une femme grosse, sur tout si elle faisoit ensuite de fausses accouches: bien qu'au contraire on pretende aujourd'hui les éviter au moyen de ce remede souvent réïteré. Cependant comme on a remarqué, que d'ordinaire les femmes grosses n'accouchoient pas moins heureusement dans les siecles passez que dans celui-ci, & que les causes de la grossesse sont toûjours les mêmes; Il s'ensuit que si l'on est maintenant d'un sentiment contraire, ce n'est que parce qu'étant déja préoccupez de la saignée, de même qu'on l'étoit contre il n'y a pas plus de cinquante ans; on l'a depuis peu communement pratiquée à l'égard des femmes grosses, comme dans plusieurs autres occasions, dans lesquelles on n'osoit saigner que tres-rarement il n'y a que peu de jours. La passion qu'on a de se distinguer, & de s'accrediter, fait qu'on a affecté des manieres nouvelles & extraordinaires, parce qu'étant inusitées, elles frappent d'abord l'esprit, & le rendent favorable: Et cette passion est une des principales causes, qui a imprudemment prevenu la pluspart des Medecins, & qui les a fait passer mal à propos d'une extremité à

l'autre ; puisqu'il est tres-avantageux de ménager un temperament entre deux, aussi bien dans cette occasion que dans beaucoup d'autres.

C'est à cause de ces raisons aussi, que la saignée est maintenant dans un plus frequent usage en France que dans aucun autre païs de l'Europe : bien qu'il n'y ait qu'environ cinquante ans qu'on y ordonnoit plus de la moitié moins de saignées ; & que les Medecins ne fussent pas alors moins éclairez qu'ils le sont aujourd'hui ; s'il en faut juger par les ouvrages que les uns & les autres nous ont donnez.

Si l'on fait cependant reflexion sur la pratique de la pluspart des autres Medecins de l'Europe, qui est la partie du monde la plus floriſſante dans les sciences, & qu'on l'examine à fond, on verra qu'ils n'ordonnent au contraire que tres-rarement la saignée ; bien qu'ils ayent égard aux indications qu'on doit tirer des differens climats, des divers temperamens, & des differens âges. On verra encore que ceux qui exercent la medecine dans les païs Orientaux, dans l'Italie, & principalement parmi les peuples du Nord pratiquent la même chose, & qu'ils encheriſſent maintenant sur les autres dans les sciences naturelles. Auſſi

est il vrai qu'ils ordonnent beaucoup moins frequemment la saignée qu'on ne l'ordonne en France : bien que son climat tienne un milieu entre les climats des autres, & qui par consequent n'y doit pas rendre la saignée ni plus favorable, ni beaucoup plus frequente.

Tout le monde convient encore que Sylvius Deleboe, & Thomas VVillis ont dans ce siecle mieux & plus au long écrit de la pratique de medecine, que les autres Medecins de nôtre tems : Et que le grand Hypocrate a beacoup encheri sur les uns & sur les autres dans les siecles passez. Neanmoins si on lit les ouvrages de ces graves Autheurs, on conviendra pareillement qu'ils conseillent de fort ménager le nombre des saignées, même dans les maladies aiguës. Aussi le premier de ces trois grands hommes, qui passe pour un des plus grands Praticiens qui ait jamais été en Hollande, & dans tout le païs du Nort, n'ordonne que rarement la saignée, même dans la peripeumonie & dans les autres inflammations. Il pretend les guerir, & les guerissoit effectivement, par le secours d'autres remedes specifiques, qu'il raporte dans les endroits où il traitte de ces maladies. Aussi voyons-nous quelques guerisons en

France faites avec de pareils remedes, & en de semblables occasions. Il y a même apparence qu'elles y seroient beaucoup plus frequentes qu'elles n'y sont, si l'on y mettoit en usage la pratique de ce grand homme, comme on le fait à proportion en en Hollande, & dans les païs du Nort.

Le grand Hypocrate confirme d'ailleurs cette methode dans la plusart des endroits où il traitte des maladies aiguës. Car pour ce qui concerne les legeres indispositions il n'y ordonne jamais ce remede, si elles ne sont accompagnées de quelques marques de plenitude.

Qu'on ne dise pas maintenant, comme l'on a accoûtumé de dire, que les divers climats changent cette methode; puisque l'observation que j'ay ci-devant faite à leur égard, satisfait à cette objection; & que s'il est d'ailleurs vrai qu'ils peuvent augmenter ou diminuer cette maniere de pratiquer; ils ne peuvent pas du moins la changer entierement, comme on la change communement dans la plusart des occasions. La raison est, que la principale indication de la saignée se prend toûjours, ou de la plenitude, ou de la nature de la maladie & de celle de sa cause; & que le climat, ni même l'âge, ou le tempera-

ment du malade ne font qu'augmenter ou diminuer cette indication, sans jamais la changer entierement.

Je conviens ainsi, que le climat de ce Royaume, & sur tout du côté de France est plus favorable à la saignée que celui des peuples du Nort : parce que le temperament pituiteux domine ordinairement dans ceux-ci, & le sanguin dans les Parisiens & dans la plusparт des François. Neanmoins tel que puisse être nôtre temperament, il faut par les raisons que j'en donnerai dans la suite, ménager un peu plus la saignée dans ce païs, qu'on n'a pas ordinairement accoûtumé de faire. Il faut tenir un milieu entre ceux qui l'ordonnent tres-souvent, & ceux qui ne l'ordonnent que rarement, ou point du tout, & se conduire par les indications que j'en vais marquer. C'est la meilleure de toutes les methodes, qui ne consilie pas seulement les sentimens de ceux qui ont nouvellement écrit, pour & contre l'usage des frequentes saignées; mais qui s'accorde avec la pratique de nos Anciens, & avec celle des plus grands Praticiens du dernier siecle.

Si j'ay dit cependant que ce remede doit être moins frequent dans les autres climats que dans celui de France, où les tempera-

mens des peuples ſont fort ſanguins ; il ne faut pas que cette raiſon ſerve, comme elle fait, de pretexte pour l'y ordonner plus frequemment qu'il n'eſt neceſſaire. Car ſi les frequentes ou les grandes ſaignées gueriſſent de grandes maladies, elles donnent auſſi ſouvent occaſion à de plus fâcheuſes, à de plus frequentes, & à de plus longues indiſpoſitions ; qui nous rendent plus valetudinaires, qui nous font plus riſquer, & qui nous abregent plus la vie qu'elle ne ſeroit abregée ſi nous avions peu en guerir ſans le ſecours de ces grandes, ou de ces frequentes ſaignées.

Je conviens neanmoins que lors qu'on eſt atteint d'une maladie, qui eſt, ou qui peut facilement devenir dangereuſe, il vaut mieux éviter, s'il eſt poſſible, le danger dont elle menace par la ſaignée, ſi elle y peut être de quelque utilité, que non pas riſquer davantage la vie en ne la faiſant pas. Mais comme il eſt tres-difficile de bien diſtinguer ces choſes ; le doute que cette difficulté cauſe, joint à la prevention dans laquelle nous ſommes en faveur de la ſaignée, nous la fait ſouvent hazarder mal à propos. Et c'eſt à cauſe que ſi elle produit des effets beaucoup plus nuiſibles que profitables, ils ne paroiſſent pas d'abord, com-

me ceux de la purgation : ce qui fait que personne ne s'avise, si ce sont les saignées ordonnées imprudemment, ou d'autres choses qui ont fait perir le malade, ou qui l'ont fait tomber dans des maladies longues ou incurables.

Je pretends donc seulement exclurre la saignée dans les occasions où elle est plûtôt nuisible que profitable ; & dans celles où l'on pourroit guerir dans peu de jours de son indisposition sans risquer aucun danger. Car on en emporteroit souvent la cause par un bon regime de vie, & par d'autres remedes qui n'affoibliroient pas la masse du sang, & qui n'exciteroient pas les fâcheuses suites qui en proviennent, & que je décrirai dans la suite.

Mais comme on est en possession, & prevenu d'une methode qui favorise les frequentes saignées, dés qu'on ressent la moindre indisposition, on ordonne d'abord la saignée ; non seulement pour la calmer lors qu'elle est presente, mais pour la prevenir lors qu'on en craint quelque atteinte. Cette crainte est aussi souvent, plûtôt un specieux pretexte pour ordonner la saignée, & pour affecter de se rendre utile en la conseillant, qu'une veritable raison pour guerir, ou pour prevenir cette in-

disposition, qui est quelquefois imaginaire, ou si elle ne l'est pas on la previendroit, & on en gueriroit souvent dans peu de tems, avec le seul regime, sans danger, & sans faire que peu ou point de remedes.

Il n'y a pas cependant de maladie ou d'indisposition à laquelle les frequentes saignées ne nous rendent sujets, plus ou moins; & tantôt aux unes, & tantôt aux autres, selon la diversité de nos constitutions, & la force de nos temperamens, en la maniere qui sera expliquée dans le quatriéme Chapitre, & que j'expliquerai dans la suite de celui-ci.

Aussi en est-il à peu prés des frequentes saignées à l'égard des hommes, comme des frequentes coupes à l'égard des arbres. J'avouë qu'il y a quelques occasions à l'égard de ceux-ci, de même qu'à l'égard des autres, dans lesquelles il faut, pour les conserver, retrancher quelques portions de leur matiere; c'est à dire, toutes ou partie de leurs branches: mais si l'on revient souvent à ce retranchement ou à cette coupe, bien loin de conserver durant un plus long-tems ces arbres, on les fait perir beaucoup plûtôt qu'ils ne periroient si l'on ne les avoit pas si souvent coupez.

Pour ordonner donc à propos la saignée

à l'avenir, examinons maintenant toutes ses indications, & les occasions où elle doit être ordonnée, tirées de la plenitude de la constitution, du temperament, de l'âge, du climat, & des principales causes de la maladie. Examinons ensuite quelques autres occasions, dans lesquelles la plus part des Medecins l'ordonnent dans ce païs; bien que cette pratique soit contraire aux raisons, & aux experiences que je rapporterai dans la suite de ce Chapitre.

Pour commencer par l'examen, & par la recherche des principales & des premieres indications qu'on peut nommer propres, il faut remarquer que la saignée est seulement proprement indiquée par la plenitude appellée pletoré; c'est-à-dire, lorsque la masse du sang remplit si fort les vaisseaux, qu'à peine peut-elle y être contenuë; ce qui donne occasion à des fâcheux accidens, & aux fâcheuses maladies que je raporterai dans la suite, & qu'il faut prevenir par la saignée.

Cette plenitude arrive seulement dans deux occasions. La premiere survient lors que la masse du sang est si abondante qu'elle ne peut pas être contenuë dans ses vaisseaux: & la seconde lorsqu'elle se rarifie si fort par son effervescence ou bouillonne-

ment, qu'encore qu'elle ne soit pas trop abondante, elle ne peut pas non plus être renfermée dans ses vaisseaux, à cause de sa trop grande rarefaction. Et ces deux causes produisent, tantôt conjointement, & tantôt séparement la plenitude appellée par nos Anciens, *plenitudo ad vasa*, *plenitudo ad vires*.

Les marques de la plenitude produite par la trop grande abondance de sang, consistent dans une lassitude qui survient sans qu'aucune cause manifeste ait precedé; & qui est souvent accompagnée d'une pesanteur, ou d'une espece de douleur accablante, & d'une couleur qui n'est pas naturelle. Ces signes sont aussi souvent accompagnez de quelque rougeur du visage, d'un pouls plein, qui rend les veines fort tenduës; & precedez par les causes qui contribuent beaucoup à augmenter la quantité de la masse sanguinaire. De cette nature sont la suppression des hemorragies accoûtumées, la vie sedentaire, les alimens, ou trop abondans, ou fort nourrissans, la jeunesse, & toutes les autres choses qui peuvent donner occasion à l'abondance & à la plenitude des humeurs.

Les marques de la plenitude produite par la seconde cause, sont semblables à celles

les de la premiere, que je viens de rapporter: avec cette difference pourtant qu'elle est presque toûjours accompagnée d'une grande & violente fiévre, qui se termine ordinairement dans quatorze jours; & qui est souvent causée par la trop grande abondance de la matiere sulphureuse & bilieuse des humeurs, fort rarefiée ou étenduë par sa grande exaltation, & par son grand mouvement. Car si la fiévre n'est pas de cette nature; même encore qu'elle le soit, si elle dure plus de quatorze jours, elle ne pourra pas causer une rarefection qui remplisse trop les vaisseaux, pour donner occasion à la plenitude; supposé qu'on ait fait dans le cours de la maladie les évacuations de sang qu'on y a accoûtumé d'y faire. Bien plus, quand même on n'auroit pas fait ces évacuations, elle ne pourra pas d'ordinaire rarefier la masse du sang, jusques à produire la plenitude; puisque tous les Medecins conviennent que si les fiévres aiguës & putrides ne se terminent dans quatorze jours, ou elles diminuent leur violence aprés ce terme, ou elles font perir le malade.

De telle maniere, soit que la plenitude provienne de la trop grande rarefaction des humeurs sulphureuses, ou qu'elle provien-

ne de la trop grande abondance de la masse sanguinaire, aprés quatorze ou vingt jours; il n'y peut plus avoir de plenitude, même quand on n'auroit pas fait de grandes évacuations de sang : parce que le mouvement violent de la fiévre, accompagné du regime & de l'abstinence ordinaire, auroient fait vuider, par l'insensible transpiration, ou par les autres évacuations, plus de matieres qu'il n'en faut pour trop remplir les vaisseaux qui renferment la masse du sang.

Pour ce qui est des autres humeurs, elles peuvent quelquefois, principalement quand elles sont salines, exciter une rarefaction assez grande pour causer la plenitude : mais comme leur matiere n'y est pas de beaucoup si disposée, cela arrive rarement : & en ce cas leur rarefaction est moindre, parce qu'elle renferme moins de principes volatiles. Et d'ailleurs elle se diminuë ou se perd, par les mêmes raisons que j'ay raportées à l'égard des matieres bilieuses, du moins aprés avoir duré vingt jours de suite ; ce qui fait que ce terme passé, il n'y peut plus avoir de plenitude d'humeurs.

Qu'on ne dise pas maintenant, que tant que la fiévre dure, la chaleur ou la rarefaction est si grande dans tous les vaisseaux,

qu'elle y excite la plenitude, & qu'il y a plus de sang qu'il n'en convient aux forces : Car je réponds que cela ne peut être, que dans le cas que j'ay déja marqué ; c'est à-dire lorsque sa fiévre ne dure qu'environ quatorze ou vingt jours. La raison est, que durant ce terme les évacuations qu'on a accoûtumé d'y faire, & celles que la nature fait à l'occasion du mouvement de la fiévre & du regime, tant par des conduits sensibles que par l'insensible transpiration, sont plus que suffisantes pour emporter cette plenitude, même quelque tems aprés le commencement de la maladie. Aussi la dissipation qu'il se fait des matieres est tres-grande dans ces occasions ; puisque s'il en faut croire aux experiences de *Santus Santorius*, raportées dans le traitté qu'il a composé, *de medecina statetica*, il se vuide beaucoup plus d'excremens par l'insensible transpiration dans l'état naturel, que par toutes les autres évacuations sensibles. Car cela étant supposé, il s'ensuit évidemment que l'évacuation ou le vuidange doit être encore beaucoup plus grand dans l'état contre nature, accompagné de fiévre, & d'une grande chaleur ; parce que celles-ci en subtilisent incessamment les matieres, elles tiennent tous les pores du corps ouverts

pour les dissiper plus facilement, & en plus grande quantité pendant la maladie, que durant la santé.

Cependant pour connoître encore mieux la plenitude, de quelle nature qu'elle puisse être, il faut examiner les fâcheux accidens qu'elle peut causer, si l'on ne fait d'abord quelque évacuation de sang pour l'emporter. Les accidens qu'elle produit, consistent principalement en ce qu'elle interrompt ou diminuë la circulation de la masse du sang, qui donne occasion aux inflammations, aux fluxions, à l'ouverture de divers vaisseaux, aux hæmorragies, aux dépôts des humeurs en differentes parties du corps, au deffaut de la transpiration, à la pourriture, à l'acrimonie, à la chaleur, à la fiévre, & à plusieurs autres indispositions, selon que je le ferai voir au long dans le prochain Chapitre.

Aprés avoir examiné les causes qui indiquent proprement & directement la saignée, il faut examiner celles qui l'indiquent indirectement; c'est-à-dire, par accident, qui sont la fiévre, ou la chaleur contre nature, excitées par une cause chaude, la pourriture, les fluxions ou inflammations, la grandeur de la maladie, les obstructions, l'acrimonie, le tem-

perament sanguin, la jeunesse & le climat.

Pour bien comprendre la nature de ces indications propres ou accidentelles, il faut supposer qu'elles n'ont jamais lieu que lorsque les forces sont bonnes, ou du moins suffisantes pour supporter la dissipation des esprits ou de la chaleur qui se fait par la saignée. Car sans cette condition on ne doit jamais l'ordonner; parce que tous les Medecins conviennent que les forces sont la premiere & la plus forte de toutes les indications à l'égard de ce remede. *Primum indicans sunt vires.*

Comme il s'ensuit maintenant de ce que je viens de dire, que cette indication est tres-importante, il en faut bien connoître la nature, pour y pouvoir satisfaire à propos. Il faut pour cela sçavoir, que la principale source des forces consiste dans la juste proportion, & dans la suffisante quantité des principes actifs qui dépendent de la masse du sang, & qui en excitent continuellement un mouvement ou une effervescence, pour en produire ce qu'on appelle esprits vitaux & animaux; la faculté vitale & animale, la nature, la chaleur naturelle, l'action & la vigueur dans toutes les parties du corps. Il faut encore sçavoir que ces esprits renferment le principe de

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

vie ; & qu'en digerant ou dissipant par leur mouvement tout ce qui leur est contraire ; ils operent toûjours la principale curation des maladies, selon ce principe reconnu par tous les Medecins. *Natura est morborum medicatrix.*

Personne ne peut douter aprés cela qu'il ne soit de la derniere importance de bien ménager les forces, & de considerer, que comme je viens de faire voir qu'elles consistent principalement dans le sang ; il n'en faut pas tirer une grande quantité pour satisfaire ni à la plenitude qui remplit trop les vaisseaux, ni à celle qui regarde les forces ; & que trois ou quatre saignées rempliſſent largement ces deux indications ; selon que Monsieur Minot l'a prouvé dans son Livre intitulé *de la nature & de la cause de la fiévre.*

Aprés avoir marqué les principales causes qui indiquent la saignée, il faut, pour en avoir une intelligence plus claire, les diviser en trois especes : à sçavoir en celle où les indications exigent proprement les saignées, & dans lesquelles il les faut faire necessairement ; en celle où elles doivent être faites d'ordinaire, bien qu'elles soient indirectement indiquées ; & en celle où il ne les faut au contraire faire que tres-rare-

ment, à cause des indications contraires qui s'y opposent.

Dans la premiere de ces trois especes sont comprises la trop grande abondance de la masse sanguinaire, & la trop forte rarefaction des humeurs; à l'occasion desquelles on doit toûjours faire la saignée en la maniere qui a été expliquée.

La seconde espece des indications consiste dans les causes qui indiquent indirectement la saignée, ci-devant raportées, & à l'égard desquelles il la faut ordinairement faire, si les conditions que je vais raporter dans la troisiéme division des indications la permettent.

Pour cela je dirai que cette troisiéme espece consiste dans les causes qui indiquent aussi la saignée indirectement: mais ou il ne la faut faire que rarement, ou pour mieux dire presque jamais, si elles sont accompagnées des suivantes conditions.

Ces conditions, autrement appellées contre-indications sont compliquées avec les indications prises des accidens, & des indispositions qui suivent la longueur des maladies, & les constitutions valetudinaires, delicates, cacochimes, farcies d'obstructions depuis long-tems, & épuisées d'esprits; & qui sont ordinairement domi-

nées par les cruditez, par l'acrimonie, par les flegmes, & rarement accompagnées des maladies violentes; mais souvent suivies de la fiévre lente ou hectique, de diverses fluxions, du marasme, de la caquexie, de l'hidropisie, & de plusieurs autres maladies la plûpart longues ou incurables. Aussi elles ne contractent cette pernicieuse disposition que lors qu'elles ont duré quelque tems considerable, & lors qu'on a eu recours, aprés cette longueur, & dans ces circonstances, aux évacuations du sang; qui y sont en ce cas tout à-fait contraires.

Comme la saignée n'est pas favorable dans aucune de ces occasions; parce qu'elles dépendent ordinairement d'une cause, qui est plûtôt froide que chaude, ou qui ne tient nullement de la chaleur; elle le sera moins encore dans toutes les autres maladies excitées par des causes tout-à fait froides. Et c'est à cause que les unes ni les autres ne se trouvent pas accompagnées des indications de la plenitude, de la revulsion, ou de la dérivation; & qu'elles sont d'une nature à être plûtôt corrigées par la chaleur que par la froideur.

Mais pour bien distinguer ces causes, qui sont tres-frequentes, fort considerables, & si cachées qu'on s'y trompe tres-

souvent

souvent ; il faut remarquer que la chaleur s'excite favorablement, jusques à causer la fiévre ; & qu'elle ne nuit que par accident. Pour cela on doit observer que c'est par le moyen de son mouvement ou de sa fermentation que les humeurs qui se trouvent trop grossieres se subtilisent, que celles qui sont trop cruës se cuisent, que les trop subtiles se dissipent, que les pointes de celles qui deviennent trop acres, s'émoussent, & que celles qui croupissent dans quelque endroit, ou qui bouchent quelque conduit, reprennent leur circulation.

Il est neanmoins vrai que la mouvement qui provient de cette chaleur, de cette fiévre, ou de cette fermentation nous est souvent nuisible par accident ; c'est à-dire, à cause qu'il produit quelquefois durant les quatorze premiers jours de la maladie, dans la masse du sang, ou une trop forte rarefaction, ou une grande acrimonie, ou une trop forte dissipation d'esprits, ou quelque coagulation, ou precipitation, qui donnent occasion à des accidens tres-fâcheux ; tels que sont les inflammations internes, les dépôts dans les parties nobles, les convulsions, l'oppression & la suffocation. Je conviens qu'alors pour prevenir ces accidens la saignée est favorable, & même ne-

ceſſaire : mais elle eſt auſſi tout à fait contraire lorſque la chaleur & la fiévre ne ſont pas accompagnées d'aucune de ces conditions & de ces ſuites fâcheuſes ; comme il arrive dans les longues maladies, lors qu'elles ont paſſé le terme d'environ vingt jours, & qu'elles ſont ou produites par les cauſes que je viens de marquer, ou compliquées avec les indiſpoſitions ci-devant marquées entierement opoſées à la ſaignée. La raiſon eſt que celle-ci diminuë le mouvement des mauvaiſes humeurs excité par la nature ; c'eſt à dire, par la fermentation de la fiévre, pour les corriger, pour les dépurer, & les reduire dans l'état naturel, en la maniere ci-devant expliquée.

J'avouë neanmoins que s'il ſurvient dans ces indiſpoſitions habituelles ; c'eſt-à-dire formées depuis long-tems, quelque grande ou violente maladie ; ce qui arrive tres-rarement : il eſt mieux d'éviter le danger dont elle menace, s'il ſe peut, par quelque ſaignée, & riſquer de rendre les mêmes indiſpoſitions incurables, que de laiſſer perir le malade ſans le ſecours d'un remede auſſi efficace que la ſaignée.

Mais il faut remarquer qu'on ſe trompe ſouvent dans ces occaſions, pour deux raiſons. L'une eſt qu'on prend ſouvent les

signes & les avantcoureurs d'une veritable inflammation pour ceux d'une suffocation, à laquelle les saignées sont mortelles, selon que je le ferai voir dans la suite de ce Chapitre : & l'autre consiste, en ce qu'il arrive quelquefois dans ces indispositions des symptomes excitez seulement par des vapeurs, qu'on prend mal à propos pour de grandes maladies : puisque ce sont des accidens qui passent bien-tôt, & qui se dissipent avec peu de chose. C'est ce que l'experience & la raison nous apprennent : & l'une & l'autre nous confirment que les maladies violentes ne surviennent presque jamais dans ces sortes d'indispositions longues ; ce qui sera prouvé plus au long à l'égard des inflammations dans le quatriéme Chapitre de ce Livre, & que je vais confirmer par la raison suivante.

Cette raison consiste en ce que comme ces indispositions rendent le sujet tres-mauvais, & qu'elles affoiblissent considerablement la nature, les grands amas, & la grande chaleur, qui causent toûjours les violentes & les grandes maladies, ne peuvent pas ordinairement s'y produire dans cette grandeur : parce qu'à proportion qu'ils se produisent, ils alterent ou affectent la nature affoiblie, & irritent la chaleur naturelle ; qui les

combat insensiblement, les dissipe & oblige d'abord le malade à avoir recours au regime pour la seconder : ce qui fait que ces amas n'ont pas le tems de se former.

Mais il arrive tout le contraire dans les bonnes constitutions ; la maladie ne se declare, n'altere ou n'affecte les sujets bons & robustes, que lorsque sa cause a eu le tems de faire un grand amas, & de devenir forte & considerable. Aussi c'est seulement pour lors que la nature se trouvant enfin accablée, le mal attaque tout à coup le malade, avec tant de violence, que souvent il emporte la victoire avant la fin du combat.

Tout cela est encore confirmé par l'experience ; puisque nous voyons ordinairement que les personnes robustes sont plus souvent atteintes de grandes & de violentes maladies, que les valetudinaires & les delicates, que quand celles-ci en sont frapées, elles n'y periſſent pas si frequement que les autres ; & qu'elles sont neanmoins beaucoup plus exposées aux longues, ou aux legeres indispositions : & cela arrive par la raison que je viens d'en donner.

Je ne disconviens donc pas, pour revenir à mon sujet, que dans toutes les grandes & les violentes maladies ; qui se terminent d'ordinaire dans 10. 14. ou 20.

jours ; & telles que sont les fortes effervescences du sang, les fiévres aiguës & putrides, les grandes inflammations, les apoplexies, les obstructions, fluxions, abcez ou autres dépôts considerables, il ne faille dans les uns & dans les autres faire de grandes ou de frequentes saignées, selon la nature, le nombre & l'urgence des indications. Mais on prendra bien garde dans toutes ces occasions, si les contre-indications ou conditions ci-devant marquées ne s'y trouvent pas : car si elles y sont, il faudra par la raison que j'en ay donnée, & que j'en vais donner, y beaucoup ménager les évacuations du sang ; & les bien proportionner, si l'on est obligé d'en faire, tant aux causes qui les exigent, qu'à celles qui ne les permettent pas : dont j'en ay déja marqué quelques-unes, devant marquer les autres dans la suite de ce Chapitre.

Il faudra encore examiner, si quelques-unes des mêmes maladies traînent ou doivent traîner en longueur, & si elles passent le terme qui en a été marqué ; parce qu'il ne conviendra pas non plus d'ordonner alors la saignée. Et c'est cause que par les évacuations de sang qu'on a accoûtumé de faire durant les vingt jours qui auront pre-

cedé ; & que par la dissipation des matieres qui se sera faite durant le même tems à l'occasion du mouvement de la fiévre, il aura été suffisamment satisfait à toutes les indications de la saignée. C'est ce que je confirmerai dans la suite, en faisant voir qu'elles consistent principalement dans la plenitude, dans la rarefaction des humeurs, la violence de la maladie, les obstructions, la chaleur, la pourriture, l'acrimonie & la revulsion ou la dérivation de quelque matiere, qui excite la fluxion.

Je conviens neanmoins que s'il se forme quelque fluxion considerable, ou quelque inflammation aprés le terme que j'ay marqué, ce qui ne peut arriver que tres-rarement, par la raison qui en a été ci-devant donnée, & qui sera éclaircie plus au long dans le quatriéme Chapitre de ce Livre ; on peut revenir à une saignée pour satisfaire aux indications de la revulsion ou de la dérivation. Mais que pour ce qui regarde les autres indications, il n'en faut pas du tout faire, tant par les raisons que j'en ay ci-devant données, que par celles que je vais en donner ; en rapportant les indications dont je n'ay pas encore parlé : & dont les principales causes sont la chaleur ou la fiévre, l'acrimonie, la pourritu-

re & les obstructions.

Je commencerai par la premiere qui est la chaleur ; accompagnée qu'elle soit, ou non, de la fiévre. Il est vrai que la saignée la tempere, & qu'il la faut faire si les contre-indications ou conditions ci-devant marquées ne s'y trouvent pas compliquées; mais principalement s'il y a plenitude, si la chaleur ou la fiévre n'est pas produite par une cause froide, si elle n'a pas duré longtems, si elle est excitée par une cause bilieuse ou sulphureuse ; qui selon que je l'ay fait voir, dans le deuxiéme Chapitre du premier Livre, se termine dans quatorze ou vingt jours ; & si l'on n'a pas fait les évacuations de sang qu'on a accoûtumé de faire selon la methode Galenique, dans cet intervale de tems : mais si on les a faites la saignée nuira beaucoup plus qu'elle ne profitera, en excitant ou disposant le malade à des indispositions plus fâcheuses que celles dont il est atteint. Il est neanmoins vrai que souvent elle diminuera un peu la chaleur pour quelques heures, ou pour quelque jour : mais elle en augmentera en même-tems la cause ; la rendra plus forte qu'elle ne l'étoit auparavant, & la fera beaucoup plus durer qu'elle n'auroit duré si l'on avoit épargné la saignée.

La raison est qu'encore que la chaleur indique la saignée, parce qu'elle rafraîchit en évacuant une portion de la cause chaude; elle ne l'indiquera pas neanmoins dans cette occasion, accompagnée qu'elle soit, ou non, de fiévre ; parce que cette cause n'est pas pour lors chaude, qu'elle est au contraire bien souvent froide, ou qu'elle ne tient proprement ni du froid ni du chaud ; c'est-à-dire, qu'elle est causée, ou par des cruditez, ou par l'acrimonie, ou par la grossiereté des humeurs, ou par le défaut de leur circulation ou transpiration en la maniere expliquée dans le 2. Chapitre du 1. Livre. C'est aussi dans le quatriéme Chap. de ce 2. Livre que je rendrai raison pourquoi dans ces occasions la chaleur n'est jamais excitée par une cause chaude.

Il ne sera pas difficile de comprendre toutes ces choses, aprés les raisons que j'ay raportées dans les Chapitres que je viens de citer, si on les y examine : mais on les comprendra encore mieux, si l'on fait reflexion sur quelques exemples que je vais raporter pour le même sujet. Je fais voir par ces exemples que la chaleur s'excite par accident ; c'est-à-dire, par des causes qui ne sont pas chaudes, aussi bien dans les mixtes, qui forment les autres corps, que

dans ceux qui composent le nôtre. Il faut neanmoins que ces corps renferment, comme les nôtres, beaucoup d'atomes de soulfre : parce qu'ils sont le principe de la chaleur, & qu'ils ne s'excitent pas plus souvent par eux-mêmes, qu'à l'occasion de quelques autres corps qui ne sont pas du tout chauds, selon que je le ferai voir dans le quatriéme Chapitre de ce Livre.

Ces exemples consistent dans le foin, le blé, & en plusieurs autres graines. Car si l'on enferme le premier moüillé, ou sans être suffisamment sec, il s'échauffe insensiblement si fort, que le feu s'y allume souvent. La même chose arrive au bled ou froment, & à beaucoup d'autres graines moüillées, ou mélées avec beaucoup de poussiere : car elles deviennent pareillement peu à peu si chaudes que le feu s'y allumeroit aussi, si l'on ne prenoit le soin de faire secher les uns, de cribler les autres, & de les rafraîchir en en tirant la poussiere. La raison est, que le foin & ces graines étant des mixtes tirez des vegetaux, qui de même que la masse du sang, renferment naturellement beaucoup de soulfre & d'esprit ; ceux-ci se trouvent excitez dans cette occasion, par le défaut de la transpiration, qui s'y devroit faire des particules

sulphureuses, spiritées & salines: & qui y sont exaltées; à sçavoir dans le foin par l'élevation des sels, ou par la pourriture causées par l'humidité; & dans le bled par la grossiereté de la poussiere, qui y retient les fumées qui s'en devroient naturellement exhaler: Cela fait aussi que ces fumées ou ces particules sulphureuses s'y amassent peu à peu en si grande quantité, qu'elles y excitent la chaleur & y allument enfin le feu.

Nous avons d'ailleurs montré dans le second Chapitre du premier Livre de la maniere que la masse du sang s'échauffe, & qu'elle excite le fiévre; lors qu'elle renferme quelque pourriture, trop d'humiditez, ou d'autres matieres pituiteuses, visqueuses, grossieres & froides; lesquelles de même que le foin & le bled s'échauffent par le défaut de la transpiration, produite par la grossiereté, par l'humidité, par la crudité, ou par la froideur des matieres. Nous avons aussi fait voir dans le même endroit, que c'étoit par la même raison, que le feu & le charbon étoient plus ardens, & conservoient plus long-tems leur flamme ou leur feu, durant l'hyver, que durant l'été, & que même leur chaleur augmentoit à proportion que le froid devenoit plus grand.

Nous y avons encore montré, que les sources des fontaines & les eaux des puits étoient pareillement plus chaudes en hyver qu'en Eté : que quantité de liqueurs froides devenoient d'abord chaudes si on les méloit ensemble : que la fermentation ou putrefaction de plusieurs plantes excitoient aussi la chaleur ; bien qu'on ne leur en communicât pas d'autre que celle que ces mixtes ont dans leur état naturel ; & qu'ainsi la chaleur naturelle s'excitoit dans la masse du sang en de pareilles occasions ; bien que les matieres bilieuses & chaudes ne surpassent pas leur état naturel, ni dans leur quantité, ni dans leur qualité.

Nous avons enfin expliqué dans le même Chapitre, de la maniere que la chaleur s'excitoit par accident dans toutes ces occasions ; c'est-à-dire, par des causes qui ne sont nullement chaudes ; mais souvent froides : & que cependant cette chaleur en étoit si dépendante qu'elle subsistoit, ou jusques à ce qu'elle les avoit consumées, ou jusques à ce qu'elle s'étoit elle-même consumée en se détruisant avec son sujet.

La chaleur & la fiévre excitées par ces causes n'indiquent donc pas la saignée, parce qu'elle rafraîchit : au contraire elles s'y opposent ; puis qu'elles sont pour lors

produites par une cauſe froide, ou qui n'eſt pas du moins chaude. Elles ne l'indiquent même jamais dans les occaſions que je viens de marquer, mais ſeulement dans celles que j'ay ci-devant marquées, une deſquelles eſt lors que la cauſe de la maladie eſt proprement chaude; qui en ce cas ne ſçauroit long-tems durer: parce qu'elle dépend du ſoulfre qui eſt un principe actif & volatile, lequel ſe diſſipe bien-tôt; & dans moins de 14. ou de 20. jours, ſelon qu'il a été prouvé au long dans le traité des fiévres. Auſſi tous les Medecins conviennent que ce tems eſt le terme ordinaire des fiévres putrides ou aiguës, qui ſont les ſeules produites par une matiere ſimplement chaude; c'eſt-à-dire, par un ſoulfre qui ſurpaſſe ſa quantité naturelle.

Il ſeroit maintenant inutile de dire, que ſi la ſaignée ne profite pas dans ces occaſions, en procurant du rafraîchiſſement; elle profiteroit du moins en tirant dehors avec le ſang une partie de la cauſe froide ou chaude qui l'excitoit: car on conviendra que cette raiſon eſt nulle; puiſque ſuppoſé le cas, l'état & les conditions de la nature de la maladie que j'ay ſuppoſez, il eſt évident qu'on nuira beaucoup plus en augmentant conſiderablement la cauſe de

la

la chaleur ou de la fiévre, par l'évacution ou par le rafraîchissement de la saignée, qu'on ne profitera en tirant quelque petite portion de sa matiere. Hypocrate & Galien confirment cette verité dans des cas semblables à ceux que j'ay marquez. Car le premier dit, en parlant de la fiévre quarte, que la chaleur de la fiévre guerit les maladies froides. *Calor est morborum frigidorum vindex*: & l'autre ajoûte dans son livre de la saignée, qu'il ne faut saigner qu'avec grande précaution ceux qui sont remplis de cruditez, & à condition qu'ils ne soient pas malades: Bien plus s'ils ont la fiévre, il deffend absolument de leur tirer alors du sang. *Crudis humoribus abundantibus caute evacuandum antequam ægrotet, si febricitet nequaquam.* La raison est, qu'en ces occasions la cause de la maladie se trouve froide ou dominée par des cruditez: ce qui fait que la chaleur de la fiévre y étant avantageuse pour les cuire & les digerer, il ne faut pas la temperer par le moyen de la saignée. Et cependant pas un Medecin Galenique ne fait reflexion sur un principe si important, si universel, si évident & si conforme au sens commun; bien qu'il ait été établi par Hypocrate & par Galien.

J'ay d'ailleurs fait voir pour confirmer

cette raiſon & ce principe en pluſieurs endroits de l'autre Livre, que la fiévre tend d'elle-même à la coction, & à la dépuration du ſang; & qu'elle eſt excitée par la nature pour rectifier & remettre dans l'état naturel toute la maſſe. Auſſi c'eſt par le moyen du mouvement de la fiévre; c'eſt-à-dire, par la nature irritée par la cauſe du mal, que la maſſe du ſang cuit & digere la matiere de la maladie; en ce qu'elle y diſſipe ce qu'elle a de trop ſubtil, qu'elle ſubtiliſe ce qu'elle renferme de plus groſſier; qu'elle adoucit, en émouſſant les pointes du ſel, ce qui s'y trouve trop acre; qu'elle ſe purge de ce qui y eſt ſuperflu, & qu'elle procure la circulation à toutes les humeurs. J'y ay de même montré que les inflammations internes ne ſurviennent ordinairement que dans le commencement, ou dans l'augment des maladies aiguës, qu'elles ſont produites la pluſpart du tems par la coagulation des humeurs ſouvent excitées ou accompagnées par une chaleur purement accidentelle; & que ces cauſes exigent plûtôt des remedes diſſolvans, volatiles & alkalis, que des ſaignées, ou que d'autres remedes rafraîchiſſans.

Ces choſes ſuppoſées de cette maniere, & ci-devant prouvées au long, il paroit

évidemment, qu'aprés avoir satisfait aux indications de la plenitude, de la rarefaction trop grande, de la revulsion, de la dérivation, & de la chaleur de la fiévre excitée par une cause chaude, on doit être fort circonspect pour continuer à y ordonner les saignées. Il paroit encore, que si l'on s'attache dans ces occasions à tirer toûjours du sang une, deux, ou trois fois par jour, comme on le pratique communement, tant que la fiévre ou l'inflammation subsiste avec quelque violence, on épuisera la masse du sang d'esprits, sur tout si le temperament est delicat; c'est à-dire, qu'on emportera les principes actifs, qui produisent la fermentation, la circulation, & la chaleur naturelle: & que par ce moyen le malade risquera de perdre la vie dans le premier retour de redoublement de fiévre. La raison est qu'il achevera de dissiper le peu d'esprits qui y restoient: de maniere que n'étant pas assez aboudans pour entretenir & conserver la fermentation dans la masse du sang, qui est la principale cause, tant de la chaleur naturelle que de la circulation, le même sang se caillera ou s'aigrira insensiblement dans les poulmons, ou dans quelqu'autre partie noble, y interrompra entierement sa circulation, y produira par ce

moyen le ralement, y supprimera le crachat, & suffoquera le malade auparavant que le redoublement ou la fievre ne finisse, sans qu'il se soit formé aucune inflammation.

Ce n'est pas que si l'on fait en ce cas l'ouverture du cadavre, on n'y trouve quelquefois des marques apparentes de cette maladie, à cause du raport qu'elle a avec les signes & avec les causes de cette sorte de suffocation; que les vapeurs peuvent neanmoins pareillement produire. Il paroit aprés cela qu'on excite souvent une maladie mortelle, en en voulant éviter une moins dangereuse; & qu'on fait perir le malade pour prevenir un danger imaginaire de la mort.

De plus supposé qu'il se seroit même formé une veritable inflammation, il ne s'ensuit pas qu'il faille toûjours saigner comme l'on saigne une, ou plusieurs fois par jour, tant qu'elle subsiste; & qu'on ne doive en même tems avoir égard aux indications qui y sont contraires, & qui y surviennent d'ordinaire lors qu'on pratique cette methode. Il ne faut pas non plus croire que la saignée soit l'unique remede pour la guerison de cette maladie, comme plusieurs le croyent. La pluspart même des Medecins,

& de ceux qui se mêlent de prescrire des remedes, sont par malheur, si fort entêtez de ce sentiment dans ce païs, qu'ils se font honneur de le faire valoir; & qu'ils ne sont plus en état de faire reflexion sur les indications qui s'y opposent, pour si évidentes qu'elles puissent être.

S'ils examinoient neanmoins la pratique de ceux qui exercent aujourd'hui la medecine dans le Nort, & dans plusieurs autres parties de l'Europe, celle que nos Anciens ont pratiqué dans les siecles passez, & celle que nos Modernes pratiquent dans le siecle present; ils ne sçauroient disconvenir de ces choses. Ils seroient obligez d'avoüer que la saignée n'est pas l'unique remede pour la gueriſon de l'inflammation; puis qu'ils verroient qu'on la guerit souvent par le secours des seuls remedes qui combatent la coagulation de la masse du sang, qui remettent sa circulation, qui en cuisent les cruditez, & y digerent, ou font transpirer la superfluité des alimens: tels que sont ceux que les Autheurs ci-devant citez raportent dans leurs ouvrages, sans y prescrire du tout, ou presque pas de saignées.

Il ne me reste maintenant qu'à expliquer deux remarques que j'ay ci-devant

proposées. La premiere est qu'on prend souvent, au préjudice du pauvre malade les marques d'une suffocation, souvent produite par des seules vapeurs, pour celles d'une veritable inflammation ; & que cette pernicieuse vevûë est cause, la pluspart du tems, que pour prevenir une maladie souvent imaginaire, par le moyen des grandes & des frequentes saignées, l'on épuise entierement les forces, l'on emporte les principes de la fermentation, & l'on excite, ou les funestes accidens que je marquerai dans la suite, ou ceux que je viens de marquer, plus pernicieux & plus soudains que ceux qu'on pretendoit éviter.

La seconde remarque qu'il y a à faire est, que comme il a été dit, la fievre tendant à la dépuration du sang, & que son mouvement ne laissant pas de dissiper les esprits, on doit principalement s'attacher à conserver les forces necessaires, pour que la nature ; c'est-à-dire, le mouvement de la fievre ait le tems de terminer heureusement cette dépuration, en la maniere qui a été ci devant alleguée.

Bien que tous les Medecins semblent convenir de cette remarque, lorsqu'ils établissent pour principe, que la nature opere la guerison des maladies. *Natura morborum*

medicatrix. Ils n'y font pas neanmoins reflexion : Ils ne prennent pas garde qu'elle les guerit effectivement, & qu'au moyen de la fievre elle cuit, elle consume & digere mieux la cause de la maladie que ne fait le remede, en la maniere ci-devant expliquée, & que j'expliquerai plus au long dans la suite de ce Livre : Cela fait aussi, qui si l'on affoiblit si fort la nature par des frequentes saignées, qu'elle ne soit pas en état de produire ses fonctions, comme l'on le pratique d'ordinaire, le malade succombe enfin sous le fardeau du mal, auparavant qu'elle ait eu le tems d'en digerer, ou d'en consumer la cause.

C'est de la maniere que tous nos Praticiens ont raisonné sur ce sujet depuis tout tems, jusques environ le milieu du siecle present. Il n'y a pas cinquante ans qu'on établissoit toûjours la guerison de la maladie sur la bonne ou mauvaise disposition de la nature, sur la vigueur de ses forces & de son mouvement, & sur son action differente. C'étoit un principe sur lequel on faisoit rouler tous les remedes : on n'en prenoit plus ou moins, & de diverse nature, que par rapport à ce principe ; & c'est la raison qui les obligeoit à dire que les Medecins ne devoient qu'imiter la nature, &

qu'étant sage & prevoyante il ne falloit que suivre sa disposition & son mouvement. Aussi étoient-ils appellez avec raison, comme ils le devroient être presentement. *Vicarii Ministri & opifices naturæ.* C'est-à-dire, les Ministres ou les ouvriers de la nature. En effet toutes leurs fins ne tendoient qu'à tâcher de suppléer, par le moyen de leurs remedes, ce à quoi elle pouvoit manquer.

On pratique cependant aujourd'hui si fort tout le contraire, qu'il semble que la nature ait entierement changé, & qu'elle n'a plus le même emploi qu'elle avoit auparavant. Autrefois elle faisoit toutes choses, presentement elle ne fait plus rien : & ses operations sont presque inutiles ; puisque ce sont les grands remedes, comme les saignées & les purgations qui rempliſſent maintenant leur place, & qui, seuls gueriſſent toutes les maladies. On n'en sçauroit trop ordonner lorsqu'elles sont violentes ; on ne sçauroit trop saigner dans une inflammation ; c'est l'unique remede pour la guerir. Nous sommes tout-à-fait revenus de la préocupation où nous avions été de tout tems, en croyant, comme tous nos Anciens ont crû, qu'il falloit ceſſer ou diminuer ces remedes, aprés avoir empor-

té par leur moyen une partie de la cause de la maladie ; pour que la nature étant ainsi dégagée d'une portion du fardeau qui l'opprimoit, peut achever d'emporter plus heureusement le reste.

C'est neanmoins de la maniere que tous nos Anciens ont raisonné : c'est la methode qu'ils ont de tout tems pratiquée, jusques à ce que les graces de la nouveauté, qui a attiré la préocupation de son parti, ont seulement depuis quelques années changé cette maniere de pratiquer, pour suivre celle qu'on pratique communement aujourd'hui : bien qu'elle soit tout-à-fait opposée à l'ancienne, à l'experience, au bon sens & à la raison. Car la methode de nos Anciens est sur ce sujet beaucoup plus seure & plus favorable, que celle qu'on met presentement en usage à l'égard de la saignée, & des autres grands remedes. Il ne faut que faire reflexion sur les raisons que j'ay ci-devant raportées, & sur celles que je raporterai dans la suite de ce Chapitre, pour n'en pouvoir pas douter ; & pour convenir que si nos Anciens ont donné de bornes trop vastes à la nature : que celles qu'on lui donne maintenant, sont du moins trop limitées & trop étroites.

Il est donc à souhaiter qu'on ménage un

temperament entre ces deux extremitez, ſemblable à celui que j'ay propoſé au commencement de ce Chapitre. Pour cela il faut qu'on prenne mieux garde, qu'on ne fait pas, aux indications & aux remarques que j'ay ci-devant propoſées. Car le malade perit ſouvent pour n'y faire pas aſſez de reflexion ; & pour n'examiner pas avec plus de poids qu'on n'a accoûtumé de faire, auſſi bien les indications qui s'oppoſent à la ſaignée que celles qui l'exigent. On doit conſiderer encore les unes & les autres à fond, & dans toutes les circonſtances que je les ay conſiderées, & que je les conſidererai dans la ſuite de ce Chapitre, pour prendre aprés cela le parti qui paroîtra le plus vrai-ſemblable ; & pour qu'en ſe dépoüillant de toute préocupation, on puiſſe éviter les ſuites fâcheuſes, & les accidens funeſtes auſquels elle nous expoſe, en la maniere ci-devant marquée.

Tout ce que je viens de dire touchant la ſaignée à l'égard des indications qu'on prend, tant de la fievre que de la chaleur qu'elle excite ; ſe doit entendre de même, à l'égard des autres indications priſes de la pourriture, des obſtructions, & de l'acrimonie ; puiſque les cas & toutes les circonſtances de celles-ci ſont tout-à-fait ſembla-

bles à ceux des autres. Car si l'on examine leur nature, l'on trouvera que la plûpart du tems leurs causes dépendent les unes des autres ; puisque les obstructions, par exemple, produisent souvent la pourriture, que celle-ci produit de même l'acrimonie, la chaleur & la fievre ; & que d'ordinaire les unes & les autres sont causées par le défaut de la transpiration, par les cruditez, par la grossiereté, par la viscosité ; par la coagulation, par la froideur, ou par la trop grande humidité des humeurs.

De plus les exemples & les raisons que j'ay rapportées à l'égard de la chaleur suffiront pour connoître & distinguer clairement, dans quelles occasions on doit suivre les indications qu'on peut prendre des obstructions & de la pourriture, pour ordonner la saignée : car il ne faut qu'examiner, de même qu'il a été déja fait à l'égard des autres maladies, si leurs causes sont chaudes, si elles ne le sont pas, ou si elles ont duré ou doivent durer long tems. Aprés cette recherche on connoîtra qu'il ne faut saigner que dans la premiere occasion, & non dans les autres. Et cela se distinguera encore mieux, si l'on fait reflexion sur ce que j'ay dit de la pourriture & des obstructions dans le 2. Chapitre des fiévres.

Pour ce qui concerne neanmoins les indications qu'on doit prendre de l'acrimonie des humeurs, & de quelques autres circonſtances que je remarquerai aprés avoir parlé de celle-ci ; Il faut pour une plus grande intelligence de cette matiere, repeter ici ce qui a été dit à l'égard de l'acrimonie dans les quatre premiers Chapitres du premier Livre, & ſçavoir que j'y ay fait voir que les humeurs devenoient trop acres de trois manieres differentes ; que l'une provenoit de ce qu'elles renfermoient une trop grande quantité de ſel, & que les autres deux conſiſtoient en ce que celui-ci s'y trouvoit trop exalté, ou par le ſoulfre, ou par l'eſprit. J'y ay fait encore remarquer de la maniere que l'eſprit temperoit l'acrimonie du ſel lorſqu'il le dominoit, & comment il l'excitoit au contraire lorſqu'il en étoit dominé.

Cela ſuppoſé, il paroît aſſez clairement que la ſaignée ne convient en aucune maniere dans le dernier cas ; & que même dans les deux premiers, il faut la ménager ſelon l'abondance des eſprits ; à cauſe que leur domination ſur le ſel, adoucit l'acrimonie des humeurs : & qu'elle devient au contraire plus grande lorſque le ſel domine ſur eux, en la maniere qui a été expliquée

dans

dans le premier & dans le sixiéme chapitre du premier Livre. De telle maniere que si l'on fait de grandes & de frequentes saignées pour adoucir l'acrimonie des humeurs, soit qu'elle provienne de la trop grande quantité du sel, ou qu'elle soit excitée par la trop forte exaltation du soufre, comme l'évacuation qu'on fera des esprits sera plus grande, à cause de leur mouvement & de leur subtilité, que celle du soufre & du sel, cette évacuation sera cause que celui-ci dominera enfin sur l'esprit pour augmenter l'acrimonie; & que par consequent la saignée nuira en ce cas, au lieu de profiter. La même chose arrivera par une pareille raison, si la maladie a été violente ou qu'elle ait long-tems duré; quand même l'on ne feroit qu'une ou deux saignées; puisqu'elles augmenteroient alors l'acrimonie au lieu de la diminuer.

Il faut par consequent beaucoup plus menager la saignée qu'on ne la menage pas dans toutes les maladies qui proviennent de l'acrimonie des humeurs. Car comme j'ai fait voir qu'elle produit toutes les fievres, à la reserve de la putride & de l'ephemere, toutes les affections accompagnées d'irritation, la pthisie, l'escorbut & un nombre considerable d'autres maladies, la

plusſpart tres-frequentes, fort dangereuſes & fort longues; & comme l'on ſaigne frequemment dans toutes ces occaſions, on augmente ſouvent ſi fort le mal au lieu de le diminuer, que le malade perit, lorſqu'il gueriroit, ſi l'on ne faiſoit que temperer ſimplement l'acrimonie, qu'en combattre la cauſe, qu'adoucir la maſſe du ſang & que menager la poitrine. C'eſt auſſi par cette faute, que preſque tous ceux qui ſont atteints en France, de quelque diſpoſition à la pthiſie, y tombent & y meurent enfin pthiſiques. Comme cela paroît évident par les raiſons cy-devant alleguées, il me ſuffira de dire, que j'ai fait voir que la pthiſie & les accidens qui l'accompagnent étoient principalement produits par l'acrimonie ſaline des humeurs, que celle-ci eſtoit toujours temperée par la domination des eſprits, & que n'y ayant rien qui les diſſipe & qui les abſorve tant que la ſaignée, les purgatifs & les rafraîchiſſans ſouvent réïterez; il s'enſuit que ſi l'on les ordonne frequemment dans cette maladie pour en calmer la fievre & la chaleur, on l'augmentera ſi fort au lieu de la diminuer, que le malade en perdra enfin la vie.

De plus comme cette maladie affoiblit toujours l'eſtomach & les entrailles par ſa

longueur, & qu'elle est accompagnée de beaucoup de pituite ; puisque j'ai fait voir que c'est principalement à leur occasion que l'acrimonie & le sel y dominent, & que les cruditez, l'indigestion, la froideur & le defaut des esprits y vont de concert ; ces choses s'opposant considerablement à la saignée, elle y sera fort nuisible & fort contraire. C'est neanmoins ce à quoi l'on ne fait pas reflexion : car on ordonne aussi frequemment ce remede & les autres rafraichissans dans cette maladie que dans celles qui sont simplement excitées par une cause chaude & accompagnées de plenitude. C'est aussi la raison qui m'a obligé à faire ici cette remarque ; bien qu'elle n'appartienne pas tout-à-fait à mon sujet.

Aprés avoir expliqué les principales indications de la saignée ; il me reste à faire une observation singuliere, concernant l'état ou la vigueur des maladies, concernant leur longueur & touchant la mauvaise couleur du sang tiré dans une palete. Car comme ce sont des occasions où l'on ordonne frequemment la saignée, bien qu'elle y soit d'ordinaire plus nuisible que profitable, il ne sera pas inutile d'en expliquer la nature. Je ne parlerai pas neanmoins ici de l'explication de la premiere de ces occa-

sions ; parce que j'en dois traiter au long dans le quatriéme chapitre de ce Livre. J'expliquerai seulement les autres deux ; & dirai pour cela, qu'encore qu'il soit assez difficile de connoître dans le commencement, si la maladie sera longue ; on ne laissera pas de soubçonner qu'elle le deviendra dans la suite, si l'on decouvre que la cause en est fort grossiere, fort abondante, ou compliquée avec d'autres causes ; si le malade ressent alternativement de chaleur & de froideur ; si les urines & les autres excremens sont cruds ou fort grossiers, & s'ils restent quelques jours ou dans cét état ou accompagnez du flux de ventre. En c'est dans ces occasions qu'il faut beaucoup plus menager les saignées, que si la maladie devoit estre moins longue ou d'une durée mediocre ; telle qu'est celle de quatorze ou de vingt jours.

La raison est, qu'on doit toujours conserver les forces, lorsque le nombre des saignées, la longueur de la maladie, & le regime de vie qu'on est obligé de garder, les épuisent considerablement : car si on ne les menage pas, sur tout dans ces circonstances, elles ne suffiront pas pour soûtenir, durant un si long-tems, le combat contre la maladie : d'autant plus qu'il ne se fait

que pour en cuire & digerer les causes. D'ailleurs la chaleur & la fievre, que celles-cy excitent, sont souvent accidentelles : elles le sont même toujours, lorsqu'elles ont long-tems duré, par la raison qui en a esté cy-devant donnée : ce qui fait qu'elles n'indiquent pas du tout la saignée.

Aussi ferai-je voir dans le quatriéme chapitre de ce Livre, qu'il ne faut pas saigner, aprés que la fievre a duré vingt ou trente jours, ni lorsque la maladie a été fort violente, ou qu'elle a trainé en longueur. J'ajoûterai même que dans ces cas il ne se forme point d'inflammation ; bien qu'on la suppose d'ordinaire, pour trouver un pretexte pour ordonner la saignée.

Il ne faut pas non plus toujours saigner, selon la pratique commune, à proportion que le sang que l'on tire paroit plus changé ou plus mauvais. C'est le conseil de Galien, qui dit, que si le sang est fort changé, il ne faut pas en tirer. *Si sanguis insigniter mutatus est nequaquam detrahe cap. 4. l. 4. de sanit. tuenda.* La raison qu'il en donne est, que plus le sang est changé & corrompu, moins il a d'esprits : & que par consequent il ne faut pas achever d'épuiser le peu qui en reste, par les évacuations du

sang ; mais tâcher à les conserver & à les refaire en épurant la masse sanguinaire par le secours d'autres remedes, & en les reparant par l'usage des bons alimens.

Il confirme aussi *libr. de venæ sectione*, ce que je viens de dire à l'égard des longues maladies ; puisqu'il ne deffend pas seulement de saigner lorsque le sang est fort changé, mais selon qu'il a été cy-devant dit, lorsque la fievre est, ou accompagnée, ou excitée par beaucoup de cruditez : qui sont deux conditions qui suivent toujours conjointement ou separement toutes les maladies qui trainent en longueur. Il conseille alors fort à propos à s'attacher à depurer le sang, & non pas à l'évacuer : parce que le vice, ou la depravation de la masse sanguinaire, & les indispositions qu'il cause proviennent principalement de l'épuisement, de la dissipation des esprits, de la crudité, de la grossiereté ou de la viscosité des humeurs, que j'ai fait observer dans toutes les longues maladies. Il faut donc alors reparer ces esprits & non pas les épuiser davantage par la saignée ; il faut subtiliser la grossiereté des humeurs, cuire les cruditez, depurer la masse sanguinaire ; & non pas depraver de plus en plus celle-cy, & augmenter les autres par les évacuations du sang.

Il y a cependant quelques circonstances qui favorisent la saignée, lorsque les conditions que je viens de marquer, ou que j'ai ci-devant marquées ne s'y trouvent pas. Elles consistent dans l'âge florissant, dans un climat temperé, dans une constitution sanguine & charnûë accompagnée de gros vaisseaux, dans la grandeur de la maladie, & dans la suppression de quelque hemorragie accoûtumée. Il est vray que ces circonstances augmentent les indications de la saignée cy-devant proposées: neanmoins si quelqu'une ou plusieurs des contreindications cy-devant énoncées s'y trouvent, elles prevaudront ordinairement sur les autres; & ne permettront pas d'en venir, que du moins avec beaucoup plus de circonspection, à ce remede.

On doit maintenant considerer toutes les choses qui indiquent & qui s'opposent à la saignée, ci-devant rapportées, avec beaucoup d'application, & sans prevention; & on y doit faire des reflexions fort serieuses; parce que les grandes ou frequentes évacuations de sang faites mal à propos, & dans les occasions ci-devant marquées, causent des accidens & des suites tres-fâcheuses. En effet si elles temperent ou calment pour quelque tems l'effet de la mala-

die, elles en fomentent souvent, augmentent ou prolongent considerablement la cause, & épuisent en même-tems les forces, selon que je l'ay déja démontré. De telle maniere que cet épuisement & cette longueur excitent d'ordinaire la fievre hectique ou lente, le marasme, la cachexie, l'hydropisie, des fluxions pernicieuses, des suffocations, & des frequentes fievres. Elles rendent même la constitution valetudinaire, & toutes les indispositions beaucoup plus frequentes & plus fâcheuses, en en faisant souvent survenir plusieurs, ausquelles on n'étoit pas auparavant sujet.

Aussi ferai-je voir dans le quatriéme Chapitre de ce Livre, que ceux qui se font souvent saigner ne sont pas robustes, & que la moindre agitation du corps ou de l'esprit, le moindre excez dans le regime de vie, un dereglement de saison, ou quelque injure du tems & de l'air les fait tomber malades. La raison est, que, ou plus le sang se renouvelle par la frequente saignée, plus l'esprit se dissipe, & l'autre devient foible, crud, tendre & fluet; à cause de la dissipation des esprits; & parce que les cruditez le chyle & les humiditez s'y trouvent en plus grande quantité pour prendre la place de celui qu'on a tiré.

Cela fait aussi que ce sang a besoin de plus de tems pour se cuire, pour se fortifier & pour se dépurer par une longue circulation, des crudités & des excremens qui s'y trouvent plus abondans. De telle sorte que si dans cette occasion quelqu'une des causes que je viens de rapporter, le trouble, l'agite, ou l'affoiblit davantage, elle y produira diverses maladies, selon sa differente disposition. Ainsi si la partie sulphureuse ou excrementeuse n'a pas eu le tems de s'y separer, par le moyen d'une longue circulation, elle y causera la fievre putride: si les particules salines s'y trouvent encore trop abondantes, quelqu'une des fievres intermitentes y surviendra: & si la partie sereuse, acide, cruë, ou flegmatique y domine plus qu'il ne faut, elle excitera diverses fluxions, des coagulations, des cathairres, des inflammations, ou quelque fievre accidentelle.

Je pourrois rapporter ici divers exemples pour confirmer tout ce que je viens de dire, concernant le trop frequent usage de la saignée: mais comme Mr. Minot en rapporte plusieurs pour le même sujet dans le Livre qu'il a composé, de la nature & des causes des fievres; je n'en rapporterai qu'un seul, qui pour être pris du vin nouveau ne

laiſſera pas d'être different des ſiens. Je dirai pour cela qu'il arrive au ſang renouvellé par des frequentes ſaignées, ce qui arrive à l'autre. Car de même que celui-ci a beſoin de fermenter, de boüillir, de s'agiter, ou comme circuler dans le tonneau pluſieurs mois de ſuite, pour exciter ſes eſprits, ſe fortifier, ſe perfectionner, & ſe dépurer, tant de ſon tartre, que de ſa lie, & de toutes ſes autres parties éterogenes, ſulphureuſes, ſalines ou étrangeres; ainſi le ſang renouvellé; c'eſt-à-dire, le chyle qui occupe la place de celui qu'on a évacué par les ſaignées, doit circuler, boüillir & ſe fermenter pluſieurs mois de ſuite, & ſouvent pluſieurs années, tant pour ſe dépurer de ce qu'il a d'éterogene, d'excrementeux, de trop ſulphureux ou ſalin, que pour ſe fortifier par l'exaltation de ſes eſprits, & acquerir par ce moyen la forme d'un ſang ferme, bon & loüable. Et de même que les chaleurs de l'été, le mouvement & le tranſport ne gâtent que rarement le vin; lors qu'il a été dépuré & fortifié par l'exaltation, & par la proportion de ſes principes actifs; ce qui n'arrive bien ſouvent qu'aprés avoir vieilli un an, ou pluſieurs mois; ainſi le ſang ne ſe corrompt, ne s'altere ou ne ſe gâte que difficilement, lorſqu'il a eu le tems de vieil-

tir plusieurs années pour exalter ses esprits, & pour se dépurer entierement de tous les excremens, que le renouvellé renfermoit. C'est aussi tant-seulement alors qu'il resiste de même que l'autre, aux mouvemens violens du corps & de l'esprit, aux injures de l'air, & aux dereglemens, tant du regime que des saisons, selon que je l'ai ci-devant expliqué, & que je l'expliquerai dans le quatriéme Chapitre de ce Livre.

Ce n'est pas neanmoins que je pretende par ces raisons condamner l'usage de la saignée quand elle est necessaire; & lors qu'elle peut prevenir ou garantir du danger de quelque maladie fâcheuse: mais je pretens seulement faire voir, qu'il ne faut saigner que dans les occasions ci-devant marquées, ou lors que la necessité nous en est sensiblement connuë: & que par toutes les legeres indispositions, il est toûjours mieux, si elles ne sont dangereuses, d'en demeurer plûtôt quelque jour incommodé, alité, & dans l'abstinence, que d'en guerir plus promptement par le secours de la saignée.

Je sçai que la pluspart des Medecins sont d'un contraire sentiment, & je l'ay été moi même: mais les raisons que je viens de marquer, l'usage & l'experience que j'ay fait de la saignée, tant à l'égard des

autres qu'au mien ; & les principes que je viens d'établir m'ont enfin détrompé de cette erreur. Car j'ay remarqué une infinité de fois que les grandes & les frequentes évacuations du sang, nous rendent valetudinaires, qu'elles abregent nos jours, qu'elles sont ordinairement moins avantageuses, même dans la plenitude, que n'est l'abstinence ou l'exercice, qu'on tombe malade à proportion qu'on se fait saigner plus souvent ; qu'enfin ou plus on est saigné dans une maladie, plus long-tems on demeure ou malade ou valetudinaire, & que par les raisons ci-devant alleguées, on tombe plûtôt en rechute. C'est ce que Mr. Villis confirme aussi dans le traité qu'il a fait de la saignée ; puisqu'il dit sur la fin de ce Chapitre, que la saignée rend les hommes valetudinaires, & qu'elle introduit une disposition propre à exciter des maladies : parce qu'elle diminuë les esprits & la constitution ou qualité saline & essentielle dans la masse du sang, qui seule leur resiste considerablement, lors qu'elle est conservée dans son état naturel.

Il me reste maintenant six remarques à faire concernant ce qui a été dit dans ce Chapitre, avant que de le finir. La premiere consiste à observer, que tout ce que

je

je viens de dire à l'égard de la saignée, touchant les causes qui l'indiquent, comme un remede rafraîchissant, se doit à proportion entendre de même à l'égard des autres remedes rafraîchissans : puisque les mêmes raisons qui ne permettent pas en ce cas l'évacuation du sang, s'opposent à ces remedes: & qu'ils exciteront par consequent les mêmes maladies que l'autre excite, quand elle est ordonnée dans les occasions ci-devant marquées. Et c'est à quoi l'on doit faire reflexion ; puisque cette remarque est tres-considerable, en ce qu'elle découvre beaucoup d'erreurs qu'on commet dans la pratique ordinaire de la medecine.

La seconde remarque qui me reste à faire, regarde la saignée au pied. Elle consiste à prendre garde, qu'il y a bien de gens qui croyent que le sang tiré du pied plongé dans l'eau chaude, soit plus mauvais à proportion qu'il paroît dans cette eau plus de filaments en forme de pelotons, lors qu'on y a jetté de l'eau froide, ou qu'on la remuë aprés lui avoir donné le tems de se rafroidir. Il faut pourtant conclurre le contraire, & ne douter pas que plus les filaments sont abondans, moins le sang est corrompu ; puisque tous les Medecins conviennent que la consumation, la privation, ou diminu-

tion de ces fibres sont la plus grande marque de sa corruption ; qu'on ne découvrira pas seulement par leur petite quantité, mais par la mauvaise couleur du même sang tirant sur le noir, ou sur quelqu'autre couleur, qui n'approchera pas de sa rougeur naturelle.

La troisiéme remarque consiste à faire reflexion, que la plus part des observations que je viens de faire sur le frequent usage de la saignée, sont confirmées par le sentiment de la plus grande partie de nos Auteurs modernes. Mr. Minot celebre Medecin de ce tems rapporte plusieurs preuves sur ce sujet, dans le Livre qu'il a composé de la nature & des causes des fievres, p. 211. Une des premieres est d'assurer que selon la supputation d'un Anglois curieux, il meurt à proportion la moitié de plus des malades dans l'Hôtel Dieu de Paris, que dans les Hôpitaux de saint Thomas & de saint Barthelemi, qui sont les plus chetifs de Londres où l'on saigne beaucoup moins qu'à Paris. Il ajoûte dans le même Livre, qu'il suffit de saigner trois ou quatre fois dans une maladie, pour satisfaire aux indications de la saignée ; & qu'il croiroit avoir rendu un service considerable au public, & fait un ouvrage digne de la posterité, s'il

pouvoit mettre la saignée dans ses justes bornes.

Enfin aprés avoir allegué d'autres raisons, & plusieurs exemples pour confirmer son sentiment : il se récrie sur les fâcheux evenemens de ce remede si souvent reïteré, & represente à même-tems, que c'est une chose criante, que le premier petit Frater qui voit un malade le saigne impunement, ou ordonne de le saigner, en quel état qu'il se trouve, dans un frisson, dans un redoublement, dans une crise; & aussi bien dans une occasion inutile ou nuisible, que dans une favorable. Il finit ce discours en disant que cette licence doit être reformée, comme elle l'est en Espagne, en Italie, & en plusieurs états de l'Europe; mais parce que c'est plûtôt un fait de police, que de sa competence; il dit qu'il lui suffit d'avoir declaré ses sentimens au public, pour qu'il y aye tel égard qu'il jugera à propos.

La quatriéme remarque est, qu'il suit évidemment de toutes ces observations, de celles que j'ay faites dans le second Chapitre du premier Livre, & de celles que je ferai dans le troisiéme & dans le quatriéme de ce second Livre, qu'il perit plus de malades, selon la methode que les Medecins Galeniques de ce siecle pratiquent ordinai-

rement ; non seulement pour trop saigner, mais pour trop rafraîchir, & souvent pour trop purger, qu'il n'en perit pour ne pratiquer pas suffisamment aucune de ces trois choses. Cette conclusion est evidente ; puisque selon le sentiment de nos Anciens, & selon le bon sens ; s'il est beaucoup mieux dans les cas douteux, de moins faire des remedes que d'en faire, il sera beaucoup plus prejudiciable d'en ordonner dans les cas qui ne seront souvent ni douteux, ni dangereux ; tels que sont la plupart de ceux que j'ay marquez dans les Chapitres que je viens de citer, *in re dubiâ melius est infra limites subsistere quam ultra progredi.*

La cinquiéme remarque est d'observer, que si je n'ay pas rapporté en particulier les indications de la saignée, prises des differens âges, & principalement de celui de l'enfance, ordinairement opposé à ce remede ; ce n'a été qu'à cause qu'elles seront expliquées au long dans le quatriéme Chapitre de ce Livre, où je traite des occasions qui changent la curation ordinaire des maladies.

La derniere remarque qui me reste enfin à faire, regarde les pauvres & ceux qui sont obligez de souffrir la faim ; c'est-à-dire, de se contenter d'une tres-petite ou

tres mauvaise nourriture, comme il arrive d'ordinaire dans les années diseteuses, dans les nombreuses armées, & dans les Villes assiegées, lorsqu'il y manque de munitions de bouche. Tous ceux qui tombent malades dans ces occasions ne doivent jamais être saignez, de quelle nature que puisse être leur maladie, si elle provient de quelqu'une de ces causes. Que s'il arrive neanmoins qu'on ait mangé si ffisamment d'alimens, quoi que mauvais, pour produire la plenitude, on pourra, en ce cas seulement, l'ôter par une ou deux petites saignées, selon l'urgence des indications qui les exigeront: Car pour toutes les autres occasions il ne faudra point saigner.

La raison est, que la maladie estant pour lors excitée par le deffaut ou par la substraction de la nourriture necessaire pour la reparation des esprits, & la conservation de fonctions vitales & animales, la saignée augmentera ces causes en diminuant les esprits, & sera ainsi toujours contraire: Il paroît même qu'elle y sera mortelle; bien qu'on n'y fasse pas ordinairement assez de reflexion. Cela m'a fait aussi plusieurs fois souhaiter que cette remarque fût affichée dans les années diseteuses sur les portes des Eglises, pour corriger par ce moyen là perni-

cieuſe maxime qu'on pratique, auſſi bien dans cette occaſion que dans les autres, de ſaigner dés qu'on eſt atteint de quelque incommodité, telle qu'elle puiſſe être, principalement ſi elle dure quelque tems, ou ſi elle eſt accompagnée de quelque chaleur, même encore qu'elle ſoit accidentelle.

Bien que tout ce que je viens d'établir maintenant à l'égard de la ſaignée, ſoit vraiſemblable & fondé ſur l'experience, ſur le bon ſens & ſur la raiſon : bien que tout cela ſoit encore de la derniere importance pour la curation des maladies, pour la prolongation de la vie, & pour la conſervation de la ſanté; il ne s'enſuivra pas que chacun n'ait beaucoup de peine à revenir de la prevention qu'il a pour la methode accoûtumée : & c'eſt parce qu'il en a formé depuis long-tems l'idée, & qu'elle a paſſé dans ſon eſprit, & la faite paſſer dans celui des autres comme une regle & une loy tres bien établie pour ordonner tres-ſouvent dans toute ſorte de maladies la ſaignée. Les demonſtrations les plus claires & les plus ſenſibles ne ſuffiſent pas ordinairement dans ces occaſions ; à cauſe des raiſons que j'en ay données au commencement de ce Chapitre, & en quelques autres endroits du traité des fievres, où j'ay fait clairement voir, qu'on

ne revient que rarement & avec beaucoup de peine, des erreurs qui concernent les sciences, lorsqu'on est une fois prevenu en leur faveur; c'est-à dire lorsqu'on est persuadé être mieux ou aussi bien fondé dans son opinion, bonne ou mauvaise, que les autres le sont dans la leur.

C'est aussi pour corriger ces erreurs, qui sont la source de tous les autres, la cause & le maintien de l'ignorance, que Mr. Decartes établit pour principe; que pour bien connoître la verité d'une chose, il faut auparavant que de l'examiner, suspendre son sentiment à l'égard de toutes les idées qu'on en a, jusques à ce qu'on ait fait les experiences & les reflexions necessaires pour en bien distinguer la nature. Car c'est le seul moyen, dit ce grand homme, pour empêcher que la preoccupation ne nous ôte la liberté d'avoir une connoissance aussi parfaite qu'on le peut, de la diverse nature des choses: ce qui fait voir en même-tems que ce principe est le plus important & le plus necessaire qu'on ait encore établi, pour faire un jugement solide sur les sciences, pour en penetrer la verité, & pour détruire la preoccupation qui est la source de nos erreurs.

Que si ce principe paroît neanmoins

avoir quelque raport avec celui des Philosophes Pirroniens qui doutoient de toutes choses, il ne laisse pas d'en être different, puisqu'il établit de suspendre seulement son jugement, jusques à ce qu'on ait eu le tems de s'instruire suffisamment de la chose qu'on veut connoître, afin d'en décider ensuite la nature avec plus de solidité.

Il s'ensuit aprés ce que je viens de dire qu'il n'y aura que les personnes qui ne seront pas preoccupées des principes differents des nôtres; & ceux qui suivront la regle & le sage conseil de Mr. Descartes, ou qui n'auront pas encore formé une methode pour exercer la medecine; c'est-à-dire les jeunes Medecins, qui commencent à s'instruire dans cette science: que ceux-là seront les seuls qui pourront profiter des reflexions que je viens de faire, sur la preoccupation où l'on est en faveur de la frequente saignée. Je suis même assuré que s'ils tâchent à les concevoir, & à mettre en pratique la methode que j'y enseigne, ils ne réussiront pas seulement avec plus de facilité que les autres, dans la curation des maladies; mais qu'ils encheriront sur la plûpart de leurs collegues; & que cela leur procurera beaucoup d'honneur &

de reputation, de même qu'apuyé sur ces principes, je m'en suis souvent procuré en de pareilles occasions.

CHAPITRE II.

Du déreglement de la circulation du sang, qui produit, ou qui accompagne toute sorte de maladies; & des principaux remedes pour les guerir.

IL n'est rien de plus commun aujourd'hui que la circulation du sang; tout le monde convient de cette grande découverte; & s'il se trouve quelqu'un qui n'en soit pas tout-à-fait convaincu, il n'a qu'à prendre la peine d'examiner les experiences & les raisons de ceux qui en ont nouvellement écrit, pour n'en pouvoir plus douter. Aussi ne m'attacherai-je pas icy à l'établir davantage, ny à expliquer de quelle maniere elle se fait. Ce seroit d'ailleurs une chose inutile; parce que ceux qui en ont trai-

té, donnent un tres-beau jour à cette matiere: ils l'ont prouvée fort distinctement; & on la prouve encore tous les jours dans les Academies par des demonstrations tout à fait convaincantes.

Il faut seulement remarquer, selon que je l'ay montré plus au long dans le deuxiéme Chapitre du premier Livre, que la masse du sang; c'est à-dire les humeurs qui la composent, conservent toujours, dans leur état naturel, un mouvement circulaire dans toutes les parties du corps, que toutes les fonctions vitales ou animales en sont dépendantes, & que la chaleur naturelle ne subsiste que par son moyen. Cela supposé, comme une chose claire d'elle-même, & d'ailleurs distinctement prouvée par les modernes, il reste à parler des avantages qu'on doit tirer de cette découverte pour la pratique; à dire dans quelles maladies cette circulation est déreglée; à marquer les occasions où elle change leur curation ordinaire, & à rapporter les remedes pour les guerir.

Car bien que cette matiere soit tres-importante, personne que je sçache n'en a encore traité à fond. Il est vray que tout le monde parle de la circulation du sang, comme d'une chose fort belle & fort cu-

rieuse, & que plusieurs ont composé differens volumes sur ce sujet, mais pas un n'a fait les reflexions necessaires, ce me semble, touchant l'usage qu'il en faut faire pour la pratique. Il est aussi vray qu'on est fort surpris, que nos anciens qui se sont de tout tems servis de la ligature dans la saignée, comme nous nous en servons aujourd'huy, n'ayent fait par ce moyen aussi-bien que nous, cette découverte, puisqu'il nous l'a découvre d'une maniere tout à fait sensible. Mais toutes ces reflexions curieuses, & d'ailleurs assez connuës, sont presque inutiles, si l'on n'examine avec soin les avantages qu'on en doit tirer, pour bien traiter les maladies qui en dépendent.

Il faut donc maintenant rechercher avec application toutes les indications qu'on peut tirer de la découverte de la circulation, tant à l'égard de la masse sanguinaire, qu'à l'égard des esprits qui en sont produits, examiner si le déreglement de cette circulation, c'est-à-dire sa diminution, son augmentation, ou son interruption, contribuent beaucoup à la production des maladies, marquer celles qui en sont produites, & rapporter les remedes qu'on doit mettre en usage pour les guerir.

Pour cela on doit premierement observer, qu'à considerer la circulation de la masse du sang de la maniere qu'elle se fait, tant à l'égard des humeurs, qu'à l'égard des esprits, il n'y a point de maladie dans laquelle cette circulation ne se trouve plus ou moins déreglée : c'est-à-dire qu'elle n'y soit, ou interrompuë, ou inégale, ou trop augmentée, ou trop diminuée. Cela fait aussi que ce déreglement s'observe dans toute sorte de maladies, ou comme un de leurs principaux effets, ou comme une de leurs principales causes; mais plus souvent de cette maniere que de l'autre ; bien que la pluspart du tems toutes les deux y concourent ensemble.

Pour justifier évidemment cette verité, il ne faut que considerer, qu'il n'y a point de maladie externe ou interne, qui ne consiste, ou dans le mouvement déreglé, tant des humeurs que des esprits, ou dans l'alteration de quelque partie organique, selon qu'il paroît clairement, si l'on examine la nature de chaque maladie en particulier. Neanmoins pour mieux comprendre les choses qui pourroient souffrir quelque difficulté sur ce sujet ; il faut observer, qu'aucune partie ne peut pas recevoir d'alteration dans sa substance, sans qu'elle

le n'y interrompe la circulation du sang. La raison est qu'on ne sçauroit concevoir, que la substance d'une partie puisse estre alterée, sans qu'il n'y ait solution de continuité; c'est-à-dire sans qu'elle ne soit divisée, ou du moins disproportionnée à l'égard de celle qui la touche, & qui n'est pas alterée. Et cela y change par consequent; cela y diminuë ou y interrompt plus ou moins la circulation de la masse du sang, ce qui y produit toutes les maladies externes, & plusieurs des internes.

Pour les autres maladies, qui sont internes, elles proviennent du déreglement, c'est à-dire de l'augmentation, diminution ou intermission de la même circulation, selon que je le vais faire voir : mais il faut auparavant supposer que ce déreglement ne les produit que ou selon qu'il a été marqué, comme une de leurs principales causes, ou comme un de leurs principaux effets. Cependant parce que de cette seconde maniere, il n'est presque d'aucune consequence à l'égard de la pratique ordinaire : & qu'il l'est au contraire beaucoup de la premiere, c'est principalement d'elle que je vais parler, en continuant l'explication des maladies internes.

Pour cela il faut remarquer, que le dé-

reglement de circulation de la masse du sang, altere la santé, & produit un nombre infini de maladies en quatre manieres differentes, que je diviserai en quatre especes. La premiere est, lorsque la circulation se fait inégalement : la seconde lors qu'elle devient trop forte : la troisiéme lors qu'elle est trop foible : & la quatriéme quand elle se trouve plus ou moins interrompue dans une, ou dans plusieurs parties.

Ces deux dernieres especes de dereglement de circulation sont la cause principale de toutes les maladies externes, de leur suppuration, de leur pourriture, des douleurs qui y surviennent, des inflammations qui les accompagnent; & de la plus-part des autres accidens qui y arrivent. Elles excitent aussi, comme causes plus ou moins prochaines, un grand nombre de maladies internes, telles que sont les grandes obstructions, le syncope, la langueur, les pâles couleurs, le deffaut de la transpiration & la supression des évacuations naturelles; qui donnent souvent occasion à plusieurs sortes de fievres, aux fluxions, à l'acrimonie, aux precipitations ou coagulations, aux tumeurs, aux inflammations, à la pourriture, à la chaleur contre

nature, aux abcés, & à plusieurs autres indispositions à peu prés semblables. Ces deux especes de dereglement causent ou contribuent encore à la production de la cachexie, de l'hydropisie, de la carie, de la gangrene, de la jauniſſe, de lasthme, de la pthisie, des affections saporeuses, du marasme, de lescorbut, de la goutte, du flux de ventre, du vomissement, des vapeurs, du dégoût, de l'apoplexie, de la convulsion, de lischurie, de la dissurie & de semblables indispositions, avec les accidens dont ces maladies sont ordinairement accompagnées.

Pour la premiere espece de dereglement de circulation, qui est lors qu'elle se fait inégalement: elle consiste principalement dans les mouvemens convulsifs, dans la palpitation du cœur, dans le vertige, & dans l'inégalité ou intermittence du pouls: & la seconde qui est renfermée dans la circulation ou dans l'effervescence du sang trop augmentée, s'observe dans toute sorte de fievres: qui donnent occasion à un grand nombre de symptomes, & à plusieurs autres differentes maladies, la pluspart décrites dans mon traité des fievres. Elle rend encore les humeurs fort acres, & dissipe ou affoiblit beaucoup les esprits;

ce qui donne pareillement occasion à plusieurs des maladies cy-devant marquées.

Il n'est pas maintenant difficile de faire voir, que ces quatre differens dereglemens de circulation produisent, accompagnent, ou contribuent beaucoup à la production de toutes ces maladies; c'est-à-dire de toutes celles ausquelles nous sommes sujets. Car premierement pour celles qui consistent dans la premiere espece de dereglement, il paroît si clairement qu'une circulation du sang ou des esprits inégale produit ou accompagne les maladies, que j'y ay rapportées, qu'il n'est pas necessaire de le justifier davantage. Il n'est pas non plus necessaire de dire de quelle maniere cela arrive, ni de décrire au long les remedes pour les guerir; parce que les anciens & les modernes ont assez éclairci l'un & l'autre, qu'elles ne sont ni nombreuses ni frequentes; & que je ne sçaurois en parler en particulier, sans m'éloigner considerablement de mon sujet. Je feray seulement remarquer que tous les remedes qui abondent en un sel volatil temperé, sont tres-utiles dans cette occasion, mais principalement s'ils tiennent de l'alkali; lesquels je rapporteray, lors que je parleray de la troisiéme & de la quatriéme espece de

dereglement de circulation.

Il paroit aussi clairement, que la circulation ou l'effervescence du sang est trop augmentée dans toute sorte de fievres; soit qu'on la regarde comme une de leurs causes, ou qu'on la considere comme un de leurs effets. Il ne s'agiroit que d'expliquer de quelle maniere cette circulation est augmentée: mais comme cette explication a été donnée tout au long dans le traité des fievres avec les remedes differens pour les guerir, selon la difference de leurs causes, je n'en parlerai pas icy une seconde fois. De telle maniere que pour bien combattre à propos cette augmentation de circulation, on n'a qu'à bien examiner tout ce que j'ai établi à l'égard des causes des fievres, qu'à se servir des remedes que j'y ay proposez, & qu'à les proportionner, tant aux indications que j'en ai données; qu'à celles qv'on pourra tirer de cette seconde espece de dereglement de circulation.

Je n'expliquerai pas non plus de quelle maniere l'augmentation de la circulation du sang dissipe les esprits & produit l'acrimonie, ny ne parlerai des maladies qui en proviennent; parce que ces choses sont assez claires d'elles-mêmes, & qu'elles ont été la plupart expliquées dans

le premier Livre, en y traitant des fievres.

D'ailleurs je dois traiter en particulier des maladies excitées par l'acrimonie des humeurs, à cause qu'elles sont tres-considerables, & que le nombre en est fort grand.

Pour ce qui regarde enfin la troisiéme & la quatriéme espece de circulation, il paroit assez distinctement de la maniere que les autres maladies cy-devant décrites sont causées, tantôt immediatement, & d'autres fois mediatement, par la circulation du sang, fort affoiblie, ou plus ou moins interrompuë. Je ne laisserai pas neanmoins de rapporter icy l'explication de quelques-unes des plus considerables : & c'est afin qu'on puisse raisonner à proportion de même, à l'égard des autres qui s'expliqueront facilement sur ces principes, aprés en avoir éclairci les premieres.

Pour commencer je dirai, que de ce nombre sont toutes les maladies externes, dont j'ai cy-devant expliqué la cause, & donnerai l'explication de leurs symptomes aprés avoir donné celle que j'ai proposée, des maladies internes : qui consistent dans les inflammations, les obstructions, la pourriture, l'hydropisie, l'asthme, la ca-

chexie, la jauniſſe, les enflures avec dureté, la goutte, l'eſcorbut, & pluſieurs autres ci-devant marquées, produites par la circulation des humeurs, trop diminuée, ou plus ou moins interrompuë. Il eſt maintenant évidant que lors que la lymphe ceſſe de circuler dans ſes vaiſſeaux, dans les entrailles ou dans les autres parties; elle y devient, par le ſejour qu'elle y fait, & par le deffaut de la tranſpiration, aſſez corroſive, aſſez ſubtile, acre & penetrante pour y alterer les parties internes, pour y rompre ou ouvrir ſes vaiſſeaux, en ſortir dehors, remplir la capacité du ventre, ou celle des autres parties, & y produire par ce moyen l'hydropiſie, l'aſthme, la goutte, la cachexie, les écroüelles, & toutes les autres maladies excitées par le vice & par l'acrimonie des humeurs, qui tiennent de la nature du ſel, de la ſeroſité, de la lymphe ou de la pituite.

Auſſi la difference de ces maladies ne conſiſte principalement que, ou dans la diverſité des parties dans leſquelles la circulation des humeurs eſt interrompuë, ou dans le different mélange & dans la difference nature de ces humeurs. Ainſi ſi par exemple les ſeroſitez appellées *ſerum* ſont extravaſées avec la lymphe dans la capaci-

té du ventre, elles y produiront l'hydropisie appellé ascites, ou timpanites ; si c'est dans l'habitude du corps, elles y causeront lanasarque & la cachexie, si c'est dans toutes les parties & en petite quantité. De même si la pituite & la lymphe s'extravasent dans les bronchies ou dans les globules du poulmon, & qu'elles y sejournent long-tems, elles y exciteront l'asthme ; si c'est aux jonctures mêlées avec assez de sel, la goute y surviendra ; & si c'est dans les glandes, & que ce sel tienne de l'acide, ou qu'elles soient jointes, selon quelques-uns, avec le suc nerveux, qui tient de la nature la lymphe, les écroüelles, ou d'autres glandes scrofuleuses y surviendront ; parce que ce sel, par la coagulation, ou par la precipitation qu'il y exitera, donnera occasion à leur production : La tête sera pareillement atteinte du delire, des veilles, des mouvemens convulsifs, de la phrenesie, ou de quelque affection soporeuse, selon que la bile, la pituite ou la lymphe y croupira, & qu'elles n'y circuleront pas dans leur état naturel.

Enfin les inflammations & les flegmons seront à peu prés de même produits par l'interruptinn de la circulation du sang ; la jaunisse, l'eryspele par celle de la bile : & les

eschyrres, les cancers, l'escorbut, les vapeurs & les autres affections hypocondriaques seront causées par la circulation interrompuë dans les humeurs melancholiques; selon qu'elles seront simplement grossieres, & qu'elles tiendront plus ou moins d'un sel acide ou lexivieux.

Il me reste maintenant à expliquer la nature des causes, qui interrompent, ou qui diminuent cette circulation de differentes humeurs; qui selon qu'il a esté ci-devant marqué, sont les principales que j'ay à éclaircir. Pour cela, je dirai, qu'elles consistent en general, ou dans les obstructions, qui sont dans le sentiment d'Avicenne la source & le germe de la pluspart des maladies, ou dans la solution du continu; c'est-à-dire, dans la division de continuité ou contiguité des parties; de laquelle dependent toutes les maladies externes & plusieurs des internes, dont je parlerai dans la suite de ce Chapitre.

Les premieres & les principales de ces causes sont donc les obstructions produites par tout ce qui peut boucher ou comprimer les routes & les conduits dans lesquels la masse du sang circule. Je ne parlerai pas ici de ce qui peut quelquefois en comprimant produire cet effet, parce que cela

n'arrive que rarement, que ce cas n'eſt pas difficile à connoître, & que je n'ay rien à ajoûter à ce que les Auteurs propoſent dans ces occaſions. Mais il n'en eſt pas de même de la pluſpart des autres cauſes internes : elles ſont au contraire tres-frequentes & ſouvent fort cachées ; on ſçait bien que la groſſiereté, la precipitation ou la coagulation des matieres en eſt preſque toujours la cauſe. Mais on ne ſçait pas ſouvent en quoi conſiſtent cette groſſiereté & cette coagulation. On ne ſçait pas non plus, ou on ne connoit pas bien quelles ſont les matieres qui ſe trouvent coagulées, precipitées & épaiſſies ? Et quelle eſt la cauſe de leur coagulation, de leur precipitation, & de leur groſſiereté.

Pour cela il faut remarquer que les humeurs deviennent ordinairement trop groſſieres & trop épaiſſes, tant par le deffaut de la chaleur naturelle, & par la foibleſſe des principes actifs, qu'à l'occaſion des alimens crûs & groſſiers, & des ſels fixes qui les coagulent ou les precipitent ; & que ces choſes ſe trouvent ſouvent jointes enſemble. Ainſi la domination ou l'abondance des humeurs épuiſées d'eſprits, pituiteuſes ou terreſtres communique trop de groſſiereté ou de viſcoſité dans la maſſe du ſang,

& bouche souvent une partie des conduits par lesquels elles circulent : ainsi la domination ou l'abondance des particules salines ou bilieuses trop fixes, appellées par les modernes, acides, tartareuses, alkalies ou lexivieuses, dessechent, separent, precipitent ou coagulent les parties les plus grossieres ou fibreuses des humeurs ; qui ensuite bouchent leurs conduits & les autres endroits où elles se trouvent.

Il est maintenant question de rapporter les signes & les marques pour distinguer chacune de ces causes en particulier, & de prescrire tous les remedes propres à les combattre. Pour cela il faut prendre garde si le temperament est bilieux, melancholique, pituiteux, salin, ou épuisé d'esprits ; si les alimens qui ont precedé étoient crûs & grossiers, froids ou chauds ; s'ils abondoient en sel, s'ils tenoient de la nature de ces temperamens ; & si l'on observe dans ceux ci les symptomes ou les accidens qui accompognent ordinairement la trop grande abondance ou domination de l'humeur saline, bilieuse ; melancholique ou pituiteuse. J'ay rapporté au long tous ces signes & tous ces accidens dans le second Chapitre du traité que j'ay composé pour la prolongation de la vie, duquel on pourra les

prendre, lors qu'on aura besoin de s'en instruire.

Ces signes ne sont pas neanmoins les seuls qu'on remarquera dans ces occasions ; car on y appercevra quelquefois une dureté, une tension ou élevation sensible, qui paroîara ordinairement sans douleur dans les parties qui auront leurs conduits bouchez, sur tout si elles ne sont pas fort internes : & on aura sujet pour lors de croire, principalement si le temperament n'est pas salin, que les obstructions sont plûtôt produites par le vice, par la crudité ou par la grossiereté des humeurs, que par l'abondance & par la precipitation de leurs sels : La raison est, que si ceux-ci en estoient la principale cause, elles seroient souvent accompagnées de quelque douleur, ou de quelque dureté sans élevation. C'est aussi en ce cas que la douleur ne sera pas ordinairement vive ; mais comme affaissante, si le sel est lexivieux ; & s'il est au contraire acide, elle se fera sentir poignante. Celui-ci est encore souvent accompagné des signes du temperament pituiteux, & l'autre de ceux du bilieux ; dont les uns & les autres sont aussi décrits au long dans le second Chapitre du traité pour la prolongation de la vie. Enfin ces deux dernieres causes sont

ordinairement

ordinairement accompagnées de plusieurs marques de l'escorbut, des fievres intermittentes, des ardeurs d'urine, de plusieurs fluxions, du flux de ventre, de diverses hæmorragies, de divers ulceres grands ou petits, des affections qui surviennent sur la peau, & de semblables indispositions excitées par l'acrimonie des humeurs : qui est une des plus grandes sources des maladies ausquelles nous sommes sujets.

Bien qu'il paroisse maintenant par ce que je viens de dire, que les obstructions se forment par le vice des humeurs, par celui de leurs sels, par la foiblesse des digestions, & quelquefois par la compression des parties, qui est d'ordinaire peu considerable ; on n'a pas neanmoins fait assez de reflexion sur leurs causes & sur leurs signes, pour les bien connoître & les bien distinguer : on n'a pas en cela suivi le sentiment d'Avicenne, puisque selon que je l'ay déja marqué, il dit qu'elles sont la source ordinaire des maladies: on s'est trop attaché aux maux, & aux accidens qu'elles produisent ; & on a negligé leurs principales causes. C'est principalement en les recherchant ; comme je l'ay fait, les unes aprés les autres, qu'on arrachera les racines de tant de sortes de maladies ; dans lesquelles la circula-

tion du sang est toujours diminuée, ou plus ou moins interrompuë.

Aprés avoir rapporté les signes & les causes des obstructions, qui produisent les maladies ci-devant decrites, en diminuant ou en interrompant la circulation de la masse du sang; il me reste à marquer les indications qu'il faut prendre de ces causes.

Ces indications consistent à subtiliser & à inciser la grossiereté des humeurs, à dissoudre & à fondre leur coagulation, à ramolir & à relâcher les parties qui en sont bouchées, à en procurer la transpiration, à exciter leurs esprits, & à augmenter le mouvement aux matieres qui croupissent dans les endroits où les obstructions les empêchent de circuler. Cependant si les sels ont quelque part à ces obstructions, comme il arrive ordinairement dans les coagulations, & dans les precipitations des humeurs, les indications des remedes seront alors differentes, selon la diversité des sels. Car s'ils tiennent par exemple de l'acide, il faudra les combattre avec des alkalis volatils, acres ou temperez, que je rapporterai dans la suite: & s'ils participent au contraire de la nature des lexivieux ou salez, les remedes qui tiendront des acides temperez & des autres

volatils dulcifiez par l'art ou par la nature, seront les meilleurs.

Il faudra encore avoir égard aux alimens qui auront precedé, en prescrire de convenables à ces indications, & deffendre l'usage de ceux qui y seront contraires. Il faudra enfin prendre garde quelles sont les humeurs, qui par leur grossiereté produisent les obstructions, & observer si elles sont pituiteuses, melancholiques ou bilieuses, afin de prescrire aussi les remedes qui combattent chacune de ces humeurs. Cependant de quelle nature que soient celles-ci, & les sels qui produisent les coagulations ou les precipitations ci-devant marquées : il faudra toujours avoir recours aux remedes emollians, pour remplir en même-tems toutes les indications, & reparer les principes actifs, s'ils y sont trop épuisez, ou trop affoiblis.

On peut neanmoins reduire toutes ces indications en trois especes de differens remedes, qui leur seront proportionnez. Ainsi dans la premiere sont compris tous ceux qui subtilisent, ou qui incisent la grossiereté des humeurs, & qui procurent ou augmentent à proportion le mouvement de leurs principes actifs : la seconde consiste en ceux qui dissolvent ou qui fondent les

coagulations, & les precipitations faites par les sels, en combattant à proportion leur differente nature ; mais principalement leur fixation; qui se trouve alors trop forte, & qui tient de la nature de l'acide ou du lexivieux: & la troisiéme renferme ceux qui ramoliſſent & qui relâchent les parties bouchées par les obſtructions, produites par la groſſiereté, ou par la fixation de ces differentes matieres.

La pluſpart des remedes de la premiere eſpece ſerviront pour la ſeconde, pourveu qu'on ajoûte dans celle-ci, ceux qui ſeront propres à combattre la fixation trop forte des ſels, tant acides que lexivieux, que je raporterai enſuite ; & qu'on les proportionne en même tems à la diverſe nature de ces deux ſels. Pour les remedes de la troiſiéme eſpece, ils doivent ordinairement être differens de ceux des deux premieres eſpeces, que j'apellerai emollians, & que je décrirai les derniers.

Les remedes de la premiere eſpece conſiſtent principalement en ceux qui abondent en eſprits, & en beaucoup de ſel volatile ; ce qui les rend fort penetrans & fort aperitifs. Si leur ſel ſe trouve temperé, je les appellerai froids ; à cauſe qu'il eſt plûtôt exalté par l'eſprit que par le ſoulfre : & s'il

est au contraire acre, je les nommerai chauds ; parce qu'ils tiendront de la nature du soulfre, qui y exaltera leur sel.

Pour commencer par la description de ceux-ci ; je dis qu'ils consistent dans le « persil, le fenouïl, la ruë, la sauge, la fume-terre, l'escabieuse, l'escorsonere, le « chardon benit, les racines d'aulnée, la « betoine, l'œillet, le coriande, l'anis, « l'oignon, l'ail, le nasitort, la moûtarde, « l'iris de florence, la sabine, l'escordium « ou germendrée d'eau, le tanacetum autrement bec d'oye, le d'aucus ou panet « sauvage, l'ortie, l'angelique, l'aneth, l'ache, la methe sauvage, le genest, le violié jaune, le glouteron, le calament, l'imperatoire, la graine de genevre, la valeriane, les porreaux, le poivre, le piretre, le sel volatil des serpens tiré par la « distillation, le sel armoniac, la theriaque, « le mittridat & l'orvietan. Il faut encore « joindre à ces drogues d'autres qui ont « une semblable vertu, mais en même-« tems purgative ; telles que sont le senné, « la rubarbe, le brionia, autrement coulauvrée, le glayeul, l'ellebore, & la soldanelle ou choux marins. «

Les remedes froids qui abondent en un sel volatil, doux & temperé, sont la

„ quinte-feüille, le gramen ; c'eſt-à-dire ,
„ les racines de dent de chien, l'aigremoi-
„ ne, le creſſon, le mourron d'eau, la pa-
„ relle ou patience, les aſperges, l'anonis ,
„ ou racines d'arreſte-bœuf, la langue de
„ cerf, la pimpinelle, la cichorée, la mille-
„ graine, la dent de lion, la branche urſi-
„ ne, la campanete, la bugle, la poiree ſau-
„ vage, les raforts, les navets, la mercu-
„ riale, le bruſcus, le panicaut, la chair
„ des écreviſſes de riviere, l'alkekengi, la
„ corne de cerf, le tartre, ſon ſel volatile
„ huilleux, & l'eſprit de nitre dulcifié.

Il me reſte maintenant à rapporter les remedes de la ſeconde & de la troiſiéme eſpece. Mais pour une plus claire intelligence, je ſubdiviſerai encore les remedes de cette ſeconde eſpece, en trois autres eſpeces ; à ſçavoir en ceux qui combatent les ſels acides fixes, les lexivieux fixes, & la coagulation ou la precipitation faite par l'un ou l'autre de ces deux ſels.

Pour commencer par la premiere de ces trois eſpeces, je dis, que les remedes qui combattent les ſels acides fixes, conſiſtent principalement dans les alkalis vola-
„ tils ; tels que ſont la chair, les yeux, &
„ & les pieds des écreviſſes, l'eſprit de ni-
„ tre, du ſel commun, & du ſel armoniac

„dulcifiez, la corne de cerf, la dent de san-
„glier, l'hyvoire, les perles : mais sur
„tout le tartre chalybé, & la limaille de
„fer; qui est aussi très efficace pour procu-
„rer, & augmenter le mouvement des hu-
„meurs & de leurs principes actifs.

Pour les remedes qui combattent les sels lixivieux, salez, ou trop fixes, ce sont tous ceux qui abondent en un sel volatil, doux & temperé, cy-devant raportez pour subtiliser la grossiereté des humeurs sans les échauffer. Les acides temperez y seront „ aussi d'un grand secours; tels que sont le „suc de citron, des limons & d'epinevinette; „, l'aigre de cedre, les esprits de nitre & „, de sel dulcifiés, les violetes, les grosses „, mauves, la bugloſe & la bourrache.

Quand aux remedes qui dissolvent la coagulation & la precipitation des humeurs, ils seront les mêmes que ceux que je viens de rapporter, pour combattre la fixation trop grande, tant dans les sels acides, que dans les sels lixivieux, qu'on proportionnera à leur nature. Neanmoins les suivans rempliront encore mieux cette indication.

Ils consistent dans les sels volatils des „, dents du sanglier : dans la teinture des „, coreaux, & du sang de bouc, dans les-

,, permaceti ou sperme de valaine, le ni-
,, tre purifié, la garance, la succisa ou
,, mors de diable, le cerfeüil, le sel lixi-
,, vieux d'equisetum autrement queuë de
,, cheval, & dans la gomme ammoniac.

On choisira cependant des remedes de ces trois especes les plus temperez & les moins chauds, pour combattre la coagulation & la fixation des sels lixivieux; & les autres seront plus propres contre celles des sels acides.

Enfin les remedes de la troisiéme des trois premieres especes, sont ceux qui ramolissent les matieres, qui forment les obstructions, & qui relâchent les parties qui renferment ces matieres. Et ceux-là consis-
,, tent dans les mauves, les grosses mauves
,, appellées althea, les violetes, la branche
,, ursine, la parietaire, la chamomille, le
,, melilot, les figues, l'iris de florence; &
,, dans les gommes ammoniac, stirax ou
,, opponax.

On peut se servir aussi de ces gommes pour ramollir, & les appliquer exterieurement. Pour cela on y pourra joindre les
,, oignons de lys, la graine de lin & de fœ-
,, nugrec, & les huilles mêlées avec d'au-
,, tres drogues émolliantes.

L'Huille d'olive ramollit encore consi-

derablement, il relâche, il adoucit, il ouvre & il penetre beaucoup. Aussi y a-t'il plusieurs personnes qui ont experimenté avec un heureux succés, que quelques culiers de cette huille, prises durant quelques matins avec une égale quantité de vin, étoient d'un grand secours dans ces occasions. Il y en a méme d'autres, qui asseurent avoir gueri avec ce remede plusieurs hydropiques. Ils disent qu'ils leur faisoient prendre pour cela une cuiller d'huille d'olive avec autant du vin pendant dix à douze matins de suite; & qu'ils doubloient à proportion tous les jours la dose de ce remede; C'est-à-dire qu'ils en donnoient sur la fin, jusques à douze pleines culiers.

La raison qu'on peut donner de cette gueriſon, est ce me semble, que comme l'hydropisie provenoit, sans doute, des obstructions des entrailles, & de celles de leurs vaisseaux, mais principalement des Lymphatiques; ce Remede en combattoit si puissamment les causes en la maniere cy-devant expliquée, qu'il ne faut pas s'étonner s'il gueriſſoit la maladie qui en étoit produite.

Si l'on demande maintenant de quelle maniere tous les remedes, cy-devant proposez, remettent la circulation du sang trop diminuée ou interrompuë, dans toutes les

occasions que je viens de marquer.

Je répons qu'ils produisent cét effet, en la maniere qui a été ci-devant expliquée, & principalement à cause qu'ils sont fort aperitifs & fort émollians. Car les premiers y contribuent beaucoup à l'occasion de leur sel volatil; à cause que par sa penetration par sa subtilité & par la disposition qu'il a pour le mouvement, il combat les causes qui produisent les obstructions qui interrompent, diminuent ou retardent la circulation des humeurs. Les remedes émollians, qui sont les seconds, favorisent aussi considerablement l'effet des premiers. Et c'est parce qu'ils ramolissent & qu'ils relâchent aussi bien les matieres qui causent les mêmes obstructions, que les conduits & les parties où les autres sont renfermées; & que par ce moyen, ils donnent plus facilement occasion à la masse du sang de recouvrer sa circulation naturelle.

Pour les formules qu'on doit donner concernant ces differens remedes, je ne les marquerai pas ici; parce qu'on pourra les prendre à peu prés de celles que j'ai proposées dans le I. Livre; & qu'il faudra d'ailleurs les proportionner, autant qu'il sera possible, à la commodité & au goût du malade. Il faudra aussi s'appliquer à bien choisir, par-

mi tous ces remedes, ceux qui conviendront le mieux pour combattre & pour détruire entierement les causes des obstructions, & les autres indispositions, dont elles peuvent être accompagnées. Il faudra encore choisir ceux qui sont les plus proportionnés au temperamment du malade, & les plus convenables au climat, à l'âge & à la saison.

Pour pouvoir faire plus facilement ce choix, j'en ai rapporté un nombre assez considerable. Et si je les ai divisés en autant d'especes qu'il y a de differentes indications; c'est pour qu'on puisse plus commodement les proportionner à la differente nature des causes cy-devant rapportées, & à celles des autres maladies qui y surviennent quelquefois: Car ce sera principalement ce choix qui procurera la guerison aux malades, & au Medecin la gloire & le plaisir de les avoir gueris.

Aprés avoir parlé assez au long des maladies internes, produites par le dereglement de la circulation du sang, il me reste à faire quelques remarques sur les externes, dans lesquelles j'ai déja fait voir, que la même circulation étoit toujours diminuée, ou plus ou moins interrompuë. Cette diminution ou interruption du mou-

vement circulaire de la masse du sang est ainsi une des principales causes de toutes les maladies externes. C'est elle qui y empêche ptincipalement la réunion des parties, qui y sont plus ou moins divisées. C'est elle encore, qui y cause l'inflammation, qui y produit la suppuration, & la pluspart des autres aecidens qui les accompagnent. Car j'ay fait cy-devant voir, qu'il n'y a point de maladie externe, dans laquelle la partie affectée ne souffre quelque division ou solution de continuité; & comme celle-cy n'y peut pas être produite, sans y interrompre plus ou moins la circulation du sang, il s'arrête necessairement, se caille & croupit dans cette partie divisée. Cela fait aussi qu'il s'oppose à sa réünion, qu'il s'y échauffe, & s'y pourrit par le défaut de la transpiration, excitée par la privation de son mouvement circulaire; cela fait enfin qu'il cause souvent l'inflammation, la douleur, la tension, la pulsation, & la fievre; qu'il y produit sa suppuration & qu'ils s'y convertit en pus, en la maniere qui suit.

J'ay fait voir dans le traité de la gangrene, comme l'acide s'excite dans le sang dés que celui-cy cesse de circuler dans quelque partie, où il y a solution de continuité

tinuité, principalement si elle est externe; & j'y ay ajoûté que cet acide étoit toujours la cause principale de la suppuration. La raison que j'en donne est, que la masse du sang renferme naturellement trop de sel alkali, selon que je l'ay aussi prouvé dans le même traité, pour devenir d'ailleurs acide, dans la partie où elle est extravasée, sans que cette acidité accidentelle ne soit enfin combattuë par son sel alkali; & sans qu'ils causent tous deux dans ce combat, une grande effervescence ou boüillonnement, comme j'ai fait voir, qu'ils en excitent ailleurs un semblable dans de pareilles occasions. Ce boüillonnement fait aussi, qu'ils produisent en même-tems l'inflammation, la pulsation & la douleur; & qu'ils font évaporer ou dissiper ce qu'il y a de plus subtil & de liquide, & adoucissent, incisent ou precipitent à proportion tout ce qui demeure de plus acre & de plus grossier; pour en former immediatement la matiere du pus.

Je ferai voir, que tout cela se confirme clairement, tant par les accidens qui precedent & qui accompagnent ordinairement la suppuration, que par la nature de tous les remedes qu'on met en usage, pour

la combattre. On pourra neanmoins, pour une plus grande intelligence, obſerver le même effet dans tous les mélanges des acides avec les alkalis, & ſur tout dans la preparation du lait virginal compoſé avec le vinaigre & la litarge. Car l'alkali, qui abonde dans celle-cy, ne fait pas ſeulement fermenter le vinaigre, qui a beaucoup de rapport avec le ſang aigri & extravaſé, mais il adoucit encore ſon acidité : & l'un & l'autre ſe precipitent enſemble par ce moyen ; en rendant leur liqueur, comme ils rendent celle du ſang, & en changeant la rougeur en blancheur à proportion qu'ils changent leur acrimonie en douceur.

Qu'on faſſe d'ailleurs reflexion ſur tous les remedes, que l'on met communement en uſage pour traiter les playes, les abcés, les ulceres, leur ſuppuration & les autres accidens qui les accompagnent. Qu'on examine avec application la nature des uns & des autres : & on conviendra qu'ils ne les gueriſſent, qu'à cauſe qu'ils renferment beaucoup de particules ſulphureuſes, alkalines, huileuſes, ſalines & volatilles. On conviendra encore, qu'ils remettent par le moyen de celles-cy, la circulation du ang; parce qu'elles le ſubtiliſent, qu'elles

le rendent plus fluide, & qu'elles ramolissent la partie affectée avec les matieres qui y sont contenuës, pour en dissiper les plus subtiles par la transpiration : On conviendra enfin, qu'elles temperent en même-tems, par leur sel alkali & lixivieux, l'acidité des matieres purulentes; qui a été produite par le défaut de la circulation.

Aussi n'y a-t'il personne, qui ne sçache que ces remedes consistent principalement en des beaumes, en des huiles, de la cire, des gommes, des raisines; & en diverses preparations tant du plomb, que d'autres choses semblables; comme sont, celles qu'on fait avec la ceruse, le minium, la litarge, les jaunes d'œufs, le sucre, les eaux vulneraires, les cerats & semblables Il n'y encore personne qui fasse reflexion sur toutes ces drogues, quj n'avoüe qu'elles renferment les vertus & les qualitez que je viens de marquer. Cela fait aussi qu'elles remettent la circulation du sang, & qu'elles temperent l'acidité de la suppuration dans les abcés, en la maniere que l'une & l'autre viennent d'être expliquées.

La principale chose qu'il y a donc à considerer, dans toutes les maladies externes, est de s'attacher uniquement à y remettre la circulation des humeurs, & à y tempe-

rer l'acide, ſi elles ſe terminent par la ſuppuration. Ce ſont neanmoins deux indications qu'on ne connoît pas ordinairement : ou ſi elles ſont connuës, on n'y fait aucune reflexion pour proportionner, comme on le doit, les remedes à ces indications, & à celles qu'il faut prendre des autres cauſes des maladies de cette nature.

On doit encore prendre garde, ſi la ſolution ou la diviſion de continuité, dépend d'une cauſe externe, ou d'une interne; devant toujours commencer la curation de cette maladie par la ſubſtraction ou deſtruction de ces deux cauſes. Et comme perſonne n'ignore, que la premiere conſiſte dans les corps, qui par leur dureté, ou par leur tranchant peuvent diviſer en quelque maniere une ou pluſieurs parties: Auſſi tout le monde ſçait qu'il faut d'abord tâcher d'ôter ces corps durs ou tranchants, s'ils n'ont été déja ôtés, ce qui eſt ordinairement aſſez facile. Mais la même facilité ne ſe trouve pas, pour combattre, ou pour emporter les cauſes internes, qui produiſent la ſolution de continuité. On ſçait bien qu'elles conſiſtent dans les humeurs, qui tantôt par leur trop grande acrimonie, par leur chaleur & par leur penetration, & tantôt

par leur abondance, par leur grossiereté, & par leur pesenteur incisent, corrodent, alterent, bouchent, afaisent & divisent quelque partie: mais on a souvent beaucoup de peine à combattre & à détruire ces causes. Neanmoins comme il ne faut alors, qu'avoir recours aux remedes qui ont été cy-devant proposés, tant pour temperer la differente acrimonie des humeurs, & calmer la douleur qu'elles excitent, que pour diminuer ou emporter leur grossiereté, leur trop grande abondance, les fluxions qu'elles causent, & le défaut de la circulation, qui souvent les precede ou les accompagne: si l'on examine bien la nature de ces causes internes, on y jugera d'abord, que les remedes cy-devant marqués dans ce Chapitre, seront tres-efficaces pour les combattre.

Aussi ne les rapporterai-je pas icy une seconde fois: mais je ferai seulement remarquer, qu'on doit en toutes ces occasions s'attacher à reünir, & à raprocher les parties divisées autant qu'il sera possible, sur tout, si la solution de continuité est externe, pour empêcher par ce moyen que le sang n'y croupisse, & qu'il n'y interrompe sa circulation. Car si cela arrive, il y causera tous les accidens qui precedent &

qui accompagnent ordinairement la suppuration, que j'ai cy devant marqués.

Bien plus la maladie, qui gueriroit souvent en peu de tems, deviendra necessairement fort longue à l'occasion de ce défaut de circulation. Et alors celuy-cy produira la suppuration; qui est toujours accompagnée de longueur, & bien souvent d'autres accidens plus fâcheux.

Mais pour tâcher à prévenir & à éviter encore mieux ces accidens, il ne suffira pas d'aprocher les parties divisées, pour les joindre: il faudra encore y appliquer dessus des remedes balzamiques, émollians & huileux; qui y feront d'un grand secours, par la raison que j'en donnerai en parlant de la nature de ces remedes en particulier.

C'est la methode qu'il faudra garder, principalement à l'égard des maladies produites par des causes externes, & à l'égard des playes simples; c'est-à-dire faites seulement dans la chair & dans une bonne constitution. Car je conviens qu'à l'égard des autres, on ne peut pas toujours réünir sur le champ, les parties qui ont été divisées. On ne peut pas non plus toujours ôter d'abord les causes, qui en ont produit ou qui en produisent la division, sur tout si elles sont internes: &. en ce cas, on ne

sçauroit bien prevenir & empêcher la suppuration, pour procurer à sa place la resolution, comme il seroit à souhaiter. Cependant quel train que la maladie puisse prendre, & de quelle nature qu'elle soit, il faut toujours faire en sorte que la masse du sang circule dans la partie qui en sera atteinte le plus facilement qu'il sera possible ; pour dérober, ou du moins diminuer par ce moyen la matiere de la suppuration, la faire terminer, s'il se peut, par voye de resolution, parce qu'elle abregera considerablement le mal.

Les remedes qui ont cette vertu, sont principalement ceux que j'ay appellez cidevant émollians, ceux qui fondent la coagulation des humeurs, que j'ay aussi ci-devant rapportés ; & enfin tous ceux qui sont huileux, balzamiques, sulphureux & abondans en sel volatile. De cette nature sont les beaumes, les huiles, les cerats, les raisines, les gommes, les digestifs, la bugle, la sanigle, & les autres drogues ou herbes vulneraires, qui ont été marquées assez au long par ceux qui ont écrit des maladies externes : & qui en procurent la guerison en la maniere que je viens de l'expliquer, & que je l'expliquerai plus au long dans la suite de ce Chapitre, & dans le

On remarquera cependant, qu'encore que je ne propose pas beaucoup de remedes, ni nouveaux, ni differens de ceux qu'on prescrit ordinairement dans cette occasion, je découvre du moins des indications considerables, & des causes essentielles, qui sont même inconnuës, ou si elles ne le sont pas, ceux qui les connoissent n'y font pas de reflexion. C'est à quoi on doit donc serieusement penser, pour bien proportionner les remedes, tant à ces indications & à ces causes, qu'à celles qu'on connoît communement; & qu'on a accoûtumé de suivre dans la methode ordinaire, touchant la curation des maladies externes.

Il faudroit que je décrivisse maintenant toutes les maladies externes, & que je donnasse de chacune un traité particulier, pour marquer toutes les occasions dans lesquelles on doit suivre les indications tirées du deffaut de la circulation, ci-devant rapportées; ce seroit le moyen pour bien ménager les remedes selon leur nature: car si l'on y fait reflexion; on conviendra qu'elles changent en beaucoup de choses la methode ordinaire de les traiter. Je n'en parlerai pas neanmoins dans un plus grand détail, tant à cause que cela seroit trop long, &

hors de mon sujet, que parce qu'on pourra les distinguer assez clairement, par l'explication que j'en ay donnée. Ces raisons m'ont aussi ci-devant obligé à garder à peu prés le même ordre à l'égard des maladies internes.

Il faut cependant remarquer encore, touchant les maladies externes, qu'il paroit par l'explication que je viens d'en donner, qu'il est tres-souvent plus nuisible que profitable, d'ordonner en ces occasions des remedes repercussifs, astringens, incrassans, rafraîchissans, ou tels autres qui serrent ou qui compriment beaucoup la partie affectée; comme sont les blancs d'œuf, le bol d'armnie, le vinaigre, les bandages, les tantes, les plumaceaux, & semblables. Il ne faut se servir de ces remedes & de cette methode, qu'avec grande précaution; parce que par les raisons que je viens de raporter, & que je rapporterai dans la suite plus au long, elle est souvent trompeuse dans toutes les maladies externes.

Je sçai neanmoins que nos Anciens s'en servoient ordinairement, & que la pluspart des Modernes s'en servent de même aujourd'hui. Je ne disconviens pas aussi qu'il n'y ait quelques occasions, comme sont par exemple les fractures, ou les dislocations,

dans lesquelles il ne faille se servir de quelques-uns de ces remedes : mais je sçai, & il paroit clairement par les raisons ci-devant rapportées, que tous ces remedes doivent être beaucoup plus menagez qu'ils ne le sont ordinairement ; & qu'il faut presque toujours supprimer ceux qui sont repercussifs, astringens ou rafraîchissans ; ou du moins ne les appliquer pas sur la partie affectée, que si l'on a pratiqué jusques ici le contraire, c'est à cause qu'on n'a pas fait reflexion sur les fâcheux accidens que ces remedes y causent : car ils y augmentent davantage l'interruption de la circulation du sang ; ils l'y caillent ou l'y épaississent, & l'y font enfin corrompre, ce qui y excite la chaleur, l'acrimonie, la douleur, la fluxion, l'inflammation, la suppuration, & quelquefois la gangrene.

Je ne puis aussi convaincu, tant par ces raisons, que par mon experience, approuver la methode de quelques Chirurgiens, qui ne sçauroient traiter la moindre playe, de quelle nature qu'elle soit, sans la faire suppurer, sans en comprimer beaucoup le dedans & le dehors avec quantité de plumaceaux ou de tentes extraordinairement grosses : car tout cela augmente la playe, & la fait plus durer qu'elle ne dureroit ;

parce qu'il y interromp davantage la circulation, & qu'il y donne par ce moyen occasion à la suppuration & aux autres accidens ci-devant marquez.

La methode en seroit beaucoup plus sûre, plus courte, & moins douloureuse, si l'on tâchoit de guerir la playe, si elle est simple, & faite dans la chair, en contenant ses bords autant approchez les uns des autres qu'il seroit possible, & en y appliquant en même-tems quelque beaume, ou quelque huile balzamique pour les réünir, & pour y empêcher par ce moyen la suppuration.

Que si la trop grande perte de substance, ou la complication d'autres accidens plus fâcheux, comme sont les corps étrangers renfermez dans la playe, la découverte de l'os & semblables cas, ne permettent pas de se servir de cette methode, il seroit alors plus utile d'y faire plûtôt une incision, s'il faut agrandir l'ouverture de la playe, que de l'inciser tous les jours de nouveau, en y enfonçant de grandes tantes, en la remplissant, ou en la faissant de quantité de plumaceaux extraordinairement pressez: qui à cause des raisons ci-devant marquées, n'excitent pas seulement des grandes douleurs, comme Galien & A. Paré

l'ont obſervé, mais tous les autres accidens que je viens d'en marquer.

Il en arrive en ces occaſions de même que dans les playes des cauteres; qui rendent toujours du pus, & qui ne ſe ferment jamais tant que la bale y eſt renfermée; parce qu'elle empêche les chairs de s'y joindre, qu'elle y interromp la circulation, & qu'elle y produit par ce moyen une ſuppuration continuelle.

On répondra ſans doute, que ſi l'on ne ſe ſert pas des tantes & des plumaceaux, le pus ſéjournera dans le ſinus & dans les cavitez des playes ou des ulceres, qui les rendra plus rebelles & plus fâcheux. Je ſçai neanmoins qu'on peut alors avoir recours aux inciſions propoſées, ou à d'autres remedes; dont j'en rapporterai quelques-uns des principaux dans la ſuite, les autres étant aſſez connus à ceux qui ont un peu d'étude & d'experience. L'on doit cependant ſe ſouvenir, que ſi l'on juge le ſecours de ces remedes neceſſaire, de les ménager de la maniere qui en a été marquée; c'eſt à dire, qu'il faut bien prendre garde de ne comprimer pas ſi fort la partie affectée, & qu'au lieu d'y faire circuler le ſang, on ne l'y retienne, pour en augmenter l'abondance du pus, ſi l'on n'en augmente les

accidens

accidens, ou si l'on n'en fait survenir de nouveaux.

Tout cela se conçoivra plus facilement, si l'on fait reflexion que le sang fait toujours plus d'effort pour passer des arteres dans les muscles, & dans les autres parties, qu'il n'en fait pour sortir de celles ci, & rentrer dans les veines. Cette raison, jointe à celle de la pesanteur du sang, fait aussi qu'on est beaucoup plus soulagé dans les fluxions ou dans les autres maladies externes, de tenir la partie affectée plus élevée; s'il est possible, que n'est celle d'où elle reçoit le sang.

Bien que je doive parler d'une partie de ces observations dans le traité de la gangrene; cela ne m'empêchera pas, qu'étant d'une grande consequence pour la pratique, je n'en parle encore ici, & que je ne les confirme plus au long. Il ne faut pour cela que faire reflexion sur l'experience journaliere, qui nous apprend qu'une infinité de playes dans la chair gueriſſent sans suppuration, par l'application de divers baumes, ou par celle de differens huiles balzamiques, aprés avoir uni & raproché leurs levres autant qu'il est possible. Il ne faut encore que prendre garde qu'un grand nombre de femmes ignorantes traitent avec

succez, sans tantes ni plumaceaux, en peu de tems & sans douleur, des apostumes ou d'autres ulceres assez fâcheux : Et c'est tantôt avec du digestif & du basilicum mêlez ensemble, tantôt avec des baumes ou d'onguans composez avec l'huile, le sucre, le miel, la sauge & l'écorce du surreau; & d'autres fois avec le beaume d'Arceus, celui des viperes, & avec l'onguent noir ou divin, en appliquant dessus la partie affectée de l'huile rosat, ou des cerats fort fluides & souvent renouvellez. Il ne faut enfin que considerer toutes ces choses,& on connoîtra par la nature de ces remedes,par celle de ceux même qu'on ordonne communement dans la methode Galenique, & par les effets des uns & des autres ; qu'ils ne gueriſſent que parce qu'ils contiennent beaucoup de particules huileuses, sulphureuses, salines & volatiles ; & qu'ils remettent par ce moyen la circulation du sang : parce qu'elles le penetrent, le subtilisent & le rendent plus fluide, qu'elles ramolliſſent la partie avec les matieres qui y sont contenuës,qu'elles font transpirer les plus subtiles, & circuler les autres ; & qu'ellestemperent enfin,par leur sel alkali, l'acidité des matieres purulentes ; lors qu'elles y surviennent à l'occasion du défaut de la circulation.

Qu'on ne replique pas maintenant, que ces maladies se gueriſſent plûtôt avec les remedes rafraîchiſſans, qu'avec ceux que je viens de marquer, qui ſont plûtôt chauds que froids ; & que le principal, & le plus uſité de ces remedes rafraîchiſſans eſt le cerat de Galien, ſi fort recommandé par les Medecins Galeniſtes ; à cauſe de l'admirable vertu qu'il a de rafraîchir, étant nommé par excellence refrigerant ? Qu'on ne faſſe plus ces objections : car à bien conſiderer la nature & la vertu principale de ce remede, on connoîtra qu'il échauffe beaucoup plus qu'il ne rafraîchit ; puiſqu'il n'eſt compoſé que d'huile roſat & de cire, qui ſont tous deux proprement chauds ; à cauſe qu'ils renferment une plus grande quantité de matiere ignée ou ſulfureuſe, qu'ils n'en ont de toute autre ; & parce qu'ils n'en contiennent d'ailleurs que fort peu de froide.

Il eſt vrai que les roſes peuvent avoir communiqué à l'huile roſat quelques-unes de leurs particules aſtringeantes, corroborantes & rafraîchiſſantes ; mais c'eſt ſi peu de choſe qu'elles ne ſçauroient jamais prévaloir, ni même diminuer ou temperer conſiderablement la matiere de feu, que la cire & l'huile renferment en tres-grande

quantité. Cette raison est aussi suffisante pour satisfaire à ce qu'on pourroit dire, que dans la composition du cerat l'on se sert quelquefois de l'huile omphacin raporté par Galien, & qu'on le lave avec du vinaigre; de telle maniere qu'il n'est pas necessaire d'en parler davantage pour y répondre.

J'avouë cependant que ce cerat est le meilleur, & le plus efficace remede qu'on puisse ordonner contre toute sorte d'inflammations & de fluxions externes, même accompagnées de douleur, de chaleur, de rougeur ou de fievre; la raison & l'experience m'ont mille fois convaincu de cette verité. Mais il paroît par ce que je viens de dire, que ce n'est pas parce qu'il rafraîchit, qu'il produit ces merveilleux effets, comme on le pretend: c'est plûtôt à cause qu'il contribuë beaucoup à remettre la circulation des humeurs interrompuë ou diminuée dans la partie affectée; & qu'il les échauffe doucement, qu'il les ramolit, qu'il y incise, qu'il y dissout, ou qu'il y dissipe les matieres qui y sont caillées ou simplement arrêtées; & c'est par le moyen de ses particules huileuses, subtiles, sulphureuses & balzamiques qu'il produit ces bons effets, en la maniere qui a été ci-devant plus amplement expliquée.

Galien confirme d'ailleurs cette verité, sans en sçavoir peut être la raison : car si l'on veut que ce cerat profite considerablement, il recommande de le renouveller souvent dans le jour sur la partie malade ; afin, dit-il, qu'il ne s'y échauffe pas trop. Il conseille encore de continuer le même usage, jusqu'à ce que la fluxion ou linflammation soit temperée. Je loüe aussi beaucoup cette methode, & conviens qu'il faut le renouveller souvent, l'appliquer fort liquide & en quantité ; non pas afin qu'il ne s'y échauffe trop, comme Galien le pretend ; mais afin que la chaleur de la partie affectée ne le déseche pas si tôt, afin qu'il la ramoliſſe davantage, qu'il y dissipe plus facilement les particules les plus subtiles, & qu'il y fasse à proportion circuler les autres plus ou moins grossieres.

La raison que j'ay ci-devant donnée en expliquant la nature & les qualitez, tant de ce remede que des autres, confirme cette verité. Car j'y ay fait voir, que les cerats les plus simples profitoient admirablement dans ces occasions, sur tout s'ils étoient fort liquides, & si souvent renouvellez, qu'ils n'eussent pas le tems de se sécher sur la partie malade. La raison est, que leur principale vertu consiste, tant à la ramollir, & à la relâ-

cher avec les matieres qui y ſont renfermées, qu'à penetrer, à inciſer, à diſſoudre, à rendre plus fluides ces matieres, à en diſſiper par la tranſpiration les plus ſubtiles, & à y remettre par ce moyen plus facilement leur circulation qui y eſt toujours interrompuë, ou plus ou moins diminuée.

Si l'on a donc crû juſques ici ce remede rafraîchiſſant, ce n'a été que parce qu'il tempere par accident la chaleur & les inflammations; c'eſt-à-dire, parce qu'il en combat, qu'il en emporte ou diſſipe les cauſes en la maniere que je viens de le dire. Auſſi l'eau de vie & la chaux diſſoutes dans l'huile calment & gueriſſent de même la brûleure, non en temperant proprement la chaleur, mais en y faiſant exhaler, tranſpurer, ou diſſiper la matiere du feu, comme le cerat diſſipe & combat celle des inflammations.

Un pareil effet s'obſerve par la même raiſon dans l'application de l'eau de vie camphrée, & de l'huile d'amandes douces ſur les éreſypelles: puiſque ces deux remedes ſont des plus efficaces dont on puiſſe ſe ſervir pour leur gueriſon. Et cela provient de ce qu'ils ne diſſipent pas ſeulement, par la reſolution ou par la tranſpiration les particules les plus ſubtiles qui produiſent cette

maladie ; mais parce qu'ils en incisent les plus crasses, & qu'ils procurent à celles qui y restent leur mouvement & leur circulation naturelle, en la maniere, & par les raisons que les remedes cy-devant marquez, la procurent aussi, tant dans les maladies que je viens de marquer, que dans toutes celles qui sont externes.

Il ne me reste maintenant que deux observations à faire à l'égard des inflammations, & des fluxions. La premiere consiste à ne tenter jamais de ponction ou d'ouverture dans les parties, qui en sont atteintes ; à moins qu'on soit asseuré qu'il s'y est formé du pus, ou quelques autres matieres purulentes : Et la seconde, à ne faire pas comme quelques-uns font, des escarrifications, petites ou grandes, sur les enflures des hydropiques, soit qu'elles arrivent aux pieds, aux jambes ou ailleurs. Car il paroît à l'égard de la premiere remarque, tant par l'experience que par les causes que j'ai cy-devant raportées de ces maladies, que des nouvelles solutions de continuité, faites, ou avec le fer, ou avec le cautere potentiel ; n'y sçauroient être favorables que dans le seul cas de la suppuration, & qu'elles y seront au contraire, tres-préjudiciables, par les rai-

sons cy-devant marquées.

Il paroît aussi par les observations que je raporterai dans le traité de la gangrene, que si l'on fait des escarrifications sur les enflures des hydropiques, l'on risquera d'y exciter la gangrene, à cause que le long écoulement des eaux, qui y survendra y éteindra enfin la chaleur naturelle. Aussi guerit-on rarement, par le secours de cette évacuation; parce qu'elle ne touche jamais à la cause, si elle diminuë quelquefois, & pour quelque jour l'effet. Fœlix Platerus, dans le 3. livr. pag. 649. de ses observations, confirme cette verité; que l'experience & la raison de tant d'autres Praticiens a déja si fort confirmée, qu'il n'est pas necessaire d'en parler davantage.

Je finiray aprés cela ce Chapitre, en priant seulement ceux qui auront pris la peine de le lire, de faire les reflexions necessaires, sur les indications que j'y ay proposées, à l'égard du dereglement de la circulation du sang. Elles le meritent, ce me semble; puisqu'elles sont tres-considerables, en ce que les maladies qui en proviennent, sont fort nombreuses, & que leurs indications, qui n'avoient pas été encore si bien éclaircies, changent la manie-

re ordinaire de les traiter en beaucoup d'occasions.

CHAPITRE III.

En quel tems, & de quelle maniere il faut purger dans les Fiévres continuës.

J'Entends parler icy seulement des fievres qui sont grandes ou violentes, & qui durent quelques jours de suite.

On comprend ordinairement dans ce nombre, celles que j'ai cy-devant, appellées putrides, malignes, catharrales, hetiques, symptomatiques & intermittentes ou continuës.

Bien que les unes & les autres ayent été expliquées assez au long dans la premiere partie de cet ouvrage : cela n'empêche pas qu'il ne soit souvent tres-difficile d'y prescrire à propos des remedes purgatifs. Aussi pour tâcher maintenant d'éclaircir cette difficulté, il faut remarquer, que de même que ces maladies sont les plus communes, les plus frequentes, les plus dangereuses, & par consequent les

plus importantes qu'on puisse traitter dans la Medecine ; ainsi la purgation est le remede le plus commun, le plus usité ; mais tout ensemble un des plus efficaces, & des plus dangereux, & par consequent le plus important, & le plus à craindte qu'on puisse ordonner dans ces maladies. En effet, il est le meilleur, & le plus efficace, pourveu qu'on le choisisse convenable, & qu'on le donne à propos : mais il devient au contraire des plus dangereux, & des plus nuisibles, quand on manque à l'une ou à l'autre de ces choses.

Pour une claire intelligence de cette matiere, & de ce que je dirai dans la suite, il faut rapeller icy, ce que j'ay avancé au sujet des purgatifs, sur le milieu du second Chapitre, & sur la fin du troisiéme du premier Livre. Il faut encore supposer comme on observe communement quatre divers tems, dans toutes les maladies, dont je viens de parler, qui sont apellez le commencement, l'augment, l'état & le declin. Il faut supposer enfin, que le commencement dure un ou plusieurs jours, selon la nature de la maladie, & selon que le temperamment du malade sera actif, bilieux, pituiteux, salin, ou melancholique, & plus ou moins avancé dans l'âge.

Il en eſt à peu prés de méme de l'augment, de l'état ou du declin : Car ſi la maladie doit, par exemple, ſe terminer ou decliner dans l'eſpace de ſept jours ; Le commencement durera environ tout le premier jour, l'augment juſques au troiſiéme ou au quatriéme, & l'état juſques au ſeptiéme. Que ſi elle ne doit decliner ou finir que dans quatorze jours, le commencement durera juſques environ le troiſiéme ou le quatriéme jour, l'augment juſques au ſeptiéme ou à l'onziéme, & l'état juſques au quatorziéme. On diſtinguera ces divers tems à peu prés de cette maniere, même avec aſſez de facilité, ſi l'on obſerve, avec le ſoin qu'on doit, la cauſe & la nature de la maladie, le different état de ſes accidens, & le temperament du malade.

Il faut cependant joindre à ces obſervations, & remarquer que la fievre cuit par ſa chaleur, ce qui eſt de trop crû dans les humeurs ; & que par ſon mouvement elle en fait évacuer ce qui eſt trop abondant, qu'elle en ſubtiliſe ce qu'il y a de trop épais, qu'elle en fait tranſpirer ce qui eſt trop chaud & ſubtil, circuler ce qui croupit, & en adoucir ce qui devient trop acre. Il faut pareillement remarquer, que

par ce moyen, elle digere, depure & prepare tout ce qui se trouve d'impur dans la masse du sang: Car aprés en avoir dissipé le trop volatil, elle fait la separation du reste; en precipite, ou filtre une partie par les couloirs qui servent aux évacuations naturelles, & en laisse surnager ce qui est de plus leger sur la superficie superieure de la même masse, & tomber sur l'inferieure ce qui est de plus pesant. Que si l'on observe quelquefois le contraire, c'est par accident que cela arrive; c'est à dire à cause que la masse du sang, les esprits, ou les parties par où ils circulent ne sont pas assez forts, ou bien disposés pour resister à la durée ou à l'impetuosité du mouvement qu'ils ont acquis pour produire à l'occasion de la fievre les divers effets que je viens d'y observer.

Nos anciens ont appellé proprement coction, toutes ces differentes preparations ou ces diverses separations: mais ils n'en ont pas bien expliqué la nature ce me semble. On la comprendra plus facilement, si l'on fait reflexion que le mouvement de la fievre produit le même effet, à l'égard des impuretez qui se separent alors de la masse du sang, que celui qu'un habile Ouvrier donne à toute la graine du blé,

quand

quand il en veut cribler, ſeparer, ou purger, celle qui eſt mauvaiſe. Il les fait roulller enſemble avec force dans ſon crible, afin qu'à l'occaſion de ce mouvement, & des differentes figures de la graine, le pur ſe ſepare de l'impur; ou pour mieux dire afin que tout ce qu'il y a de mauvais, à ſçavoir la pouſſiere & tout ce qui ſera fort ſubtil ou leger s'exale, s'évapore ou s'éleve en haut; & que la méchante graine & ce qui ſera fort peſant ou craſſe ſe ſubtiliſe ou tombe en bas, pour paſſer par les trous du crible, proportionez aux figures des mauvaiſes graines. Il les fait roulller encore dans ſon crible, afin que par le moyen du même mouvement, les autres matieres qui ſont mediocrement legeres s'élevent juſques à la plus haute ſuperficie du blé, qu'elles s'y aſſemblent ſur le milieu, & que l'Ouvrier puiſſe ainſi prendre ſon temps, pour les emporter avec la main; ce qu'il continuë juſques à ce que le blé eſt bien purgé & netoyé de tout ce qu'il a de mauvais, d'étranger, ou de ſuperflu.

Il y a deux choſes conſiderables à remarquer dans ce mouvement circulaire, qui regardent les purgatifs. La premiere eſt, que ſi l'Ouvrier ne fait circuler le blé dans le crible, juſques à ce que la bonne

graine soit separée de la mauvaise, il emportera moins de celle-cy que de l'autre, quand il la voudra prendre avec la main; & qu'il perdra ainsi beaucoup du bon grain à proportion qu'il tachera d'en purger le mauvais. La seconde est, que si l'Ouvrier ne prend pas la mauvaise graine, lorsqu'elle s'éleve sur la superficie, qu'elle s'y assemble, & qu'elle s'est separée de l'autre; ou si les trous du crible sont d'ailleurs bouchez, ou mal proportionez, elle se mélera derechef avec la bonne. Et elle se purgera ou passera au contraire toute ensemble, si les mêmes trous sont trop agrandis, disproportionez, ou mal formez: & s'ils ne le sont pas, la mauvaise graine & la terre ne se cribleront pas assez, si l'on ne les a faits suffisament rouller dans le crible.

Toutes ces choses arrivent de même dans la fiévre, à l'égard des purgatifs; car si la nature; c'est à dire le grand ou suffisant mouvement des humeurs, la fiévre ou le remede qui doit supléer à leur défaut; si encore la juste conformation des entrailles, qui en sont les cribles, ne contribuent pas toutes ensemble à separer ou à évacuer les mauvaises humeurs de parmi les bonnes, à proportion qu'elles se cuisent, qu'elles se fermentent & se separent, elles se

mêleront comme devant avec la masse du sang. Et si ce mouvement, ce remede, ces cribles, ou couloirs les entrainent, ou les purgent avant que de leur donner le tems de se separer, de s'adoucir, de se preparer & de se cuire, les bonnes en seront emportées de même que les mauvaises.

C'est aussi la raison pourquoy les purgatifs sont nuisibles, quand les humeurs se trouvent fort acres, fort agitées, trop cruës, trop crasses, trop subtiles ou trop mêlées avec le sang; c'est à dire, sans coction; pourquoy les evacutions appellez sympthomatiques le sont de même, quand elles arrivent dans ces occasions? Et pourquoy elles profitent au contraire lors quelles sont critiques, ou accompagnées de coction; c'est à dire lorsque ce que les humeurs renferment de trop acre est adouci; quand ce qu'elles ont de trop subtil est incrassé, ou evaporé; que ce qui se trouve trop crasse est subtilisé, & que ce qui est trop abondant ou superflu en a esté separé. Tout cela se fait en la maniere cy devant expliquée, par le mouvement que la fievre excite dans toute la masse du sang. Et c'est en quoy consiste la veritable coction des humeurs; c'est de la maniere qu'il faut l'entendre & l'expliquer; & c'est alors qu'il

faut principalement purger, & que les evacuations sont toûjours profitables.

Tout cecy s'éclaircit encore par la comparaison d'un deluge & d'un torrent d'eaux, qui inondent une campagne ; en ce que leur rapidité, & leur mouvement emportent beaucoup d'ordure, de terre, ou de boüe ; qui les rend troubles & confuses, jusques à ce que ce mouvement & cette rapidité se sont si fort ralentis, que le limon se dégage enfin de l'eau par sa pesanteur, & qu'il tombe en bas pour être transporté hors de la masse de l'autre, & reprendre sa premiere place.

La rapidité ou le mouvement, que la fievre excite dans la masse du sang, entraine, y engage, & y confond de même les excremens & les humeurs bonnes & mauvaises. De telle maniere que les unes ne peuvent jamais se bien separer des autres que le mouvement n'en soit ralenti ou diminué ; & pour lors le limon, c'est à dire les excremens, ou les mauvaises humeurs sont facilement transportez hors de leur masse. C'est donc seulement lorsque ce mouvement est ralenti, que les excremens ou les mauvaises humeurs se separent de parmy les bonnes : C'est pour lors seulement, que les purgatifs emportent les mauvaises

sans en entrainer les bonnes ; & c'est alors, qu'ils profitent, qu'il faut ordinairement purger, & que les matieres sont preparées, cuites ou separées.

En effet comme les purgatifs, pour si benins qu'ils puissent être, augmentent toûjours le mouvement des humeurs, si on les donne tant que celles-cy se trouvent trop unies, trop agitées, trop crasses, trop subtiles, trop acres, troubles, ou confuses, on les rendra plus acres, on les subtilisera, on les troublera & on les confondra davantage au lieu de les separer ; ou si l'on en separe quelques unes, on en separera aussi bien les bonnes que les mauvaises : de même que si l'on augmente le mouvement de l'eau trouble, & agitée ; bien loin d'en separer le limon, on l'y mêlera & confondra davantage ; ou si l'on en separe enfin quelques portions, elles renfermeront beaucoup de la même eau, tant qu'elle sera ainsi agitée & troublée. On peut enfin joindre à ces raisons, que la tension, que la chaleur & l'ardeur de la fievre causent, en ces occasions dans les conduits, par lesquels les humeurs doivent se purger, resiste considerablement à leur evacuation.

Si l'on consulte Hypocrate & Galien

m'oblige de tâcher à éclaircir maintenant ces difficultez. Pour cela j'établiray des regles qui me paroiſſent des plus juſtes, & des plus favorables ; & j'en expliqueray enſuite ſans aucune contradiction, les ſentimens de ces deux grands Hommes.

Si l'on conſulte cependant, ſur le même ſujet, les praticiens d'aujourd'huy, & même la pluſpart des plus conſiderables de nos Anciens, on les trouvera preſque tous de different ſentiment. Je connois des Medecins, qui ne purgent jamais que quand les matieres ſont parfaitement cuites. Il y en a quelques-uns, qui purgent quelquefois dans le commencement de la maladie. Et j'en connois d'autres, * qui purgent preſque indifferamment en tout tems. Je voy que les uns ſe ſervent, en ces occaſions, des ſeuls remedes minoratifs, & que les autres y metent auſſi bien en uſage les erradicatifs.

Cette diverſité de ſentimens, dans une matiere ſi importante, eſt une marque evidente de nôtre ignorence. En effet je ne trouve aucune dificulté dans toute la Medecine; qui ſoit ſi cachée, qui ſoit ſi delicate, & d'une ſi grande conſequence pour

* Harman. Silvius de Leboe.

la pratique, que celle là. J'avoüe même, que je l'aurois passée soûs silence, si je ne m'étois déja engagé à l'expliquer; & si le nombre des fievres continuës, que j'ay traitées ne m'eussent obligé à prendre un soin tout particulier à former des regles sur ce sujet. Elles sont les plus convenables aux sentimens de nos Anciens, à l'experience, & à la raison, que j'aye peu immaginer, & elles s'acordent fort bien avec mon hypothese des fiévres.

Ces regles consistent à purger au commencement des maladies dans les cas que je proposeray; même dans leur augment, ou sur la fin de l'état, & toûjours dans le declin; c'est à dire lors que la matiere en est parfaitement cuite. Mais on ne mettra jamais en usage que les seuls minoratifs, dans les deux premieres occasions; & les erradicatifs dans la troisiéme. Il y a neanmoins quelqu'autre cas, que je marquerai dans la suite, auquel ces derniers remedes se doivent ordonner à la place des premiers.

Pour une plus claire intelligence de ces choses, je reduirai ces differentes occasions ou ces divers cas en six regles. La premiere consiste à donner des minoratifs dans le commencement des fievres conti-

nuës, si les matieres sont abondantes, & flotantes, si elles regorgent dans les premieres voyes. c'est ce qu'on distinguera par la douleur, par les irritations ou par les groüillemens du ventre; par le vomissement ou par les envies de vomir, quelquesfois suivis ou accompagnez de quelques douleurs vagues. C'est alors que les matieres sont turgentes ou urgentes, selon le sentiment de Galien: C'est alors qu'elles ne sont pas encore fixées dans quelque endroit: & qu'il faut ainsi, selon le sentiment d'Hypocrate & de Galien, tâcher d'en sortir du moins une partie, par le moyen de quelque minoratif. Mais il doit être si doux & si temperé dans son action, qu'il ne fasse que simplement vuider ce qui se trouvera de plus flotant, & de plus separé dans les premiers conduits. Il ne doit pas par consequent toucher que legerement aux secondes voyes; c'est à dire afin d'y faciliter seulement la sortie de ce qui y est déja disposé. Et ces évacuations se feront avec succez, selon le sentiment de Martian, si les urines paroissent en même tems crasses & nebuleuses.

Les minoratifs de cette nature, sont la crasse, la manne, les tamarins, le sel essentiel de cichorée, & de parele, le sel poli-

creſte de Seignettes composé avec le nitre d'Ægypte, l'eau de neuf infusions des roſes pâles, celle des peches, le sirop de cichorée fait avec la reubarbe, la teinture & la semence des violettes, les racines de parelle & la decoction des feüilles des mauves, des bletes, & des violetes. Mais si l'indication des minoratifs ne doit pas être preferée à celle de vomitifs doux & benins, comme il arrive quelque fois, on se servira de l'eau chaude avalée en quantité : qu'on pourra rendre un peu plus eficace par la dissolution, d'un peu d'oximel, & de quelques dragmes d'huile, ou par la decoction de la graine de raffort.

Ces remedes renferment la plus grande partie des minoratifs; car presque tous les autres purgatifs ou vomitifs, sont appellez erradicatifs, tels que sont le senné, l'escamonée, le jalap, &c.

Pour ce qui regarde la seconde regle; Il ne sufit pas seulement d'ordonner dans les occasions cy devant marquées des minoratifs au commencement des fievres continuës, mais il les faut donner quelque fois dans leur augment ou dans la fin de l'état. Et c'est seulement lorsque nous voyons que la cause de la maladie est disposée à l'évacuation, qu'elle se trouve fort

abondante, dangereuse & multipliée; quand nous soubçonons qu'il y en a quelque portion de cuite, ou de separée par les redoublemens de la fievre, qui pourroit se deposer sur quelque partie noble; & lorsque la matiere est turgente ou urgente, en la maniere cy-devant expliquée. Cela est même confirmé par le sentiment d'Hypocrate & de Galien, non seulement par les passages que j'en ay cy-devant citez; mais en ce qu'ils confondent le commencement de la maladie avec son augment, lorsqu'ils disent Aphor. 29. coment. 2. *Incipientibus morbis si quid movendum videtur move: in vigore autem quiescere multo præstat.*

On connoîtra & distinguera ces choses tant par la presence des accidens, ou des signes qui survienent dans les occasions cidevant marquées, à l'égard de la premiere regle, que parce qu'il ne se fait alors aucune évacuation sensible des excremens par les conduits ordinaires. Que si l'on peut neanmoins connoître qu'ils s'évacuent par les urines, par les sueurs, ou par quelque autre voye favorable, * on les aidera à sortir doucement par l'endroit où ils pa-

* *Hyp. Ap.* 21. *s.* 1. *quò natura vergit ducere oportet.*

roîtront

roîtront les plus disposez, en se servant des remedes les plus convenables à cet effet. Et en cas la nature ne sera pas soulagée de ces évacuations ; & que la violence des accidens nous oblige à avoir recours au Quinquina, il faudra aussi tenter alors, s'il est possible, auparavant quelqu'un des minoratifs cy-devant marquez.

Il ne faudra pas neanmoins les donner ordinairement en aucune de ces occasions, lors qu'il se presentera quelqu'une des conditions suivantes. Elles consistent en ce qu'il n'y ait point de partie noble ateinte ou menacée d'inflamation, en ce que la fievre ne sera pas fort ardente, la langue noire & seiche, ni les urines fort cruës ou rouges, qu'il n'y aura point d'opression de poitrine, ny de tension dans le ventre ; & que la cacochimie, la bile, ou les alkalis domineront plus dans la masse du sang, que les acides. La raison est que ceux-cy en la serrant, ou en l'unissant trop s'opposent à l'operation des purgatifs, qui en augmentent d'ailleurs l'acrimonie; & qu'au contraire les autres favorisent leur évacuation; parce qu'ils sont ordinairement plus fluides & qu'ils se separent facilement.

Ces raisons ont aussi obligé Hypocrate de dire tres-à propos sur ce sujet Aph. 24.

l. 1. qu'il ne faut pas purger dans les fievres aiguës, que rarement, & qu'avec une grande prevoyance, même dans leur commencement: ce qu'on doit neanmoins entendre principalement à l'égard des remedes erradicatifs, tels qu'étoient ceux qu'on donnoit du tems d'Hypocrate. *In morbis acutis raro, & per initia medicamento purgante utendum est, idque diligenti cum præmeditatione facere oportet.*

Le sentiment comun des Medecins les plus experimentez est aussi; qu'on ne doit purger, dans les cas douteux, & dans les occasions cy-devant marquées, qu'avec des minoratifs: & pour essayer seulement s'il y a des matieres cuites & disposées à l'évacuation, ou s'il n'y en a pas. Car comme j'ay déja dit, qu'il ne faut purger les impuretez de la masse sanguinaire, qu'à proportion que le mouvement de la fievre les cuit & les separe; il ne faut pas en hazarder la purgation avant la coction. Mais parce que aussi, si l'on ne les purge pas, ou si elles ne s'évacuent pas d'elles mêmes à proportion qu'elles se cuisent, & se preparent; en ouvrant les conduits par où elles doivent se vuider, elles se mêlent derechef avec le sang, & augmentent les accidens de la fievre, il s'ensuit qu'il ne faut pas

seulement donner en ce cas des remedes aperitifs, ordonnez dans la fievre putride; mais les minoratifs, que je viens de marquer. Et si ces remedes lachent facilement le ventre, sans augmenter, ny la fievre, ny ses accidens, on les reïterera; parce que ce sera une marque assurée de quelque coction dans les humeurs : que s'il arrive le contraire, on attendra, pour les reïterer, une coction plus parfaite. Neanmoins si ce delay fait craindre quelque fâcheuse suite, on aura d'abord recours au Quinquina de la maniere qui a esté déja ordonnée en de pareilles occasions.

Si l'on se souvient de ce que j'ay ci-devant dit, de la nature des fievres continuës, & qu'on veüille suivre le sentiment de Fernel, qui dit que la coction se fait par parties dans les fievres, on connoitra d'abord, qu'il y a toûjours plusieurs differentes causes dans la masse du sang, qui contribuent à l'augmentation de la fievre, qu'il arrive ainsi souvent que quelques-unes sont plûtôt cuites que les autres; & qu'il est par consequent avantageux de tâcher à les purger de cette douce maniere, sur tout lorsque leur grossiereté les empêche de s'évacuer.

Le mouvement que la nature, produit

en de pareilles occasions, nous confirme cette methode ; puisque nous observons souvent de semblables evacuations douces & benignes ; qui pour être symptomatiques ne laissent pas d'être ordinairement plûtôt avantageuses que nuisibles.

Cette raison nous fait par consequent voir, qu'on pût donner dans ces occasions quelques-uns des minoratifs cy-devant marquez, même à l'égard des contreindications cy devant raportées, pourveu qu'elles ne soient pas des plus considerables, & qu'on choisisse parmi ces minoratifs les plus conformes à la nature de la maladie, les plus temperés & les plus benins. Ceux de cette nature sont les feuilles & les racines de parelle, les feuilles, les fleurs & la graine des violetes, les sommités des mauves, le sel essentiel de cichorée, de parelle & le sel policreste; qu'il faudra donner une ou plusieurs fois, plûtôt ou plus tard, & en forme de boüillon, de tisane ou de juleps, selon les circonstances déja marquées, à l'égard de la nature de la maladie, de ses accidens, du temperament du malade, & du bon ou mauvais effet qu'ils produiront lorsqu'on commencera d'en prendre.

Quand à l'objection qu'on pourroit faire que cette maniere de purger ne fait que

émouvoir les humeurs sans les évacuer : Je répons que l'experience nous aprend tous les jours le contraire. En effet nous voyons que ces minoratifs les évacuent suffisament, lors qu'elles sont preparées, cuites ou disposées à la coction, sans les irriter ; & qu'il n'y faut pas toucher, quand elles ne le sont pas ; ce qui fait qu'on évite par ce moyen les funestes accidens, que causent les remedes sur tout erradicatifs, quand on les donne dans cette occasion. Car n'a t'on pas le chagrin de voir, qu'ils redoublent la fievre avec tous ses accidens ? Ne voit-on pas encore, que leur violence produit souvent les convulsions, les dissolutions des principes, ou les inflammations des parties nobles ; qui sont ordinairement suivies de la mort.

La methode que je propose est aussi confirmée par le sentiment de Silvius de Leboé, qui dit que si les minoratifs ne purgent pas, ils disposent du moins les humeurs à la coction & à l'évacuation. Et cette raison a sans doute obligé ce grave Autheur, si fort distingé par sa pratique, d'ordonner les purgatifs en la maniere que je les ay ordonnés, & en toutes les occasions que j'ay marquées & que je marqueray dans la suite de ce chapitre.

Il paroit de plus, parce que j'ay dit ailleurs, que les erradicatifs, donnez en cette occasion, font perir beaucoup plus de malades, qu'il n'en periroit si on ne les prenoit pas ; & que ceux qui en échapent en reviendroient plûtôt, & avec moins de danger. Ce sont aussi les raisons, qui ont obligé Hypocrate & Galien de dire tres-à propos sur ce sujet, que les purgatifs troublent les humeurs, quand elles sont cruës, & qu'ils en retardent beaucoup les coctions & les crises. Mais pas un de tous ces grands inconveniens n'arrive, si l'on donne simplement des minoratifs, de la maniere proposée, & dans les occasions marquées. Car on les fait prendre tant pour les raisons cidevant décrites, que pour découvrir, s'il y a des matieres disposées à l'évacuation. S'il y en a ils purgent assez abondament, & les emportent toutes en en reiterant la prise : & s'il n'y en a pas, en discontinuant d'en donner la tentative qu'on a faite une fois, ne cause pas d'irritation. C'est aussi avec cette methode, que pendant qu'on n'excite aucun mal, qui soit du moins considerable, on tente l'occasion de produire un grand bien ; & on dispose, par ce moyen, le malade à prendre le Quinquina ; qui est toû-

jours d'un grand secours dans ces occasions.

La troisiéme regle ci-devant proposée, consiste à ne purger jamais, méme avec des minoratifs dans la vigueur de la fievre; c'est à dire lorsque ses accidens sont dans leur plus forte violence; mais bien sur la fin de l'état. La raison est, qu'en ce tems la maladie commence de diminuer, & qu'il y a plusieurs portions de sa matiere, qui sont cuites & separées: au lieu que dans l'autre tems, tout y est au contraire plus confus que jamais, & que le violent mouvement de la fievre, empéche que les matieres, qui pourroient avoir receu quelque degré de coction, ne sçauroient s'en separer. D'ailleurs comme c'est principalement dans ce tems que la nature produit les plus favorables crises à l'occasion de son grand mouvement; on risque fort, ou de l'interrompre par le moyen des purgatifs qui y sont contraires, ou d'augmenter si fort son mouvement déja tres-violent; qu'il ne se fasse une dissipation considerable des esprits, & un transport d'humeurs dans quelque partie noble, pour y produire l'inflammation; ou d'autres accidens qui ne seront pas moins dangereux, en y interrompant entierement la circulation.

Cette regle est encore confirmée par le sentiment d'Hypocrate. Aphor. 29. & 30. s. 2. où il dit. *Incipientibus morbis si quid movendum videtur move : vigentibus autem quiescere multo præstat. Circa initia & finem morborum mitiora sunt omnia ; in vigore vehementiora.* Galien dans le commentaire de ces Aphorismes est du même sentiment ; puis qu'il declare, s'il faut purger ou seigner, il ne le faut faire jamais dans la vigueur des maladies par differentes raisons qu'il en donne, & que je raporteray dans le suivant chapitre ; mais bien dans leur commencement ; sur tout à l'égard de la saignée. *Præcipua autem in istis remedia sunt maxime quidem phlebotomia, nonnumquam vero & purgatio ; quorum neutrum in vigore venit usurpandum.*

Il y a neanmoins quelques occasions considerables, qui apartienent à la quatriéme regle ; & qui obligent à donner même des remedes erradicatifs en quelque tems que ce soit de la maladie ; à sçavoir lors qu'il survient des simpthomes à la fievre, qui ont une cause, qui fait ordinairement perir le malade avant qu'elle ne soit disposée à la purgation. Ceux de cette nature sont toutes les sortes affections soporeuses, la convulsion, ou distention continuelle des mem-

bres, les vers, l'hydropisie, & plusieurs autres semblables cas.

C'est aussi a de telles occasions, qu'il faut raporter les passages d'Hypocrate, & de Galien cy-devant citez, quand ils disent qu'il faut purger les matieres cruës, lors qu'elles sont ou turgentes, ou urgentes; c'est à dire, quand elles font perir le malade avant qu'elles puissent recevoir une parfaite coction. On doit de même aussi avoir égard à ces passages, lors que les causes de la maladie se trouvent d'elles mêmes fort abondantes & multipliées. Il est pourtant toûjours plus seur, de tâcher, en ce dernier cas, à les vuider avec le seul usage des minoratifs; à moins que la fievre pestilentielle ne soit de la partie; car il faut alors quelquefois avoir recours dans son commencement aux vomitifs violens, selon qu'il a esté marqué dans le dernier chapitre du premier livre.

Il ne me reste maintenant, qu'une observation à faire sur l'usage des purgatifs, qui apartient à la cinquiéme regle, qui est tirée du passage d'Hypocrate cy devant cité, & qui est plus universelle que les autres; c'est que toutes les fois que le malade n'aura pas esté purgé avant le quatorze de sa maladie, il ne faut pas ordinairement re-

mettre plus loin, qu'aprés ce jour, le purgatif. Il faut neanmoins se servir des seuls minoratifs, si la fievre ou les redoublemens sont encore considerables; & les reïterer de tems en tems avec le Quinquina jusques à ce qu'on ait emporté la fievre avec ses redoublemens.

Je finis ce Chapitre, sans parler des remedes erradicatifs, qu'il faut donner sur la fin, ou sur le declin de la maladie. Personne n'ignore aussi cette derniere regle. Car comme les humeurs sont alors bien cuites & preparées, il n'y a plus aucun risque ny aucune dificulté à expliquer. Cependant soit qu'on donne des minoratifs, ou qu'on donne des erradicatifs, il sera toûjours avantageux, selon le conseil de * Primirose, de faire prendre devant & aprés leur operation un lavement émolliant & detersif: Et c'est tant pour preparer les humeurs à l'évacuation; que pour entraîner des premiers conduits celles qui ont demeuré aprés l'action des purgatifs.

Il sera encore avantageux d'observer en general à l'égard des six regles que je viens de proposer; qu'il faudra retarder davantage les purgatifs, si la maladie doit être

* *Err. l. 4. c. 2.*

longue, qu'on ne feroit, si elle devoit être courte. La raison est, que la coction de sa cause se faisant plûtôt dans ce cas que dans l'autre ; elle est aussi plûtôt disposée à l'évacuation ou à la purgation.

Je passeray maintenant au Chapitre suivant, sans parler de la purgation à l'égard des autres maladies, qui ne sont pas accompagnées de fievre; parce qu'il n'est pas dificile d'y prescrire des purgatifs à propos, & que cette matiere a esté assez éclaircie par ceux qui en ont écrit, & par ce que j'en ay déja marqué,

CHAPITRE QUATRIE'ME

Qui contient une dissertation importante & singuliere sur quelques circonstances ; qui changent en diverses occasions la curation ordinaire des fievres, & de plusieurs autres maladies.

C'EST une faute, dans laquelle la plus part de nos Ecrivains tombent, de ne marquer pas exactement les circonstances, qui changent la curation ordinaire des maladies. On doit pour l'éviter, avoir égard dans toutes les gueriſons des fievres, & des autres maladies, a leur longueur, à leurs divers tems, à la complication de leurs causes, aux diverſes saiſons de l'année, aux differens clymats, aux divers temperamens, & au divers âge du malade. Voicy les principales remarques qu'il

qu'il faut faire, & de la maniere qu'il se faut conduire dans chacune de ces occasions.

Remarques sur la longueur des fievres, & des autres maladies.

DEz que les fievres & la plus part des autres maladies, devienent fort longues; c'est à dire qu'elles durent environ 14. ou 20. jours, il ne faut plus ordonner de saignée; à moins qu'elle ne soit indiquée par l'urgence de quelque nouvelle cause, ou qu'on n'ait pas fait les saignées cy-devant ordonnées; & qu'on a accoûtumé d'ordonner dans ces maladies: & c'est pour quatre principales raisons.

La premiere consiste en ce qu'on a pour lors sufisament satisfait à la plenitude de la masse du sang, à la chaleur, à l'effervescence, & à la rarefaction, qui provienent d'une trop grande exaltation de soulfre. Car ou la fievre est propre, ou elle est accidentelle: Il n'est pas ici question de la premiere: puisque j'ay déja fait voir, qu'elle étoit produite par la seule exaltation du soufre, qui selon le sentiment d'Hypocrate *Aph.* 23. *s.* 2. se termine dans 14. jours; & que si elle dure davantage, elle devient aprés ce terme, de propre accidentele. Il s'agit

donc de celle-ci ; qui n'eſt excitée [ſelon qu'il a eſté dit] que par la diverſe acrimonie des humeurs, ou par leur viſcoſité, par leurs cruditez, par les obſtructions, par le défaut ou de la tranſpiration, ou de la circulation, & par la diſſipation de l'eſprit ou du ſoufre. Mais pas une de ces cauſes, la plus part produites par la fievre propre lorſqu'elle precede l'accidente, n'indique la ſaignée que rarement ; & ſeulement dans un certain intervalle de tems ; c'eſt à dire dans les quinſe ou vingt premiers jours cidevant marquez : Et encore à condition, que la fievre propre n'aura pas precedé & fait ſurvenir l'accidentelle.

La raiſon eſt, que toutes ces cauſes ſont pour lors plûtôt froides que chaudes ſelon que je l'ay fait déja voir en divers endroits, & comme il paroit d'ailleurs par la nature de chacune en particulier. Que ſi neanmoins il y en a quelques unes, qui exigent la ſaignée ; telles que peuvent être le défaut de la circulation, l'inflammation, les obſtructions, la plenitude, la fluxion, ou l'acrimonie ; on y aura ſatisfait largement durant les quatorſe ou les vingt jours, que je ſupoſe être déja paſſez avec fievre. Car ſi elle continuë aprés ce terme, ſans quelque alteration interne dans la ſubſtance

des parties, elle ne provient qu'à cause, que la fievre, qui a precedé a tellement affoibli les entrailles, l'estomach, la masse du sang, le soufre & les esprits; c'est à dire la chaleur naturelle, que le chyle, ou les humeurs en devienent si cruës, si grossieres, si acres, ou si froides qu'elles produisent la fievre, en la maniere qu'à esté expliquée dans le second Chapitre du premier livre. C'est aussi le sentiment de la plus part des bons praticiens, selon que je le ferai voir dans la suite. C'est celuy de Galien; puisqu'il dit *Comment. Aphor.* 39. *s.* 2. que toutes les maladies longues & internes sont produites par des causes froides; & Avicenne confirme la même chose, en établissant que les crudités & les obstructions en forment la principale source. Aussi ferai je voir dans le quatriéme Chapitre de ma methode, que celles-cy sont la plus universelle de toutes les causes, qui concourent à leur production.

La raison & l'experience nous aprenent d'ailleurs que dans ces occasions les saignées affoiblissent considerablement, que par ce moyen elles causent de frequentes recheutes, & qu'elles font devenir les malades hydropiques, pthisiques, ou hetiques. Bien plus comme elles dissipent beaucoup

les esprits, quelques fois elles interrompent entierement la circulation du sang, le plus souvent dans la poitrine; & y font survenir ainsi le ralle & la suffocation, qui sont d'abord suivis de la mort. Enfin la longueur de la fievre ne nous ravit ordinairement la vie; qu'à cause qu'elle épuise insensiblement nos forces; & qu'elle excite les unes ou les autres de ces maladies; qui par consequent indiquent toûjours des remedes contraires à la saignée.

La seconde raison qui nous doit empécher de saigner dans ces occasions, se doit prendre des preuves que j'ay raportées dans le premier Chapitre de ce livre; ou j'ay fait évidement voir que la saignée est toûjours plus nuisible que profitable, aprés que la maladie a duré 14. ou 20. jours de suite. Je n'en raporterai pas ici les preuves, parce qu'elles sont marquées au long dans ce Chapitre, & que l'on n'aura qu'à les y lire pour en être pleinement convaincu.

La troisiéme raison qui nous doit pareillement empécher de saigner; lorsque les malades ont esté, non seulement fort longues, mais fort violentes, consiste en ce que dans ces occasions, la masse du sang contracte une grande acrimonie, & l'esto-

mach une foiblesse encore plus grande. La cause en paroit assez sensible, en ce que les maladies longues ou violentes, faisant une grande dissipation d'esprits, ceux qui restent ne sont pas sufisans pour dominer dans la masse sanguinaire, & pour empécher par ce moyen que de douce elle ne deviene acre, en la maniere cy-devant expliquée, tant à l'égard du sang que du vin & des autres liqueurs douces. Car cette acrimonie ne produit pas seulement diverses maladies en rendant la constitution valetudinaire, mais elle s'opose à la saignée; puisque celle cy épuise les esprits, & que le sang devient ainsi plus acre & plus foible, de même que l'estomach, s'afoiblit à proportion qu'ils sont plus épuisez.

Comme cette acrimonie est la cause la plus ordinaire des suites facheuses qui arrivent aprés les violentes & les longues maladies, je raporteray ici quelques uns des remedes les plus especifiques pour la combatre dans ces occasions, auparavant de raporter les autres raisons, qui s'oposent alors à la saignée. Les principaux de ces remedes sont l'esprit du lait de vache ou de chevre tiré au bain Marie, l'eau distillée de cérfeuil de jardin, le syrop de limaçons & la nourriture prise des bons ani-

maux ; c'eſt à dire de la volaille, des perdrix, des tourdes & de ſemblables oyſeaux. On joindra à ces remedes, les plus temperez, les plus eſpiriteus & balzamiques que j'ay rapportez pour combatre l'acrimonie des fievres accidentelles; & que je dois raporter pour fortifier l'eſtomach, aprés avoir expliqué de quelle maniere il s'afoiblit dans cette occaſion.

Pour commencer cette explication, je dis que l'eſtomach devant digerer les alimens les plus groſſiers, & que cette fonction étant la plus grande & la plus dificile de toutes les fonctions naturelles, elle exige plus de chaleur & plus d'eſprits que les autres. De telle maniere que ceux-cy ſe diſſipant beaucoup dans les longues & dans les violentes maladies, ils ne ſe trouvent pas dans la ſuite aſſez abondans dans l'eſtomach pour y cuire & pour y digerer la groſſiereté des alimens.

Ce ſont auſſi ſans doute, les raiſons qui ont obligé Vanhelmont, & pluſieurs autres graves Autheurs, à établir la ſource de preſque toutes les maladies dans l'eſtomach: & elles obligent encore tous les Medecins, à convenir, que ſon action eſt ſi noble & ſi conſiderable, qu'aucune des autres parties ne peut jamais, par la raiſon

qui en eſté donnée, ſuppléer à ſon défaut. Cela m'a auſſi obligé à raporter les remedes, que j'ay connu être les plus propres pour le fortifier, dans la methode que j'ay compoſée pour prolonger la vie, & conſerver la ſanté; auſquels on aura recours, lorſque les occaſions s'en preſenteront.

Il faut avoüer apres ces raiſons, qu'il eſt tres-dificile que l'eſtomach ne s'afoibliſſe conſiderablement dans les longues ou dans les grandes maladies; qu'il n'y engendre quantité de cruditez, & de grands amas, qui ne ſe peuvent plus bien digerer; & que cela ne ſoit une des principales cauſes de leur longueur, en la maniere qui a eſté expliquée dans le ſecond Chap. du premier livre. Et cette cauſe exige par conſequent auſſi bien que les autres cy-devant marquées, des remedes contraires à la ſaignée & aux rafraichiſſans.

Nous experimentons, pour confirmer encore ces trois raiſons, que ceux, qui ſe font ſouvent ſaigner ne ſont pas robuſtes, & que la moindre agitation du corps, ou de l'eſprit, le moindre excez dans le regime de vie, un déreglement de ſaiſon, où une injure du tems les fait tomber malades. La raiſon eſt, que où plus ſouvent le ſang ſe renouvelle par la ſaignée, plus l'eſprit ſe

dissipe; & que l'autre devient à proportion plus foible, cru, tendre & fluet : à cause qu'il y a moins d'esprits,& que par ce moyen les excremens,& les humiditez y êtant moins digerez, ils s'y trouvent en plus grande quantité; de même que le chyle s'y trouve aussi plus abondant pour prendre la place du sang qu'on a tiré: ce qui fait qu'ils ont besoin de plus de tems pour se cuire, pour se fortifier, & pour se dépurer, par une longue circulation, de ces cruditez & de ces excremens. De telle maniere que si dans cette occasion quelqu'une des causes, que je viens de raporter, trouble, agite, ou afoiblit davantage le sang, elle y excitera diverses maladies, selon sa differente disposition. Ainsi lorsque la partie sulphureuse & excrementeuse n'aura pas eu le tems de s'y separer, par le moyen d'une longue circulation, elle produira la fievre putride. De même si les particules salines s'y trouvent encore trop abondantes,quelqu'une des fievres intermittentes y surviendra ; & si la partie sereuse, acide, cruë, ou flegmatique y domine trop, elle causera diverses fluxions, des cathairres, des inflammations, ou quelque fievre accidentelle.

Tout ce que je viens de dire paroîtra

plus sensible par un exemple du vin nouveau ; puis qu'il arrive au sang, souvent renouvellé par les frequentes saignées, ce qui survient à l'autre dans un pareil cas. Car de même que celui-ci a besoin de fermenter, de boüillir ou de circuler dans le tonneau plusieurs mois de suite pour se fortifier, se perfectioner & se depurer tant de son tartre que de sa lie, & de toutes les autres parties eterogenes ou étrangeres ; ainsi le sang renouvellé, & le chyle, qui ocupe la place de celui qu'on a évacué par les saignées, doivent circuler, boüillir & se fermenter plusieurs mois de suite, & souvent plusieurs années, tant pour se depurer de ce qu'ils ont de terogene & d'excrementeux; que pour se fortifier ou se perfectioner, par l'exaltation des esprits, reparer ceux qu'ils ont perdus, & acquerir par ce moyen la forme d'un sang ferme, bon & loüable, tel qu'est celuy qui a vieilli. Et de même pareillement que les chaleurs de l'esté, le mouvement & le transpott ne gatent que rarement le vin, lorsqu'il a esté depuré, comme je viens de le dire, & qu'il a esté fortifié par l'exaltation & par la proportion de ses principes actifs, ce qui n'arrive bien souvent qu'aprés avoir vieilli un an ou plusieurs mois; ainsi le sang ne se cor-

romp, ne s'altere, ou ne se gâte que difficilement; lorsqu'il a eu le tems de vieillir plusieurs années de suite, pour reparer les esprits qu'il a perdus, & pour se depurer entierement de tous les excremens, que le renouvellé renfermoit. C'est aussi tant seulement alors qu'il resiste, de même que l'autre, aux mouvemens violens du corps & de l'esprit, aux injures de l'air & aux déreglemens tant du regime que des saisons, selon que je l'ay ci-devant expliqué.

Ce n'est pas cependant que je pretende par ces raisons, condamner l'usage de la saignée, quand elle est necessaire, & lors qu'elle peut prevenir ou garantir du danger de quelque maladie facheuse; mais je pretends seulement faire voir, qu'il ne faut saigner, que dans les occasions marquées, dans ce Chapitre, & dans le premier de ce second livre; & non dans les cas que je viens de raporter: Et que pour toutes les legeres indispositions, il est toûjours mieux, si elles ne sont dangereuses, d'en demeurer plûtôt quelque jour incommodé, alité, & dans l'abstinence, que d'en guerir promptment par le secours de la saignée.

Je sçay neanmoins que la plûpart des Medecins sont d'un contraire sentiment, & je l'ay esté moi-même; mais les rai-

sons que je viens de marquer, l'usage & l'experience que j'ay faits de la saignée, tant à l'égard des autres qu'au mien, & les principes que je viens d'établir m'ont enfin détrompé de cette erreur. Et ce n'est pas sans raison, puisque j'ay remarqué une infinité de fois que les grandes ou les frequentes évacuations abregent nos jours, qu'elles sont ordinairement moins avantageuses dans la plenitude que l'abstinence & l'exercice; qu'on tombe malade à proportion qu'on se fait saigner plus souvent: & qu'enfin plus on est saigné dans une maladie, plus long-tems on en demeure, ou malade, ou valetudinaire; qu'on en tombe plus frequement en recheute, ou qu'on en devient incurable; & que tout cela arrive par les raisons qui en ont esté ci-devant données.

La quatriéme raison, qui confirme enfin tout ce que je viens de dire, se tire de la nature des remedes, que tous les grands Praticiens, Anciens & Modernes raportent contre la longueur des fievres. Car ils ordonnent en ces occasions la theriaque, diverses conserves, opiates, ou confections; qui ne renferment que des drogues, & des plantes aromatiques, corroborantes, spiritueuses, & plûtôt chaudes, balsamiques, ou

sulphureuses que froides. Ils ordonnent encore entre autres l'absinthe, l'hysope, le petit chesne, le chardon benit, la petite centaurée, le persil, le syrop de cinq racines aperitives, l'aigremoine, la bugloſe, l'embre-gris, la poudre de viperes ou de serpens, l'acié, les sels alkalis, & la plûpart des febrifuges, que j'ay ordonnez dans les fievres intermittentes; qui sont aussi tous plûtôt chauds que froids.

Cependant comme ils n'ont peu comprendre dans leurs principes de quelle maniere ces remedes, qui leur paroissent chauds, pouvoient combatre la chaleur de la fievre, ils les ont apellez specifiques, voulant dire par là, qu'ils connoissoient mieux leur vertu par l'experience que par la raison. Neanmoins tres-peu de Medecins se fient maintenant à cette experience: & parce que la connoissance, qu'ils en ont, ne s'accorde pas avec leur doctrine, ils les retranchent ordinairement dans ces occasions, ou s'ils ne les retranchent pas tout à fait, ils les ordonnent dans une si petite dose, de peur de trop échauffer, qu'ils ne sont d'aucun secours au malade. C'est aussi une observation que j'ay déja faite plusieurs fois, parce qu'on ne sçauroit trop le repeter, non seulement à cause qu'elle découvre

couvre une erreur, qui eſt tres-nuiſible, & tres-frequente dans la pratique, principalement à l'égard des fievres accidentelles; mais parce qu'elle fait voir que les febrifuges des intermittentes, & les autres remedes cy-devant marquez, y ſont plus avantageux que les remedes ſimplement rafraichiſſans.

Tout cela eſt enfin confirmé par la pratique des Anciens; puiſqu'ils ordonnent ces remedes ou pluſieurs autres de cette nature, qui ſont plûtôt chauds que froids; & qui combatent evidemment les cauſes de la longueur des fievres de la maniere cidevant expliquée; auſquelles la ſaignée & les autres remedes rafraichiſſans doivent être par conſequent toûjours contraires; & même les purgatifs, s'ils ne ſont fort benins, & peu ſouvent reïterez.

C'eſt auſſi la raiſon, qui a ſans doute obligé Galien de dire tres-à propos ſur ce ſujet, dans ſon 2. Commentaire Aphoriſme 39. que toutes les longues maladies étoient froides; c'eſt à dire qu'elles provenoient d'une cauſe froide. *Et frigidi ſunt diuturni morbi omnes.* Et cela eſt encore confirmé par un Ancien Praticien, lorſqu'il dit que.

Les maladies accompagnées de longueur Sont tres-souvent excitées par la froideur.

Qu'on ne dise pas maintenant, comme l'on fait, que la chaleur de la fievre corromp toûjours la masse du sang; & qu'il faut ainsi emporter cette corruption & temperer cette chaleur, par le moyen des saignées & des purgatifs, tant que la fievre persiste dans sa longueur.

Qu'on ne fasse plus ces objections: puisque je viens de faire voir, que cette longueur ne provient d'aucune de ces choses, & que je le dois prouver plus amplement dans la suite. N'ay-je pas d'ailleurs montrai, dans le second Chapitre de ce livre, selon que je le montrerai plus au long dans celui-ci, que la fievre tend d'elle-même à la depuration du sang; qu'elle est en ce cas ordinairement produite par une cause froide; qu'il en est de même de la chaleur qui l'acompagne; & qu'on prend toûjours mal à propos, celle-ci pour la cause de l'autre, puisqu'elle n'en est que l'effet.

De plus cette cause n'étant pas alors ordinairement ny chaude, ny cuite pour être évacuée à propos par les saignées, &

par les frequens purgatifs, les uns & les autres n'y peuvent être avantageux; qu'elle n'y soit du moins preparée par les remedes ci-devant proposez.

Que si l'on répond, aprés cela, que la chaleur est la cause de la longueur des fievres; du moins lors qu'elles se trouvent accompagnées d'un flux de matieres jaunes, noires ou verdatres; & qu'elles sont des marques sensibles d'une bile, ou atrebile alumée; qui excite ces fievres & la chaleur; Je dis que dans toutes les longues maladies ces flux provienent de l'acrimonie deshumeurs, souvent excitée par les cruditez; laquelle exalte diversement la bille; quoique par la raison qui en a esté donnée, elle n'excede d'elle même, ny en chaleur ny en quantité; ce qui fait, qu'elle prend cette couleur, & qu'elle en donne la teinture aux autres humeurs. Personne n'ignore aussi, qu'il ne faut que peu de matiere colorée, pour en teindre quantité d'autres; & que selon que les sels, qui produisent l'acrimonie, sont differens; c'est à dire, selon qu'ils se trouvent plus ou moins exaltez, lexivieux, acides ou austeres, ils rendent la masse des humeurs de couleur differente, plus ou moins jaune, noire ou verte, en la maniere qui a esté ex-

quée dans le second Chapitre du premier livre.

Qu'on ne dise pas enfin? que la saignée est necessaire dans ces occasions. Pour prevenir l'inflammation : Car si elle y doit survenir, nous voyons par experience, que c'est d'ordinaire avant le quatorsiéme, ou le vingtiéme jour de la fievre continuë, que cela arrive. La raison est que les causes des inflammations, sur tout lors qu'elles sont considerables & internes, ne consistant pas seulement dans la coagulation, mais dans une grande chaleur, dans une grande rarefaction, & dans une grande pourriture d'humeurs, principalement bilieuses & chaudes ; ces humeurs font leurs plus grands efforts, & évaporent leur plus grand feu dans le terme de quatorse ou de vingt jours au plus ; & perdent ainsi toute la disposition qu'elles avoient dans le commencement à produire l'inflammation. Cela est même confirmé par le sentiment d'Hypocrate, *Aph.* 23. *s.* 2. Et par celuy de tous les grands Medecins, qui en ont écrit ; puisqu'ils convienent que le terme ordinaire des fievres de cette nature n'est que de quatorse, ou de vingt jours.

Et c'est sans doute, parce que ces fievres étant produites par l'exaltation du

soufre qui est la seule cause propre de la chaleur, elle ne pût pas, à cause de sa grande subtilité & de son grand mouvement, subsister long-tems sans se dissiper; de même que l'esprit se dissipe à proportion; & plûtôt quand il excite la fievre ephemere.

Mais si quelqu'un replique encore; qu'on a veu perir, par des inflammations, plusieurs malades aprés quatorse ou vingt jours de maladie: & que l'ouverture de leurs cadavres a confirmé cette experience. Je répons que si l'on fait reflexion sur ce que j'ay dit touchant ce sujet, & touchant toutes les circonstances, qui accompagnent ces maladies, on tombera d'acord, que le malade a esté plûtôt suffoqué, par une interruption considerable de la masse du sang dans sa circulation, que par une veritable inflammation.

La raison est, qu'en ce cas la masse du sang est ou froide, cruë & épuisée d'esprits, ou fort épesse, fort dissoute, trop acre & trop precipitée ou coagulée par la domination de son sel; ce qui fait qu'elle s'arrête sans circuler dans la poitrine, & quelque fois dans la teste ou dans les entrailles, qu'elle y fait un dépôt, qu'elle enfle ou gonfle ces parties, que par le défaut de la

transpiration, elle s'y échauffe, s'y corrompt ou s'y gangrene; qu'elle oprime la respiration, excite le ralle : & qu'en s'opoſant au retour de la plus grande partie du ſang dans le cœur, elle ſuffoque enfin le malade en tres-peu de tems.

Auſſi parce que tous ces accidens ont beaucoup de raport avec tous ceux de l'inflammation, on ne les en a pas diſtinguées dans ces occaſions; ny fait reflexion que la maſſe du ſang ne la pût jamais cauſer dans cet état. Elle pût bien former inſenſiblement un amas ou un abcez, en corrodant par ſon acrimonie la ſubſtance de quelque partie interne; mais elle ne peut pas exciter; par la raiſon qui en a eſté donnée, proprement une inflammation interne : Et quand d'ailleurs elle l'exciteroit, la principale cauſe étant de la nature que je l'ay faite voir, elle exigeroit toûjours de remedes contraires à la ſaignée.

C'eſt donc toûjours au grand prejudice du malade, qu'on l'ordonne dans ces occaſions, comme l'on le pratique communément: C'eſt temerairement qu'on aſſeure, pour authoriſer ce remede, qu'il eſt abſolument neceſſaire pour guerir ou pour prevenir l'inflammation. On ſuppoſe même ſouvent celle-ci, afin d'avoir un pre-

texte pour ordonner la saignée à propos, tant on est prevenu que c'est l'unique remede pour combatre la fievre. C'est la pratique & la routine maintenant la plus aplaudie, & dans ce païs, & dans ce Royaume. La prevention a de tout tems malheureusement reglé les opinions des hommes, sur tout à l'égard des choses qui sont d'elles mêmes assez obscures ; & par malheur elle reglera de même à l'avenir les Medecins pour les maintenir dans cette pernitieuse erreur, s'ils ne font reflexion sur les raisons convaincantes, que j'ay raportées sur ce sujet pour s'en detromper.

Mr. Minot celebre Medecin de ce tems confirme dans son livre de la nature & de la cause des fievres, par plusieurs raisons & par plusieurs exemples, ce que je viens de dire à l'égard des remedes rafraichissans, pour la guerison des fievres, non seulement dans les occasions cy-devant proposées, mais à l'égard des autres causes de la fievre, en disant qu'elles sont toûjours dependentes des cruditez & des aciditez du chyle & du sang. Il refute aussi d'une maniere fort convaincante, le sentiment de ceux que j'ay refutez au sujet des inflammations. Il fait encore voir, par plusieurs exeples; qu'il raporte des chasseurs des gens

de guerre, des artisans, des portefais & des voyageurs sur mer & dans le levant : & dit que tous ces gens usant souvent de l'eau de vie, du vin d'Espagne, de plusieurs liqueurs ardentes & d'autres choses treschaudes, sans qu'ils soient plus souvent ateints de la fievre, que ceux qui n'en usent pas; il s'en suit evidement que la saignée & les remedes rafraichissans doivent être plus souvent nuisibles que profitables, pour combatre les causes des fievres.

Ce n'est donc pas une cause chaude ; pour revenir à mes premieres conclusions, qui produit d'ordinaire la fievre continuë : Elle ne l'excite même jamais, lorsqu'elle dure aprés 14. ou 20. jours de suite : mais ce sont les causes que j'ay cy-devant rapportées, qui la produisent, qui ne sont en aucune maniere chaudes ; & qui ne sçauroient par consequent indiquer ny la saignée, ny les remedes rafraichissans ; selon que je l'ay encore plus au long expliqué dans le premier Chapitre de ce livre.

Si l'on fait maintenant reflexion sur toutes ces choses, on ne s'étonnera pas, si des Empirics & des fameletes gueriſſent souvent, avec leur simple experience, sans science, sans principes, des fievres, dont

la longueur & l'opiniâtreté avoient fait échoir des habiles Medecins. On ne s'en étonnera pas encore ; car on s'apercevra dabord que leur cheute n'arrive, qu'à cause qu'ils s'atachent trop, dans les occasions cy-devant marquées, à rafraichir leurs malades ; tant par le moyen des frequentes saignées, que par l'usage des autres remedes simplement rafraichissans; & qu'au contraire les autres remportent la victoire par le secours de l'orvietan, de la theriaque, ou de plusieurs autres remedes de cette nature, & semblables à ceux que j'ay ci-devant marquez.

Aussi comme les causes, qui produisent la fievre dans cette occasion, excitent pareillement beaucoup d'autres maladies, qui sont par consequent emportées par le secours de ces mêmes remedes ; des effets si extraordinaires ont obligé plusieurs personnes à leur donner le nom de penacée, de correborant, de cordial, ou de remede universel. Il les ont obligées encore, à publier qu'ils fortifient la nature, sans troubler les fonctions ordinaires, qu'ils resistent aux venins les plus subtils, qu'ils rectifient toutes les corruptions ou alterations de la masse sanguinaire, & qu'ils emportent enfin tous ses levains ; qui sont

comme la semence, & le germe des plus facheuses maladies.

Qu'on examine aprés cela de bonne foy toutes ces raisons? qu'on les considere sans envie, sans prevention, & sans amour propre? qu'on suspende le penchant naturel, que l'on a pour les premieres idées, vrayes ou fausses? qu'on remarque qu'elles sont la cause de la plus grande partie de nos erreurs, & de tant de diverses maximes établies parmi les hommes, la plus part sans raison & sans fondement? qu'ensuite on ait de l'indiference pour l'antiquité, & pour la nouveauté? que dans cet état, l'on decide une question aussi importante qu'est celle que j'ay proposée? qu'on tâche à connoître à fond, & par experience & par raison, ce qu'elle a de plus solide? Et qu'aprés tout cela on prene le parti qui paroitra le plus asseuré & le meilleur; qui sera, à mon avis, celui que je viens de proposer.

Je ne l'ay aussi conseillé, qu'aprés avoir fait tous les efforts possibles, pour me conduire par les regles que je viens d'insinuer, à cause qu'elles sont les plus asseurées, pour découvrir la verité. Mais il faut toûjours prendre bien garde, que comme l'ignorance, l'amour propre, l'interêt,

l'oisiveté, & la foiblesse humaine nous inspirent naturellement de sentimens contraires & opposez à ces regles ; ils sont fort souvent cause, que tres peu de gens prenent le veritable chemin pour aller à la verité, pour faire un jugement solide dans les matieres de Physique ou de Medecine, & pour mettre en usage des regles aussi importantes que sont celles que je viens de proposer : Bien qu'elles soient conformes au bon sens, à l'experience & à la raison.

Remarques sur les divers tems des fievres.

LEs observations que j'ay déja faites sur ce sujet dans le traité des fievres ; celles que je marqueray dans le prochain Chapitre ; ou celles que je viens de raporter en celui-ci, sufiroient sans en parler davantage, s'il ne me restoit encore des remarques considerables à faire sur leur commencement, sur leur augment, & sur leur état.

J'ay déja fait voir au long, en plusieurs endroits de ce 2. & du 1. livre, comme la fievre étoit une espece de crise, qu'elle tendoit d'elle-même à la depuration du

sang & au rétablissement de la santé ; & qu'elle ne la détruisoit jamais que par accident. De telle sorte qu'il s'ensuit de là, qu'il ne faut diminuer ou calmer son mouvement, que quand sa violence ou sa longueur nous fait craindre une trop grande acrimonie, une trop forte chaleur, une dissipation considerable, une precipitation, ou une rarefaction extraordinaire dans la masse du sang. Car ce sont ces sortes d'accidens, qui causent les suffocations, les inflammations, les convulsions, les foiblesses, l'interruption de la circulation du sang, la dissipation des esprits, la dissolution des principes, & les évacuations pernitieuses ; la plus part desquels nous ravit quelquefois la vie, auparavant que la fievre ait disposé les mauvaises humeurs à l'évacuation, à la depuration, ou à une parfaite mitigation.

C'est par consequent, selon la nature de ces indications, & de ces accidens, qu'il faut menager les remedes, qui temperent l'effervescence de la fievre, telle qu'elle puisse être. Ce n'est pas, parce qu'il y a simplement une chaleur plus grande que d'ordinaire, qu'il faut rafraichir, selon la pratique commune ; au contraire, pourveu que la masse du sang puisse librement circuler,

culer, & resister à son mouvement, sans trop dissiper son esprit, ny trop se rarifier ou se dissoudre, que les vaisseaux & les entrailles puissent le contenir sans rompre leur tissu & leur structure, ou sans les trop affoiblir, on doit en quelque maniere l'augmenter, si elle n'est assez grande, au lieu de la diminuer. Car il faut alors lui aider à subtiliser sa cause; si elle est trop crasse, à l'adoucir si elle est trop acre, à la dissiper ou incrasser si elle est trop chaude, trop subtile ou volatile, & à l'évacuer quand elle y sera disposée ou par sa separation ou par sa coction. Et c'est aussi le mouvement de la fiévre qui opere tout cela en la maniere cy-devant expliquée, dans le precedant Chapitre.

Ce sera par consequent dans le commencement, & dans l'augment des fiévres, qu'il faudra seulement incrasser, saigner ou rafraichir, si la chaleur est trop violente; & non en la maniere ordinaire: c'est être dans l'état, & encore moins dans le declin, si ce n'est qu'on craigne les symptomes que j'ay déja marquez. L'on ménagera donc avec soin tous les remedes, qui tendent à ces differentes indications; tels que sont les saignées, les incrassans ou rafraichissans; les aperitifs,

les diaphoretiques, les laxatifs, & les purgatifs : desquels on se servira selon les divers tems de la maladie, selon la difference de sa cause, selon la violence de la fievre, & selon l'urgence de ses symptomes. L'on ordonnera ainsi en general les deux premiers remedes, principalement dans le commencement & dans l'augment de la maladie, & les autres dans son état, ou sur le commencement de son declin.

On pourra neanmoins quelquefois ordonner les purgatifs doux & benins dans le premier cas, surtout s'il y a quelqu'une des indications que j'ai marquées dans le 3. Chapitre de ce livre. C'est le conseil que nous donne Hypocrate s. 2. aphor. 29. aussi-bien que Galien dans le Comentaire de cet aphorisme. Car le premier y enseigne que les evacuations se doivent principalement faire dans le comencement ou dans laugment des maladies ; & qu'il faut cesser l'usage de ces remedes & des autres qui en excitent ou changent le mouvement dans leur état. Galien dans ce Comentaire confirme la même chose, avec cette difference qu'il l'explique plus distinctement ; puisqu'il dit en termes exprés, qu'il faut principalement ordonner les saignées, & quelquefois la purgation

dans les deux premiers tems de la maladie; mais qu'on ne doit jamais prescrire n'y l'un n'y l'autre dans son état ou dans sa vigueur. *Incipientibus morbis si quid movendum videtur move, vigentibus autem quiescere multo, præstat. Gal. præcipua autem in his remedia sunt maximè quidem phlebotomia; nonnumquam vero & purgatio, quorum neutrum in vigore venit usurpandum.*

La raison qu'il en donne est, qu'il ne faut pas retarder par aucune evacuation, la coction de la cause de la maladie: qui se fait & se perfectione principalement dans son état; & que dans ce tems les symptomes étant plus violents, & la chaleur plus forte & plus acre, les esprits s'y dissipent d'avantage & les forces y sont moindres pour soutenir ces evacuations: au lieu quelles profitent souvent dans le commencement & dans l'augment de la maladie, parce que ces choses n'y sont pas a craindre; & qu'en diminuant par leur moyen la cause de la maladie, ce qui reste se cuit plutot & se digere plus facilement.

De plus presque tout ce que je viens d'observer, à l'egard des divers tems des fiévres, est confirmé par le sentiment des

plus grands praticiens. Car c'est encore celui d'Hypocrate & de Galien 4. *de rat. vict. de Brudus. l. de victu febrium, & de Syndenham tract. de febr p. 30.* & c'est celui de la pluspart, tant des anciens que des modernes. En effet comme selon l'opinion des premiers, la pourriture, qui excite les fiévres, provient ordinairement du défaut de la transpiration & de la coction: & que selon les autres l'effervescence de la fiévre tend à la depuration du sang, les causes en doivent être à peu prés menagées en la maniere que je viens de l'expliquer, & que je l'ai expliquée dans le. 1. & le 3. chap. de ce livre.

Bien que ces observations soient fort importantes pour la pratique, presque personne n'y fait cependent reflexion: & l'on ne s'atache ordinairement qu'à une certaine routine communement receuë, aussi pernitieuse à la vie qu'elle est contraire à l'experience, au bon sens & à la raison: on ne distingue pas dans la pratique ordinaire, comme je l'ay observé, les indications, toutes differentes qu'elles sont, que le commencement, l'augment, l'état & le declin de la maladie nous fournissent; depuis qu'elle commence & qu'elle augmente jusques à ce qu'elle dimi-

nuë ou finit, on ordonne toujours les saignées presque toujours, les mémes remedes rafraichissants; c'est à dire les mêmes tisanes, les mêmes juleps, ou les mêmes emulsions : on ne fait que changer de forme sans changer de remede & sans suivre les indications differentes qui se presentent des differents tems de la maladie : bien qu'elles soient essentielles, que les remedes qui sont indiqués se trouvent souvent contraires; & qu'il soit par consequant trés important d'y satisfaire.

Remarques sur les causes compliquées des fiévres, sur leur differente nature, & sur la diversité des temperaments : mais principalement sur le temperement salin.

JE n'expliquerai pas ici les diverses causes qui concourent à la production des fiévres, & à celle de leurs redoublemens; parce qu'elles ont été expliquées dans le second & dans le dixiéme Chapitre du premier livre & que j'en parlerai encore dans le Chapitre qui suit. Je ferai seulement remarquer, que ce sont les differentes complications des causes, & les differents temperaments, qui changent tres souvent la gueriſon ordinaire

des maladies; & que le divers degré de complexion fait que dans un mal, qui paroit tout à fait semblable, le même remede profite souvent à l'un, & nuit quelquefois à l'autre.

C'est aussi ce qui a obligé Galien de dire tres à propos sur ce sujet, que s'il connoissoit le degré de chaque temperement, il croiroit être aussi sçavant que Sculape, & Apollon l. 6. Meth. *Si ego internoscere possem cujuscunque Idiosyncrasiam, me talem esse putarem, qualem Æsculapium, aut Apollinem fuisse mente intelligerem.* Et c'est pour cette raison, qu'on ne trouvera jamais de remede universel, quoy qu'en pensent ceux qui en sont enteflez.

En effet comme la même effervescence de la masse sanguinaire provient de plusieurs differentes causes, selon que je l'ai déja montré; & comme le divers degré des temperaments, qui nous est inconnu, fait que l'on resiste plus ou moins à cette effervescence, qu'elle dissipe & qu'elle digere bien ou mal, plûtôt ou plus tard, sa cause, il s'ensuit, qu'elle se termine souvent par des accidens mortels; lors qu'on s'y attend le moins : & que les mêmes remedes y produisent des effets tout à fait differens.

Ces causes sont donc fort essentieles, fort cachées, & tres-considerables. Et il faut par consequent faire les derniers efforts pour les déccouvrir ; & pour prendre avec soin toutes les precautions, que l'art & la nature nous peuvent inspirer dans des occasions si delicates.

Les remedes topiques, communement ordonnez pour la goute, & pour plusieurs autres maladies externes, confirment toutes ces choses : Car ne voyons-nous pas souvent, que ceux qui y sont aujourd'hui favorables, y sont demain contraires? ne voyons nous pas que s'ils y profitent dans le même jour, à une certaine heure, ils nuisent dans une autre. La raison est, que ces maladies étant produites par l'exaltation des particules sulphureuses & salines de diverses humeurs, souvent exaltées par le defaut de leur circulation, elles les font fermenter differement, dans un, ou plusieurs jours, selon leur diverse nature, & selon que je l'ai cy devant expliqué ; & que je l'expliquerai plus au long, dans la suite de ce Chapitre.

Il paroît maintenant par ce que je viens de dire, qu'il importe beaucoup de bien proportioner les remedes, tant contre la diversité des causes de la maladie ;

qûe contre la nature des divers temperaments ; dont il faut par conſequant bien connoître toutes les eſpeces. Les Medecins n'ont pas neanmoins encore parlé du temperement acre & ſalin ; bien que pour la curation des maladies & la conſervation de la ſanté, la connoiſſence de ſon eſpece ſoit autant & plus importante quaucune des autres. Cette raiſon ma auſſi obligé a en traiter aſſes au long, & a en rapporter les ſignes pour la diſtinguer dans la methode que j'ai compoſée pour la prolongation de la vie.

C'eſt la ou j'ay fait remarquer, que le temperement ſalin nous dominoit plus ſouvent qu'aucun des autres temperamens ; que l'acrimonie du ſel étoit la plus frequente, & une des plus dangereuſes cauſes de nos maladies ; qu'on prenoit tous jours le temperament ſalin pour le temperament bilieux ; & que cette beveue étoit tres pernitieuſe à la ſanté : puiſque j'i ferai voir, que ces deux temperamens indiquent d'ordinaire des remedes contraires.

Pour être clairement convaincu de cette verité, j'ay fait obſerver dans la même methode, que le temperament ſalin étoit ordinairement accompagné du tem-

perement pituiteux, que celui-cy rendoit souvent l'estomach, le cerveau, les entrailles, les glandes & la masse du sang foibles, relachés, fluets ou froids; que cela étoit cause que les remedes humides, rafraichissants, ou acides, qu'on ordonne pour combatre les depravations du temperament bilieux pris pour le salin, se trouvoint par consequent contraires au temperament pituiteux; & que cette erreur étoit tout ensemble si pernitieuse & si frequente, qu'on ne sçauroit prendre ny asses de soin pour s'en corriger, n'y asses de precaution pour la prevenir.

Bien qu'il paroisse parce que je viens de dire, que la depravation du temperament ou des humeurs se comunique aux parties nobles, & quelle les altere ou les afoiblit; il ne sensuit pas que tour à tour la mauvaise conformation, l'alteration ou la foiblesse de celles-cy ne nuissent & ne depravent plus souvent les autres. Et cela fait que l'on ne doit pas dans ce cas s'atacher ny à depurer la masse du sang, ny a l'evacuer par la saignée, comme l'on le pratique d'ordinaire sans aucune distinction; mais qu'il faut tacher de supléer, par un bon regime de vie & par quelque remede convenable au défaut des fonctions

de ces parties. Ainsi lorsque, par exemple, la mauvaise conformation de la poitrine, le vice, ou la foiblesse du poulmon, de l'estomach ou des entrailles donnent occasion à la fievre ou a quelqu'autre maladie, ce qui arrive tres souvent, la saignée, ny les autres remedes simplement rafraichissans ne convienent pas du tout. On les ordonne neanmoins la pluspart du tems dans ces occasions pour combatre la chaleur & la fievre qui en proviennent, sans prendre garde que si l'on les calme un peu & pour quelque moment, on ne laisse pas d'en augmenter & d'en prolonger la cause; & que par consequent ces remedes nuisent beaucoup plus qu'ils ne profitent.

Pour revenir maintenant à la complication des causes des maladies, il faut remarquer que comme j'ay fait voir, que la diverse acrimonie des humeurs étoit une des plus frequentes causes des fievres; qu'elle excitoit quantité de symptomes, & qu'elle produisoit même beaucoup d'autres maladies; il faudra toûjours, dans toutes ces occasions, avoir principalement recours aux remedes, que j'ay proposez pour temperer cette acrimonie, & éviter avec grand soin, tout ce qui pût contribuer à

l'augmenter. On retranchera donc alors toutes les choſes acres, picantes, acides, ou lexivieuſes, & tout ce qui tient, ou ſe change facilement en leur nature, qu'on a accoûtumé d'ordonner en pareils rencontres : & on ſe ménagera ſelon les regles, qui ont été propoſées ſur ce ſujet.

La pourriture que j'ay cy devant appellée propre ; c'eſt à dire l'exaltation ſulphureuſe ou bilieuſe des humeurs, eſt auſſi une des plus frequentes cauſes des fievres; puis quelle excite toujours proprement & immediatement toutes les fievres putrides ; & qu'elle donne occaſion à pluſieurs autres maladies. Auſſi comme cette cauſe ſe trouve ſouvent jointe & compliquée avec lacrimonie, il faut prendre bien garde à leur complication. Il eſt vrai qu'on ne manque pas de preſcrire toujours des remedes contre la pourriture, ou contre la chaleur quelle excite ; mais non preſque jamais contre l'acrimonie : bien que j'aye fait voir en pluſieurs endroits du premier livre, que l'une ne ſe trouvoit pas ordinairement ſans l'autre ; & que chacune en particulier indiquoit des remedes tout a-fait differens. Et c'eſt principalement dans le 2. le 3. le 4. le 14. Chapitre du même livre & dans le 28. Chapitre du regime

de vie, que je traite de ces choſes ; ou je raporte les ſignes pour les diſtinguer, & les remedes pour les combatre.

Les autres cauſes qui ſe trouvent le plus ſouvent compliquées avec ces deux premieres, ſont les obſtructions, le defaut de la tranſpiration, le dereglement de la circulation du ſang, ſes crudités ou ſa groſſiereté ; qui donnent occaſion a un nombre infini de maladies en la maniere que je l'expliquerai dans la ſuite, & qui a été expliquée dans le ſecond chapitre du premier & de ce ſecond livre.

Il faudra donc combatre ces cauſes avec des remedes differens ſelon la difference de leur nature : mais principalement celles qui tienent de l'acrimonie, qui dereglent la circulation, & qui par le moyen des crudites forment les amas qui fourniſſent la matiere à toutes nos maladies ; ſelon qu'il a été déja marqué & que je le marquerai plus au long dans la ſuite. C'eſt pourquoi on aura recours dans ces occaſions aux remedes aperitifs, aux emollians, & à ceux qui digerent, qui cuiſent & qui combatent l'acrimonie & la pourriture ; qu'on prendra des chapitres cy devant cités & de la methode pour la conſervation de la ſanté. Mais on proportionera en même

me tems tous ces remedes aux saisons, aux clymats, & principalement au temperament du malade : car si, par exemple ses premiers conduits sont farcis de crudités ; si la constitution se trouve fort pituiteuse ; si la masse du sang est tout a fait gatée ; s'il est d'une complexion extraordinairement delicate, fort maigre ou extenué ; si ses veseaux paroissent trés petis, & si quelqu'une de ses parties nobles est mal conformée, ou alterée dans sa substance : il ne faudra pas ordinairement dans aucune de ces occasions tirer du sang, ou proscrire d'autres remedes rafraichissans. C'est dequoi j'ay cy-devant marqué les raisons, ce qui fait que je ne les repeterai pas ici ; dautant plus que Galien confirme la même chose *lib. de venæ sectione*, 10. *c.* & *de sanitate tuenda c.* 4. *l.* 4. & que *Ballonius*, *Theophile Bonet*, & la plus part des graves Auteurs sont du même sentiment.

Pour ce qui concerne la diverse nature des causes des fievres, elle paroit assés par ce que j'en ay cy-devant dit, parce que je viens d'en dire en parlant de leur complication, & par les remedes que j'ay proposés pour les combatre. Il me reste neanmoins encore une remarque à

faire sur ce sujet, qui est trés importante pour la pratique. Elle consiste à prendre garde de bien proportioner l'usage & le nombre des remedes rafraichissans, & principalement les saignées, non seulement à la grandeur de la maladie & à la violence de ses symptomes, mais à la diverse nature des causes principales qui la produisent; c'est à dire selon quelles seront dependantes de la masse du sang, ou du vice de quelque partie, & qu'elles seront nombrusses, acres, abondantes & grossieres, & ainsi plus disposées à durer long tems, sans pouvoir se depurer, se cuire ou se digerer, pour être emportées ou évacuées à propos par le mouvement de la nature, ou par le secours des remedes.

C'est pourquoi ils doivent être en ce cas beaucoup plus menagés, & ordonnés en moindre quantité que dans les autres occasions : à cause qu'il faut conserver les forces, afin qu'elles soient suffisantes pour soûtenir un long combat; & pour emporter, cuire ou digerer des causes de cette nature. Car sans ce ménagement ces remedes acheveront d'absorber & d'épuiser les esprits déja épuisés par les évacuations & par la fievre, qui ont precedé; & accablant par ce moyen la nature auparavant que la

coction puisse être faite, ils feront perir le malade par une insensible dissipation des forces, ou par une soudaine suffocation, produite à l'occasion de quelque redoublement ; qui en la maniere cy-devant expliquée, interrompra tout à fait la circulation du sang dans quelque partie noble.

Remarques sur les divers climats, sur les diverses saisons de l'année, & sur les divers âges.

LA pluspart de ceux, qui commencent à exercer la Medecine, se reglent par la methode des Auteurs qui ont écrit de la pratique ; sans qu'ils prenent garde, s'ils exercent leur profession dans le même climat que les autres l'exerçoient de leur tems, & sans que les Ecrivains les avertissent, qu'une differente Region demande une differente pratique.

C'est pourtant une observation si essentielle que l'experience, & la raison nous apprenent tous les jours, que les mêmes remedes sont dans les mêmes occasions salutaires en un Païs, & nuisibles dans un autre ; que les temperamens, & les complexions des parties nobles en sont fort

differens ; & que les maladies y ſont plus ou moins frequentes, & fort differentes dans leur nature.

De là vient auſſi, que dans les Païs des montagnes, & dans les climats froids, ou Septentrionaux, les remperamens y ſont fort flegmatiques & ſanguins ; & qu'au contraire ils ſont fort bilieux & melancholiques dans les chauds, ou dans les Meridionaux. De même dans le ſentiment d'Hypocrate, les eſtomachs, & les parties nobles de ceux qui habitent ces derniers lieux ſe trouvent beaucoup plus foibles, & plus delicats que ceux des premiers, qui ſont ordinairement robuſtes & vigoureux.

Cela fait pareillement, que le temperament, la force, ou la bonne conformation des parties nobles de ceux-cy ſupportent ſans peine l'operation des remedes violens, des grandes évacuations, des diaphoretiques, des cy ngredes ; de l'antimoine & du mercure : au lieu que la foibleſſe & la delicateſſe des autres font perir pluſieurs de ceux qui en prenent ; ſur tout lors qu'ils ont été trop épuiſez par les frequentes ſaignées. C'eſt par la même raiſon auſſi, que nous experimentons, que le petit lait, & les autres remedes de cette nature ſont

d'ordinaire d'un grand secours dans les Païs froids ; & qu'ils sont au contraire souvent nuisibles à la foiblesse de l'estomach, dans les climats chauds.

Si Monsieur Riviere eût fait reflexion sur toutes ces choses, il n'auroit pas sans doûte ordonné si frequement, ny dans une si forte dose, tant de dyagredes, qu'il a ordonnés, dans sa pratique. Car il me semble, s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant la conduite d'un si grand homme, qu'il a en cela suivi un peu trop exactement la methode de Senert, de Harman, & de plusieurs autres Medecins du Nort ; où les peuples peuvent, par la raison qui en a été donnée, supporter beaucoup plus facilement, qu'en ces Païs plus chauds & moins Septentrioneaux, l'operation des remedes dyaphoretiques, & celles des purgatifs violents.

Pour confirmer cette verité, j'ay observé souvent que dans la même Province & sous la même ligne, il faloit changer en certains lieux, quoi que voisins, & la nature & la dose des remedes. Et c'est, ou à cause que les uns étoient situez sur des montagnes, & les autres en des plaines : ou parce que les uns avoisinoient la mer, & que les autres en étoient éloignez : car toutes ces

circonstances changent beaucoup la temperature des climats. De la vient aussi, que chaque Païs est sujet à des maladies particulieres; qu'il a besoin de remedes particuliers, & que les inclinations des habitans y sont differentes & singulieres.

J'ai d'ailleurs montré, que c'est par la même raison, que dans toutes les costes des mers, on remarquoit beaucoup des fievres intermittentes: & qu'il y avoit encore certains endroits dans les mêmes costes, ou ces maladies devenoient plus frequentes; à cause que la nature du terroir salé y contribuoit par son acrimonie.

N'est-ce pas aussi l'acrimonie du sel marin: qui fait, qu'encore que ceux, qui habitent les costes, ou les isles des mers du Septentrion soient d'un temperament flegmatique & sanguin, ils ne laissent pas d'être fort bouillans & assez inégaux. Car comme ils respirent, toujours un air rempli d'atomes de sel, leur sang, quoy que dominé par la pituite, se fermente par accident avec facilité & avec violence: & c'est à cause que le sel donne beaucoup d'action à leur grande humidité, & qu'il exalte facilement le soulfre & l'esprit, selon que je l'ai marqué plus au long dans le 3. Chap. du 1. livre. N'est ce pas de même

à cauſe de l'acrimonie du ſel que les Anglois & les Holandois ſont fort ingenieux & plus bouillans que les Allemends; bien qu'ils ſe trouvent à peu prés ſitués ſoûs la même ligne, ou également prés du Nort, & que leurs terroirs ayent du raport enſemble.

Tout cela fait ainſi voir, que c'eſt la diverſe ſituation des Païs qui rendent le temperament des Allemands flegmatique & ſanguin; & fait que celui des Anglois & des autres nations maritimes & ſeptentrionales eſt flegmatique ſanguin & ſalin; que celui des François ſe trouve bilieux, ſanguin & aſſes moderé; que celui des Eſpagnols eſt bilieux & melancholique, & que celui des Italiens tient un milieu entre ces deux derniers. Car comme les François ſont ſituez dans un climat, & ſous un Ciel temperé, leur temperament conſerve aſſes de moderation; c'eſt à dire qu'il tient un milieu entre le flegme & la bile: & au contraire celui de pluſieurs autres Nations eſt ſouvent moins moderé; à cauſe que leur Païs ſe trouve fort dominé par l'acrimonie, ou par quelqu'une des quatre premieres qualitez: ce qui fait que le divers terroir ou le voiſinage des Mers corrige ſouvent ou augmente cét excez.

On sera même plus convaincu de cette verité, si l'on fait reflexion que dans le general les peuples dû Nort & maritimes ont temoigné moins de fermeté à l'égard de leur religion, que ceux qui sont éloignés des mers : & que si parmi ces derniers plusieurs qui habitent les montaignes, ont essuyé la même revolution, leur ignorence y a eu plus de part que leur temperament.

Si quelqu'un replique maintenant, qu'encore que la plus part des Espaignols occupent des terres frontieres de Mer, ils ne laissent pas d'être paisibles, moderez, froids & constants : au lieu que les autres Nations, comme je l'ay déja dit, sont dans une semblable frontiere, moins constantes, boüillantes & sujetes aux seditions. Je répons à cette objection, que comme les Espagnols habitent en Europe les costes des mers les plus exposées au Midy, les ardeurs du Soleil y brûlent, y épuisent & y déséchent tellement leurs temperamens, que leurs humeurs salines en devienent fixes, & leurs esprits lents, & dominez par une melancholie trop déséchée ou épaissie par la chaleur : & cela fait qu'ils sont ainsi ordinairement plus propres à la défense qu'à l'ataque, plus deboüés au repos qu'au mouvement, & plus disposés à

bien inventer, qu'à bien executer. Neanmoins ceux-là, parmi eux, qui se trouvent plus éloignez de la mer, possedent mieux toutes ces qualitez, que ceux qui en sont plus prez.

C'est aussi la seule Nation en Europe, qui avoisine les mers, & qui soit en même tems doüée d'une grande constance & d'une admirable fermeté; puisque les autres Nations qui n'en sont pas plus éloignées qu'elle, donnent en plusieurs occasions des marques de leur inconstance, & de leur legereté. Mais elles sont en échange, beaucoup plus courageuses, plus ingenieuses, plus hardies, plus labourieuses, & plus entreprenentes.

Pour les peuples qui habitent les Païs assez éloignez des mers; s'ils sont plus constans, & plus judicieux, ils ont souvent l'esprit moins vif, & sont moins entreprenans: parce que l'acrimonie du sel n'y fermente pas leur sang pour exciter tous ces differens mouvemens, selon la raison que j'en ay donnée dans le quatriéme Chapitre du premier livre.

On n'aura pas maintenant lieu de s'étoner, pour revenir à mon sujet, si aprés ce que je viens de dire, je n'ay ordonné dans mon traité des fievres, que des reme-

des assez doux, fort temperés, la plus part specifiques, corroborans & stomachiques : car ce n'a été qu'à cause que les ardeurs du Soleil, & l'acrimonie du sel échaufent ou fermentent considerablement nos humeurs en ce climat maritime ; & qu'elles y affoiblissent beaucoup l'estomach, & la masse du sang.

L'experience confirme & authorise l'usage de cette pratique : puis que nous voyons que les remedes qui purgent, ou qui évacuent avec violence par les seles, par le vomissement, ou par les sueurs ; & que tous ceux qui sont extraordinairement acres, chauds, frais, ou contraires à l'estomach & aux entrailles, y nuisent presque toûjours, beaucoup plus qu'ils ny profitent. Ainsi ceux qui exerceront la Medecine en un Païs froid ou plus temperé, pourront bien se servir des remedes un peu plus actifs, que ceux que j'ay ordonnez, principalement contre les maladies qui lui seront particulieres : mais lorsque le climat aura quelque rapport avec le nôtre, les remedes n'en doivent jamais être differens dans leur dose, ny dans leur espece.

Il faudra, par la même raison, se conduire à peu prez de même à l'égard des frequentes saignées. Ainsi on pourra toû-

jours les ordonner plus frequemment dans les païs froids ou temperés, que dans les chauds. De là vient aussi, que la saignée est d'un grand usage du côté de Paris, & qu'elle y produit de bons effets. Car le temperament des habitans n'en est pas seulement sanguin; & ainsi propre à supporter les frequentes saignées; mais il les supporte encore sans s'épuiser, parce que les Parisiens mangent beaucoup de viande, qu'ils se nourrissent de quantité d'aliments qui fournissent beaucoup de sang; & qui ne se consument, ou ne se dissipent pas facilement par la transpiration, comme dans les Païs chauds.

Quand au divers âge, & à la diverse saison, on trouvera toutes les differentes observations, qu'on doit faire sur l'un & sur l'autre, dans Sindenham *Meth. curat. de feb. c.* 41. *p.* 19. *frid.* Hofmanus en parle aussi, *in m. lib.* 1. *cap.* 7. il y a même plusieurs autres Auteurs qui en traittent encore assez au long. Je marquerai neanmoins quatre choses sur ce sujet à l'égard des purgatifs, de la saignée, & des remedes alterans: bien que j'en doive aussi parler dans le traité du regime de vie.

La premiere consiste à conseiller de purger dans le Printems les humeurs qui

ſont trop abondantes, trop craſſes, ou trop ſubtiles, de peur que celles-cy ne ſe ſubtiliſent encore davantage, & que les autres ne ſe déſechent, ne s'eſpeſſiſſent, ne ſe rarefient, ou ne ſe fermentent trop par les ardeurs de l'Eſté. Ce n'eſt pas pourtant qu'en cette ſaiſon, il faille toûjours purger, ou ſaigner indiferement les perſonnes qui n'en ont pas beſoin, comme il ſe pratique aſſez communement à Barcelone, & en pluſieurs autres villes d'Eſpagne, & de France; à cauſe de la raiſon que j'en ay donnée au commencement de ce Chapitre: mais il le faut ſeulement faire, dans les occaſions, que je viens de marquer.

La ſeconde remarque conſiſte à s'attacher plus à combatre l'acrimonie des humeurs, dans le commencement de l'Automne, que dans aucune des autres ſaiſons; à cauſe que les chaleurs de l'Eſté precedentes ont notablement exalté toutes les particules ſalines des mêmes humeurs. Et pour cela on aura recours aux remedes, propoſez dans le quatriéme Chapitre du premier livre, dans lequel on trouvera en même tems une partie des plus facheuſes maladies, qui en proviennent.

La troiſiéme remarque, qui me reſte

à

à proposer, a été déja observée & pratiquée par plusieurs habiles Medecins: neanmoins comme elle est assez essentielle, j'en parlerai succintement. Je dirai qu'elle consiste à ne faire jamais saigner les petits enfans sans une necessité considerable, & sans que la grandeur, ou l'opiniâtreté du mal ne l'éxige absolument. Car j'ay observé plusieurs fois que la pluspart des petits enfans, que j'ay été obligé de faire saigner, principalement plus d'une fois, dans la tendresse de leur âge, ont été souvent malades ou valetudinaires pendant un an, & quelquefois jusques à ce qu'ils ont changé de constitution.

La raison est, que la masse du sang des petits enfans étant encore cruë, foible, & indigeste, elle a besoin de toute sa chaleur, & de tous ses esprits; pour se fortifier, s'exalter, se cuire; non seulement afin de resister aux injures du tems, auxquelles sa grande tendresse l'expose; mais pour cuire les alimens qu'ils prennent ordinairement mal conditionnez, & en une quantité trop grande.

Cette raison est encore confirmée par le sentiment de plusieurs habiles Praticiens; & Sindeenham la releve à ce point, qu'il deffend absolument de saigner les pe-

tits enfans, dans l'endroit qui en a esté ci-devant cité.

Je ferai remarquer en quatriéme & dernier lieu, que les diverses saisons, tant dans la santé, que dans la maladie, doivent considerablement changer l'usage des alimens, & celui des remedes alterans. Je ne rapporterai pas ici les maladies, qui arrivent ordinairement dans chacune des quatre saisons, parce que le grand Hypocrate les a toutes rapportées dans le 20. le 21. le 22. & le 23. de ses Aphorismes sect. 3. Et que j'en ay déja parlé dans la Methode que j'ay donnée, pour conserver la santé. On n'a qu'à les examiner dans ces Traitez, & on trouvera que plusieurs proviennent du deffaut de la transpiration, ou de l'augmentation, & de l'exaltation des particules salines, acides, ou propres à fermenter, coaguler & fondre diversement nos humeurs; & qu'elles sont principalement produites par les froideurs de l'Hyver. On trouvera de même, que d'autres proviennent encore de l'augmentation, & de l'exaltation des particules sulphureuses, & de l'acrimonie des humeurs salines; & qu'elles sont excitées par les chaleurs de l'Eté, ou par celles de l'entrée de l'Automne. Pour ce qui regarde le Printems, & le reste

de l'Automne, leurs qualitez tiennent aussi-bien que leurs maladies, un milieu entre les deux autres saisons.

Il faut donc, pour prevenir & guerir ces maladies, user principalement dans l'Hyver des alimens, ou des remedes, qui conservent, & qui procurent la transpiration dans nos corps, qui combatent la nature des acides & leur acrimonie, qui dissolvent le sang coagulé, qui remettent celui qui est trop liquifié, & qui rendent enfin la consistence & la circulation naturelle à toute la masse du sang.

Les remedes de cette nature sont les alkalis penetrans, ou temperez, les lexivieux, les volatils, les aperitifs, les diaphoretiques, & les febrifuges. Je ne rapporterai pas ici les uns ni les autres en particulier; à cause qu'on les pourra prendre de ceux que j'ay ci-devant marquez dans le quatriéme Chapitre du premier Livre, & dans la methode que j'ay donnée pour conserver la santé.

Pour ce qui regarde l'Eté, qu'on soit sain ou malade, il ne faut pas seulement user de tous les alimens, ou des remedes, qui peuuent adoucir l'acrimonie de toute sorte de sel: mais principalement tâcher à diminuer, temperer, ou combattre l'au-

gmentation & l'exaltation du soulfre.

Les remedes de cette nature sont les febrifuges les plus temperez ci-devant décrits, les acides qui n'ont presque pas d'acrimonie, & tous les remedes rafraîchissans rapportez au long dans le quatriéme Chapitre du premier Livre.

Je sçay cependant qu'il y a quelques autres causes accidentelles, & particulieres, qui changent plus ou moins l'indication de ces remedes, ou de ces alimens : mais comme on ne peut les rapporter au long & avec distinction, que quand on traitte des maladies en particulier, je ne dois pas en parler ici, qui n'en traitte qu'en general. Je ne dois pas non plus parler de ceux qu'il faut ordonner dans le Printems, ou dans l'Automne ; parce qu'il est évident, qu'ayant déja dit, que ces deux saisons tenoient un milieu entre les autres, il faudra se servir plus ou moins de ceux que j'y ay marquez, selon que le Printems tiendra plus de la fin de l Hyver, ou du commencement de l'Eté ; & selon que l'Automne aura plus de rapport avec la fin du même Eté, & avec le commencement de l'Hyver. Je dirai neanmoins en peu de mots, que l'esprit s'exalte principalement dans le Printems, que les matieres terres-

tres, acres, fixes, & salines dominent ordinairement dans l'Automne : que l'exaltation du premier tend ordinairement à la dépuration ; & que pour les autres, qui sont les sources ordinaires d'un grand nombre de maladies, on les combattra avec les remedes que j'ay ci-devant proposez en une pareille occasion, dans le troisiéme & dans le quatriéme Chapitre du Traité des fievres, & dans la methode pour la prolongation de la vie.

J'ay d'ailleurs rapporté dans cette methode, non seulement les maladies produites par la difference des saisons ; mais les remedes & les alimens les plus propres, tant pour prevenir, que pour guerir ces maladies : avec quoi l'on pourra, si l'on veut, s'instruire plus au long sur cette matiere.

CHAPITRE V.

De la cauſe des Criſes : Pourquoi elles arrivent d'ordinaire préciſement en certains jours : & s'il convient de purger ou ſaigner dans ces jours.

POur bien expliquer cette matiere, il faut premierement ſçavoir, que par le mot de criſe, on entend un changement conſiderable, qui arrive en certains jours de la maladie ; lequel tend d'abord, ou à une prompte ſanté, ou à une ſoudaine mort. C'eſt auſſi un effet ſi different qui a obligé nos Medecins à la diviſer en ſalutaire & mortelle, en parfaite & imparfaite.

Je ne m'étendrai pas maintenant ſur l'explication de ces differences: parce qu'elles ſont aſſez claires d'elles-mêmes; mais bien ſur celle de leurs differentes cauſes, parce qu'elles ſe trouvent fort cachées;

J'examinerai principalement celles des crises salutaires & parfaites ; à cause qu'en connoissant bien celles-ci, on connoîtra facilement les autres. Aussi n'en sont-elles pas differentes que par la quantité, par la dépravation, par l'excez ou par la violence des mêmes causes, & par la differente disposition du sujet ; qui font qu'elles tendent, ou à la vie, ou à la mort ; qu'elles sont parfaites, ou imparfaites, & qu'elles surviennent, ou plûtôt qu'il ne faut, ou en des jours qui ne sont pas critiques.

Il faut sçavoir, pour une claire intelligence de cette matiere, que les plus grands Medecins, qui ont écrit des crises, tombent d'accord, que les salutaires arrivent ordinairement le 7. le 14. ou le 20. jour de la maladie : ce qui fait qu'on a appellé ces trois jours de parfaits critiques. Ils ajoûtent encore, qu'on nomme indicant chaque quatriéme jour, qui precede chacun de ces trois ; parce qu'il marque souvent par avance le changement, qui y doit survenir. Et ces trois jours sont le 4. le 11. & le 17. ausquels les crises arrivent aussi assez souvent ; mais non pas tant que dans les autres. Ils ajoûtent enfin, qu'on appelle intercalaires tous les autres jours inégaux, & medecinaux tous les autres égaux qui

ſe rencontrent entre les ſix premiers : dont les inégaux ſont les 3. le 5. le 9. le 13. le 15. & le 19. Et les égaux le 6. le 8. le 10. le 12. le 16. & le 18. Les criſes arrivent auſſi moins ſouvent dans ces jours inégaux, que dans les ſix premiers ; & encore plus rarement dans les égaux, qu'en tous les autres.

Il paroît maintenant, par ce que je viens de dire, que les criſes ſurviennent principalement dans les maladies aiguës ; puiſque ſelon le ſentiment d'Hypocrate & de Galien, ſi elles ne ſe * terminent pour le plus tard le quatorſiéme jour, elles diminuent, du moins aprés ce terme, de leur activité, pour s'étendre & finir au 20. qui renferme le tems ci-devant marqué. Ce n'eſt pas que ces maladies ne durent quelquefois juſques au 27. au 34. & au 40. ce qui fait qu'on appelle auſſi bien critiques ces trois ſeptiémes jours que les autres trois ; * à cauſe qu'en ce cas les criſes y arrivent ſouvent, & que leurs intervalles ſe trouvent ſemblables aux premiers. Mais ce qu'il y a de plus remarquable eſt, que tous ces jours compoſeroient ſix ſe-

* *Aph.* 36. *ſ.* 4.
* *Aph.* 25. *ſ. Gal. in Comen.*
* *Gal. in Commen. Aph.* 24. *ſ.* 2.

maines entieres, si la troisiéme, & la derniere semaine ne confondoit chacune son premier jour, avec le dernier de celle qui les precede.

On observe aussi quelquefois, que quand les maladies passent les 40. ou les 20. premiers jours sans finir, elles durent encore 20. jours; & si elles ne se terminent dans ces 20. elles en durent autres 20. & continuent ainsi par vingtaines jusques à ce qu'elles sont arrivées à la sixiéme vingtaine: mais qu'aprés celle-ci, on n'y remarque plus aucun changement considerable.

Il est question maintenant de rendre raison de tous ces divers changemens; & principalement de ceux qui arrivent dans l'espace de 14. de 20. ou de 40. jours: qui sont les plus frequens, & les plus remarquables, tant à cause de leur nature, que parce que leur connoissance nous procure facilement celle des autres changemens. Il faut donc expliquer pourquoi ces crises arrivent ordinairement le 7. le 14. & le 20. Pourquoi chaque 4. jour, qui precede ceux-ci en marque souvent l'arrivée? Pourquoi elles surviennent même assez souvent dans ces derniers jours? Pourquoi elles viennent d'ailleurs plus souvent dans les jours

inégaux que dans les égaux ? Et pourquoi enfin plûtôt dans tous les jours que j'ay cidevant marquez, que dans aucun des autres.

Pour rendre raiſon de tous ces differens évenemens, il faut repeter ici pluſieurs choſes que j'ay marquées dans le 10. Ch. touchant les redoublemens des fievres continuës, qui ſont les maladies dans leſquelles les criſes arrivent plus ordinairement & plus manifeſtement que dans toutes les autres. Auſſi les jours critiques ne s'obſervent proprement, ſelon Hypocrate & Galien, que dans les maladies aiguës qui dépendent d'ordinaire, comme ſont les fievres, de la dépravation des differentes humeurs.

Il faut ſe ſouvenir pareillement de ce que j'ay dit dans le troiſiéme Chapitre des fievres intermittentes, où j'ay fait voir pourquoi chaque humeur ſe fermentoit ſelon la difference de ſa nature, en certains jours & en certaines heures reglées : & que la maladie qui en étoit produite, s'augmentoit & finiſſoit ordinairement dans un certain tems, qui répondoit aux jours, & aux heures de ſa plus grande fermentation ou de ſon redoublement. Ces choſes ont auſſi fait dire à Hy-

pocrate, * & à ceux qui ont écrit aprés lui, que les fievres tierces se terminoient dans sept paroxismes, les aiguës en 14. jours, la synoche simple en 4. la composée en 7. & l'éphemere en un.

Il faut se souvenir encore, de la raison, que j'ay donnée dans le dixiéme Chapitre, de tous les divers redoublemens des fievres continuës, de leurs complicarions, de leurs retours en divers tems dans des jours égaux ou inégaux, & de l'élevation que produit l'exaltation du soulfre dans ces fievres sur tous les differens sels des diverses humeurs, & sur celu du chyle : Et l'on conviendra ensuite, que ce soulfre & ces sels achevent de se fermenter, ou de dépurer les humeurs en un nombre de jours proportionné à leur nature ; c'est-à-dire, selon qu'ils s'exaltent par accident, ou par eux-mêmes, selon que la cause de la maladie se trouve abondante ou grossiere ; & selon que les redoublemens en sont grands ou petits, & plus ou moins nombreux : Car il paroit par ce que j'ay dit ailleurs, que leur cause, & celle de la fievre, se dissipent plus à proportion que le

* *Gal. in Comm. Aph.* 23. *s.* 2.
? *Aph.* 55. *s.* 4. *Aph.* 23. *s.* 2.

mouvement en eſt grand, & moins à proportion qu'il en eſt petit.

Il faut ſe ſouvenir de même; comme j'ay dit que l'humeur bilieuſe domine ordinairement dans la maſſe ſanguinaire ſur la pituiteuſe & ſur la melancholique, & que ſes redoublemens ſont plus grands; parce qu'elle contribuë plus que les autres à y entretenir la chaleur, ou naturelle, ou contre-nature: ce qui fait que ſa partie ſaline eſt ainſi plus diſpoſée à s'exalter que celle des autres humeurs. Il faut ſe ſouvenir enfin, que cette exaltation arrive ordinairement de deux jours l'un, comme celle de la pituiteuſe.

Il s'enſuit maintenant de tout ce que je viens de dire, que la partie ſaline de l'humeur bilieuſe s'éleve dans la fievre continuë, à proportion que la ſulphureuſe commence à s'y exalter; & qu'elle y excite par ce moyen des redoublemens conſiderables chaque troiſiéme jour impair, & plus grands que ceux des autres fievres, à cauſe de la diſpoſition qu'elle y a par l'abondance de ſon ſoulfre. Il s'enſuit auſſi, que la partie ſaline de l'humeur pituiteuſe, & celle de la melancholique ne doivent être élevées par la ſulphureuſe, qu'aprés que le premier redoublement de la bilieuſe a precedé,

cedé, parce qu'elle laisse quelques heures de relâche dans ce tems, pour y donner lieu à l'exaltation des particules salines des autres humeurs qui y sont les plus disposées. J'ay pour cela montré clairement dans le troisiéme Chapitre du premier Livre, que quand plusieurs humeurs se fermentent dans la même maladie, leurs paroxismes ou redoublemens viennent regulierement les uns aprés les autres, s'il se trouve des suffisans intervalles dans leur relâche, ou dans leur intermission.

Il paroit donc par toutes ces raisons, que la partie saline de l'humeur bilieuse s'exaltera dans la fievre continuë chaque troisiéme jour impair, à commencer du premier jour de la maladie; mais que son exaltation se terminera ordinairement le quatorse, selon le sentiment d'Hypocrate. *Aph.* 24. *s.* 1. Il paroit encore que la partie saline de la pituite s'exaltera pareillement chaque troisiéme jour; mais que son exaltation arrivera seulement dans des jours pairs, qu'elle commencera le second jour de la maladie, & se terminera ordinairement le vingt; parce qu'elle est presque le double moins subtile, & moins active que la bilieuse. Il paroit enfin, que la partie saline de la melancholie s'y élevera aussi

mais que ce sera chaque quatriéme jour selon sa nature, que son élevation commencera le deuxiéme de la fievre; & qu'elle ne finira ordinairement que le quarante: à cause qu'étant beaucoup plus grossiere que la bile, & que la pituite, elle a besoin à proportion d'un espace de tems au double plus grand que n'est celui des autres deux humeurs.

Cela fait aussi, qu'elle n'est pas ordinairement, comme elles, exaltée dans la fievre continuë: mais seulement lorsqu'elle s'y trouve disposée par la dépravation qu'elle peut avoir contractée. Il est d'ailleurs vrai, que ces humeurs salines ne finiroient pas souvent si tôt leur exaltation, si l'élevation continuelle du soulfre ne contribuoit alors à leur digestion & à leur dissipation.

Il faut encore joindre à ces observations celles d'Hypocrate; qui dit positivement dans le premier Livre des Epidemies, que les crises surviennent infailliblement dans les jours égaux ou inégaux, qui répondent aux plus grands redoublemens de la maladie; à cause sans doute, que la force du mouvement de ceux-ci, en dissipant la matiere du mal, y donne occasion à l'arrivée des crises.

Maintenant on ne pourra pas douter, aprés toutes ces remarques, que ſi les humeurs ſe trouvent en partie cuites, ou preparées par le mouvement de leurs premiers redoublemens, elles n'achevent de ſe preparer par le même mouvement qui y ſurviendra en un ou en pluſieurs des autres redoublemens ſuivans, ſelon la grandeur de ceux-ci, & la diſpoſition des humeurs. Ainſi parce que ces redoublemens ſeront, par exemple, plus grands chaque quatriéme jour; à cauſe que l'humeur pituiteuſe & la melancholique s'y fermenteront toutes deux de tems en tems; il s'enſuivra que les criſes y arriveront pour lors, ſelon qu'Hypocrate l'a fort bien obſervé en ſon Pronoſtic & dans ſes Aphoriſmes.

Il faut joindre auſſi à toutes ces obſervations celles d'Hypocrate. *Aph.* 24. *ſ.* 1. & de nos Anciens; & convenir avec eux, que comme les fievres aiguës, produites par l'exaltation d'un ſoulfre huileux ou groſſier, ſe terminent ordinairement dans l'eſpace de quatorſe jours, ce terme doit comprendre le tems que le même ſoulfre a beſoin pour achever de ſe dépurer.

Nos Anciens veulent neanmoins que les fievres ſoient quelquefois plus longues & d'autrefois plus courtes de ſept jours; &

qu'elles se terminent ainsi le 7. ou le 20. jour de la maladie, selon que leur cause sera plus ou moins subtile ou abondante ; & selon que plusieurs autres causes que je rapporterai dans ce Chapitre y iront de concert.

La même chose arrive à proportion de même à l'égard du terme de la fievre synoche & de l'éphemere ; puisque leur durée n'est ordinairement que d'un, de 4. ou de 7. jours. Car comme la cause de la fievre éphemere est incomparablement plus volatile que celle des autres fivres, elle en est aussi beaucoup plus courte, & ne dure qu'un seul jour ; mais comme la subtilité de celle de la synoche tient au contraire un milieu, le terme de sa durée lui est proportionné, & ne dure, si elle est simple, que jusques au quatriéme jour qui est le terme des maladies extremément violentes ; & si elle est composée ; c'est à dire, putride, jusques au septiéme.

Ces observations supposées, & d'ailleurs expliquées & prouvées dans le premier Livre ; il ne sera pas difficile de donner un plus beau jour qu'on n'a donné à la cause des crises ; & d'expliquer d'où vient qu'elles surviennent ordinairement dans les jours ci-devant marquez, & non dans

aucun des autres.

Car il sera aisé de faire voir, que cela arrive, tant parce que ces jours renferment le terme naturel, & ordinaire des maladies ci-devant marquées, qu'à cause que le divers retour ou la diverse nature de leurs redoublemens concourent beaucoup à la même fin.

Il s'ensuit ainsi de ces raisons, que quand la bile est exaltée par son acrimonie; c'est-à-dire, par accident, elle excite sept paroxismes de fievre tierce: mais que quand elle est excitée, & par elle-même, & par son acrimonie; c'est-à-dire, tant par son soulfre que par son sel, comme il arrive dans la fievre putride, elle n'en produit quelquefois que quatre. La raison est, que la bile redoublant alors son mouvement, il fait qu'elle termine ses redoublemens, & qu'elle finit au double plûtôt; c'est-à-dire, le septiéme jour. Et cela arrivera principalement si la matiere se trouve peu abondante, assez subtile, & la même que celle qui excite la fievre synoche putride, parce que c'est la fin de son terme ordinaire. Mais si l'humeur bilieuse se trouve d'ailleurs assez abondante, elle ne finira que l'onze, sans aller au douze ou au treize; ou si elle y va, elle durera souvent jusques

au quatorze : & c'eſt parce que l'exaltation ſaline de la bile ou de la pituite ſe rencontrera dans l'onze & dans le quatorze, avec celle de l'humeur melancholique, qui donnera par ce moyen occaſion tant à l'elevation qu'à la diſſipation de l'humeur ſulphureuſe dans l'un de ces deux jours.

La raiſon en paroît claire, en ce que la matiere bilieuſe, qui ſe fermente ſe diſſipant ou ſe digerant davantage dans les jours auſquels les redoublemens ſont plus grands & en plus grand nombre, ſi elle reſiſte dans ceux-ci, elle reſiſtera encore mieux dans les autres jours, parce que les paroximes y ſeront ou moins nombreux, ou plus petits : Elle durera donc juſques à l'onze ou au quatorze ; à cauſe que les redoublemens de l'humeur melancholique s'y rencontreront, & qu'il ne s'en rencontre qu'un ſeul dans le douze, dans le treize, ni dans les autres jours.

Il eſt neanmoins vrai que le redoublement de la pituite ſe rencontre le huitiéme avec celui de la melancholie ; mais comme l'un & l'autre ſont beaucoup moindres que celui de la bile, qui eſt la principale cauſe de la maladie, ſi elle paſſe le ſept qui eſt le jour de ſon redoublement, elle paſſera le huit : à moins que l'effort du re-

doublement du sept se joigne avec celui du huit, auquel cas le mouvement de la crise qui a commencé le sept, finira seulement le huit. Cependant la maladie se termine moins souvent par crise l'onze que le quatorze : & c'est à cause que ce dernier jour est le terme ou la fin ordinaire de la fievre putride ; c'est-à-dire, de la fermentation ou dépuration de la matiere sulphureuse, qui en est la cause.

Que si la partie bilieuse & saline de la masse du sang se trouve fort abondante, fort huileuse & grossiere; & que la grossiereté soit augmentée par celle de l'humeur melancholique, & par la viscosité de la pituite, la fievre passera le quatorze, s'étendra jusques au 17. ou au 20. mais elle finira l'un de ces deux jours ; parce que, de même que dans le 11. & le 14. le redoublement de la bile s'y rencontrera avec celui de la melancholie : Mais elle finira plus souvent par crise le 20. que le 17. à cause que c'est le terme ordinaire de l'exaltation ou dépuration de la pituite, de même qu'elle finit aussi dans le premier cas moins souvent le cinq que le sept ; parce que la fievre synoche putride, qui s'y rencontre alors, se termine ordinairement dans ce jour. Enfin si la fievre continuë ou s'étend

jusqu'au 27. au 34. ou au 40. jour ; ce sera principalement ou parce que c'est le terme ordinaire de l'humeur melancholique, ou à cause de l'exaltation des humeurs qui se seront formées du chyle, qui aura passé dans le sang durant les 20. jours precedans; lesquelles étant de la même nature que les autres, qui se sont dissipées, donneront par même raison occasion à la fievre de finir par crise, comme devant, de sept en sept jours, & dans le même tems que les autres finissent.

Tout cela est si vrai, que les trois semaines qui composent cette seconde vingtaine, sont composées d'un pareil nombre de jours à ceux de la 1. à sçavoir de 7. jours chaque 1. & 2. semaine; & de six seulement chaque 3. Aussi ces deux vingtaines passées, les crises n'arrivent plus de 7. en 7. Mais seulement de 20. en 20. jours. La raison est, que le soulfre ne s'exaltant plus alors de lui-même, ni par consequent avec tant de violence, que dans la premiere ou seconde vingtaine. il ne se dépure pas en si peu de tems, non plus que les particules salines du chyle ou des autres humeurs, pour donner occasion dans la suite aux crises de 7. en 7. mais seulement de 20. en 20. jours : à quoi elles sont ainsi déterminées par la

foiblesse de leur mouvement, par la grossiereté, par les cruditez des humeurs, & par la nature de chacune d'elles en particulier. Les crises sont d'ailleurs si rares & si insensibles dans ces occasions, qu'on a de la peine à y en remarquer quelqu'une de reglée, ou qui soit bien formée.

Pour ce qui regarde les crises, qu'on observe quelquefois le quatriéme jour, & les autres jours intercalaires, égaux ou inégaux; il paroit évidemment par ce que j'ay ci devant marqué, que si la fievre fait crise le quatriéme jour, cet effet proviendra de ce que la nature de cette maladie sera alors compliquée avec la fievre synoche, qui finit ordinairement dans ce tems. Neanmoins le même effet peut encore provenir de ce que la fievre se trouvera avec d'autres maladies extremement violentes, qui se terminent de même souvent dans quatre jours.

Les crises arrivent aussi dans les jours égaux ou inégaux ci devant marquez; mais plûtôt dans les uns, que dans les autres, selon que la bile se trouve dominante sur la pituite, & celle ci sur l'autre. Ainsi comme j'ay fait voir que la premiere dominoit ordinairement sur la seconde, qu'elle produisoit ses redoublemens plus grands que

ceux de l'autre, & qu'elle les excitoit dans les jours inégaux, elle y produira aussi plus ordinairement les crises, que ne fera la pituite dans les égaux; lesquels répondent pareillement à ses redoublemens. C'est aussi la raison qui a obligé, sans doute,* Hypocrate à dire que la fievre revient souvent quand elle ne se termine par crise dans un des jours inégaux.

Il paroit maintenant par ce que je viens de dire, pourquoi les crises arrivent ordinairement le 7. le 14. & le 20. ce qui a donné lieu d'apeller ces trois jours des critiques parfaits? Pourquoi elles surviennent aussi souvent le 11. comme Galien l'a observé? Et pourquoi encore dans chaque quatriéme jour inclusivement qui precede chacun des deux ou des trois premiers jours. Il paroit enfin pourquoi ce même quatriéme jour indique ce qui doit arriver dans chaque quatriéme qui le suit. Car ne voit-on pas, par ce qui a été marqué, que cet effet provient, tant à cause que le terme de la fermentation de plusieurs humeurs se trouve dans ce jour, qu'à cause que les redoublemens de l'humeur melancholique se rencontrent, aprés le quatre, avec tous les jours indiquans, & avec tous les plus

* *Aph. 61. s. 4.*

parfaits critiques. C'est pour cette raison aussi que les redoublemens, étant regulierement plus grands de quatre en quatre jours inclusivement jusqu'au vingtiéme, si quelqu'un d'eux devient encore plus grand que d'ordinaire, & qu'il paroisse quelque coction dsns les humeurs, la crise arrivera ce même jour, ou dans le quatriéme qui le suivra en la maniere qui a été ci-devant expliquée.

Toutes ces raisons sont si vrai-semblables qu'elles n'expliquent pas seulement ce qui doit arriver aux uns & aux autres de ces quatriémes jours : mais qu'elles font connoître d'où vient qu'on remarque tantôt un jour de plus, tantôt un jour de moins, dans les observations que nos Anciens ont faites, quand ils ont dit, que les crises arrivoient de quatre en quatre, & de sept en sept jours. Car j'ay déja observé qu'il se trouve un jour plus entre le sept & l'onze, qu'entre l'onze & le quatorze. J'ay aussi observé, qu'il n'y a que six jours, entre les quatorze & les vingt ; & entre les trente-quatre & les quarante* bien qu'ils appellent ces deux intervalles, la troisiéme & la sixiéme semaine ; qu'elles ne renfer-

* *Hyp. l. judic. & Aph.* 24. *s.* 2.
* *Gal. in coment. Aph.* 24. *s.* 2. *l. prœn.* i. 2.

ment que six jours, & que les autres quatre semaines soient chacune exactement composées de sept jours entiers.

Il paroit cependant par ce que je viens de dire, que pour satisfaire à toutes ces grandes difficultez, Galien & tous nos Anciens ont confondu mal à propos le premier jour de la troisiéme & de la sixiéme semaine, avec le dernier de la seconde & de la cinquiéme. Et cela a même paru si obscur au grand Hypocrate, qu'il a été obligé de dire, pour en donner quelque raison, du moins apparente, qu'il ne falloit pas compter si exactement en cette occasion, non plus qu'en celle du dénombrement des jours & des heures qui composent les mois & les années, qui se trouvent aussi disproportionnez.

Il ne faut neanmoins que faire reflexion sur les raisons que je viens de donner des differentes causes des crises, les examiner les unes aprés les autres, & l'on trouvera une explication claire & distincte de toutes ces difficultez ; sans être obligé de recourir à quelque galimatias, comme l'on a fait jusques ici.

Qu'on ne dise pas aprés cela, que si les particules salines des humeurs bilieuses, pituiteuses & melancholiques s'exaltoient, comme

comme je viens de le dire, tour a tour dans les fievres putrides; elles devroient produire les mêmes signes & les mêmes accidens qu'elles produisent lorsqu'elles excitent les fievres intermittentes?

Qu'on ne fasse pas cette objection; puisque je réponds que s'il y a quelque difference, elle ne provient, que de ce que l'acrimonie des humeurs est causée dans celles-ci par l'abondance du sel, & dans les autres par la seule exaltation du soulfre, en la maniere qui a été ci-devant expliquée. Aussi lorsque ces deux causes s'y trouvent jointes ensemble, elles excitent les uns & les autres des accidens qui leur sont particuliers.

Qu'aucun Astrologue n'ait pas maintenant recours à la diverse constellation des Astres, pour développer les difficultez que les Phenomenes des crises renferment: à moins qu'il ne prouve mieux qu'on n'a pas encore fait son hypothese? Qu'aucun autre Philosophe ne dise pas non plus, que j'ay fait beaucoup de suppositions dans cette explication; puisque s'il l'examine, il trouvera que je n'y ay rien avancé, qui n'ait été préalablement bien établi dans le traité des fievres? Que personne ne replique pas enfin, que j'ay seulement rendu raison

des crises, qui arrivent dans les fievres continuës ; puisque celles là étant expliquées, toutes les autres ne sont d'aucune consequence ; & ne renferment aucune difficulté : Car nous voyons qu'elles proviennent principalement de la nature des differentes causes des fievres, que celles-ci produisent même la plûpart des autres maladies : Et que par consequent, en connoissant ces causes, on distinguera facilement celles de leurs crises. Mais ce qu'il y a de plus remarquable en cette explication est, qu'on pourra même prédire ces crises par avance dans toutes les maladies, si l'on examine avec attention la nature des causes que je viens d'en rapporter.

Je ne parlerai pas cependant en particulier des signes d'une bonne ou d'une mauvaise crise, ni de ceux qui nous la font connoître par avance, parce que cela n'appartient pas à mon sujet ; & qu'il y a d'ailleurs beaucoup de bons Auteurs, qui ont donné à cette matiere le plus beau jour qu'elle puisse avoir. Pour cela on n'a qu'à lire les Ouvrages de Mr. Riviere dans sa Symiotique. On n'a encore qu'à consulter le grand Hypocrate en son Pronostic ; & on connoîtra par avance l'arrivée d'une bonne ou d'une mauvaise crise. On la con-

noîtra même sans cela, si l'on considere les divers mouvemens, qui surviennent chaque quatriéme jour ; Si l'on examine le degré de la coction dans les humeurs, & dans les excremens ; Si l'on prend bien garde à la nature de la maladie, quand elle est aiguë, compliquée, ou populaire : Et si l'on fait enfin serieusement reflexion sur toutes ces choses ; mais principalement sur les mouvemens ordinaires des maladies épidemiques, sur la nature de leurs symptomes, sur les forces & sur le temperament du malade.

Il paroit maintenant par les observations que je viens de faire sur les causes & sur la nature des crises, & par l'explication que j'en ay donnée, qu'il ne faut pas saigner, purger ou faire quelqu'autre grand remede dans les jours critiques ; principalement s'ils sont indiquez par quelqu'un des quatriémes jours qui les precedent, ou par quelques-uns des signes que je viens d'en marquer. Je conviens neanmoins qu'il y peut arriver un cas dans lequel ces remedes y pourront être favorables ; à sçavoir lorsque l'indication de quelque symptome extraordinairement urgent les exige. J'avouë qu'il faut alors y avoir recours,

s'ils peuvent éviter, ou rendre moindre le grand danger auquel ce symptome expose le malade : mais il est aussi constant, que dans tous les autres cas, il est beaucoup mieux de suspendre dans les jours critiques, ces sortes de remedes, que de les mettre en execution.

Je sçai pourtant qu'il y a plusieurs Medecins de ce tems qui ne pratiquent pas cette methode, & qui même condamnent celle de nos Anciens; en ce qu'ils deffendoient toujours de saigner & de purger dans les jours critiques, & qu'ils commettoient dans ces jours & dans plusieurs autres tout l'ouvrage de la curation à la nature. Aussi comme cette pratique me paroît beaucoup meilleure que l'autre ; j'ay cidevant rapporté dans le precedent Chapitre plusieurs raisons pour l'appuyer : & j'y ay fait voir qu'il faloit, principalement dans l'état de la maladie, surseoir à tous les grands remedes : bien qu'aujourd'hui on n'y sursoye que rarement ; à cause que sans doute les graces de la nouveauté & la passion qu'on a de se distinguer, ont enfin prévalu sur la raison, sur le bon sens & sur une experience aussi ancienne que la medecine.

Il ne me reste maintenant rien plus à

ajoûter à la matiere que je me suis proposée dans ce Chapitre, si ce n'est de prier, avant que de le finir, ceux qui le liront de faire reflexion, que l'hypothese que j'ay formée de la diverse nature des fievres, trouve dans l'explication que j'ay donnée de la differente cause des crises, une preuve convaincante de sa réalité & de sa vraisemblance.

En effet je n'ay pas seulement donné par ce moyen, ce me semble, un beau jour à tout ce qu'il y a de plus considerable, & de plus obscur dans la nature des fievres, dans celle de leurs causes, de leurs accidens & de leurs remedes; mais j'ay expliqué clairement la regularité de l'arrivée des crises, dans un certain nombre de jours, plûtôt que dans un autre. J'ay prouvé encore les uns & les autres, tant par leurs causes, que par leurs effets, par beaucoup d'experiences particulieres, par quantité d'observations, & par l'autorité & le sentiment de nos Anciens, que j'ay conciliées aussi bien dans cette occasion que dans la plûpart des autres, avec les Modernes.

J'ay enfin developpé par ce sisteme nouveau, un grand nombre de difficultez, qui nous avoient paru jusques ici impenetrables; au moyen desquelles on en develo-

pera d'autres à l'avenir, si l'on prend le soin de les examiner à fond.

Nous sommes aussi invitez à prendre ce soin, & à faire cette recherche, tant par le Prince des Poëtes, que par le plus Sage des Philosophes ; puisque l'un & l'autre nous enseignent, que par le moyen d'un rude travail, on vient à bout de toutes choses ; que le bien-fait qu'il nous procure demeure toujours, & que la peine qui nous l'acquiert, passe dans fort peu de tems. *Labor improbus omnia vincit. Si quid vero per laborem recte feceritis, labor ille à vobis cito recedit, benefactum à vobis non abscedit.* Cato apud Gell. & Princeps Poët.

NOUVELLE EXPLICATION DE LA GANGRENE.

Proposée par Messieurs de l'Academie de Medecine dans leur Journal du mois de Février 1682.

Et composée par Me. ANICET CAUSAPE, D. M. TROISIE'ME EDITION.

CHAPITRE PREMIER.

De la division & de la definition de la Gangrene.

SI j'ay entrepris de donner une nouvelle explication de la Gangrene, ce n'a été que pour satisfaire au souhait des

Messieurs de l'Academie de Medecine ; qui ont invité ceux de ma Profession à travailler à cet essay. C'est aussi dans cette veuë que je me suis attaché autant que je l'ay peu à en donner une idée veritable & singuliere : Mais comme je sçai que si les choses nouvelles plaisent à quelques-uns, elles déplaisent à beaucoup d'autres ; J'ay creu que je devois rechercher sa nature, depuis ses causes les plus simples, jusques aux plus composées ; & l'entrecouper de Phœnomenes assez curieux, lorsqu'ils feront pour mon sujet. Je ne me suis pas neanmoins mis en peine de l'autoriser par un grand nombre de passages de nos Anciens ; à cause qu'il s'agit d'une matiere nouvelle que l'ancienne ne peut pas par consequent bien établir. La raison soûtenuë par l'experience doit même toûjours prévaloir dans les matieres de Physique sur l'autorité : d'autant plus que selon le sentiment d'un grand Philosophe du siecle, l'homme n'a jamais encore parfaitement connu la verité. *Nemini mortalium data unquam fuit dictatura veritatis.* Cela étant d'ailleurs confirmé par la Sainte Ecriture en ces paroles, *dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat scientiam :* Je passerai à l'étimologie du nom qu'on donne à cette maladie.

Le mot de Gangrene eſt dérivé du verbe grec γραειν qui ſignifie manger, ou ronger. Elle ſe diviſe en deux eſpeces; à ſçavoir en celle qui ne fait que commencer, appellée Eſtyomene, & en celle qui eſt entierement faite & confirmée, appellée communement Sphacelle, ou Syderation; qui ſe communique également aux parties ſolides, aux fluides, & aux moles. Et parce qu'en connoiſſant bien celle-ci, on ne peut pas ignorer l'autre, n'en étant diſtincte que du plus ou du moins, c'eſt d'elle que je parlerai principalement dans la ſuite de ce diſcours.

Pour commencer je dirai que comme la Gangrene cauſe la mort à la partie ou au ſujet qu'elle frape; il faut ſçavoir pour la bien comprendre, en quoi conſiſte la mort & la vie de la même partie. Pour cela on doit remarquer que l'eſprit domine toujours ſur tous les autres principes actifs ou paſſifs, durant la vie des animaux; qu'il leur ſert de regle, ou de frein, qu'il les adoucit; & qu'ils lui ſont toujours bien unis & proportionnez, à l'égard de leur quantité, de leur activité, de leur mouvement, & de leur conſiſtence.

C'eſt auſſi cette union & proportion des principes, principalement actifs, qu'on

doit appeller sel volatile, doux & temperé : mais on remarquera qu'il arrive tout le contraire dans la maladie ou dans la mort des animaux ; car ces principes s'y desunissent diversement ; mais particulierement l'esprit, qui en se dissipant se separe du soulfre, & du sel ; ou bien ceux-ci étant d'ailleurs trop augmentez ou exaltez dominent & dissipent l'autre. De telle façon que le soulfre dominant pour lors sur l'esprit, s'exalte & éleve si fort le sel volatile, que de doux & temperé qu'il étoit durant la vie de l'Animal, il devient acre, corrosif, & comme brullant dans sa mort ; tel qu'est celui qui cause la Gangrene, dans laquelle il se détruit & se separe enfin en détruisant son sujet.

Il paroit parce que je viens de dire, que la vie, l'état naturel, le temperament ou la chaleur naturelle de chaque partie en general & en particulier, consistent dans l'union ou dans la combinaison bien proportionnée des principes actifs joints aux passifs. Et cette union se conserve par un concours de sang, qui va & vient incessament du cœur à toutes les parties du corps, sans lequel elles ne sçauroient longtemps subsister : parce que les principes dont elles sont composées étant fort actifs,

pour se dissiper facilement ; il faut que ce sang repare leur dissipation ; & qu'il fournisse l'aliment necessaire pour l'acroissement & pour la nourriture. Mais pour ce qui est du sang qui est de reste, comme le moins elaboure, il s'en revient au cœur pour se perfectioner, à la reserve de ce qui s'en separe dans son cours ordinaire par le moyen des entrailles, des glandes ou des reins, qui en sont les veritables couloirs.

Il faut aprés cela observer, que quand l'esprit, qui augmente de plus en plus son activité & son mouvement avec les autres principes, est parvenu dans l'animal à sa plus grande force ou élevation, toutes les parties du corps y sont aussi parvenuës : & cet état est appellé l'âge de consistence : mais ce terme passé, ces principes diminuent peu à peu leur mouvement ou leurs forces, jusques à ce qu'elles sont détruites. Ils conservent cependant entr'eux l'union cy-devant marquée durant tout ce tems ; sans laquelle les uns se separent d'abord des autres, & pourrissent, ou perdent en peu de tems leur sujet. C'est aussi ce qui a, sans doubte, obligé Aristote à definir la pourriture, en disant qu'elle est une separation du sec d'avec l'humide.

C'eſt auſſi la domination d'eſprit ; qui avec la juſte combinaiſon ou union des principes, rend le ſang doux, auſſi bien que les autres ſucs qui nourriſſent & qui compoſent le corps de l'Animal, tant qu'il n'eſt pas alteré par quelque maladie : Car ſi l'eſprit ne domine pas pour avoir été diſſipé, ceux cy qui ſe trouvent dans toute l'activité où il les a laiſſez en ſe diſſipant, ou qu'ils ont d'ailleurs acquiſe, la pouſſent avec tant de force, pour n'être pas temperez par la domination de l'autre, qu'ils rendent le ſel volatile, de doux & temperé, acre & brullant ; qu'ils conſument ainſi leur ſujet, & y produiſent ce qu'on appelle Gangrene.

On n'aura pas même beaucoup de peine à concevoir, comme l'eſprit adoucit, par ſa domination, ces principes, & ſur tout l'acrimonie du ſel, ſi l'on fait reflexion, qu'il remplit, avec l'eau qui lui donne quelque conciſtence, ſi juſtement tous les eſpaces qui ſe trouvent entre les pointes du ſel, qu'il les envelope, les entoure & en fait comme un corps uni ; ſi bien qu'elles ne peuvent plus produire qu'une foible impreſſion, ou qu'un leger chatouillement ſur nos organes ; pour en exciter le ſentiment de douceur.

On

On pût joindre à cette raiſon que l'eſprit, par ſa domination & par ſon mouvement naturel, émouſſe d'une maniere les pointes du ſel qu'il n'eſt plus capable de produire qu'une douce ſenſation. Pluſieurs productions de la nature, l'eſprit de ſel & de nitre dulcifiés & un grand nombre d'autres experiences, tirées de la Chimie, nous confirment ſi clairement cette verité, qu'il n'eſt pas neceſſaire de la prouver d'avantage; d'autant plus qu'elle a déja été expliquée plus au long dans le traitté des fiévres, au commencement du premier livre.

L'exemple que je vais donner ſervira neanmoins d'un plus grand eclairciſſement pour cela, pour tout ce que je viens de dire, & pour ce que je dirai dans la ſuite ſur ce ſujet. Il eſt tiré de la famille des Vegetaux, à cauſe du rapport qu'elle a avec celle des Animaux. Il conſiſte à remarquer, que la plus part des fruits, qui ſervent à l'uſage de nôtre vie, devienent ordinairement doux, quand ils ſont arrivez à leur perfection, ou à leur maturité: & que cette douceur ne provient que de l'élevation du ſel & du ſoulfre; mais principalement de celle de l'eſprit, qui domine toûjours ſur eux dans cet état, & ſur

tout ce qui compose le fruit : de même que je l'ai expliqué, en parlant des Animaux.

C'est pour cette raison, que l'art & la nature nous apprenent, que le doux est le passage & comme l'union des deux extremes, sçavoir de l'acide & de l'amer ; dont celui-cy est produit par l'élevation du soulfre joint au sel ; & celui là par celle de l'esprit joint pareillement au sel. De là vient aussi, que les fruits sont dans leur immaturité acides ou austaires, dans leur maturité doux, & dans leur fin ou pourriture amers ou aigres. Que s'ils sont insipides dans leur commencement, c'est parce que les principes actifs y sont encore comme fixez par les matieres grossieres ; où elles sont ensuite subtilisées, aussi bien que l'activité des autres y est exaltée, par le suc spiritueux de la terre, & par les rayons du soleil. Et c'est alors que l'esprit sexalte pour exalter le sel & le rendre acide ; & qu'il augmente encore dans la suite son exaltation pour dominer & le rendre doux : mais qu'il la pert à la fin à cause de sa dissipation : Ce qui fait que le soulfre lui succede, pour exalter le sel & le rendre amer.

Les vegetaux sont en cela semblables

aux Animaux ; puiſque l'eſprit ſe diſſipe en peu de tems auſſi-bien dans ceux-cy que dans les fruits, ſi la perte n'en eſt reparée par le ſuc ſpiritueux qu'ils reçoivent de la terre, tant qu'ils ſont ſur l'arbre. De telle maniere que nous voyons les citroniers, les orangers & les oliviers, toûjours couverts de verdure, & chargez des fruits de pluſieurs années ſans être nullement alterés. Et c'eſt à cauſe qu'ils abondent en quantité de ſoulfre, qui tient leurs pores aſſez ouverts pour donner entrée au ſuc ſpiritueux de la terre, auſſi bien durant le froid, que pendant le chaud ; & qu'ils conſervent par ce moyen leurs fruits & leur verdure dans une égale beauté pendant fort long-tems. Mais il arrive tout le contraire, lorſque ces fruits ſont cuillis, & qu'ils ne reçoivent plus de nourriture : car ils ſe pourriſſent ou ſe ſechent pour lors, dés qu'ils ſont parfaitement meurs. Et cette pourriture eſt amere, quelquefois aigre ou de mauvaiſe odeur, comme celle de la Gangrene ; à cauſe que, par la deſunion, la diſſipation ou ſeparation de l'eſprit, le ſoulfre & le ſel y étant exaltez, ils y produiſent la mauvaiſe odeur, l'acidité ou l'amertume à la place de la bonne odeur, que le fruit repandoit dans ſa maturité.

Il survient encore aux fruits pourris, comme à la Gangrene, une humidité, ou une molesse beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit auparavant; qui sert de vehicule au soulfre & au sel, & qui les rend beaucoup plus actifs; de même que l'eau sert aussi de vehicule à la chaux vive; & que par la dissolution quelle y fait de la terre & du sel, elle donne issuë aux particules du feu, qui y ont été fixées. Ces choses ainsi supposées, je difinirai cette maladie en la maniere qui suit.

La Gangrene est une corruption, produite par un sel volatille, l'exivieux, fort acre & fort exalté; qui survient dans une ou plusieurs parties; privées de sentiment, & souvent accompagnées de molesse; mais toujours d'une couleur livide ou noire.

L'exaltation de ce sel provient d'un soulfre fort exalté, qui par sa grande élevation lui donne un mouvement comme brullant; & ou il survient souvent une humidité surabondante, qui le detrempe & qui lui sert de vehicule.

Pour l'élevation du soulfre, elle est produite, ou par un deffaut considerable de l'esprit vital, ou par une trop grande abondance de soulfre & de sel, qui fait qu'elle

domine sur l'esprit, qu'elle le dissipe, & quelle rend en même tems ce sel volatile, acre & brullant : bien qu'auparavant il fut doux & temperé.

L'explication de cette definition donne une idée assés claire, tant de la nature de la gangrene, que de toutes ses causes en general ; & la distingue en même tems des autres maladies, qui semblent avoir quelque rapport avec elle.

Celles de cette nature sont toutes les grandes playes, les ulceres & les abscés accompagnés de murtrisseure ou de perte de substance sans gangrene. Car celle ci étant produite par un sel volatile, acre & brullant, il noircit & brulle la partie sur laquelle ce sel agit ; ce qui a obligé quelques Anciens à l'appeller feu de S. Marcel, & feu de S. Antoine : mais il n'en est pas de même des apostumes ou des abscés ; puis qu'ils sont d'une autre couleur & suivis de la suppuration, qui arrive à leur perte de substance, & au sang qui n'y pût pas bien continuer sa circulation. Et cette suppuration provient d'un sel acide, qui y domine, & qui y produit le pus avec fixation ou depression d'esprit, sans une grande, ou totale dissipation, comme dans la gangrene : car le sel & le soulfre

dominent entierement sur l'esprit en celle-cy ; mais non pas dans l'autre, dans laquelle l'esprit est dominé seulement par le sel. Aussi s'ensuit-il de là, qu'un sujet peut quelque fois revenir de cette pourriture, & non jamais de celle de la gangrenne.

Nous voyons pour la même raison, que les vins aigris peuvent dans le commencement se remettre, pourveu qu'on precipite ou concentre par des alkalis, leur acide & leur tartre ; ou qu'on en éleve les esprits : de même qu'un lait qui est tout a fait épaissi ou coagulé par un acide, reprend aussi à peu prés, par le moyen d'un alkali, sa premiere fluidité & sa consistence. Mais il arrive tout le contraire lorsque ces liqueurs, ou tels autres corps que ce soient, perdent leur forme par une corruption ou par une pourriture parfaite ; c'est à dire par une totale dissipation d'esprit avec élevation de leur soulfre : car ils n'en reviennent jamais plus, selon que je l'expliquerai plus au long sur la fin de ce Traité.

Si quelqu'un replique maintenant que la perte de substance, qui arrive au charbon, est de couleur noire & sans suppuration, de même que celle de la gangrene.

Je répons qu'il eſt vrai que ces deux maladies ſont toutes deux produites par un ſel acre & lexivieux : mais quelles ne laiſſent pas d'être differentes en ce que dans la gangrene le ſel eſt volatile ; & qu'il eſt au contraire plus fixe que volatile dans le charbon. Il s'enſuit auſſi de là ; que l'eſcarre ou la perte de ſubſtance de celui-ci, ne prouvenant pas d'un principe volatile, il ne s'étend pas ſi facilement que la gangrene dans les parties prochaines ; à moins qu'elle n'y ſurvienne : ce qui arrive quelque-fois, parce que l'inflamation, la diſſipation d'eſprit, & la malignité du charbon exaltent alors ſi fort le ſoulfre, qu'il rend ce ſel de fixe, fort volatile ; & ainſi plus acre & plus brullant qu'il ne l'étoit avant que ces accidens n'y ſurvinſent.

Les remedes, que l'experience nous apprend être les plus efficaces pour guerir le charbon, font auſſi voir qu'il eſt produit par un ſel fixe, acre & l'exivieux. J'en rapporterai deux, qui ſont tres bons : l'un eſt la diſſolution de la ſuie avec le ſuc de rvë, & d'eſcabieuſe, avec le miel & le vinaigre ; & l'autre le burre d'antimoine. Le premier digere & ſubtiliſe d'une part par ſon ſel volatile, le ſel fixe du charbon ; & de l'autre il adoucit ou concentre ſon ſel

lexivieux. Pour le second comme il eſt compoſé des ſels acides, & du ſoulfre volatile de ce mineral; il produit par la même raiſon, le même effet, que le premier: avec un peu plus de force pourtant; parce qu'il eſt plus actif, & qu'il reſiſte d'avantage, ſuivant la nature des mineraux, & des metaux.

Tout ce que je viens de dire ſe confirme encore par l'experience : Car elle nous aprend que les cauſes tant externes qu'internes, qui rongent & qui corrompent la chair vive avec noirceur, ſont accompagnées, d'un ſentiment d'ardeur, & produites par un ſel lexivieux fort acre, fixe ou volatile.

Ce fait ſe juſtifie même par l'application ordinaire des cautaires potentiels ſur la chair vive; puiſque n'étant compoſez que de ſels lexivieux fort acres & fort corroſifs, ils font un eſcarre ſemblable à peu prés à celle du charbon, & à celle de la gangrene. Mais il n'en arrive pas de même de l'application des ſels acides, quoi qu'ils ſoient auſſi fort acres, & ſouvent plus corroſifs que les autres; puiſque l'eſcarre qu'ils font, n'eſt pas accompagnée de noirceur: mais ſouvent de blancheur, & que le ſentiment qu'ils excitent dans la partie,

ne consiste pas non plus, en une ardeur, mais dans une lancination poignante; c'est à dire dans une douleur, semblable à celle qui est faite par des piqueures de lancete, qui entre fort avant & y tranche de deux cottés.

La verité de tout cecy paroit d'avantage, en ce qu'il s'accorde fort bien avec les figures, que Mrs. les Decartistes donnent aux sels acides; qui les veulent pointus, afilés, & tranchants comme des lancetes, qui taillent de deux côtez: & qui ont beaucoup de raport avec ces atomes, qui par le moyen d'une semblable figure ne produisent pas seulement la froideur; mais une douleur poignante, vive & a peu prés de la même nature qu'est celle, qui est excitée par ces autres corps. Cette explication n'est pas même contraire à celle que j'ay ci devant donnée au sel en une pareille occasion; puisque le changement que j'y ai fait observer, quand il devient acide, peut produire cette sorte de figure.

CHAPITRE II.

Des causes de la Gangrene.

APrés avoir donné une idée assez claire de la nature & de l'essence de la Gangrene : aprés l'avoir examinée jusques dans son premier principe, & dans ses causes les plus simples & les plus immediates; il me reste à parler de ses causes composées, & à faire voir qu'elle est produite par un sel volatile, acre & brûlant. C'est aussi ce que je vais prouver, *à priori & à posteriori* ; c'est-à-dire, tant par les causes les plus sensibles qui la produisent, que par tous ses signes antecedans, conjoints ou essentiels ; & par les remedes les plus efficaces dont nos Anciens & nos Modernes se sont servis, & se servent aujourd'hui pour la traitter.

Pour cela il faut observer que le sel volatile, de doux & temperé, devient acre, lexivieux, & comme brûlant par deux causes differentes, dont l'une est accidentelle, & l'autre propre ; de laquelle je traitterai

aprés avoir parlé de la premiere.

Je dis pour cela que celle-ci est produite par accident ; c'est-à-dire, par la dissipation de l'esprit, qui survient toujours dans cette maladie indispensablement. Et cette dissipation est aussi propre ou accidentelle ; c'est-à-dire, qu'elle survient, ou par elle-même, en ce que l'esprit se dissipe de lui-même ; ou par accident, en ce qu'il se dissipe à l'occasion d'une autre cause.

La dissipation de l'esprit appellée propre, provient, ou de ce qu'il est foible, trop subtil, trop agité, & qu'il transpire par ce moyen trop facilement ; ou parce qu'il n'est pas du tout, ou suffisamment reparé par celui qu'il doit recevoir incessamment au moyen de la circulation du sang, bien ou mal disposé.

Cependant comme l'esprit ne peut ordinairement se dissiper sans acquerir une grande agitation, & sans la communiquer au soulfre & au sel, ceux-ci qui ne se dissipent pas si facilement que l'autre, la conservent, & rendent le sel volatile, acre & corrosif. Que si l'esprit se dissipe quelquefois sans s'agiter, il suffit que le soulfre demeure avec l'agitation qu'il conserve naturellement dans les animaux, & qu'il ne soit pas temperé par la domination de l'es-

prit, pour rendre le sel acre & brûlant. De plus le même soulfre se trouve souvent fort exalté dans cette occasion par d'autres causes semblables à celles de la Gangrene, qui arrive aux hydropiques ; dans laquelle les longs écoulemens des eaux, en y dissipant l'esprit sans l'agiter, servent de vehicule au soulfre & au sel, pour les rendre plus actifs.

Pour la dissipation de l'esprit appellée accidentelle, elle provient principalement de la circulation du sang ou de l'esprit, interrompuë ou dereglée; à quoi contribuënt beaucoup, tant la division des parties naturellement unies & vivifiées par le sang espiriteux, qui y doit incessamment circuler; que le deffaut du mouvement du cœur, du chyle, du sang, & des esprits, pour être trop épaissis, coagulez, dissipés, ou ailleurs transportez. Et cela fait qu'on observe que les causes de cette nature surviennent principalement dans les fievres malignes & pestilentielles, dans la solution du contenu, & dans les ulceres, les abcez, les apostumes simples, malins & scorbutiques. Elles surviennent encore, par la même raison, dans l'application externe ou interne des matieres veneneuses, des sucs trop acides, épais ou narcotiques, dans les palpitations

pitations du cœur, dans le syncope, les flux de ventre excessifs, la forte cacochimie, les grands froids, les grandes playes, les hemorragies, & la picqueure des nerfs. Elles surviénnent enfin à l'égard de la respiration d'un air, ou qui manque, ou qui excede en sa partie nitreuse, & dans toutes les causes, qui peuvent, de la maniere qui vient d'être expliqué, donner occasion à la dissipation de l'esprit vital; qui dépend presque toujours du deffaut de la circulation du sang. Il est neanmoins vrai, que la disposition que le corps peut avoir pour une trop forte transpiration, la foiblesse naturelle de l'esprit, ou les autres causes déja marquées, & que je marquerai dans la suite contribuent aussi quelquefois à cet effet.

La circulation du sang ou de l'esprit ne se fait donc pas bien dans ces occasions; ni encore lors que les parties qui les doivent recevoir sont fort comprimées, fort tenduës, fort enflées, & trop pleines. Et cela arrive dans la trop grande pletore, dans les fortes ligatures ou compressions, dans les grandes fluxions, les inflammations, les enfleures, les meurtrisseures, les fractures, ou en des cas semblables. Car comme ces causes arrêtent ou retardent la

circulation du ſang, elles donnent occaſion à la diſſipation de l'eſprit vital dans la partie diſpoſée à la Gangrene.

La raiſon eſt, que ou plus le ſang eſt privé dans toutes ces occaſions de ſon mouvement de circulation, plus l'eſprit s'éleve, ſe meut; & ſe diſſipe, en exaltant à proportion qu'il s'agite le ſoulfre & le ſel. Car l'eſprit & le ſoulfre faiſant toûjours naturellement effort de s'écarter de leur centre vers la circonference, dés que les particules du ſang ne retiennent pas par le mouvement de leur circulation engagées celles des autres deux principes, elles le reprennent d'abord, & s'agitent ſi fort, qu'elles échauffent premierement leur ſujet; & enſuite étant jointes au ſel, le corrodent, le penetrent, & le corrompent avec tant de violence qu'elles s'y ſeparent, & s'y détruiſent aprés y avoir produit la Gangrene.

Il en arrive de même à l'eau courante qui ſe corrompt dés qu'elle ceſſe de rouler; parce que le mouvement de ſes particules retenoient engagées & entrelacées celles de l'eſprit, du ſoulfre & du ſel; leſquelles de même que dans le ſang, reprennent leur mouvement naturel, par le repos que les particules de l'eau ont acquis, l'é-

chaufent, la corrompent & comme gangrenent en même-tems qu'elles la quittent. C'eſt encore par la même raiſon, que la maſſe du ſang ceſſant preſque de circuler dans le ſyncope, l'eſprit s'y tranſpire & s'y diſſipe ſi fort, qu'il en faut d'abord venir à l'aſperſion d'eau froide pour l'arrêter par ſa froideur dans ſa trop grande tranſpiration.

De plus dés que le ſang ceſſe de circuler dans la pluſpart des occaſions, les parties plus craſſes & plus fibreuſes ſe coagulent ou ſe precipitent d'une part, & les autres en ſont ainſi plus liquides de l'autre: ce qui fait que l'eſprit & le ſoulfre ſe trouvant par ce moyen dégagez des autres particules craſſes & coagulées, ils reprennent avec plus de force leur mouvement naturel, fermentent ſouvent avec violence toute la maſſe du ſang en y excitant la fievre, & en y produiſant enfin la Gangrene. On pût joindre à toutes ces raiſons, que le défaut de la circulation du ſang, produit celui de la tranſpiration; & celui-ci la retention des fuliginoſitez dans la maſſe ſanguinaire, qui y excitent les accidens que j'ay marquez ci-devant. Car les eſprits s'y diſſipent facilement alors, de même que dans l'eau qui croupit; tant à cauſe de leur ſubtilité, que par la chaleur des mêmes

fuliginoſitez qui y ſont retenuës avec le ſoulfre par leur groſſiereté.

Mais pour faire voir encore comme le deffaut de la circulation produit la gangrene en la maniere expliquée, il ne faut que faire reflexion ſur ce que nous voyons, que ceux qui ont le temperament melancolique pituiteux, bilieux ou ſulphureux, ſentent ordinairement une grande chaleur, ou une humidité aſſez incommode à la paume des mains, & à la plante des pieds; & que dans les païs où les froids ſont fort grands, ils excitent plûtôt la gangrene dans ces parties que dans les autres. Car ſi l'on fait reflexion ſur ces choſes, on conviendra que cela provient de ce que le ſang ne circule pas avec tant de facilité dans les pieds & dans les mains, que dans les autres parties; à cauſe que celles-là ſont plus éloignées du cœur que ne ſont celles-ci, qu'il s'y arrête davantage par ſon propre poids, que les chemins y ſont trop rétrecis, & qu'elles ſe trouvent dépourvûës de chair, & comprimées par leurs attouchemens ordinaires. C'eſt pour cette raiſon auſſi, que le ſang s'y échauffe, s'y fond, s'y reſout en eau; & qu'il s'y gangrene ſouvent, ſi quelque cauſe conſiderable, comme le froid, y acheve d'interrompre, ou tout-à-

fait, ou durant long-tems la circulation.

La seconde cause ci-devant appellée propre; c'est à dire, celle qui rend par elle-même le sel volatile, de doux & temperé, acre & brûlant, consiste dans celles qui augmentent si fort la matiere du soulfre & du sel, qu'elle domine sur l'esprit, le dissipe par l'agitation qu'elle lui donne, & rend ainsi le sel volatile propre à produire la gangrene.

Les causes de cette nature sont toutes celles qui proviennent du deffaut de la transpiration du soulfre & du sel: ausquelles il faut joindre l'application des remedes corrosifs & abondans en quantité de soulfre ou du sel lexivieux & volatile, les alimens qui participent de la même nature, les fievres bilieuses, les inflammations érésipellateuses, la brûlure & les froideurs extrêmes. Car celles-ci ne produisent pas seulement cet effet, parce qu'elles retardent ou arrêtent la circulation du sang en l'épaississant, comme il a été déja dit: mais à cause que suivant le sentiment de Galien * elles empêchent la transpiration, sans doute des fuliginositez, comme des substances plus grossieres que celles de l'esprit; qui n'étant que des particules du soul-

* *Lib. 5. meth.*

fre & du sel, en augmentent si fort la quantité, qu'elles dominent sur l'esprit, le dissipent, & y produisent ainsi le même effet que les autres.

La methode qu'on pratique en Livonie & dans les Zones glaciales, pour se garantir de la gangrene, qui est de plonger les parties qui en sont menacées, pour avoir été trop exposées aux grands froids, dans de l'eau presque glacée, ou dans la neige, fait assez voir que l'esprit s'y doit dissiper le premier; puisqu'il est évident que le plus grand secours qu'on puisse tirer de ce remede, est celui d'empêcher une si forte transpiration d'esprit dans la partie, si elle n'est déja gangrenée; aussi dans ce cas ce remede est extremêment nuisible & dangereux. C'est encore sans doute pour la même raison que le froid empêche la forte transpiration d'un charbon allumé, que l'aspersion d'eau froide fait passer la pâmoison du cœur, & que Hypocrate a dit Aph. 21. & 25. sec. 5. *Larga frigidæ profusio calorem revocat, dolorem, & tetanum solvit.*

J'ay experimenté plusieurs fois que l'aplication des vesicatoires imbibez de beaucoup de poudre de cantarides, qui abondent en une grande quantité de sel volatile,

acre & corrosif, excitent de même souvent la gangrene par la raison que j'en ay donnée. Et cela fait que les accidens, qui arrivent à cette maladie, surviennent frequement à l'application des vesicatoires; principalement si les cantarides y sont abondantes, ou si la partie y est d'ailleurs, de qu'elle maniere que ce soit, disposée.

Pour cela il faut remarquer, que les signes qui precedent ordinairement la gangrene, sont une couleur tirant sur le rouge avec un sentiment considerable d'ardeur: & que ces accidens surviennent de même à l'application des vesicatoires, s'ils sont composez de beaucoup de poudre de cantarides. On remarquera encore que si la partie, où ils sont appliquez, se trouve foible, ou penetrée de quelque soulfre, ou de quelque sel volatile, comme dans les ensipeles, ou dans la malignité; les cantarides penetrent souvent plus avant, & rendent la partie de dure mole, de rouge pâle, noire, & enfin gangrenée.

La raison est, que les cantarides, par l'abondance de leur sel acre, corrodent & enflamment seulement la partie au commencement, avec un sentiment d'ardeur & de chaleur: mais leur sel acre & volatile venant enfin à exalter tout à fait ce-

lui de la partie, il le rend entierement corrosif & brullant, la noircit, & y produit par ce moyen la gangrene.

C'est aussi par la même raison, que le sel acre des cantarides joint au sel de l'urine, augmente si fort son acrimonie, qu'il ulcere facilement la vessie; & qu'il y produit l'hyscurie, l'inflammation, & quelquefois la gangrene.

J'ai veu arriver un pareil effet à Montpellier aux parties honteuses d'une fille, laquelle ayant communiqué, à un jeune Homme du mal venerien; celui cy pour se vanger, lui fit couler adroitement de la poudre des cantarides au dedans des parties que la pudeur défend de nommer; qui y exalta tellement le sel & le soulfre de l'urine, qu'il y survint d'abord une chaleur, une rougeur & une ardeur si forte que la gangrene s'y seroit mise, si elle n'y eut reçeu un soulagement considerable des fomentations du laict qui y furent faites en même tems: Et si l'on ne l'eut ensuite traitée & guerie avec la methode ordinaire.

S'il étoit neccessaire de prouver encore par des experiences, que ce sel est volatile, acre, corrosif, & plus abondant dans la gangrene que dans toute autre pourriture,

il ne faudroit que faire reflexion sur la maniere, dont on se sert pour tirer facilement, & en quantité, cette sorte de sel : Car il ne faut pour cela, que ramollir, penetrer, & comme gangrener les corps, dont on le veut sortir ; sans quoi on n'en sçauroit tirer ; ou si l'on en tiroit, ce seroit en tres-petite quantité ; & qui n'auroit presque point de force n'y de senteur.

On peut cependant dire à l'égard de ce sel, qu'il n'est pas beaucoup acre, dans la gangrene, ny dans les autres pourritures ; puis qu'il s'y engendre souvent des vers, dont la vie ne peut provenir, suivant mon principe, que d'un sel volatile doux & temperé. Mais je répons à cette objection, qu'il s'engendre des vers dans toute sorte de pourriture : parce que la matiere en est alors plûtôt douce, quelle n'est acre ; à cause qu'une partie du sel volatile s'y est déja évaporée selon que je l'ay cy-devant observé.

Cela se confirme même en ce que les vers s'engendrent à lors, à cause que les principes actifs se dissipant, & se separant par la forte exaltation qu'ils ont acquise dans la pourriture, ils élevent plusieurs parties des plus pures de leurs sujets, lesquelles venant à se rencontrer avec ces

principes, dans une juste proportion, ils en forment une espece de semence ou d'œuf; dans lequel reprenant la combinaison, & l'union qu'ils avoient dans la vie des animaux, ils y reprenent le même mouvement; ils y tracent les mêmes passages, & y forment ainsi les parties, le corps & la vie de ces animaux. Ce sont aussi ces animaux que quelques Auteurs ont voulu mal à propos être une des causes de la gangrene; parce qu'ils s'étoient imaginez, que ces vers avoient de si bonnes dents, qu'on leur devoit attribuer tout l'effet de la corrosion ou du rongement, qu'on remarque dans cette maladie.

CHAPITRE III.

Des signes de la Gangrene.

APrez avoir prouvé par toutes les causes de la gangrene, qu'elle est produite par un sel volatile fort acre & fort brulant, il me reste à prouver la même chose par ses effets, par ses remedes,

& par ſes ſignes, ordinairement diverſés en antecedans & conjoints, dont quel ques-uns en ſont inſeparables.

Je commence par les premiers ; & dis qu'ils conſiſtent dans une couleur tantôt tirant ſur le rouge, tantôt ſur le pourpre, dans une grande pulſation, & un ſentiment, ou de chaleur, ou d'ardeur avec dureté dans la partie ; qui de rouge devient pâle, de legere peſante, & du dure ſi mole que le derme ſe ſepare ſouvent de l'epiderme. Elle devient encore plombée, livide, ou noire, puante, privée de mouvement & de ſentiment;& accompagnée d'un petit pouls frequent, ou ſi languiſſant, que quelquefois le Syncope s'enſuit.

Ces derniers ſignes ſont ceux que j'ai appellez conjoints ; qui marquent la gangrene confirmée ; dont quelques-uns en ſont inſeparables ; & ſur tout la pâleur, la noirceur, & la privation du ſentiment.

Il n'y a pas un de ces ſignes, qui ne prouve la definition que j'ay donnée de la gangrene juſte, & les cauſes que j'en ay raportées veritables. Je vais pour cela les parcourir tous un par un : je commencerai par les premiers, qui ſont la couleur rouge, ou pourprée, qui paroit dans la partie un peu avant la diſſipation de l'eſ-

prit ; & je dirai qu'elle eſt produite par la trop grande exaltion de celui cy ; qui y cauſe la couleur vermeille; de même que dans le ſang, lors qu'il coule goûte à goûte hors des vaiſſeaux. En effet ſi ce ſang paroît rouge, c'eſt ſeulement à cauſe que la partie nitreuſe de l'air, ayant aſſez de tems pour le penetrer dans toutes ſes particules, y exalte l'eſprit & le ſoulfre ; & le fait ainſi, bon ou mauvais, paroître de cette couleur. Cependant comme l'eſprit ne peut pas, à cauſe de ſa grande ſubtilité, ſe conſerver long-tems dans cette forte élevation ſans ſe diſſiper beaucoup, le ſoulfre & le ſel y dominent bien-tôt à ſa place. Et c'eſt auſſi leur domination qui rend inſenſiblement la partie de rouge pourprée, & de pourprée tirant ſur le pâle, ou ſur la couleur de plomb. C'eſt elle encore qui y excite un ſentiment, ou d'ardeur, ou de chaleur; & que comme il a été dit, provient plûtôt de l'acrimonie du ſel lexivieux, que de cele de l'acide. C'eſt elle enfin, qui fait devenir la même partie de pâle noire, de dure molle & ſans ſentiment ; dont la corruption & la puantur ſe communiquent d'abord aux parties, qui l'avoiſinent, au ſang & au cœur, ſi l'on n'a bien tôt recours au remedes pour l'empêcher. Et tout cela,

joint à la noirceur, qui y survient, marque non seulement l'exaltation d'un soufre & d'un sel extraordinairement acre & brûlant : mais un principe ou un sel si volatile, que si l'on n'arrête vitement sa grande agitation, & sa subtilité, il s'étend bien tôt jusques aux parties les plus éloignées, pour y exciter la gangrene.

Quand à l'humidité & à la molesse, qui survienent encore à la partie gangrenée à la place de l'esprit, elles proviennent de ce que cette partie se trouvant sans action, elle ne peut pas renvoyer les humiditez, qui y sont transportées à l'occasion de la circulation du sang & de la lymphe; ce qui fait qu'elles achevent d'y éteindre la chaleur naturelle.

Cette verité est confirmée, en ce que s'il arrive, que la gangrene survienne aux extremitez du corps, comme au bout, ou du nez, ou des doigts, elle est ordinairement accompagnée de sechereſſe. Et c'est à cause que la circulation des humeurs ne se fait pas si facilement dans ces parties que dans les autres; & qu'elles sont plus éloignées du cœur, & plus dépourveuës de chair, dont la molesse y rend la circulation plus facile.

Nous voyons, par la même raison, que

les arbres se pourrissent ou se gangrenent plus facilement dans leur tronc, qu'ils ne s'y sechent; & qu'aucontraire ils se sechent plus souvent dans leurs branches, qu'ils ne s'y pourrissent ou gangrenent. La raison est, que le suc de la terre circule plus comodement & en plus grande quantité dans le tronc des arbres, que dans leurs branches; parce que celui là est plus ample & plus prez de la terre pour le recevoir, que non pas les autres, qui en sont beaucoup plus éloignées; & qui n'ont pas les pores si grands pour y donner passage aux humiditez terrestres & grossieres. De la vient aussi, que la petitesse des mêmes pores y laissant seulement passer les particules les plus pures, & les plus subtiles de la terre, de l'eau, du sel & du soulfre, mais principalement celles de l'esprit, elles y composent toutes ensemble une si juste proportion ou combinaison qu'elles en forment les fleurs, les fruits & les graines. La semence des animaux se forme aussi à peu prez de même: car elle passe & repasse, pour la même fin, par des chemins, par des conduits & de recoins fort étroits, & assez éloignez du cœur.

Je ne parlerai pas en particulier du

pronoſtic de la gangrene ; parce qu'on le peut tirer avec aſſez de facilité de la nature des parties affectées, des ſignes déja marquez, & des cauſes, que j'en ay rapportées. Il paroit même que ſi elles ſont fort violentes, malignes, ou compliquées, la gangrene eſt ſouvent mortelle ; & que ſi les ſignes la marquent tout à fait confirmée, le meilleur remede eſt celui de l'amputation. Cela m'oblige auſſi preſentement, allant paſſer aux remedes, à la regarder non ſeulement comme complete & incurable ; mais comme incomplete, & ne faiſant que commencer, ou dans un état propre à recevoir gueriſon ſans l'amputation. Et elle eſt de cette nature, lorſque les muſcles ſont encore aſſez entiers ; que les nerfs ne ſont que peu, ou point offencez, qu'il n'y a pas de jointure découverte, que le ſujet eſt bon, & que la partie n'eſt pas garnie de beaucoup de chair.

CHAPITRE IV.

Des remedes de la Gangrene.

IL ne me reſte preſentement, qu'à prouver par les remedes, qui gueriſſent la gangrene, qu'elle eſt produite par un ſel volatile, acre & lexivieux, par le défaut d'eſprit, & par celui de la circulation du ſang. Cela eſt d'autant plus important, que ce ſont les cauſes les plus immediates de cette maladie, & qu'elles n'avoient pas encore été remarquées par perſonne. Pour les autres cauſes plus éloignées, je ne les raporterai pas ici en particulier; parce qu'on pourra les prendre de celles que j'ai ci-devant marquées.

Je ne m'attacherai pas non plus, à donner une formule exacte des remedes, n'y à établir un regime de vie particulier: à cauſe que les perſonnes un peu éclairées pourront aſſez tirer l'un & l'autre de ce que j'en ay dit juſques ici, & de ce que j'en dirai dans la ſuite. On pourra encore les prendre du Tome du corps de Mede-

cine, des œuvres de Monsieur Courtin, ou de plusieurs autres auteurs qui en ont traité asses au long. Il faut cependant se souvenir toujours de ce passage de Galien, où il dit fort à propos * sur ce sujet que la Medecine n'a point de bon, ou d'efficace remede, quoi que experimenté, qu'à condition que si le regime de vie ne lui est pas favorable : il ne lui soit pas du moins contraire. *Nullum tamen efficax remedium habet medicina, quod solitum auxilium afferre queat, nisi ei victus ratio prosit, aut saltem non resistat.*

Je dis donc, pour venir aux remedes, qu'ils sont ou fixes & lexivieux ; ou acides & ensemble fixes. Les premiers sont les lexives faites avec les sels de figuier, de sarmant, de chêne, la chaux vive, & plusieurs autres de cette nature ; lesquels étant tous fixes, & semblables à la chaux, qui fixe toûjours & détruit le sel volatile, selon que l'experience nous l'apprend, ils le doivent aussi détruire & fixer. Mais parce que ces remedes sont lexivieux, de même que l'est le sel qui produit la gangrene, ils ne détruisent pas sa cause en toutes manieres, comme les suivans ; qui

* *Lib. de ther. pamphiliano dicato.*

se trouvent au contraire acides & ensemble fixes.

Ceux de cette nature sont le vinaigre imperigné de beaucoup de sel commun, que j'ai experimenté être fort efficace, quoi que un des plus communs. On estime aussi l'huile de vitriol & de soulfre, le verdet ou vitriol du cuivre, qui entre dans la composition de l'onguent Ægiptiec, & le sublimé corrosif dissout avec l'eau de chaux. Tous ces remedes sont fort bons; mais principalement ce dernier, si l'eau de chaux est bien troublée par la dissolution du sublimé; dans lequel le mercure sert de vehicule aux sels acides pour les rendre plus penetrans.

Ces remedes renferment une grande partie des plus efficaces qu'on ordonne contre la gangrene même confirmée; qui comme fixes, & la plûpart acides, temperent & fixent le sel volatile, acre & lexivieux de la gangrene; mais sur tout ceux, qui par leur acidité adouciſſent, devorent ou concentrent ce que ce sel a de lexivieux, & de plus acre, en même tems que par la fixation de leur substance, ils rendent fixe celle du même sel volatile.

Si l'on se souvient, comme j'ai dit, que l'esprit vital manque toûjours dans la par-

tie gangrenée, & que cela augmente par accident l'acrimonie du sel volatile, on connoîtra que les remedes cordiaux, les corroborans, les antidotes & l'eau de vie y seront aussi fort utiles; non seulement à cause qu'ils remettent les forces, mais parce qu'ils combatent la malignité qui l'accompagne souvent; & qu'ils contribuent beaucoup à remettre la circulation du sang en la maniere que je l'expliquerai dans la suite de ce Chapitre.

Les escarifications sont pareillement d'ordinaire necessaires dans cette maladie; parce qu'elles donnent passage par leurs ouvertures au sel volatile, & l'obligent à determiner son mouvement du dedans au dehors. Elles évacuent encore le sang qui croupissoit & se gangrenoit dans la partie, & qui infectoit le reste du corps. Elles profitent enfin, en ce que le sang, qui s'y arrête & qui s'y caille, reprend plus facilement sa circulation par l'air qui lui est communiqué par ces ouvertures. La raison en est évidente; en ce que la partie nitreuse de celui-ci, subtilisant le sang qui s'y étoit épaissi, ou qui n'y pouvoit pas circuler, fait qu'il passe plus avant, & qu'il recouvre sa circulation ordinaire par la subtilité que cette partie nitreuse lui a commu-

* *A Paré lib.* 11. *tract. de gangr.*

niqnée. Auſſi le fait-elle encore circuler de même, dans les poulmons & dans le cœur ; dans leſquels elle entretient une chaleur douce en l'y ſubtiliſant, & comme allumant de même, & à proportion qu'elle allume & entretient le feu dans le foyer.

Tout cela ſe confirme, en ce que nous experimentons que nous ne pouvons vivre que dans un air bien temperé par une juſte proportion de cette partie nitreuſe : En effet ſi elle y manque nous tombons ſouvent en défaillance, comme il arrive, quand nous ſommes dans de grandes aſſemblées & en des lieux clos, tels que ſont les Egliſes. La raiſon eſt que la partie nitreuſe de l'air étant alors conſumée par l'attraction, ou par la chaleur excitée par la multitude de ceux qui y reſpirent, & n'étant pas reparée par l'air du dehors ; le ſang qui vient dans le cœur & dans le poulmon accompagné ſouvent d'un chyle encore crud & indigeſte, ne peut pas s'y fermenter, s'y allumer ou s'y ſubtiliſer aſſez pour bien circuler. Cela nous fait auſſi tomber en pâmoiſon, ſi nous n'agitons d'abord l'air pour le renouveller en quelque maniere par ce moyen, ou ſi nous ne ſortons vîte dehors, pour en reſpirer un plus pur, plus temperé, & plus nitreux. Que ſi cette partie nitreuſe

est tour à tour trop abondante dans l'air, nous manquons tout au contraire de respiration. Nous experimentons cet effet, quand nous sommes montez aux sommets des plus hautes montagnes ; puisque nous n'y pouvons respirer librement, sans tenir toujours proche de la bouche, & du nez une éponge imbibée de beaucoup d'eau ; afin qu'épaississant par ce moyen l'air que nous y respirons trop subtil & nitreux, il ne rarefie & ne subtilise pas tant le sang dans les poulmons ; qui ne sçauroient avoir autrement le mouvement libre & necessaire, tant pour la respiration que pour la circulation.

C'est aussi par la même raison que le feu brûle davantage, & se conserve mieux dans un air pur & nitreux, que dans celui où le nitre est dissipé par les ardeurs du Soleil, ou par l'artifice. De là vient pareillement que ceux qui portent perruque, s'ils n'ont pas la tête chaude, ont plûtôt les cheveux blancs, que ceux qui n'en portent pas ; Car comme elle empêche la communication des particules nitreuses de l'air, elle fait que la tête s'entretient humide, & par consequent froide & propre à produire la blancheur des cheveux, & à exciter la fluxion : bien qu'on pretende souvent la

prevenir par ce moyen.

Mais pour revenir au reste des remedes de la gangrene, un desquels est le cautere actuel, qui se fait avec une fer rougi au feu; je dis qu'il sera assez utile en quelques occasions, si l'on le fait penetrer jusqu'à la partie vive pour la cauteriser, & pour resoudre & consumer le sel volatile de la gangrene, comme il consume la chair gangrenée, & les atomes de la malignité dans les lieux pestiferez, & dans les morsures des chiens enragez. L'efficace de ce remede a aussi obligé nos Anciens Medecins à établir sur ce sujet le suivant axiome, *Quæcumque non sanant medicamenta, ea ferrum sanat, quæ ferrum non sanat ea ignis sanat, & quæ ignis non sanat; ea incurabilia esse oportet.*

Aprés avoir rapporté les remedes les plus efficaces, que nos Anciens & nos Modernes ordonnent pour guerir la gangrene, pour reparer la dissipation de l'esprit, & remettre la circulation du sang : Aprés avoir prouvé par la nature de ces remedes, qu'elle est causée par l'acrimonie du sel volatile & lexivieux, & que celui-ci est encore souvent produit par le deffaut de la circulation de la masse sanguinaire; Il me reste à faire quelques observations sur les in-

dications qu'on doit prendre de ces deux nouvelles causes.

La premiere demande, comme on le peut inferer de ce que j'ay dit ci devant, tous les remedes qui peuvent fixer le sel volatile, & en même-tems adoucir l'acrimonie du même sel lexivieux ; tels que sont tous les acides fixes, de quelle nature qu'ils puissent être. Et pour ce qui regarde la seconde cause, comme elle precede la premiere, il faudra aussi faire preceder les remedes pour la prevenir ; lorsqu'il y aura sujet de la craindre.

De cette nature seront tous ceux qui pourront remettre la circulation du sang dans les parties menacées de gangrene, ou qui avoisinent celle qui est tout à fait gangrenée : car à l'égard de celle-ci la mort l'y rend impossible. Ainsi comme j'ay fait voir au long, que plusieurs differentes causes empêchent le sang de bien circuler, il faudra se servir des remedes externes ou internes, qui pourront les emporter, les diminuer, ou les combatre suivant qu'ils seront indiquez par la diverse nature de ces causes, que j'ay ci-devant rapportées au long. Cela n'empêchera pas neanmoins d'en repeter ici quelques-unes des plus importantes pour la pratique ; & particulie-

rement celles qui n'ont pas été obſervées par ceux qui en ont écrit.

On remarquera pour cet effet, que quand on aura ſujet de craindre que la gangrene ne ſurvienne à une partie pour avoir été trop expoſée au froid, ou pour être trop enflée & tenduë par le ſang qui s'y épaiſſit, s'y coagule, & qui y perd ſa circulation, ou par d'autres cauſes que je marquerai dans la ſuite; il faudra la ramolir, l'adoucir, & tâcher en même-tems de penetrer, de diſſoudre, & de remettre ce ſang dans ſa conſiſtence naturelle pour le faire mieux circuler. Et cela s'executera par le moyen des cerats fort liquides lavez avec du vinaigre; dans leſquels on diſſoudra un peu de camphre, au double de ſel nitre purifié, & quelque once de ſuc de plantain mêlé avec une pincée de poudre d'eſcordium.

J'ay experimenté en cette occaſion, avec un heureux ſuccez, les cataplaſmes faits avec quantité de limaçons, ſouvent appliquez & renouvellez ſur la partie malade; principalement quand elle eſt menacée de la gangrené par de longues, ou de grandes fluxions; ou inflammations. Et cet effet ne peut provenir que des parties douces, molles & nitreuſes, que les limaçons

cons renferment ; à cause qu'elles ramollissent la partie, qu'elles y penetrent, y subtilisent, & y dissolvent le sang pour le remettre par ce moyen dans sa circulation ordinaire.

Mais afin que tous ces remedes ayent un heureux succez, il faut les renouveller si souvent, qu'on ne leur donne jamais le tems de devenir secs sur la partie ; & suivre à proportion, de même l'indication des autres causes ci-devant marquées, qui peuvent encore preceder celles-ci. Car si l'on fait reflexion, sur ce que j'ay dit, que les grandes inflammations arrêtent le sang dans sa circulation, on jugera que ces maladies sont encore produites par le deffaut de la même circulation, que d'autres causes ont produit ; & qu'il devient toujours plus grand à proportion que les inflammations augmentent : auquel il faut par consequent remedier le premier. C'est aussi le conseil que Vallesius nous donne, en disant tres-à propos sur ce sujet *lib. Meth. Med. à causa magis antecedenti semper incipienda curatio* ; c'est à dire, qu'il faut toujours commencer la curation d'une maladie par la destruction de sa premiere cause.

C'est aussi par le moyen de ces remedes, & de ceux qui suivent, qu'on pourra

prevenir & guerir souvent, non seulement la gangrene qui commence, & celle qui est déja confirmée ; mais toutes les maladies externes produites par le deffaut de la circulation ; qui sont en tres-grand nombre, selon que je l'ay fait remarquer dans le second Chapitre de ce Livre.

Pour ce qui regarde le secours des remedes internes, qu'on doit donner pour satisfaire à ces deux nouvelles indications, principalement quand elles sont prises des causes internes, l'usage des poudres des yeux & des pieds des écrevisses de riviere ; & celui des perles, des coreaux, des coquilles luisantes, de corne de cerf, d'yvoire, des dents de sanglier, ou des semblables alkalis sera, tres-favorable. Mais ce n'est qu'à condition qu'ils soient naturels, doux & temperez, comme ceux-ci, & qu'on ne les aura point dissouts avec quelque acide, selon la coûtume, qu'on pratique assez communement dans la methode Galenique. Et c'est parce qu'on n'examine pas assez la nature des maladies, ou celle des remedes ; quoi que leur curation ou leur palliation dépende toujours de cette connoissance.

Cependant comme j'ay dit, que le sang cesse de bien circuler, lorsqu'il est trop

épaiſſi ou coagulé par la domination des ſels acides, ou par la viſcoſité des flegmes qui lie trop ſes parties enſemble, & que le deffaut de la circulation y produit la diſſipation de l'eſprit; on remarquera que tous ces remedes concentreront & tempereront, par leur ſel alkali & volatile, tous les ſels acides; même les lexivieux fixes, lors qu'ils produiſent le même effet par la precipitation qu'ils peuvent faire dans la maſſe du ſang. On remarquera encore, que comme leur ſel alkali eſt volatile, doux & temperé, & ainſi ſemblable à celui qui donne & qui conſerve la vie & l'eſprit à toutes les parties du corps, il n'inciſera pas ſeulement la viſcoſité du flegme, mais il contribuera à remettre l'état naturel, ou l'eſprit vital des mêmes parties, tant liquides que ſolides; qui commence à y manquer dés qu'elles ſont menacées de gangrene.

Cependant comme les maladies du cœur, & beaucoup d'autres dépendent auſſi du deffaut de l'eſprit vital, du dereglement de la circulation & de la viſcoſité des humeurs, bien ſouvent produite par la domination des acides; & que ces maladies ſont combatuës par les alkalis doux & temperez, en la maniere qui vient d'être

expliquée; il s'ensuit qu'ils sont avec raison appellez cordiaux; bien qu'on ne leur ait donné ce nom qu'à cause que l'experience a fait connoître qu'ils étoient favorables aux affections du cœur.

Il faut cependant observer, que si je viens de dire de ne mêler pas les sels alxalis avec les acides: qu'on pourra neanmoins quelquefois se servir des uns & des autres séparement; comme quand il faudra inciser un flegme trop visqueux. Je dis séparement, parce qu'il faudra toujours, quoi qu'on donne des acides, faire prendre des alxalis temperez: tels que je viens de marquer; puis qu'ils satisfont à cinq indications tirées de la division des deux premieres causes internes, & de leurs subdivisions. Et ces indications consistent à reparer l'esprit vital, à remettre la circulation du sang, à inciser ou subtiliser la viscosité du flegme, & celle des autres humeurs; & à radoucir l'acrimonie du sel lexivieux, qui cause immediatement la gangrene.

On doit encore inferer de ce que je viens de dire, qu'il faudra éviter, autant qu'il sera possible, de n'appliquer pas les remedes de la partie gangrenée sur celles qui ne le sont pas: tout de même qu'on n'appliquera pas ceux de celles-ci sur l'autre, à

moins qu'elle soit accompagnée de sécheresse. Car en ce cas ils y seront plûtôt favorables que nuisibles, par les raisons que j'en ay ci-devant marquées. Cette methode s'accorde même avec le sentiment de Galien; puis qu'il ordonne de n'appliquer pas des remedes humides ou ramolliſſans sur la partie sphacelée, à cause de sa molesse.

La gangrene enfin arrêtée par le secours de ces remedes, se connoit quand il se forme, & paroit tout à l'entour un cercle vif & rouge avec une matiere loüable, & une espece de separation de la chair vive d'avec la morte. Et alors il faudra se servir des mundicatifs, tels que sont ceux qu'on appelle de *succo apii*; & qu'on fait avec la myrrhe, l'aloës, les digestifs, ou semblables; qui détergent & incarnent l'ulcere, dont la methode & la connoissance sont si communes, qu'il n'est pas necessaire d'en parler ici en particulier.

Il ne sera pas neanmoins inutile d'observer en general, qu'en cas qu'on se serve des plumaceaux, ou des tentes pour ouvrir, déterger, remplir ou dessécher l'ulcere, que la gangrene laisse; il faut faire en sorte, qu'ils soient legers, & qu'ils ne compriment pas beaucoup la partie malade; à

cause qu'en la pressant, ils empêchent ou retardent la circulation de la masse du sang. Cette remarque me paroit fort importante; parce que le deffaut de sa circulation pourroit entretenir, ou faire renaître la gangrene; & y exciter par ce moyen une nouvelle chaleur, la douleur, l'acrimonie, la fluxion, & l'inflammation.

Si l'on se souvient de ce que j'ay dit sur ce sujet touchant les causes de cette maladie, on connoîtra d'abord que les uns ou les autres de ces accidens y surviendront indispensablement. Je ne puis aussi, convaincu de cette raison, approuver la pratique de la plusparт de ceux que j'ay vû exercer la profession de Chirurgie, qui ne sçauroient traiter la moindre playe, de quelle nature qu'elle puisse être, sans en comprimer beaucoup le dedans & le dehors, avec quantité de plumaceux ou de tentes extraordinairement grosses, parce qu'ils les y pressent & enfoncent presque autant qu'ils peuvent: ce qui redouble le mal, & en augmente la douleur par la raison que j'en ay donnée.

La methode en seroit plus seure, plus courte, & * moins douloureuse de faire plûtôt une incision, s'il faut agrandir l'ou-

* *A Paré dans le lib. 12. des playes.*

verture de la playe que de l'inciſer tous les jours de nouveau, en y enfonçant de grandes tentes, ou en la rempliſſant & affaiſſant de plumaceaux extraordinairement preſſés : qui à cauſe des raiſons que je viens d'en donner, n'excitent pas ſeulement de grandes douleurs ; comme Galien & * A Paré l'ont obſervé, quoi qu'ils ignoraſſent la circulation ; mais qui produiſent tous les accidens ci-devant marquez. Cela fait auſſi qu'il arrive la même choſe, dans ces occaſions, que dans les playes des cauteres ; qui rendent toûjours du pus, & qui ne ſe ferment jamais, tant qu'on y laiſſe la bale dedans : parce qu'elle empéche les chairs de s'y joindre, quelle y interromp le mouvement de la circulation, & qu'elle y produit par ce moyen, une ſuppuration continuelle.

On répondra ſans doute que ſi l'on ne ſe ſert pas des tantes & des plumaceaux, le pus ſe ſejournera dans les ſinus des ulceres; qui les rendra plus rebelles ou plus facheux. Je ſçai neanmoins, qu'on pût alors avoir recours à d'autres remedes, qu'il n'eſt pas neceſſaire de rapporter ici, parce qu'ils ſont aſſez connus à ceux qui ont un peu de capacité & d'experience; & que je ne laiſſerai pas d'en marquer quelques-

uns des plus considerables dans la suite. L'on doit cependant se souvenir, que si l'on juge le secours de tels remedes fort necessaire, de les menager de la maniere qui a été marquée; c'est à dire, qu'il faut sur tout prendre garde de ne comprimer si fort la partie, qu'au lieu d'y faire circuler le sang, on ne l'y retienne pour en augmenter l'abondance du pus, si l'on n'en augmente les accidents, ou si l'on n'en fait survenir de nouveaux.

Tout cela se concevra plus facilement, si l'on fait reflexion, que le sang fait plus d'effort pour passer des arteres dans les parties ou dans les muscles, qu'il n'en fait pour sortir de ceux-ci, & s'en revenir par les veines. Cette raison, jointe à celle de la pesanteur du sang, fait aussi qu'on est beaucoup plus soulagé dans les fluxions ou dans les autres maux externes, de tenir la partie malade plus élevée s'il est possible, que n'est cele d'où elle reçoit le sang. Et cette experience confirme ce que je viens d'établir en faveur de la circulation du sang, dont je vais parler plus amplement, puis que je m'y trouve insensiblement engagé.

Il est vrai que tout le monde sçait la circulation du sang; & qu'il ne se trouve

pas une personne de bon sens, qui l'examine, sans la croire veritable : mais je connois peu de gens qui s'avisent d'en profiter, & qui en fassent l'application, & l'usage necessaires pour la pratique.

Qu'on fasse reflexion sur l'experience journaliere, qui nous apprend, qu'une infinité de playes, dans la chair, gueriſſent sans suppuration, par l'application de divers baumes ou d'huiles balzamiques, aprés avoir réuni & aproché leurs levres, autant qu'il est possible ? Qu'on prene garde sur ce qu'infinité de femmes, sans methode, n'y doctrine, gueriſſent sans tentes n'y plumaceaux, en peu de tems, & sans douleur, des abcez ou des apostumes assez facheux : Et c'est tantôt avec du digestif & du basilicum mélez ensemble, & tantôt avec des baumes ou ongants faits avec l'huile, le sucre, le miel, le vin & la sauge ; en appliquant, dessus la partie malade, de l'huile rosat, ou des cerats fort fluides. Qu'on fasse encore reflexion sur toutes ces choses ? Et on connoîtra, par la nature de ces remedes, par celle de ceux même qu'on ordonne communement dans la methode Galenique, & par les effets des uns & des autres ; qu'ils ne gueriſſent qu'à cause, que contenant beau-

coup de particules huileuſes, ſulphureuſes, ſalines & volatiles, celles-ci remettent la circulation du ſang; parce qu'elles le penetrent, qu'elles ramoliſſent la partie avec les matieres qui y ſont renfermées; & qu'elles temperent en même tems, par leurs ſels alkalis ou lexivieux, l'acidité des matieres purulentes ou putrides; qui y a été produite par le defaut de la circulation.

Il n'y a auſſi perſonne, qui ne ſcache que les uns & les autres de ces remedes ſont principalement compoſés de goummes, de beaumes, d'huiles, de cires & de diverſes preparations du plomb, comme la cereuſe, le minium & la litarge: qui renferment tous les qualités que je viens d'en marquer. Car leur principale vertu conſiſte à temperer lacidité de la ſuppuration des abcés, & à y remettre la circulation de la maſſe du ſang, en la maniere qui en a été cy-devant expliquée.

De plus comme j'ay déja montré que la corruption de la gangrene provient ordinairement d'un ſang, qui pour ne circuler pas, diſſipe ſon eſprit; & qu'enſuite le ſoulfre, dominant ſur lui, éleve le ſel, & le rend lexivieux acre & corroſif: J'ay enſeigné en même tems, que la pourriture

ou la suppuration des apostumes, étant toûjours accompagnée de la solution du continu, étoit pareillement causée par l'interruption de la circulation du même sang. J'ay fait voir encore, que celle cy en dissipant ou fixant l'esprit, fait que le sel domine sur lui, mais non pas le soulfre, comme dans la gangrene; & qu'ensuite l'esprit se trouvant inferieur au sel, l'exalte & le rend par ce moyen acide pour en causer la suppuration. J'ay fait voir enfin, par la comparaison du lait, & des vins aigris, comme quoi cet esprit, qui n'y est que comme fixé, peut reprendre, principalement dans le commencement, le dessus sur le sel: de même qu'il le répend dans les inflammations, lors qu'elles gueriss.nt sans supurer; & que le sang recouvrant alors sa circulation, elles se terminent par la voye de translation ou de resolution, & non par celle de suppuration.

Mais pour rendre encore la matiere de la suppuration & des accidens qui l'accompagnent; aussi intelligible qu'elle est importante; je dirai en peu de mots, que le sang qui sejourne quelque tems hors des vaisseaux sans circuler, se trouve en la maniere cy devant expliquée, dominé par l'acide; & que cet acide le change sou-

vent en pus. La raiſon eſt, que la maſſe ſanguinaire renferme naturellement, ſelon que je l'ai cy-devant prouvé, trop de ſel alkali ou lexivieux, pour devenir d'ailleurs acide dans la partie où elle eſt extravaſée, ſans que cette acidité ne ſoit enfin combatuë par ſon ſel alkali; ſans qu'ils produiſſent tous deux, par la fermentation qu'ils lexcitent, beaucoup de douleur, de tenſion ou d'inflammation; & ſans que ce qui s'y trouve de plus ſubtil s'y évapore, & que ce qu'il y a de plus acre ou groſſier ſi adouciſſe & s'y precipite, pour en compoſer immediatement la matiere du pus.

Cette verité ſe juſtifie ſi clairement, tant par les accidens qui precedent ou qui accompagnent la ſuppuration, que par la nature de tous les remedes qu'on met en uſage pour la combatre & pour emporter ſa cauſe, qu'il n'eſt pas neceſſaire de l'eclercir d'avantage. Je dirai neanmoins, qu'on peut à peu prés obſerver un pareil effet dans la preparation du lait virginal, compoſé avec le vinaigre & la litarge. Car l'alkali, qui abonde dans celle-ci, ne fait pas ſeulement fermenter le vinaigre, qui a beaucoup de raport avec le ſang extravaſé; mais il adoucit parfaitement ſon acidité: & l'un & l'autre ſe precipitent enſemble,

en

en rendant la liqueur, comme ils rendent celle du sang, plus épaisse qu'elle ne l'étoit auparavant, & en changeant la rougeur en blancheur à proportion qu'ils changent l'acrimonie en douceur.

Si quelque partisan de Galien replique maintenant, qu'un sel acide ne doit pas être la cause de la suppuration dans les abcés; puisqu'on méle souvent des acides dans les remedes qu'on met en usage pour les guerir. Je répons que cela se peut faire quelquefois par accident: & principalement quand il faut inciser quelque matiere fort gluante ou grossiere; t'elle qu'est un pus fort épais & visqueus; ou l'acide ne combat pas ainsi la cause de l'apostume; mais seulement la viscosité, qui en est en ce cas un accident.

S'il m'est cependant permis de me servir en même tems de la raison des Medecins Galenistes; & de la leur opposer; je dis que la chaleur, la pourriture ou l'intemperie chaude, qu'ils prenent pour la cause des apostumes, devroit être augmentée par les remedes dont ils se servent pour les traiter, à raisoner simplement sur leurs principes; puis qu'ils ne sçauroient disconvenir qu'ils ne soient chauds. L'on n'en doutera même pas, si l'on examine la plus

part de ceux que je viens de décrire : & l'on sera par consequant obligé d'avoüer, que selon cette Doctrine, ils seroient plus nuisibles que favorables à leur guerison.

Cette contradiction manifeste destruit en cette occasion leurs principes, & confirme en même tems ceux que j'ay établis concernant la nature des abcés, puis que je viens de faire voir, qu'ils ne s'acordent pas, comme les miens, avec le bon effet des remedes qui operent leur guerison.

Bien que toutes ces observations n'appartienent pas tout à fait à ce sujet ; je n'ai pas laissé de les y rapporter, parce qu'elles m'ont paru assez considerables, & assez nouvelles. L'avantage qu'on tire pour la pratique des nouvelles découvertes & des observations singulieres, doit ce me semble donner cette liberté, principalement quand elles sont importantes, & qu'elles entrent dans la matiere sans la couper. Aussi comme l'on n'a pas encore bien éclairci les consequences & les avantages qu'on peut tirer pour la pratique, de l'interruption de la circulation du sang, c'est principalement en cette occasion que je me suis un peu étendu, quand elle s'est presentée.

Pour ce qui regarde la matiere de cet

essai en particulier, je l'aurois reduite dans un ordre plus reglé, & dans une methode plus exacte, que je n'ai fait: mais comme je ne l'ai mise en avant, que pour répondre à la proposition que Mrs. de l'Academie de Medecine ont faite; lorsqu'ils ont demandé une nouvelle explication de la Gangrene; J'ai crû que je ne devois pas en traiter plus au long; n'y y rapporter que les choses les plus nouvelles, & les plus importantes. C'est pourquoi je finis ce traité sans parler même de l'amputation de la partie gangrenée; parce qu'il me semble qu'on ne peut rien ajoûter de nouveau à la methode, que nos anciens & nos modernes en ont donnée, pour en bien faire l'operation. Il ne sera pas neanmoins inutile de finir cet essai par une observation, sur ce qui a été dit de la privation du mouvement de la partie gangrenée.

Elle consiste à remarquer, quelle se peut mouvoir encore qu'elle soit tout à fait morte; à cause des extremitez, ou des tendons des muscles, qui sont attachez quelque fois d'un bout à une partie vive, & de l'autre à une morte. De telle maniere qu'on n'en doit pas differer pour cela l'amputation, si la partie se trouve entierement gangrenée, & sans les conditions qui ont

été ci-devant marquées dans le pronostic ; où je renvoye le Lecteur, pour decider de l'état & du destin, qui donne la vie, ou qui cause la mort, *mors ultima linea rerum*

METHODE SINGULIERE Pour conserver la santé, & pour prevenir & guerir la plus part des maladies ; ausquelles nous sommes sujets.

CHAPITRE I.

De la santé en general, & de quelques remarques pour l'intelligence de cette matiere.

TOut le monde a recours au Medecin, lors qu'on est malade ; mais personne ne l'appelle, lors qu'on est en santé. Quand on a la santé, on ne croit jamais la perdre ; & on l'oublie si fort, qu'on songe

toûjours moins à la conſerver, qu'on ne ſonge à la moindre de ſes affaires.

Un procez mal fondé, une paſſion dereglée, un intereſt particulier, une fole inclination, un plaiſir, une imagination, ou une bagatelle, ſont le plus ſouvent toutes nos occupations. Enfin nous travaillons plus à toute autre choſe, qu'à celle de la ſanté; bien qu'aprés le ſalut, elle ſoit plus conſiderable que tout autre affaire : & qu'on doive par conſequent toujours la preferer aux couronnes, aux Sciences, aux honneurs & aux richeſſes.

La ſanté eſt donc le premier & l'unique bien de ce monde : & comme ſans lui tous les autres nous ſont inutiles; l'on peut avec lui, non ſeulement ſe les rendre tous utiles & agreables; mais acquerir même ceux que nous n'avons pas, ſans qu'ils puiſſent tour à tour, nous procurer bien ſouvent la ſanté. Enfin avec quelque ſoin: avec un peu de regime, ou avec peu de choſe, bon & facile à prendre, l'on évite la plus part du tems une maladie, que beaucoup de remedes dégoutans & violens ont peine à guerir; qui nous ravit quelquefois la vie en peu de jours; ou qui devient à la fin incurable par ſa longueur.

Ces motifs ſont aſſez forts, ce me

semble, pour nous obliger à prendre plus de soin, que nous ne prenons, de nôtre santé. Ils sont encore assez considerables, pour réveiller nôtre esprit, nous porter à la recherche d'un si grand bien; & nous faire prendre garde, que peu de gens se sont avisez de traiter à fond une matiere aussi importante que celle-ci, de l'étudier avec application pour la bien connoître; & d'en faire un bon usage aprés l'avoir connuë.

Je vais maintenant faire de mon mieux pour suppléer à ces défauts: je vais m'instruire dans cette matiere, en instruire les autres; la pratiquer moi-même, & tâcher de la faire pratiquer à un châcun. Pour cela je proposerai d'abord, en quoi consiste la santé & la maladie; & dirai en peu de mots, que comme celle-ci est une disposition ou affection d'une ou de plusieurs parties, qui interromp le cours ordinaire des fonctions naturelles; l'autre est au contraire une disposition ou constitution naturelle de toutes les parties qui conserve & perfectione les mêmes fonctions naturelles, au lieu de les détruire.

Ciceron enseigne dans le 2. liv. de ses Offices, qu'un chacun se conserve en santé par la connoissance qu'il a de sa constitu-

tion, par le soin qu'il en doit prendre, par la sobrieté, & par la continence. Et Galien asseure, que pour joüir d'une parfaite santé, il faut reparer ce que nous dissipons, bien digerer les alimens que nous prenons, & ne laisser point croupir au dedans de nous les excremens que nous y engendrons. Ces manieres de raisonner font bien voir, en partie, & en peu de mots, en quoi consiste la santé : Mais comme cette maniere de la connoître, & de la conserver, me paroit un peu trop abstraite, pour la mettre en pratique, il faut tâcher d'en trouver quelqu'autre plus positive, plus claire, & plus sensible.

Il faut pour cela examiner les causes des maladies en general : Et ensuite pour les connoitre en particulier, il faut descendre dans chaque espece de temperament, n'ignorer ni les differentes qualitez de nos humeurs, ni la temperature des saisons & du climat que nous habitons, ni celle de l'air que nous respirons ; moins encore la nature des alimens que nous prenons, & celle de nos boissons, & des remedes dont nous usons par précaution. Il faut aussi observer la quantité & la qualité de nos excremens ; & sçavoir en quoi consiste l'excez & la moderation du sommeil, des veil-

les, du repos, & du mouvement tant du corps que de l'esprit. Il faut enfin avoir égard au deffaut de la transpiration, à l'âge, & au sexe: observer les quatre saisons de l'année, & sur tout prendre garde si l'estomach est bon ou mauvais. Car comme toutes ces choses renferment les causes de nos maladies, tant éloignées que prochaines, nous pourrons par leur connoissance les prevenir & les éviter plus facilement. Pour y réüssir avec moins de peine, je les diviserai en quatre especes differentes, aussi bien que les alimens; & ferai voir qu'on pourra combattre ou prevenir par chacune de celles-ci, la nature de chacune des autres.

On peut neanmoins pour une plus claire intelligence, reduire encore ces quatre especes des maladies en trois; dont les causes sont renfermées dans une idée plus generale, plus distincte & plus sensible. Elles consistent; à sçavoir la premiere dans le dereglement de la circulation du sang: la seconde dans l'acrimonie des humeurs; & la troisiéme, qui est une des plus considerables, dans le deffaut de la digestion ou coction des alimens. J'ay ci-devant expliqué les deux premieres, & j'expliquerai l'autre dans le troisiéme Chapitre de cette methode.

Il paroit par ce que je viens de dire que la connoissance de ces causes est tres-importante pour tâcher à bien ménager la santé, & à prevenir la maladie. Aussi comme elles renferment toutes les autres, je ne parlerai pas de celles-ci en particulier; d'autant que j'ay resolu d'abreger cette methode autant qu'il me sera possible. Cependant parce que la lecture n'en sera pas moins necessaire à ceux qui ignorent la Medecine, & la Phisique, qu'à ceux qui s'y connoissent; j'ay crû que je ne devois y traiter que des choses intelligibles aux uns & aux autres, & qu'elles y doivent être traitées fort succintement, pour n'abuser de leur patience, n'interrompre pas leurs occupations, & fournir une matiere utile & propre aux heures de leur recreation.

Que si Messieurs les Medecins disent que cette briéveté m'a obligé de supposer beaucoup de choses sans les expliquer. Je réponds, qu'on trouvera les plus considerables expliquées à fond, ou dans mon Traité des Fievres, ou dans celui-ci; & que pour les autres, je pourrois en rendre raison dans une autre occasion. Bien que d'ailleurs elles soient si faciles à connoître d'elles-mêmes, qu'une mediocre capacité y pourra facilement suppléer. C'est aussi la

methode qu'a pratiquée le grand Hypocrate, & qu'il nous a conseillé de pratiquer; en disant tres-à propos sur ce sujet, que l'art n'est que trop long, & que la vie n'est que trop courte. *Ars longa, vita brevis.*

Mais pour rendre maintenant cette matiere, toute courte qu'elle sera, fort claire & fort intelligible; il faut remarquer que pour l'expliquer, & y établir des fondemens solides, je me servirai plus souvent des termes & des principes des Modernes, que de ceux des Anciens. Il faut sçavoir encore que ces principes sont l'esprit, le soulfre, le sel, l'eau & la terre, desquels la Nature a été clairement expliquée dans le premier Chapitre du premier Livre; & que j'expliquerai plus souvent les questions, par leur moyen, que par celui des quatre premieres qualitez, ou de leurs diverses combinaisons. Aussi me seroit-il, sans cela, impossible d'établir des regles si essentielles, que celles que je pretends donner, pour bien ménager la santé.

En effet, si toutes mes experiences, & tous mes raisonnemens ne roulloient que sur la nature élementaire des quatre premieres qualitez, ils ne me découvriroient rien de particulier & de sensible, touchant plusieurs matieres tres-importantes à mon

ſujet : Ils me cacheroient même quantité de nouveaux moyens que je propoſerai pour éviter la maladie ; & ſe conſerver en ſanté. Ils m'obligeroient encore d'avoir recours au galimatias en pluſieurs occaſions eſſentielles : c'eſt-à-dire, de recourir aux vertus occultes, & d'expliquer une choſe obſcure par une plus obſcure, ſi je voulois faire ſemblant d'en donner quelque raiſon.

Cela n'empêchera pas neanmoins, que pour ſuivre la doctrine des Anciens autant qu'il me ſera poſſible, je ne me ſerve des principes des quatre premieres qualitez dans toutes les occaſions, où elles pourront ſatisfaire à quelques explications ; ſans avoir recours à ceux des Modernes, que quand elles n'y pourront pas ſuppléer. Cependant, comme en ce cas je ſerai ſouvent obligé de me ſervir de ceux-ci ; & qu'ils m'ont d'ailleurs dévelopé quantité de choſes tres-importantes ſur la matiere de ce Traité, j'ay crû que le titre que je lui ay donné de Methode ſinguliere, lui étoit convenable : d'autant plus que perſonne de ma connoiſſance n'en a encore traité de cette maniere.

Elle ſera ſi claire, qu'on en pourra faire la lecture aux heures qu'on voudra ; même quelquefois aprés le repas, ſans crain-

dre qu'elle nuise à la santé ; à cause qu'elle n'exigera pas une grande application d'esprit, pour en affoiblir la digestion. Qui que ce soit pourra encore mettre en usage les regles qui y sont contenuës, en pratiquer lui-même quelques-unes, & faire executer les autres à son égard par son cuisinier, ou par ses autres domestiques. Il pourra enfin sans peine en former un bon regime de vie, pour se conserver en santé, & prolonger le cours de ses années.

Qu'on ne dise pas maintenant, qu'un homme qui joüit d'une parfaite santé, ne doit pas se soûmettre à des regles particulieres pour la conserver : mais qu'il doit au contraire suivre son goût, son appetit, & ses inclinations ; boire & manger de tems en tems plus que d'ordinaire, se réjoüir avec ses amis, s'accoûtumer à l'exercice, au travail, & aux injures des saisons ; & supporter avec une égale tranquillité d'esprit, le bien & le mal, les disgraces & les prosperitez de la fortune ? Qu'on ne fasse plus aucune de ces objections ? J'avouë, qu'un homme, qui est d'une constitution robuste, ou qui n'a pas suffisamment des biens de la fortune pour subsister, à raison de moins ménager sa santé, qu'un autre qui est riche, & qui joüit d'une santé

fluete.

fluete. J'avouë encore, qu'il eſt avantageux de s'accoûtumer un peu à tout, de ne ſe pas trop d'orloter, d'agir, de ſe réjoüir, de manger & de boire; mais plus ou moins, ſelon nôtre differente complexion, & ſelon pluſieurs circonſtances que je marquerai dans la ſuite: pourveu neanmoins qu'on n'aille jamais juſques à l'excez; & qu'on ait aſſez de ſanté pour reſiſter au mouvement de toutes ces differentes actions ſans l'alterer.

Les Regles que je pretends donner, ne deffendent aucune de ces choſes: elles ne font qu'expliquer de quelle maniere il faut ſe gouverner dans toutes ces occaſions, pour ne pas tomber dans quelque maladie; & elles ne tendent qu'à trouver des moyens pour l'éviter, lorſque nous en ſommes menacez. Elles ſeront par conſequent d'un grand ſecours pour toute ſorte de perſonnes, de quelle condition, & de quelle complexion qu'elles puiſſent être. Mais comme je n'en ay traité juſques ici qu'en general, il me reſte d'en traiter en particulier. Pour cela je commencerai par l'explication des cauſes des differentes maladies, & par celle de la nature des divers temperamens: car la connoiſſance des unes & des autres ſera d'un grand ſecours pour mieux

comprendre les Regles que j'y dois établir, & pour les mettre plus facilement en pratique.

Cependant la methode, dont je me servirai pour expliquer toutes ces choses, ne sera ni affectée, ni accompagnée des graces du tems, qui sont celles d'un stile fleuri; parce que je pretends profiter du conseil de saint Augustin, qui dit tres-à-propos sur ce sujet: que c'est favoriser la folie & l'aveuglement des hommes, de s'attacher plus à plaire, par la politesse du discours; qu'à faire connoître la verité, & qu'à éclairer l'entendement, par des simples paroles.

CHAPITRE II.

Des causes des maladies en general, de celles qui proviennent de cinq differens temperamens en particulier, des signes qui accompagnent chacun de ces temperamens, & des remedes ou des alimens pour combattre les maladies qu'ils excitent : avec plusieurs remarques singulieres sur le temperament salin.

JE ne rapporterai pas ici en particulier, toutes les differentes causes des maladies, parce que je ne pretends pas en donner la curation. Outre que le détail de cette matiere appartient plûtôt à la partie de

la Medecine appellé Pathologie, que non pas à celle ci. Je marquerai seulement en general, & en peu de mots, celles qui sont les plus considerables, qui nous font ordinairement tomber malades, & que nous pouvons facilement prévoir & éviter pour nous conserver plus long-tems en santé.

Pour commencer, je dirai d'abord qu'elles consistent principalement dans l'exaltation, ou dans la concentration; & dans la trop grande augmentation ou diminution des cinq substances élementaires, qui sont l'esprit, le soulfre, le sel, l'eau & la terre; & qui ont neanmoins à peu prés la même nature que les quatre humeurs établies par la Doctrine Galenique. Pour cela il faut remarquer, que l'esprit a du rapport avec le sang, le soulfre avec la bile, la terre avec l'humeur melancholique, l'eau avec la pituite ou le phlegme; & le sel avec la lymphe qui tient de la nature des urines, & des autres humeurs acres ou salées. On remarquera encore, que le premier de ces élemens est fort subtil, & qu'il excite une chaleur douce, humide & naturelle; que le second est naturellement chaud & sec; le troisiéme froid & sec de lui-même; le quatriéme proprement humide & froid; & le cinquiéme propre-

ment acre & sec, mais tantôt chaud & tantôt froid par accident. On remarquera enfin que de même que c'est dans une juste proportion de ces cinq élemens, que consiste le temperament, l'état naturel, ou la parfaite santé : ainsi la maladie provient de leur disproportion.

Maintenant pour revenir aux causes des maladies, je les reduirai toutes en quatre especes ; & pour commencer par la premiere, je ferai remarquer qu'il poroit par ce que je viens de dire, que tout ce qui sera fort terrestre, ou fort grossier, produira diverses maladies ; & c'est ou à cause qu'il dessechera, qu'il épaissira, qu'il rafroidira, fixera, ou precipitera trop les humeurs qui composent la masse du sang ; ou bien parce qu'il en interrompra la circulation, qu'il en bouchera les conduits, ou qu'il en empêchera la separation des excremens, & s'opposera à leur transpiration. Ainsi les causes propres à produire ces effets, appartenant à la premiere espece des maladies, consistent principalement dans l'air, l'eau, & les alimens grossiers, ou chargez de terre, & de poussiere. De cette nature sont principalement le pain noir mal cuit ou mal fermenté, les grains chargez de terre, les legumes, le millet, la chair

de porc, de bœuf, ou de lievre, tous les fruits crûs, grossiers, crasses, ou abstringens, & les saisons froides & seches. Joignez à ces causes la retention des excremens de l'humeur melancholique, les soins & les fortes applications de l'esprit; qui peuvent encore produire le même effet.

Tout ce qui sera pareillement fort aqueux, fort fluide, gluant, froid ou flegmatique, excitera aussi plusieurs maladies. Et c'est à cause qu'il rafroidira, qu'il humectera, qu'il separera, ou relâchera trop les mêmes humeurs, & les organes où elles sont renfermées; ou parce qu'il les rafroidira, qu'il les subtilisera, ou coagulera plus qu'il ne faut, selon la domination du sel & de la terre; ou à cause qu'il en empêchera la separation des excremens. Et les causes de cette nature, compriſes dans la seconde espece des maladies, proviennent des lieux marécageux, & de l'excez des alimens fort froids, visqueux & humides: tels que sont principalement l'eau, les sucs aigres ou acides, les fruits, le pain de seigle, les laictuës, le pourpier, l'ozeille, & les parties ou chairs glanduleuses, moyleuses, membraneuses, ou nerveuses des animaux que l'on mange. Elles pro-

viennent encore de la retention des excremens pituiteux, d'un long & profond sommeil, d'une vie oisive & sedentaire, & d'une saison fort froide & humide.

Tout ce qui sera encore fort salé, fort acre & sec nuira pareillement à la santé; parce qu'il corrodera, qu'il fermentera, desechera, picotera, subtilisera, precipitera, rafroidira ou échaufera trop les mêmes humeurs, ou les parties qui les contiennent: Mais cette diversité arrivera, selon que le sel sera exalté par le soulfre, ou par l'esprit, & selon qu'il se rencontrera ainsi plus ou moins fixe, volatile, acide, alkali, lexivieux, acre, austere & doux.

Les matieres qui abondent en ces sortes de sels, sont l'air des côtes maritimes, les terres qui produisent le salikor, les alimens, les fruits ou les grains de ces terres ou de ces climats, le poison de mer, le bœuf & le porc salez, la retention des urines & en un mot, tout ce qui est acre, ou qui peut exciter l'acrimonie dans nos humeurs; qui tient toûjours plus ou moins de la nature du sel, produira un semblable effet, & excitera la troisiéme espece des maladies.

Enfin tout ce qui sera fort sulphureux,

fort chaud, sec ou huileux, échauffera, desechera, fermentera, relâchera, subtilisera ou allumera trop le corps & les humeurs; & excitera par consequent plusieurs fiévres, ou d'autres maladies accompagnées de chaleur, & compriſes sous la quatriéme espece. De cette nature sont les clymats meridionaux, les saisons fort chaudes, les terres qui produisent les oliviers, & la pluspart des plantes acres, huileuses, & sulphureuses; les fortes frictions, les exercices violens, les bains chauds, les vins puissans, les eaux de vie, la retention des excremens bilieux, & tous les alimens gras, fort secs, trop brullés huileux & sulphureux.

Toutes les causes materielles ou elementaires des maladies, & sur tout les plus frequentes, & les plus considerables, sont renfermées dans les quatre especes, que je viens de rapporter; que je subdiviserai maintenant en quatre autres especes: & ce sera pour les mieux comprendre, les accommoder avec la Doctrine, tant des Anciens, que des modernes, en concilier les opinions, & en conserver plus facilement l'idée. La premiere consiste en tout ce qui peut empescher la transpiration de nos humeurs, qui déregle ou interrompt

leur circulation, ou qui forme beaucoup d'obſtructions, quantité de crudités & de pourriture : La ſeconde, en ce qui cauſe proprement ou par accident une grande froideur : La troiſiéme, en tout ce qui produit une forte acrimonie : La quatriéme, en tout ce qui excite proprement ou par accident une chaleur exceſſive.

Il s'en ſuit maintenant de ce que je viens de dire, que la trop grande abondance, la trop forte exaltation, depravation, diminution, concentration, precipitation ou coagulation, des cinq ſubſtences elementaires cy-devant expliquées ; ne produiſent pas ſeulement les maladies aux qu'elles nous ſommes ſujets ; mais que leur trop forte acrimonie, leur viſcoſité, leur groſſiereté, leur trop grande ſubtilité, leur chaleur, ou leur froideur exceſſive concourent auſſi à leur production ; avec cette difference neanmoins, que l'eſprit ne peut nuire que par le moyen de ſa diſſipation ; mais rarement & peu, par ſa trop grande augmentation. Auſſi n'ay je pas parlé, n'y ne parlerai en particulier des indiſpoſitions qu'il produit, parce qu'elles ſont d'ailleurs peu conſiderables & en trés petit nombre. Je ne parlerai pas non plus des cauſes des maladies, qui ſur-

viennent aux chairs, aux membres, & aux organes; à cause qu'elles ne sont pas frequentes, que la plus part se gueriſſent facilement; & qu'on peut ordinairement les connoître & prevenir sans nulle peine.

Il faut remarquer maintenant que la juſte, & diverſe proportion de ces quatre ou cinq ſubſtances elementaires compoſe nos temperamens, & fait que ſelon que les unes & les autres ſe trouvent, plus ou moins abondantes & dominantes, nôtre temperament en eſt auſſi diverſement dominé. Ainſi lorſque la ſubſtance ſulphureuſe ou bilieuſe domine ſur les autres matieres ſubſtentielles, le temperament en eſt ſulphureux, ou bilieux. Ainſi quand l'humeur aqueuſe ou pituiteuſe excede, le temperament en eſt aqueux ou pituiteux: & de même le temperament devient ſanguin, melancolique ou ſalin, à proportion que l'eſprit avec le ſang, l'humeur ſaline, ou la melancolique, y domineront les uns ſur les autres.

Il faut remarquer pareillement, qu'encore que ces divers temperamens ſoient naturels à l'homme, ſelon ſa diverſe conſtitution, la domination en devient neanmoins ſi grande, qu'elle altere la ſanté. Et alors la maladie a du rapport avec le

temperament ; c'eſt à dire, que la cauſe ſe rencontre bilieuſe, lorſque celui-ci eſt bilieux, pituiteuſe lors qu'il eſt pituiteux, & ainſi des autres à proportion. Auſſi bien loin qu'il faille alors, conſerver la nature du temperament, comme on le doit faire lors qu'il n'excede pas : il faut au contraire la détruire, ou du moins diminuer ſa trop grande activité : ce qui eſt tres-remarquable, tant pour la conſervation de la ſanté, que pour la curation de la maladie.

Il s'enſuit auſſi de là, qu'il eſt tres-important de bien connoître le temperament qui nous domine trop ; puis qu'il donne occaſion à la pluſpart de nos maladies ; & qu'il faut regler le regime de vie ſelon la difference de ſa nature, ou ſelon que l'une de ces cinq ſubſtances elementaires excede dans ſa quantité ou dans ſa qualité. Car un homme qui aura, par exemple, le temperament trop bilieux, devra plus uſer des alimens, ou des autres choſes contraires à ſon temperament, que non pas de celles qui lui ſeront ſemblables ou proportionnées : Et s'il excede ſi fort qu'il excite quelque maladie, il faudra d'abord tâcher à diminuer ſon activité, à temperer ſa chaleur, & à évacuer une partie de l'humeur trop abondante, tant par les remedes

qui rafraichissent, que par le moyen de ceux qui vuident.

On executera à proportion la même chose à l'égard des autres temperamens, lors qu'ils domineront trop, & que le cas se trouvera semblable. Et afin que chacun puisse facilement mettre en usage cette methode, quand quelqu'une de ces occasions se presentera, je vais rapporter les signes de chaque temperament en particulier : qui seront plus sensibles lors qu'il surpassera les bornes ordinaires de sa nature, par l'excez de l'humeur, de laquelle il prend sa denomination.

Des signes du temperament sulphureux & bilieux.

LEs signes de ce temperament sont une couleur pâle, ou jaunâtre répandë sur les yeux, sur le visage, ou sur tout le corps, & une maigreur universelle qui fait paroître les veines fort grosses & apparentes. La chaleur en est aussi forte, acre & mordicante, la peau rude, le corps gros ample ou courve, le pouls grand & vehement, les urines ou jaunâtres, ou rougeâtres ; & la fiévre putride ; ou les ereſypeles y surviennent assez souvent. Le corps suë encore

core au facilité, les excremens en sont ordinairement bilieux, & l'esprit actif, present ou colerique. Cependant selon que la bile se cantonne plus ou moins dans la tête, ou dans l'estomach, elle y excite la soif, les nausées, le vomissement, le flux de ventre, les veilles, le sommeil, le dégoût, ou l'amertume. Ces signes sont aussi ordinairement accompagnez des causes que j'ay cidevant rapportées, à l'égard de l'humeur bilieuse : ou si elles ne sont pas presentes, elles auront precedé.

Des signes du temperament acre & salin.

CE temperament est ordinairement accompagné de maigreur, d'une couleur blanche, d'une taille riche, d'un bon appetit, & de quelques fluxions qui carient facilement les dents, ou les os; & qui produisent les aphtes, les dertres, la gale, les vieux ulceres, la phtisie, l'hescorbut, & les cancers. Les urines tiennent d'ordinaire de la nature des lessives.

Le corps est haut droit & greslé, la peau rude, & le pouls grand ou petit, selon que le sel se trouve plus ou moins exalté, fixe ou volatille. Cependant il digere & consume beaucoup d'alimens : il excite

toute sorte de fievre, la putride, l'ephemere ou la sinoche pres: il cause les redoublemens des unes & des autres; il produit le flux de ventre frequement, la plus part des mouvemens convulsifs des fluxions & des maladies cutanées; & il rend ainsi d'ordinaire la constitution delicate & valetudinaire.

Il est encore souvent accompagné d'une insomnie semblable à celle des vieillards; à cause qu'ils sont aussi dominez par l'humeur acre & saline. Si ce temperament est joint avec beaucoup de soulfre, il rend l'homme boüillant, inconstant & leger; mais fort spirituel & solide s'il est joint avec beaucoup d'esprit. Neanmoins comme il se trouve toujours exalté par l'un ou l'autre de ces principes, s'il n'est en même tems un peu concentré par la terre ou par l'eau, l'esprit en devient actif, inégal, hardi, vain, ou presomptueux. Et tous ces signes sont encore accompagnez de causes que j'ay ci-devant rapportées, à l'égard de l'humeur acre & saline : ou du moins si elles ne sont presentes, elles auront procedé.

Des signes du temperament pituiteux & aqueux.

ON remarque d'ordinaire dans ce temperament une complexion grasse froide, molle & pesante. La couleur de tout le corps est blanchâtre, les veines paroissent petites, & le pouls aussi : les fluxions y surviennent facilement, les urines en sont pâles, blanches, crasses, ou troubles, l'esprit en est étourdi ou grossier, le sommeil profond ; neanmoins quelquefois les veilles en sont grandes ; quoi que le mouvement en soit lent, & les sens engourdis. Mais quand cette humeur pituiteuse s'assemble dans le cerveau ou dans l'estomach, elle produit encore dans celui là des maladies qui tiennent de la letargie, de l'apoplexie, & des cathairres : & elle excite dans celui-ci des cruditez, des indigestions, des dégoûts, ou des vents : & tous ces signes sont encore accompagnez des causes que j'ay cy-devant rapportées à l'égard de l'humeur pituiteuse ; ou qui ont du moins precedé, si elles ne sont pas presentes.

Des signes du temperamment melancolique ou terrestre.

CEs signes consistent, tant dans une couleur obscure, ou tirant sur le noir, répanduë sur tout le corps, que dans une mediocre maigreur qui est plûtôt accompagnée de secheresse, que de chaleur. Le pouls paroît alors lent & rare, l'urine crasse ou blanchâtre, & les entrailles sont dures ou tenduës, sur tout du côté gauche : Le corps est ordinairement ataint des hemorroides, des varices, ou de la fievre quarte. L'esprit en devient encore sombre, triste, melancolique, solitaire, ou apprehensif. Et selon que cette humeur se cantonne plus ou moins dans la tête, dans l'estomach, ou dans les entrailles, elle y excite des vapeurs, & y produit des égaremens d'esprit, des obstructions ou des duretez de tres-difficile guerison; qui sont les sources ordinaires des plus longues & des plus fâcheuses maladies. Mais ces signes se trouvent encore accompagnez des causes cidevant rapportées, à l'égard de l'humeur melancolique : qui sont presentes, ou qui ont precedé.

Des signes du temperament sanguin, ou espirituex.

CE temperament est le meilleur de tous les cinq; il excite seulement la fiévre ephemere, ou la synoche simple, qui ne sont d'aucune consequence. Il rend l'esprit, gay, docile, subtil, & bien-faisant. La couleur du visage est ordinairement rouge, entremêlée de blanc, & celle du corps lui ressemble beaucoup; le pouls paroît plein & reglé, les veines grosses & enflées, les urines belles & mediocrement colorées. Quand aux causes qui produisent la trop grande abondance de sang, dont je n'ai pas cy-devant parlé, elles consistent principalement dans la grande quantité de la chair qu'on mange, & dans celle des autres alimens fort nourrissans, spiriteus & succulens. On doit cependant prendre garde tant à la dissipation, ou à la substraction des mêmes alimens qu'à leur trop grande abondance; à cause que de l'une & de l'autre maniere, ils peuvent nuire à la santé; avec cette difference pourtant que la trop forte domination de ce temperament est moins souvent nuisible, que celle des autres.

Il faut maintenant remarquer, que la pluſpart de tous ces ſignes ſe trouvent ſouvent mélez les uns avec les autres ; à cauſe que les temperamens ne ſont pas d'ordinaire ſimplement ſanguins, bilieux, ſalins, melancoliques ou pituiteux ; Puis qu'ils ſe rencontrent ſouvent ou ſanguins & ſalins ; ou bilieux, pituiteux & ſalins; ou melancoliques & ſalins : Ils ſont neanmoins plus ſouvent pituiteux & ſalins. Car la pituite étant le vehicule du ſel, & l'humeur ſaline s'exaltant plus frequement que les autres humeurs d'elle-même ou par accident, ſelon qu'il a été cy-devant prouvé, cette ſorte de temperament doit plus ſouvent dominer que les autres.

Bien qu'en toutes ces occaſions nous obſervions à peu prés les ſignes que j'ay raportés de la domination de châcune de ces humeurs, qui forment ces temperamens ; & qu'on puiſſe les connoître par ce moyen ; on pourra neanmoins encore les mieux diſtinguer, par les diverſes maladies, qui proviennent de leur differente nature.

Il faut pour cela remarquer, que le premier de ces quatre temperamens, dominé par diverſes humeurs, eſt le plus ſain & le moins ſujet aux maladies : que le ſe-

cond excite d'ordinaire les inflammations, les fievres ardentes & putrides, les rheumatiſmes, le vomiſſement & le flux de ventre : & que le troiſiéme & le quatriéme produiſent pluſieurs fluxions, des indigeſtions, des vents, l'hydropiſie, les fievres accidentelles, diverſes irritations du ventre & de l'eſtomach, l'eſcorbut, la goute, & toutes les indiſpoſitions hypocondriaques, appellées vapeurs ; qui ſont les ſources & le germe d'un grand nombre de maladies fort longues & fâcheuſes.

Maintenant que chacun pourra connoître la nature de ſon temperament ſimple ou compoſé ; c'eſt-à-dire, celle des cinq humeurs trop dominantes, qui renferment la pluſpart des cauſes principales de nos maladies, il faut qu'il connoiſſe auſſi les remedes, ou les alimens propres à temperer leur trop forte activité, & à diminuer leur trop grande abondance, par un regime de vie qui leur ſera proportionné.

Pour cela je dis, que ſi c'eſt, par exemple, l'humeur ſulphureuſe ou bilieuſe, qui domine trop, il faudra combattre ſa nature, par l'uſage des évacuations, & par celui des alimens, que je rapporterai dans le quatriéme Chapitre, & dans le Traité de la nature de alimens. Que ſi l'humeur

saline se trouve en même-tems jointe en quantité avec la sulphureuse, on doit en ce cas adoucir à proportion son acrimonie par l'usage du lait, par celui des écrevisses de riviere, & par des alkalis ou des febrifuges doux & temperez, qui sont décrits dans la suite de ce Traité, & dans le quatriéme Chapitre du premier Livre. Mais si au contraire l'humeur pituiteuse, ou melancholique se trouvent trop dominantes, les frequentes évacuations n'y seront pas si avantageuses que dans le premier cas; mais bien toutes les choses volatiles ou penetrantes, qui auront rapport avec l'humeur bilieuse, lesquelles je décrirai dans le quatriéme Chapitre. Que si en même-tems l'humeur saline y domine, comme elle dominoit avec la bilieuse, & comme il arrive souvent, il faudra diminuer pour lors l'usage de ces remedes, & substituer à leur place une partie de ceux qui ont été proposez en cette occasion pour adoucir l'acrimonie du sel. Je rapporterai aussi dans le Traité de la nature des alimens, & dans le quatriéme Chapitre, les qualitez de tous ces alimens ou remedes, avec la maniere de s'en servir dans ces rencontres. Et pour ce qui regarde le temperament sanguin, s'il donne quelquefois occasion à la pleni-

tude des vaisseaux, la saignée y sera un souverain remede pour l'emporter.

Il paroît maintenant par tout ce que je viens de dire dans ce Chapitre, de quelle consequence & de quelle utilité est la connoissance du temperament, ou des humeurs qui dominent dans nôtre constitution; afin d'éviter les maladies qui en proviennent; qui sont ordinairement fort frequentes, & tres-considerables. Je vais aprés cela rapporter dans les deux Chapitres prochains les causes qui donnent occasion aux autres maladies, & à quelques-unes de celles-ci; expliquer la nature des alimens que nous prenons, & établir un regime propre à combattre & à éviter toutes ces maladies.

Mais auparavant de traiter de ces choses, il sera avantageux, pour la pratique, de faire quelques remarques sur le temperament salin.

Remarques sur le temperament salin, tres-importantes pour bien exercer la Medecine.

LA pluspart des grands Phisiciens, Anciens ou Modernes, ont consideré le sel comme un des premiers principes na-

turels : La Chimie nous enseigne qu'il n'y a point de mixte ; qui n'en renferme plus ou moins ; & plusieurs Medecins de ce siecle remarquent qu'il y a un grand nombre de maladies qui sont produites par l'acrimonie du sel. Bien plus j'ay déja fait voir, qu'il en produit encore d'autres, lorsqu'il devient trop fixe ou trop volatile ; & ay prouvé dans le Traité des fievres, que la seule acrimonie contribuoit toujours à leur production ; qu'elle en étoit une des principales causes ; & que la fievre éphemere étoit la seule produite sans la participation du sel.

Il y a lieu de s'étonner aprés cela, que lorsque les Medecins ont établi des principes, pour raisonner sur les êtres naturels, & pour développer la nature des maladies, celle des temperamens, des humeurs & des remedes, ils n'ayent pas parlé du temperament salin, & de l'humeur saline : Un oubli si considerable est cause, sans doute, de ce qu'ils n'ont pas proposé les remedes en particulier pour combattre les maladies qui en dépendent, & celles qui sont excitées par les alimens salez ou par les autres causes dominées par les sels. Puis qu'ils ont établi quatre élemens & quatre humeurs, par raport à leurs quatre princi-

pes élementaires, & des remedes contre les maladies, qui proviennent de ces humeurs, & de ces temperamens. Ne devoient-ils pas établir de même un temperament & une humeur, par raport au principe élementaire du sel; & raporter les remedes pour guerir, & prevenir les maladies qui en dépendent; d'autant plus que selon que j'ay fait & ferai voir ailleurs, le nombre en est tres-grand: & qu'elles deviennent souvent dangereuses par leur violence ou par leur longueur.

C'est aussi la raison qui m'a obligé à raporter ci-devant les signes du temperament salin & de l'humeur saline, en raportant ceux des autres temperamens & des autres humeurs; & de marquer les remedes pour combattre les maladies qui en dépendent. L'explication de ces choses est d'ailleurs tres-importante; puisque sans leur connoissance, on commet des fautes tres considerables dans la pratique. Car c'est l'oubli ou l'inadvertance de ce principe salin, qui a fait croire mal à propos, que tous ceux qui en ont, par exemple, l'esprit vif, leger, & inconstant; ou qui ont l'action prompte, le temperament sec & le corps maigre, sont bilieux; bien qu'ils soient d'ordinaire beaucoup plus domi-

nez par le sel que par la bile ; & que leur temperament soit par consequent effectivement salin, selon que je l'ay ci-devant prouvé, & observé dans le Traité des fievres. Cette raison m'a aussi obligé à faire voir dans ce Traité, que la plusparr des habitans des Isles ou des Côtes maritimes étoient doüez d'un temperament de cette nature, à cause qu'ils respiroient continuellement un air chargé d'atomes de sel, & que leurs alimens en étoient ainsi impreignez.

Il paroit aprés cela, qu'on prend mal à propos toujours le temperament salin pour le bilieux ; ou que du moins on les confond tous deux ensemble. Il paroit encore que cette bevuë est tres préjudiciable dans la pratique ; puisque la plusparr des remedes qui combattent l'humeur bilieuse augmentent l'humeur saline ; ce qui fait, que bien loin d'en corriger les mauvaises qualitez, ils les rendent plus nuisibles. Il ne faut qu'examiner ce que j'ay marqué touchant la diverse nature de ces humeurs & de ces temperamens, pour n'en pouvoir pas douter ; & pour ne balancer plus à reformer une pratique si pernicieuse à la vie & à la santé.

On jugera encore cette reforme plus

importante & plus neceſſaire, ſi l'on fait reflexion que l'eau, la ſeroſité du ſang, la lymphe, ou la pituite, qui ne different preſque que de nom, ſont l'unique diſſolvant du ſel; & que celui-ci ne ſçauroit par conſequent dominer dans nôtre conſtitution, ſans que les autres y dominent pareillement. De telle maniere que j'ay tres-ſouvent obſervé que le temperament ſalin eſt preſque toujours accompagné du temperament pituiteux; & que cette humeur abreuvant trop l'eſtomach, les entrailles, les glandes, le cervau & la maſſe du ſang, rendoit les unes ou les autres de ces parties foibles, froides, molles & delicates.

Et cela fait par conſequent que les remedes qui combattent la bile, la chaleur ou l'intemperie chaude, étant d'ordinaire, froids, acides ou humides, augmentent dans ce cas les indiſpoſitions excitées, tant par le temperament ſalin & pituiteux, que par les autres cauſes dependentes du ſel. De telle maniere que comme celles-ci ſe trouvent tres-frequentes & tres-nombreuſes; qu'elles ſont ordinairement accompagnées d'une pituite trop abondante; & que neanmoins on les attribuë à la ſeule humeur bilieuſe; bien qu'elles n'en dé-

pendent pas, selon que je l'ay ci-devant marqué : il s'ensuit qu'on ordonne dans toutes ces occasions, qui se presentent tres-souvent, des remedes tout-à-fait contraires; puisqu'ils augmentent la cause de la maladie au lieu de la diminuer ; & que cela paroit évident par les observations que je viens de faire sur ce sujet.

On sera peut être surpris qu'une remarque si claire, toute importante qu'elle est, n'ait pas été observée jusqu'à present par quelque Praticien ; mais on cessera de l'être, si l'on fait reflexion, qu'il en est de même de cette découverte, que de celle de la circulation dn sang. Car comme la ligature qu'on a faite de tout tems, à l'égard de la saignée, en étoit une claire demonstration ; & qu'on ne s'en étoit pas neanmoins apperceu jusqu'à ce siecle : L'on n'avoit pas de même pris encore garde, & fait attention sur le changement & sur les alterations produites par le sel ; bien que ce fût un principe élementaire ; qu'il se trouve toujours abondant dans nôtre temperament, dans nos humeurs, & quelquefois dans nos alimens ou dans l'air que nous respirons ; & qu'il excite par ce moyen un tres-grand nombre de maladies.

Il est neanmoins vrai qu'on consideroit

le sel comme un des principes naturels ; puisqu'on avoit observé qu'il n'y avoit point de mixte qui n'en renfermât plus ou moins, & qu'il se trouvoit fort abondant dans la plupart ; mais ces observations n'ont pas été suivies des reflections necessaires pour la pratique. Car on avoit, comme je viens de dire, oublié d'établir un temperament salin, & une humeur saline ; & on les avoit jusques ici confondus avec le temperament bilieux & avec l'humeur bilieuse, comme on les y confond encore ; bien que selon les remarques ci-devant faites, les uns & les autres produisent un tres-grand nombre de maladies differentes ; & qu'elles exigent par consequent de remedes tout-à-fait differens. On n'avoit pas non plus marqué que le temperament salin étoit souvent accompagné du pituiteux ; bien qu'il paroisse, par ce que je viens de dire, que cette complication de temperamens cause diverses indispositions qui indiquent aussi de differens remedes. On n'avoit pas non plus parlé de plusieurs autres remarques ci-devant faites, sur les maladies excitées par l'acrimonie saline des humeurs : encore qu'elle en soit la plus feconde & la plus considerable de toutes les sources, selon que je le ferai voir dans le

quatriéme Chapitre de ce Traité. On avoit enfin passé sous silence toutes ces choses, toutes importantes & toutes necessaires qu'elles sont pour la curation des plus fâcheuses & des plus frequentes maladies. C'est aussi à cause de ces raisons, que je me suis proposé d'en composer un Traité, si la Providence ne s'y oppose, & si mes occupations me permettent d'y vaquer; ce qui fait que je n'en parlerai pas davantage, pour passer au Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

De la temperature de chaque saison de l'année, de la nature des differens climats, de celle de chaque âge en particulier, des veilles & du sommeil, du mouvement & du repos, de l'évacuation & de la retention des excremens, du deffaut de la transpiration, de la foiblesse de l'estomach : de la maniere qu'il se faut gouverner à l'égard de toutes ces choses ; qui donnent occasion à plusieurs maladies. Et de quels alimens il faut se servir pour les prevenir, & pour conserver la santé.

COmme toutes ces choses, & celles qui sont contenuës dans le Chapitre prochain, renferment le reste des causes des maladies qui n'ont pas été ci-devant décrites, il sera avantageux, quoi qu'éloignées, de les expliquer les unes aprés les autres. Ainsi pour commencer par l'explication des premieres, je dirai d'abord, qu'il n'y a personne qui ne sçache en quoi consiste la difference des qua-

tre saisons de l'année. Car y a-t-il quelqu'un qui ignore que l'Hiver soit froid & humide ; & ainsi semblable au temperament pituiteux ; que le Printems soit humide & chaud, & ainsi semblable au temperament sanguin ; & que l'Esté soit chaud & sec, & ainsi semblable au temperament bilieux. Neanmoins tout le monde ne sçait pas, ou ne prend pas garde, que le commencement de l'Automne est encore plus sec & propre pour exciter beaucoup d'acrimonie ; & qu'elle devient au contraire moins séche & froide sur sa fin. Cela fait aussi que dans le premier cas elle a du rapport avec l'humeur saline ; & dans le second avec la melancolique. De telle maniere que cette difference établit cinq differentes saisons ; chacune desquelles convient à chacune des cinq diverses humeurs, & à chacun des cinq differens temperamens décrits dans le precedent Chapitre ; lesquelles produisent par consequent à peu prés les mêmes alterations, ou les mêmes maladies qui ont été rapportées dans ce même Chapitre.

La difference des clymats est de même que celle des cinq saisons, tout-à-fait semblable à celle des cinq humeurs & des cinq temperamens. Car tous les clymats

ſont ou ſeptentrionnaux ou meridionaux ; ou ſituez entre le ſeptentrion & le midi, mais dans les plaines ou dans les montagnes ; ou placez dans le voyſinage des mers : Ce qui change conſiderablement la temperature de l'air, & la nature des alimens. C'eſt pourquoi les premiers ſe trouvant froids & humides, produiſent à peu prés les mêmes effets & les mêmes maladies que la pituite, parce qu'elle eſt auſſi froide & humide : mais les ſeconds étant au contraire chauds & ſecs, ſe rencontrent ſemblables à l'humeur bilieuſe, & excitent les maladies qui en dépendent ; parce qu'elle eſt chaude & ſeche. Pour ce qui regarde les troiſiémes, ils ſont à proportion chauds & humides, & reſſemblent au temperament ſanguin qui eſt chaud & humide : Les quatriémes ſe trouvent d'ordinaire froids, & ſecs, & ont du rapport avec la melancolie, & avec les maladies qui en proviennent, parce qu'elle eſt ſeiche & froide. Et les cinquiémes tenant plus de l'acrimonie que des autres qualitez, ſont ſemblables à l'humeur ſaline qui eſt acre ; & excitent par conſequent les maladies, qu'elle excite.

Tout ce que je viens de faire remarquer à l'égard de la differente nature des

saisons & de celle des climats, convient aussi à la diversité ou au changement de châque âge en particulier : Car sa nature est froide & humide dans l'enfance ; chaude & humide dans l'adolescence; chaude & seche dans la jeunesse ; plus seche, moins chaude, mais acre & salée selon Crato, dans le commencement de la vieillesse ; & froide, seiche ou aride dans l'âge décrepit, ou dans une longue vieillesse. De telle maniere qu'il paroît évidemment par là, que la difference de ces cinq âges donne occasion à des maladies à peu prés semblables à celles, qui sont produites par les cinq diverses humeurs, & par les cinq differentes saisons; qui ont aussi raport les unes & les autres avec la diverse nature des quatre ou des cinq substances elementaires ci-devant decrites.

Pour ce qui regarde les veilles, le mouvement, le sommeil, le repos & la foiblesse de l'estomach : Ces trois dernieres causes excitent à peu prés les maladies produites par la pituite, ou par la melancholie ; mais non pas celles qui sont excitées par les autres humeurs : Et les deux premieres augmentent l'abondance, ou de l'humeur saline, ou de l'humeur bilieuse. Il y a de plus cette difference entre toutes ces cau-

ſes, que la foibleſſe de l'eſtomach excite pluſieurs autres maladies : car elle donne ſouvent occaſion à des indigeſtions, à des inflations, & à des vents ; qui empêchent, ou la coction des humeurs, ou la ſeparation de leurs excremens. J'expliqueray dans la ſuite de quelle maniere il faut ſe gouverner dans ces occaſions, pour parler maintenant plus au long du mouvement ; à cauſe que ſa diverſe nature nuit, ou profite beaucoup à la ſantê.

Galien fait ſouvent mention ſur ce ſujet, des diverſes effets du mouvement, de l'exercice & des frictions. Il enſeigne que les uns & les autres profitent conſiderablement à nôtre ſanté, pourveu qu'ils ſoient moderez, faits avant le repas ; & que le corps ne ſoit pas trop plein, ou farci de mauvaiſes humeurs. Hypocrate confirme la même choſe : & il veut que cette moderation conſiſte à ne s'agiter jamais juſques à ce que la laſſitude s'enſuive, ni juſques à ce qu'il en provienne une differente couleur, une chaleur forte, ou une ſuëur conſiderable. Il ajoûte que ces choſes étant menagées de cette maniere ; elles favoriſent la digeſtion, elles ſubtiliſent la groſſiereté des humeurs, diſſipent les ventoſitez, aydent à la tranſpiration, & ren-

dent le corps agile & mince.

Hypocrate recommande encore la méme moderation pour le boire & pour le manger; & enfin pour tous les mouvemens de l'Esprit & du corps. Car sans cela ils affoiblissent beaucoup, échauffent de méme, & donnent occasion à quantité de crudítez. La méme chose arrive aussi, sur tout durant la digestion; dans les fortes applications, dans les passions dereglées, les ambrassemens amoureux, la chasse, les voyages, le jeu du mail, ou de la peaume; & dans la colere, la tristesse & la joye, lors qu'on s'y abandonne jusques à l'excez.

Il y a encore un temperament à ménager en plusieurs de ces occasions, telles que sont, par exemple, de ne passer jamais tout à coup d'un grand mouvement à un grand repos: d'une grande chaleur, à une grande froideur; & enfin de n'aller jamais, de quelle maniere que ce soit, d'une extremité à une autre. Car si, par exemple, aprés avoir esté fort échauffé, à l'occasion de quelque mouvement violent, on s'expose d'abord à un air fort frais; ou si l'on boit quelque verre d'eau à la glace, ou qui soit d'ailleurs extremement fraîche, il est à craindre, que cela n'excite en peu de

tems quelque fluxion, quelque inflammation, ou quelque douleur de côté.

La raiſon eſt, que les humeurs viſqueuſes & groſſieres étant pour lors, à l'occaſion d'un mouvement violent, ſubtiliſées & pouſſées, auſſi bien dans les plus petits que dans les plus grands vaiſſeaux, elles s'arrêtent ſoudain dans les premiers, à cauſe qu'au moïen de ce prompt rafraichiſſement elles y recouvrent leur premiere viſcoſité, & leur groſſiereté naturelle; & qu'elles y interrompent parce moyen la circulation du ſang. Cela fait auſſi qu'il s'y épaſſit davantage, qu'il s'y coagule, qu'il s'y échauffe par le défaut de la tranſpiration, qu'il s'y rarefie, & qu'il s'extravaſe en rompant les petits vaiſſeaux qui le contiennent; pour exciter, par la même raiſon, quelque fluxion, ou quelque inflammation dans la partie où il ſe trouve extravaſé.

Il arrive preſque la méme choſe à une perſonne, qui aprés s'étre fort échauffée, ou aprés avoir demeuré quelque tems, ſans ſe remuër, en un endroit où le Soleil darde perpendiculairement ſes rayons, paſſe d'abord dans un air extremement frais, ou prend en même-tems quelque boiſſon fort froide. Car ce cas étant ſemblable au premier, on riſquera d'exciter à peu prés les

mémes maladies, en cette occasion, que dans l'autre; sur tout si l'on va d'abord d'une extreme chalaleur à une extreme froideur, ou d'un grand mouvement a un tranquille repos. De là vient aussi qu'un Poëte dit tres-à propos sur ce sujet.

Mensibus erratis ad Solem ne sedeatis. C'est à dire, qu'il est nuisible à la santé de s'asseoir exposé aux rayons du Soleil pendant l'hyver; & sur tout durant les mois de l'année, qui renferment dans leur nom la lettre R.

Pour ce qui concerne la precaution qu'on doit prendre à l'égard de la trop longue retention, ou de la trop grande évacuation des excremens, il ne les faut pas non plus negliger. Car dés que ceux ci seront trop long-tems retenus, principalement si le temperament est salin, ils produiront à peu prés les mêmes incommoditez qui sont produites par les humeurs, qui les engendrent, lors qu'elles abondent trop. On tâchera donc tous les matins, en se representant à selle, de vuider une fois le ventre s'il est possible. Cette heure est la plus favorable de toutes; & elle sera principalement profitable à ceux qui seront obligez de faire ensuite quelque exercice.

Il

Il ne faudra pas ainſi ſe rebuter de prendre ce ſoin & de faire cette tentative chaque matin : car encore qu'elle ſoit ſouvent inutille dans le commencement, ſi ſi l'on continuë la même choſe pendant un aſſez long-tems ; la nature s'accoûtumera enfin à cette évacuation à une telle heure, d'une maniere qu'à l'avenir on n'aura plus de peine d'y réüſſir regulierement tous les jours. Et pour ce qui regarde ceux, qui auront quelque diſpoſition à vuider leur ventre deux fois par jour, l'heure du matin & celle de l'apreſdinée, ſeront les plus convenables à la ſanté. Car il arrive ſouvent que les alimens du digné humetant & ramoliſſant l'eſtomach & le ventre, font couler aprés ce répas plus facilement les excremens, qui avoient été retenus le matin par trop de ſechereſſe.

Pour ce qui eſt des grandes évacuations, il ne faudra pas s'empreſſer à les arrêter, à moins qu'elles ne durent long-tems, ou qu'elles n'épuiſent les forces. Il faut neanmoins remarquer qu'il eſt ſouvent plus avantageux, à ceux qui ont l'eſtomach foible, d'avoir le ventre mediocrement ſerré, que de l'avoir fort lâche ; car les premiers digerent beaucoup mieux, que ne font les ſeconds. C'eſt donc une

erreur commune à beaucoup de gens, mais plus nuisible aux valetudinaires & aux convalescens qu'aux autres ; à cause que leur estomach est toûjours affoibli, aprés avoir essuyé une longue maladie. Cependent ils ne laissent pas de souhaiter d'aller souvent du ventre, parce qu'ils apprehendent de tomber d'abord en rechûte, s'ils ne le lâchent pas regulierement tous les jours. Mais cela est encore moins favorable, si les temperamens sont pituiteus, melancholiques, ou sanguins : car s'ils sont salins, il profite plus qu'il ne nuit à cause que les excremens abondent en sel, qui leur est toûjours contraire.

Il faudra par consequent, en toutes les occasions où l'estomach se trouvera considerablement foible, user des alimens nourrissans, plûtost chauds que froids, de facile digestion, en prendre peu & souvent, ne manger point de viande rechaufée, mediocrement du pain, plus du rori que du boüilli ; & faire en sorte qu'il y ait quelque chose dans le dessert qui tienne de l'amertume & de l'astriction.

Les alimens de cette nature sont ordinairement le vin vieux, un peu gros ou couvert, le mouton, les perdrix, la volaille, le pain bien cuit, fermenté, &

assaisonné de sel & d'anis ; les endives, les chicorées, la menthe, l'ache, le persil, l'extrait de genievre, l'hypocras, la canelle, l'eau de fleurs d'orange, l'eau de cete, l'hypoteque & les autres liqueurs ardentes décrites dans le Traité des alimens. Il faut joindre encore à ces alimens le caffé, le chicolate, le cachou, la theriaque, le gerofle, la noix muscade, le poivre blanc pulverisé ou entier, le thé, la conserve d'Enula campana, les écorces, ou les fruits qui tiennent de l'amertume, & qu'on fait communement confire au sucre, comme les citrons, les oranges avec leurs fleurs, & semblables. Cependant toutes ces choses propres à fortifier l'estomach, profiteront beaucoup davantage, si l'on y porte par dessus une peau de veautour ou de chamois, qui descende jusques à la ceinture ; & si l'on serre bien l'espace qu'il occupe.

Galien confirme ce que je viens de dire touchant le poivre entier : aussi ai je experimenté plusieurs fois à mon égard, & à celui des autres, que cinq, six, & jusques à dix grains de poivre blanc, avalez à jeun tous entiers, pendant sept ou huit matins de suite, étoient d'un grand secours contre la foiblesse, les vents, & l'inflation d'estomach. Car de cette maniere

il n'échauffe pas la masse du sang, mais il combat l'acide & le flegme, qui s'y trouvent ordinairement alors, ou trop exaltez, ou trop coagulez. Personne ne pourra même douter de cette verité, s'il fait reflexion que le poivre est un puissant alxali, qu'il renferme beaucoup de sel & de soulfre; & que ceux ci agissent dans l'estomach, sans que leur action se communique presque dans la masse du sang; puisque l'autre se rend tout entier, & qu'il sort avec les excremens de la maniere qu'on le prend. L'usage de la noix muscade sera neanmoins meilleur, principalement durant l'Eté & l'Automne; parce qu'elle n'est pas acre comme le poivre, & que les maladies de ces deux saisons proviennent souvent de l'acrimonie des humeurs: Neanmoins s'il s'agit de combattre les vents, l'inflation ou la foiblesse de l'estomach, une bonne pincée d'anis sera plus favorable aprés chaque repas.

Pour ce qui concerne enfin le deffaut de la transpiration, il produit à peu prés les mêmes indispositions, que la retention des excremens dont j'ay déja parlé; mais il excite plus frequemment les fievres putrides, les inflammations, les fluxions, & les catarres. Et c'est dequoi il ne faut pas

s'étonner ; puisqu'il paroit évidemment par les experiences de Santorius ; qu'il se vuide plus d'excremens par l'insensible transpiration, que par toute les autres évacuations sensibles. Pour tâcher donc à prevenir un si grand mal, il se faut garantir du froid autant qu'il est possible, par le moyen d'un bon feu, & des habits bien fourrez. Il faut encore ne s'exposer jamais à la pluye, sur tout d'une telle maniere que l'humidité ou la froideur perce jusques à la chemise. Il faut enfin faire un exercice mediocre, prendre les bains d'eau tiede dans l'Eté, laver souvent les mains, & quelquefois les pieds avec la décoction du laurier, de romarin, du son & de sauge ; Et user des alimens, qui auront non seulement la vertu de nourrir, mais d'ouvrir, de penetrer, d'inciser ou faire transpirer ; lesquels je raporterai dans la suite de ce Traité, en décrivant les qualitez de chacun en particulier.

Je pourrois maintenant expliquer plus au long de la maniere qu'il faut se conduire, & marquer les remedes dont on doit se servir en toutes ces occasions ; mais comme tout cela se peut facilement inferer de ce qui en a été déja dit ; & qu'on pourra le prendre dans le Chapitre pro-

chain ; je me contenterai d'y faire quelques observations.

Les principales consistent à remarquer que dans la plupart de ces rencontres il survient des maladies, souvent distinctes de celles que j'ay ci-devant rapportées, & sur tout à l'égard des climats, des saisons, & de l'âge. En effet, selon que les climats, & leurs terroirs sont differens ; & selon que les saisons se trouvent accompagnées des vents de diverse nature, & des pluyes plus ou moins abondantes, les maladies en sont differentes, plus ou moins nombreuses, populaires & épidemiques.

N'ay-je pas aussi prouvé dans le troisiéme Chapitre du premier Livre, que les fievres intermittentes étoient plus frequentes qu'ailleurs, sur les côtes des Mers du Midi, & par consequent sur celle de la Mer Mediterranée ; & que leur frequence augmentoit encore, lors qu'il pleuvoit beaucoup, ou environ la fin du Printems, ou environ le commencement de l'Eté. Je ne rapporterai pas ici la difference des maladies, que les changemens de climats, ou des saisons excitent dans les autres occasions, tant à cause qu'elles sont décrites au long dans les Aphorismes d'Hypocrate, section troisiéme, que parce que cela m'en-

gageroit dans un discours qui n'appartient pas au sujet que je me suis proposé ; & que j'en dirai quelque chose sur la fin de ce Chapitre.

Cependent tout ce que je viens d'établir, à l'égard des saisons & des climats, se doit entendre à peu prés de même, à l'égard de la diversité des âges. Car il ne faut que lire la même section d'Hypocrate, & l'on trouvera que la force, la foibleſſe, la fluidité, la diverse consistence, & la differente domination des humeurs, qui varient, selon qu'on change d'âge, produisent plusieurs differentes maladies, que je ne rapporterai pas non plus, tant par la raison que j'en ay déja donnée, que parce qu'elles sont décrites au long dans l'endroit ci-devant cité. C'eſt aussi dans le même endroit, que Hypocrate & Galien en son Commentaire, confirment ce que je viens d'avancer, touchant la nature & les causes de ces maladies : C'eſt-là qu'ils nous enseignent qu'elles sont à peu prés produites, tant par les divers temperamens trop dominez par quelqu'une des humeurs, que par les differentes saisons, par les differens climats, par les divers âges, ou par les autres causes ci-devant marquées.

Il ne me reste maintenant qu'a faire

encore deux observations touchant la même matiere. La premiere consiste à remarquer avec attention, que quand le temperament, le climat, l'âge, la saison, où la pluspart des autres choses ci-devant marquées, conspirent par le raport qu'elles ont ensemble, toutes, ou en partie, à produire un semblable effet, ou un même mal, il faudra pour lors s'attacher davantage à combattre leur excez, à changer, & à plus affoiblir leur nature, que s'il ne s'en rencontroit qu'une seule. Ainsi toutes les fois que le temperament se rencontrera, par exemple, bilieux, le climat meridional, l'âge un peu avancé, la saison fort chaude, & que le corps & l'esprit seront en mêmetems, ou agitez, ou échauffez par les veilles, par les mouvemens violens, par quelque passion, ou par la retention des excremens bilieux, il faudra dans cette conjoncture mettre tout en usage pour temperer la chaleur de la bile, adoucir son acrimonie, reprimer son activité, & calmer son mouvement par un regime de vie conforme, & par l'usage des alimens que j'ay marquez, & que je rapporterai au long dans la suite. Mais il faudra aussi pratiquer tout le contraire dans toutes les autres occasions opposées à celles-ci, & proportion-

ner les alimens, les remedes, ou le regime de vie à la nature, & au nombre des causes qui y surviendront.

Il faut neanmoins observer, qu'entre toutes ces occasions, il y en a quelques-unes beaucoup plus essentielles que les autres; & qu'il ne faudra pas garder ainsi toûjours les mêmes regles, & la même proportion; parce qu'il y a des causes, qui excitent plus frequemment, & avec plus de force ou de violence les maladies qui leur sont proportionnées. Et ces causes consistent principalement, dans la diverse temperateure de chaque saison & dans le different âge; ausqu'elles il faut joindre la disposition du divers temperament; puisqu'elle concourt presque toujours à leur production en la maniere cidevant marquée : *quidquid recipitur per modum recipientis recipitur.*

Nous experimentons pour confirmer cette verité, qu'en Hyver, par exemple, les rhûmes, la lethargie, la toux, les douleurs de côté, les inflammations, les rheumatismes, ou de semblables maladies décrites dans les Aphorismes d Hypocrate, sect. 3. surviennent plus souvent que dans les autres saisons par raport à l'âge, au clymat, & au temperament; & qu'elles

sont alors plus frequentes que n'est aucune des autres maladies.

Nous experimentons de même, qu'encore que plusieurs des causes cy-devant décrites combattent, par leur froideur les chaleurs de l'Eté & du commencement de l'Automne, que lardeur & lacrimonie de celes-cy ne laissent pas d'exciter tressouvent, quantité de fievres ardentes continuës, ou intermittantes, divers vomissemens, quelques flux de ventre, & plusieurs maladies de cette nature, rapportées aussi par Hypocrate, dans la vingt-uniéme & vingt deuxiéme de ses Aphorismes, section troisiéme.

Nous experimentons encore par la même raison, & nous lisons dans le même Livre d'Hypocrate, Aph. 20. & 22. que le marasme, l'hydropisie, les vapeurs, ou les maladies hypocondriaques; les hemorragies, les fluxions & les ebullitions sont plus ordinaires environ la fin de l'Automne, que dans les autres saisons; & que ces trois dernieres maladies, & les égaremens de l'esprit sont fort frequens dans le Printems.

Nous experimentons enfin, que la diverse nature des vents meridionaux ou septentrionaux, qui passent, ou qui s'élevent

ſur des differentes mers, ou en differens clymats, produiſent pareillement diverſes maladies, & qu'elles deviennent ſouvent populaires. Ainſi le vent Auſtral, c'eſt à dire celui des mers du Midy, aſſeure le Grand Hypocrate en ſon même Livre, Aph. 4. rend la tête & toutes les parties du corps foibles & languiſſantes, nuit à la veuë, & lâche le ventre : mais qu'au contraire le vent d'Aquillon, ou de viſe, le ſerre ; qu'il rend le corps & agile & robuſte : mais qu'il execite la toux, & qu'il produit la douleur de côté. Il en arrive encore de même à proportion, à l'égard des grandes humiditez, ou des exceſſives ſechereſſes : Car dans le ſentiment d'Hypocrate, Aph. 16. ſect. 3. celles-cy excitent ordinairement les douleurs aux jointures, enflâment les yeux, & retiennent les excremens ; & les autres cauſent l'apoplexie, les fievres putrides, quantité de fluxions; mais ſur tout celles qui ſurviennent communement au goſier.

La diverſité d'âge de même que celle des ſaiſons, produit auſſi trés ſouvent differentes maladies. Cela eſt confirmé par l'experience & par le ſentiment d'Hypocrate, lors qu'il dit dans ſes Aphoriſmes ſection troiſiéme, que les enfans nouvel-

lement nais sont sujets aux aphtes, aux humidités des oreilles & de la tête, aux vomissemens & aux inflammations de lumbilic; ceux qui commencent à pousser les dents aux mouvemens convultifs, & aux flux de ventre; & ceux qui sont un peu plus grands, aux inflammations ou fluxions des amygdales ou des autres glandes, à la vermine, à la pierre & aux écrouelles. Il ajoûte que ceux qui ont l'âge de peuverté, ne sont pas seulement souvent ateints de ces dernieres maladies; mais de longues fievres & des hemorragies du nés; & que si dans cet âge la plus part de ces indispositions ne passent pas, qu'aprés avoir long-tems duré, ou elles font perir le malade, ou elles deviennent incurables.

L'âge qui suit aprés la puberté est appellé la jeunesse, qu'il veut être sujette aux crachats de sang, à la phtisie, au marasme, aux fievres aigues & à lepilepsie. Et lorsqu'on est plus avancé dans cet âge, apellé viril, il pretend qu'on est encore plus sujet à l'asthme, à la peripneumonie, à la letargie, à la phrenesie aux fievres ardentes, à la colore, aux longs flux de ventre & aux hemorragies. Enfin il dit que les viellards sont souvent ateints de fluxions

ou

ou distillations du cerveau, de l'oppression, de la toux, de l'ardeur ou de l'incontinence d'urine, de la goute, de la colique nephretique, des veilles, du vertige, de l'apoplexie, de la cachexie, de la foiblesse de loüie & de la veuë; & qu'ils ont encore souvent le ventre libre & les yeux scachieux.

Il paroit maintenant parce que je viens de dire que Hypocrate renferme la dolescence dans le commencement de la jeunesse & dans la fin de l'enfence; ce qui s'acomode de cette maniere avec la division tant des âges que des saisons cy-devant raportée. Il paroit encore, qu'en combattant les maladies excitées par la saison de l'Hyver, on combatra à peu prés celles de l'enfence, & celles du temperament pituiteus; à cause du raport que j'ay fait remarquer entre leurs causes, & qu'il en arrivera à proportion de même à l'égard de la difference, tant des autres saisons que des autres âges, & des temperamens ci devant raportez.

Comme ces causes des maladies sont, selon ce que je viens de dire, plus frequentes que les autres; & comme elles reviennent presque toutes les années, par raport aux cinq differentes saisons, aux cinq âges,

& aux cinq divers temperaments, ci devant marquez; ce sont elles qu'il faut principalement tacher de prevenir & deviter, par un regime de vie, qui détruise par avance ces causes; & par le moyen des remedes, ou des alimens les plus convenables. Aussi pour tacher d'y mieux reussir j'ay raporté, dans le present & dans le precedent Chapitre, toutes les principales causes des maladies; & je raporterai dans les deux suivans, la nature & les proprietés des alimens pour les combatre, & donnerai en même-tems une methode en general pour s'en servir plus facilement.

Cependant pour mieux comprendre ces choses dans la suite de ce Traité, & pour les reduire plus commodement en pratique, je dirai maintenant en peu de mots, que dans le general tout ce qui tient de l'acide ou de l'aigre, & tout ce qui se trouve fort froid, fort humide, assez crasse, assez visqueus ou grossier, est souvent nuisible dans toutes les saisons froides, & à l'égard des autres causes qui ont du raport avec elles: mais qu'il est au contraire ordinairement sain dans toutes celles qui sont chaudes. J'ajoûterai que dans celles-cy les choses acres, penetrantes, aperiti-

ves, salées, ou qui favorisent la transpiration de nos humeurs, nuisent souvent; au lieu qu'elles profitent presque toûjours dans les autres. Je marquerai enfin que les alimens, qui n'ont point d'acrimonie, & qui se trouvent d'ailleurs amers, doux ou temperez, sont bons & sains presque dans toutes les saisons ou occasions de qu'elle nature qu'elles soient : & que neanmoins les choses fort douces prises en quantité, enflent le ventre, s'aigrissent dans un estomach affoibli, & le remplissent de cruditez.

Pour ce qui concerne la seconde observation, qui me reste à faire sur la matiere de ce Chapitre, & qui regarde le sommeil. Elle consiste a decider, s'il doit être long ou cort; à sçavoir quel tems, & combien d'heures on peut dormir; & a marquer la situation qu'on doit garder dans le lit.

Il n'y a personne qui ne sçache, que l'Ecole de Salerne conseille de ne pas dormir l'apresdinée, mais bien de demeurer paisible & tranquille. Elle condamne encore le sommeil d'abord aprés avoir soupé, mais non pas la promenade; Et on tombe communement d'acord, que les heures les plus propres pour le sommeil le plus

à sa santé, dormir l'apresdinée ; pourveu que le sommeil ne dure pas trop long tems, & qu'il soit proportioné au besoin qu'il aura de reparer ses forces en cette occasion.

Pour la situation qu'il faut garder dans le lit, elle sera bonne, si l'on dort sur l'un des deux côtez : Neanmoins pour favoriser la digestion, & la distribution du chyle, il sera mieux de se coucher d'ordinaire sur le côté droit, principalement dans le commencement, & ensuite sur le gauche ; mais de n'y rester pas un tems si considerable que sur l'autre.

Il sera encore avantageux, que la tête soit mediocrement élevée, & un peu moins les pieds, s'ils ne sont pas atteints de quelque maladie ; car en ce cas il faudra les tenir, à peu prés, aussi élevez que la teste. Je sçay pourtant qu'on tient ordinairement les pieds dans nne situation aussi basse que le reste du corps : Mais je sçai aussi, que cette coûtume est contraire à celle de nos Anciens, qui faisoient presque autant élever leurs lits aux pieds, qu'au chevet. Je sçay encore que leur maxime étoit bonne, & qu'elle se trouve conforme tant à la raison, qu'à l'experience.

On sera même convaincu de cette ve-

rité, si l'on fait reflexion, qu'à la masse sanguinaire circule plus facilement dans le tronc du corps, que dans ses extremitez, ou dans les pieds; que ceux-cy reçoivent, à cause de leur penchant, le sang le plus grossier; & qu'ils le retiennent en même tems à l'occasion de leur situation, & de leur foiblesse; qui provient de l'éfort qu'ils font pour soûtenir le fardeau de tout le corps. Si l'on examine avec atention ces choses, on avoüera, qu'il sera ordinairement avantageux de tenir les pieds, dans le lit, de la maniere que je l'ay marquée; c'est à dire un peu plus élevés que ne sera le corps. Et c'est afin que par ce moyen le sang le plus grossier puisse facilement remonter vers l'endroit, d'où il est descendu. On ne prend pas aussi garde, que si l'on ne facilite, par cette situation des pieds, le retour du sang le plus grossier, qui se trouve dans leurs vaisseaux, il s'y affoiblit, il s'y échauffe, & s'y gâte quelquefois si fort qu'il corromp en quelque façon le reste de sa masse; & qu'il produit de varices aux pieds, aux cuisses, ou aux jambes, & plusieurs autres maladies assez fâcheuses.

On aura cependant égard en même tems aux indispositions de la teste & de la

poitrine. Car en ce cas, il faudra tenir l'une & l'autre de ces parties dans une situation plus haute que d'ordinaire: & c'eſt afin que celle-cy reſpire avec plus de liberté, & que l'autre repouſſe en bas plus facilement le ſang qu'elle reçoit; pour que par ce moyen il ne s'y arrête ou n'y croupiſſe pas à l'occaſion de la maladie dont elle ſe trouve atteinte.

CHAPITRE IV.

De l'air, des vents, du ſexe, du boire à la glace; & principalement de la nature, & de l'uſage qu'on doit faire des alimens en general: qui ſont diviſés en quatre eſpeces; dont chacune combat ou previent les cauſes de nos maladies; qui ſont pour cela pareillement diviſées en quatre eſpeces? En quelle quantité, avec quel ordre, & dans quelles heures il faut prendre ces alimens? & quels ſont ceux qui favoriſent ou qui nuiſent à la ſanté.

POur faire un bon uſage de nos alimens ordinaires, en prevenir les mala-

dies, & les rendre favorables à la santé, il faut connoître leur nature en general, en regler la quantité, les prendre à certaines heures; & proportionner toutes ces choses au temperament, au clymat, à l'âge, à la saison, & à la complication des autres causes cy-devant marquées.

Mais pour avoir une connoissance de la nature, & des qualitez de ces alimens en general, il faut remarquer, qu'on les divise communement, selon leurs saveurs les plus considerables; c'est à dire, selon qu'ils sont doux, amers, acres, salez, rances, aigres, ou savoureux.

Il faut encore remarquer, que les premiers, pris avec moderation, nourrissent passablement, qu'ils adoucissent l'acrimonie des humeurs, & que leur nature se trouve temperée; que si neanmoins ils s'allument facilement, & qu'on en prenne en quantité, ils échauffent & se convertissent le plus souvent en bile: mais s'ils ne s'enflâment pas avec facilité, comme il arrive d'ordinaire; parce qu'ils abondent presque toûjours plus en esprit & en sel, qu'en soulfre, ils rafraîchissent au lieu d'échauffer; ils enflent l'estomach; & s'il se trouve affoibli, ils le rempliſſent de flegme & d'aigreur.

On doit sçavoir de même, que les seconds, pour être de mauvais goût, ne laissent pas d'être sains; puisque la plûpart n'ont pas n'y acrimonie, n'y chaleur; mais qu'ils fortifient les entrailles, serrent le ventre, aydent à la digestion, & fournissent une espece de baume naturel. Que les troisiémes & les quatriémes incisent, ouvrent & penetrent beaucoup; qu'ils excitent considerablement la chaleur, provoquent la fermentation, digerent le fleme, favorisent la transpiration & la circulation de la masse du sang: mais qu'ils en augmentent l'acrimonie, le mouvement ou la coagulation; & desechent si fort qu'ils consument la meilleure nourriture, les esprits, & leur chaleur naturelle : ils rendent neanmoins les alimens qui sont trop visqueux, trop terrestres ou grossiers, plus faciles à digerer.

On distinguera les cinquiémes, si l'on prend garde qu'ils tienent de la chaleur, qu'ils fourniſſent ordinairement, ou peu, ou de mauvaise nourriture, & qu'ils se corrompent fort facilement. Pour les sixiémes, ils ont les mêmes vertus que le vinaigre, ou les acides & que les autres liqueurs de cette nature; desquels je parlerai en particulier dans la suite de ce trai-

té. Et pour les septiémes, ou derniers, ils sont tant soit peu dominés par le sel, par l'esprit ou par le soufre, ce qui fait qu'ils passent pour temperez, & qu'ils conviennent ordinairement plus que tous les autres, à nôtre temperament.

Il s'ensuit maintenant de ce que je viens d'établir, touchant la differente nature des alimens, qu'il faudra user des uns & des autres selon la constitution de nos temperamens, selon la diverse temperature des saisons, le differant état de l'âge & les diverses dispositions des autres causes des maladies, cy-devant d'écrites dans les deux precedans Chapitres. Comme je les ay toutes reduites en quatre especes dans ce traité, je reduirai de même dans ce Chapitre les alimens, tirés des vegetaux, en autres quatre especes, mais qui leur seront opposées; c'est à dire que chacune de ces quatre especes dalimens, combatra tour à tour chacune des quatre especes des maladies.

Je rapporterai aussi une autre espece d'alimens, qui renfermeront ceux qui sont les meilleurs pour la nourriture ordinaire. Mais pour avoir une claire connoissance de ces alimens, & se les rendre autant favorables qu'ils le peuvent être; il faut

sçavoir, qu'on les prend des animaux, des vegetaux, & des mineraux; qui renferment tous les corps sublunaires. Il faut ensuite remarquer, que les meilleurs, & la plusparr des premiers abondent en beaucoup d'esprit, de soulfre, & d'eau; en moins de sel, & en trés peu de terre; qu'ils ont ainsi un grand rapport avec nôtre temperament, qu'ils nous fourniſſent la meilleure des nourritures, que leur trop grande quantité n'eſt pas si nuisible que celle dés autres; à cause qu'elle passe plûtôt; & qu'ils combattent principalement les maladies excitées par les humeurs melancoliques, trop desechées, trop grossieres, ou trop salines. Il faut encore observer, que la plusparr des seconds, sont assés abondans en esprit, en soulfre, & en sel, qu'ils renferment plus de terre & moins d'eau, que les premiers; qu'ils n'ont pas tant d'esprit, tant de soulfre, n'y tant de rapport avec nôtre constitution; qu'ils ne sont pas ainsi dans le general si bons pour nôtre nourriture; & qu'ils combattent neanmoins plus efficacement les maladies produites par les humeurs trop sulphureuses, trop pituiteuses, trop grossieres, trop gluantes, ou trop aqueuses. Il faut enfin remarquer, que

la plus part des troisiémes, ne renferment presque point d'esprit ; mais beaucoup de terre, assez de soulfre & de sel, & tres peu d'eau ; qu'ils ne conviennent pas à nôtre temperament ; & que quelques uns servent neanmoins a attenuer ou inciser les humeurs, trop épaisses ; & quelques autres à les incrasser ; lors qu'elles deviennent trop subtiles.

Mais pour expliquer plus au long, la nature & les qualitez, de ces trois sortes d'alimens, & de chacune de leurs especes en particulier ; il faut premierement traiter de toutes celles qui appartiennent aux animaux, & desquelles nous usons ordinairement pour nôtre nourriture ; ensuite de celles des vegetaux, qui nous servent encore pour alimens ordinaires : & en troisiéme lieu de celles des corps terrestres, qui nous fourniſſent aussi quelquefois un peu de nourriture. Car pour ce qui regarde les vertus, les qualitez, ou les usages de chacun de ces alimens en particulier, j'en traiterai par Lettre Alphabetique dans le Traité des Alimens, aprés avoir fini ce Chapitre.

De la

De la nature & des qualitez de chaque espece des animaux qui servent à nôtre nourriture.

TOus les animaux se divisent en ceux qui marchent ou rampent sur la tere; qui volent en l'air; ou qui nagent dans l'eau. Les premiers & les seconds sont plus sains, plus faciles à digerer, plus nourrissans, & ont plus de rapport avec nôtre constitution que les troisiémes: & c'est à cause que ceux cy abondent en quantité d'eau, en assés de soulfre, & de sel, en moins d'esprit, & en peu de terre; au lieu que les autres renferment au contraire beaucoup plus d'esprit, & à proportion de soulfre, moins d'eau, moins de sel & de terre. Cela fait aussi que les animaux de terre & de l'air sont toûjours plus convenables à la santé, que ceux des eaux douces ou salées: & qu'aucontraire ceux-cy conviennent moins, produisent plus d'excremens, se corrompent plûtôt & ne nourrissent pas tant que les autres; bien qu'ils passent plûtôt & plus facilement.

Cependant pour ce qui concerne les deux premieres especes, les meilleurs & les plus usitez sont la volaille, le mouton,

le miel, le beurre, le fromage, le musc, les boüillons, & les gelées; & on distingue les entrailles, les glandes, les poulmons, la mœlle, & le cerveau, d'avec leur chair, qui leur doit être toûjours preferée; & desquels je parlerai en particulier dans le Traité des Alimens. Je dirai seulement ici en general, qu'entre toutes ces parties, la chair musculeuse est la plus saine, ou la meilleure pour la santé, bien que les autres soient quelquefois plus agreables au goût; desquelles je traiterai en traitant de la nature des alimens en particulier.

Je ferai encore remarquer en general, qu'à l'égard de la diverse preparation des alimens tirez des animaux, le boüilli adoucit plus l'acrimonie des humeurs que le roti; que neanmoins s'il se digere aussi bien, il ne nourrit pas, n'y ne produit tant d'esprits que celui-cy: & que l'un & l'autre doivent être preferez, à la pâtisserie, à la frîture, & aux ragoûts. J'estime ainsi que ceux qui s'attachent principalement à se nourrir du rosti, du bouilli & d'une bonne soupe, assés succulente, bien degressée & assaisonnée selon leur constitution, & la diverse saison de l'année; & qui ne mangent que tres-peu le

soir, se trouvent beaucoup mieux de ce regime que de tout autre; soit qu'ils joüissent d'une parfaite santé, ou qu'ils soient valetudinaires. Aussi y a t'il plusieurs grands Seigneurs qui pratiquent ce regime: & il seroit à souhaiter que tous ceux qui ont raisonnablement de bien, qui ne sont pas fort voraces, & qui n'ont pas la complexion fort saline, ou bilieuse, la pratiquassent de même.

Je remarquerai enfin, avant que de passer aux alimens des vegetaux, que les animaux se divisent encore en ceux qui sont vieux, jeunes, ou nouvellement nés. Les premiers se trouvent ordinairement plus chauds, plus nourrissans, & plus durs que les autres; les seconds plus sains, fort tendres, plus faciles à digerer, & assez frais, ou temperez: & les troisiémes passent au contraire pour mal sains, peu nourrissans, asses indigestes, fort excrementeux, & grossiers. Ce n'est pas par consequent une chose saine de manger, comme l'on fait communement, des pigeoneaux, lors qu'ils ne sont couverts que des premiers caneaux de leurs plumes ou de leur poil follet, ni des poulets qui ne sont pas plus gros que des cailles, ni enfin de fort jeunes dindons, oisons, agneaux, chevreaux,

ou autres animaux de cette nature; dont la chair quoi que fort tendre & abondante en suc; mais indigeste, trop humide & excrementeuse, n'est pas suffisamment formée & elaborée, pour fournir de bons esprits & une bonne nourriture.

De la nature & des qualitez de chaque espece des vegetaux; qu'on peut prendre tant pour alimens, que pour prevenir ou combattre nos indispositions & nos maladies.

BIen que ces alimens ne soient pas dans le general, si nourrissans, ni si convenables à nôtre nature, que ceux qu'on prend des animaux; ils ne laissent pas d'être d'un grand usage pour la nourriture, & d'un puissant secours pour conserver la santé. En effet, le pain qui est le principal & le plus nourrissant aliment, qu'on tire des vegeteaux, se trouve le plus commun & le plus ordinaire de tous les alimens; & le vin ou l'eau qui tiennent le second rang, la plus commune, la plus ordinaire, & presque la seule de toutes les boissons, dans la plus grande partie de l'Europe. Neanmoins l'excez, ou leur trop grande quantité est plus nuisible que celle des

animaux ; & c'eſt à cauſe qu'ils n'ont pas un ſi grand rapport avec nôtre conſtitution, que les autres, qu'ils ne fourniſſent pas tant de nourriture, qu'ils ne paſſent pas ſi tôt, & qu'ils engendrent d'ordinaire plus d'excremens. Auſſi ſept onces de pain, par exemple, ne nourriſſent pas plus, & rempliſſent davantage que ſix onces de viande ; qui ſont même plûtôt digerées, mais qui ſe corrompent plus facilement ; & ſix onces de poiſſon ſont preſque autant nourriſſantes, ne rempliſſent pas tant, & paſſent plûtôt que les premieres.

Ce ſont cependant les alimens tirez des vegetaux, qui renferment la pluſpart de nos remedes ; & qui contribuent le plus à leurs differentes preparations. Ce ſont principalement eux, qui combattent l'intemperie des ſaiſons, & celle de nos humeurs ; qui calment leur mouvement, qui adouciſſent leur acrimonie ſaline, qui ſubtiliſent leur groſſiereté, en ouvrant les obſtructions, & qui fixent ou incraſſent leur trop grande ſubtilité. De telle maniere que ſi l'on en excepte le pain & le vin, il faut dans le general, ſe ſervir plus ſouvent de ceux-ci, pour prevenir & combattre les cauſes des maladies, que pour ſe nourrir : & qu'il faut au contraire ſe ſervir

plus ordinairement des autres pour reparer les esprits, & pour se nourrir, que pour éviter ou pour détruire les mêmes maladies.

Cette raison m'oblige aussi presentement, à diviser les alimens tirez des vegetaux, en deux speces : la premiere consiste, en ceux qui se trouvent temperez, assez pourrissans, & propres pour toute sorte de constitution, de temperament, d'âge, de saison & de clymat; & qui sont encore bons dans toutes les autres occasions cy-devant marquées. Et la seconde en ceux qui nourrissent au contraire peu, mais qui sont tres-propres, pour combattre les injures de quelqu'une des cinq saisons; & à diminuer la trop forte domination de quelqu'une des cinq humeurs elementaires, celle des cinq clymats, des cinq âges, ou des autres causes des maladies ausquelles nous sommes sujets, toutes cy-devant décrites dans le second & dans le troisiéme Chapitre, & reduites en quatre especes.

Je rendrai toutes ces choses plus intelligibles dans la suite : & je diviserai avant que de finir ce Chapitre cette seconde espece d'alimens, en quatre autres especes differentes; pour qu'on puisse op-

poſer chacune de celles-ci à chacune des autres eſpeces des maladies ; & que par ce moyen nous puiſſions, non ſeulement combatre celles dont nous ſerons atteints, mais prevenir celles que nous aurons ſujet de craindre.

Pour revenir maintenant aux alimens de la premiere diviſion, qui ſont temperez, nourriſſans, & propres dans toutes les occaſions; je dis qu'entre les plus uſitez, le pain & le vin tiennent le premier rang. Celui-là ſera bien conditionné s'il eſt bien cuit, bien fermenté, aſſaiſonné de ſel, & mediocrement tendre : & pour celui ci il doit être rouge, mediocrement couvert, point doux, ny nouveau, ny aigre ; mais de bon goût, de bonne odeur : ordinairement temperé avec un tiers d'eau durant l'Hyver, & avec deux tiers durant l'Eté ; & beu à grands traits dans cette ſaiſon, mais à petits dans l'autre.

Quant aux autres alimens les plus communs, les plus utiles, & les plus temperez, ils conſiſtent principalement dans l'eau, dans ceux qu'on prend de la famille des animaux, deſquels j'ay déja parlé, & en quelques autres, qui ſe tirent encore des vegetaux, deſquels je vais maintenant parler. Je dis pour cela, que ceux de cette

nature sont compris dans toutes les especes des cerises, & dans celles des cichorées, des bourraches, des fraises, & des prunes, sur tout cuites ou confites; les figues, les raisins, le caffé, les pommes, & les poires douces, ou odoriferentes, fournissent aussi une nourriture assez temperée, & assez bonne, mais peu abondante.

Tous ceux qui auront donc une constitution temperée; c'est à dire, qui ne sera pas trop dominée, d'aucune des cinq humeurs elementaires, useront principalement de ces alimens temperez; & prendront indifferament des autres, plus ou moins pourtant à proportion que les saisons seront dereglées, que les clymats, que l'âge, ou que les autres circonstances cy-devant décrites se trouveront differentes, & qu'elles auront plus ou moins du rapport ensemble. Il faudra neanmoins prendre plus de soin de combattre l'intemperie des saisons, que les indispositions qui proviennent des autres causes, comme étant une des plus frequentes, & des plus dangereuses; mais sur tout lors qu'on commencera à observer que les maladies y deviennent populaires ou epidemiques; & qu'elles ont quelque raport avec le temperament.

Ainſi comme nous experimentons par exemple, qu'un Hyver fort froid & fort humide, produit un grand nombre de fluxions cathareuſes, pluſieurs douleurs de côté, diverſes inflammations; il ſera avantageux alors, même aux conſtitutions les plus temperées, d'uſer des alimens propres à prevenir ces ſortes de maladies. Il en faudra faire de même à proportion, à l'égard de l'Eté, de l'Automne & du Printems; lors qu'ils exciteront les maladies qui leur ſont particulieres, cy-devant décrites dans le precedent Chapitre. Je vais pour cela décrire maintenant les remedes les plus aiſez, les plus communs, & les plus favorables pour prevenir & combatre les maladies en ces occaſions & dans les autres; c'eſt à dire celles auſquelles nous ſommes ſujets. Ils ſont tirés de la ſeconde eſpece des alimens des vegetaux, qui ſont la plûpart des moins temperez, & des moins nourriſſans.

Mais pour ſe ſervir utilement de ces alimens, il faut auparavant les diviſer en quatre differentes eſpeces: afin qu'en oppoſant chacune d'elles, à chaqu'une des quatre eſpeces des maladies, on puiſſe par leur moyen les prevenir & les combatre tour à tour.

Je dis pour commencer que la premiere espece de ces alimens consiste en ceux qui temperent la trop grande chaleur des matieres sulphureuses ou bilieuses qu'il faudra opposer à la premiere espece des maladies cy-devant decrites.

La seconde espece de ces alimens favorise la transpiration, la coction & la circulation des humeurs pituiteuses, froides, trop liquides, visqueuses, acides, coagulées ou precipitées : & il faudra pour lors opposer ces alimens à la seconde espece des maladies.

La troisiéme espece des alimens adoucit les humeurs salines, bilieuses & aqueuses, qui devienent trop acres, trop piquantes ou salées ; lesquels il faudra opposer à la troisiéme espece des maladies.

La quatriéme & derniere espece d'alimens subtilise les humeurs melancholiques, qui sont trop grossieres, trop terrestres, & propres, ou à faire des obstructions, ou à interrompre la circulation de la masse du sang : & il faudra opposer ces alimens à la quatriéme ou derniere espece des maladies.

Je ne rapporterai pas ici une cinquiéme espece d'alimens, pour l'opposer à la cinquiéme espece des maladies ; qui repondent

dent au temperament sanguin, au printemps, à l'âge au clymat & aux autres causes qui ont du raport avec ce temperament. La raison est, que les maladies ou les alterations qui en proviennent sont si rares & si peu considerables, qu'il n'est pas necessaire de leur opposer, comme aux autres, une cinquiéme espece d'alimens: c'est à dire, ni un regime singulier, ny des alimens particuliers.

Pour ce qui regarde les maladies qui sont produites par l'intemperie des saisons, des clymats, de l'âge, & des autres causes cy devant marquées; qui excitent nos maladies, & qui ont été toutes cy-devant divisées en quatre especes, chacune d'elles convient à la nature des quatre differentes humeurs, que je viens de marquer: & par consequent en leur opposant à proportion les mêmes remedes, ou les mêmes alimens, on ne previendra pas seulement les maladies que chacune d'elles pourroit produire; mais on guerira souvent celles qui en seront déja produites.

DES ALIMENS QUI COMBATTENT & qui previennent la premiere espece des maladies, excitées par les causes qui ont du raport avec le temperament bilieux.

LA premiere espece de ces alimens, tirez des vegetaux, est renfermée dans tous les sucs, ou dans toutes les liqueurs aigres : telles que sont le vinaigre, le suc de citron, celui des limons, des oranges, de grenade, de groselier, d'épinevinete, & du verjus. De cette nature sont aussi les cerises, l'aigre de cedre, les guines, les prunes, les poires, les framboises, la groseile, les pommes, les fraises, l'ozeille, l'endive, le pourpier, la chicorée, les epinards, la laituë, la bourrache, l'orge, l'avoine, l'avenat, & le seigle. Plusieurs autres alimens cruds, grossiers, indigestes, ou astringens, produisent encore le même effet ; tels que sont les châtagnes, les nesles, les cormes, les coins, le ris, les courges, les melons, le millet, les legumes, les pignons, les noix, les noisetes & les amendes.

Des alimens qui combatent, & qui previenent la seconde espece des maladies, excitées par les causes qui ont du raport avec le temperament pituiteux.

LA seconde espece de ces alimens consiste principalement dans l'usage des oignons, du persil, des pourreaux, des echervys, de l'ache, de la roquete, de la menthe, de la marjolaine, des carotes, de la melisse, du fenouil, de l'anis, de la canelle, de la muscade, du gerofle, du poivre, de l'embre, des trufes, du coriandre, de la moutarde, de l'ypocras, de l'eau de vie anisée, de l'hypotheque & des autres liqueurs decrites dans le traité des alimens. Les noix confites, les écorces d'orange & de citron confites ou cuites, le thé, le caffé, & le cachou ont aussi à peu prés les mêmes vertus que les premiers, bien que un peu plus temperés.

Des alimens qui combatent, & qui previenent la troisiéme espece des maladies, excitées par les causes qui ont du raport avec le temperament acre & salin.

LA troisiéme espece de ces alimens comprend toutes les especes des chi-

chorées, la bourrage, les laitues, le pourpier, les bouts ou sommités des mauves, les epinards, les carotes ou panets, le safran, les amendes, les pignons, les noiſettes, les nois, toutes les eſpeces des legumes, les courges, les meslons, le concombre, les coins, les cormes, les nefles, les dates, les pommes douces, les poires, les abricots, & les pêches. On pût encore joindre à ces alimens le pain de seigle, la regueliſſe, les raiſins, les figues, les jujubes, les olives, l'huile, les ecreviſſes de riviere & leurs écailles, la biere, le caffé, le cachou, la creme d'orge, le ſucre, la noix muſcade, toute ſorte de laitage, les fromages frais, la conſerve ou le ſyrop de violetes, des roſes, de ſymphitum ou conſyre: & en un mot toute ſorte de mucilages. Mais comme ceux-cy ſont ordinairement indigeſtes & que les choſes douces ſe corrompent facilement dans l'eſtomach, on a ſujet de craindre qu'elles ne le rempliſſent de crudités, ſur tout s'il eſt d'ailleurs foible ou delicat.

L'on peut encore joindre le veau au nombre de ces alimens; parce qu'il eſt efficace pour temperer l'acrimonie des humeurs, que le gout en eſt bon, & qu'il eſt des plus uſités & des plus communs,

C'eſt ce qui m'a auſſi donné la liberté de le placer ici parmi les vegeteaux, bien qu'il ſoit de la famille des animaux. Et l'on y peut placer, par la même raiſon, l'eau de veau, de même que j'y ay placé les écreviſſes : qui d'ailleurs ſont tres-favorables dans cette occaſion; parce qu'elles font vuider les urines, dont l'acrimonie eſt toujours nuiſible.

Des alimens qui combatent, & qui previenent la quatriéme & derniere eſpece des maladies, excitées par les cauſes qui ont du raport avec le temperament melancholique.

ENfin la quatriéme eſpece des alimens conſiſte principalement dans l'uſage des Aſperges, du perſil, du naſitort, des choux, des echervis, du creſſon, du ſafran, des raforts, des navets, de la bourrache, de la pimpenelle, de la poirée, du cerfeüil, de l'houblon, du roquembon, des capres, de la muſcade, de l'eſcorce de citron, du thé, du caffé, du chocolate, du ſyrop de capillaire & d'œillets, du criſtal de tartre, & du vin d'acié.

Il paroît maintenant par ce que je viens de dire, que par le bon uſage qu'on pourra

faire de ces quatre differentes especes d'alimens, nous pourrons en y joignant les temperez, non seulement prevenir, mais souvent guerir toutes les maladies auxquelles nous sommes sujets : puis qu'elles dependent des quatre especes des causes cy-devant marquées.

Comme il s'ensuit cependant, des observations ci-devant faites, qu'entre ces quatre especes de maladies, la troisiéme espece est beaucoup plus frequente que les autres ; il faut avoir recours plus souvent à la troisiéme espece des alimens, qu'aux autres trois especes. Ceſt à quoy lon doit par consequent prendre bien garde ; d'autant plus que ces maladies ne sont pas moins facheuses que frequentes ; & que le nombre en est considerable, selon que je l'ay ci-devant prouvé dans le 2. Chapitre de cette methode.

Tout cela est confirmé en ce que l'humeur acre & saline étant d'ordinaire dans la masse du sang, ou plus exaltée ou plus dominante que les autres humeurs; il s'ensuit qu'elle ne produit pas seulement les maladies qui luy sont particulieres, mais qu'elle concourt souvent à la production de la plus-part de celles qui ne le sont pas.

La raiſon eſt, que comme je l'ay expliqué dans le 1. Chapitre du premier livre, le ſel s'exalte trop auſſi bien par ſa grande abondence, qu'a l'occaſion de l'eſprit & du ſoufre ; c'eſt a dire & par luy même & par accident en pluſieurs manierens differentes. Ce qui n'arrive pas de même, ni en tant d'occaſions a l'égard des autres ſubſtences elementaires.

On pût joindre à ces raiſons, que j'ay fait voir aſſez clairement, dans le ſecond Chapitre du même livre, que le ſel excite par ſon acrimonie toute ſorte de fiévres ; & que ſi la fievre putride, la ſynoche, ou l'ephemere en ſont exceptées, il ne laiſſe pas de produire tous leurs redoublemens, & la plus part de leurs autres ſymptomes.

Bien plus je ferai voir, avec l'ayde de Dieu, dans un traité que jeſpere donner au public, que le ſel par ſon acrimonie trop fixe, ou trop volatille, par la penetration & par l'effervescence, la precipitation, ou la coagulation qu'il cauſe dans les humeurs, concourt a la production de la plus grande partie des maladies ; de même que j'ay ci-devant prouvé que le dereglement de la circulation du ſang, & que je prouverai dans la ſuite de ce livre

que le defaut de la digestion des alimens y concouroient pareillement. Il est vray qu'il s'en suit de la, qu'il faut ordinairement tacher de combatre ces trois sources de maladies : mais comme les deux dernieres dependent tres-souvent de la premiere, on doit principalement avoir en veüe celle-cy.

Ce sentiment est même confirmé par celuy de la plus part des Medecins modernes ; puis qu'ils atribuent quesque toutes les causes des maladies aux differentes alterations causées par la diversité des sels acides ; bien qu'ils n'ayent pas encore établi une theorie & une pratique pour en conoître la nature, la prevenir & la combatre. Comme il s'en suit neanmoins par ce que je viens de dire, que cela est tres-important, j'ay dans cette fin fait voir dans le 2. Chap. du 1. livre, que le sel étoit la plus ordinaire & la principale cause de l'effervescence du sang, qui produit toute sorte de fiévres, & la plus part des autres affections & symptomes qui alterent nôtre santé ; de même que j'ay aussi prouvé dans le 1. Chapitre du même livre, qu'il étoit l'instrument universel, dont la nature se servoit pour operer toutes ses productions vitales ou animales.

De telle maniere qu'il s'en ſuit de ces obſervations ; que le ſel ou l'humeur ſaline ſe trouvant d'ordinaire plus ſouvent que les autres humeurs predominant dans la maſſe du ſang, il doit produire, par ſa trop grande exaltation propre ou accidentelle, un plus grand nombre de maladies qu'elles, n'en produiſent ; ce qui fait qu'il faut s'atacher beaucoup à en combatre la nature, en mettant plus frequemment en uſage la troiſiéme eſpece des alimens cidevant marquée, qu'aucune autre des autres trois eſpeces. Ceſt auſſi la raiſon qui m'oblige principalement à marquer dans le traité des alimens, les vertus de ceux qui temperent l'acrimonie ſaline des humeurs, & qui corigent les autres mauvaiſes qualités du ſel.

Cependant pour ſe ſervir plus favorablement de ces alimens, il faut remarquer, qu'il ſera avantageux, dans ces occaſions, de faire cuire le pain ſans y mettre que peu, ou point de ſel ; de pratiquer la même choſe à l'égard des autres alimens, & de tacher de s'éloigner des lieux ou l'on reſpire un air maritime. Il faut encore remarquer que ceux, qui ont le temperament ſalin, & la conſtitution valetudinaire, doivent principalement gar-

der ce regime ; & user souvent de la muscade, de la canelle & du gerofle, & des autres alimens stomachiques dépourveus d'acrimonie pour supleér à la coction & à la digestion, qui pourroient s'afoiblir par le defaut des alimens asaisonés de sel.

Pour ce qui concerne les alimens qui combatent les autres causes universelles des maladies, que j'ay faites consister dans le dereglement de la circulation du sang & dans la foiblesse, ou le defaut des coctions ; j'ay raporté les premiers dans le second Chapitre de ce livre ; & je raporterai les seconds dans le 4. & 5. Chapitre de cette methode.

Il me reste maintenant à dire de la maniere qu'il faut preparer ces alimens : mais comme j'en dois parler dans le traité que je fairai pour expliquer leur nature en particulier : Il me suffira de faire remarquer en general, qu'ils seront toûjours meilleurs ou plus sains, cuits que cruds ; pour passer à la description des alimens pris de la famille des mineraux & des autres corps terrestres.

De la nature & des qualitez des alimens, tirez des mineraux, & des autres corps terrestres ou aqueus.

LEs alimens que nous prenons ordinairement de cette sorte de mixtes sont en petit nombre, & d'un petit usage. Il n'y a que l'eau & le sel, qui soient fort usitez, d'un grand secours, & presque necessaires pour nôtre subsistance ordinaire, desquelles je parleray icy ; bien que tous les autres corps tiennent plus ou moins de leur nature. Pour cela je diray, que leur substance n'est pas si grossiere, que la plûpart des alimens cy-devant marquez ; & que si je les ay placez parmi les corps terrestres, ce n'a été qu'à cause qu'ils n'appartiennent pas proprement, ni à la famille des animaux, ni à celle des vegetaux.

Maintenant pour expliquer leur nature en particulier, il faut sçavoir, que l'Eeau humecte, dissout & rafraichit beaucoup, qu'elle nourrit peu ; & qu'elle change neanmoins de nature, selon qu'on la prend des bonnes sources, des rivieres rapides, des citernes, des puits, ou des eaux croupissantes ; & selon qu'elle

eſt pure, claire, trouble, ou mélée avec d'autres matieres plus ou moins convenables à la ſanté. Comme je dois expliquer plus au long ces choſes dans le Traité des alimens, & que je les ay expliquées cy-devant dans le 1. Chapitre du 1. livre, je n'en parlerai pas davantage.

Pour ce qui concerne le ſel, perſonne n'ignore qu'il ayde beaucoup à la digeſtion des alimens, qu'il en rend le goût favoureux, qu'il excite l'appetit, qu'il eſt fort penetrant & inciſif, qu'il favoriſe la generation, & qu'il reſiſte à la pourriture. Il n'eſt proprement ni chaud ny froid: il rafraichit, & il échaufe neantmoins par accident, lors qu'on le prend en trop grande quantité: & il augmente pour lors ſi fort l'acrimonie des humeurs, qu'elle donne occaſion à un grand nombre de maladies, & principalement aux fiévres intermittentes, à la ſterilité, aux precipitations, aux coagulations, à la pthyſie, à l'eſcorbut, aux maladies de la peau, à celles des yeux, & à toutes les autres cy-devant décrites à l'égard du temperament trop ſalin. De telle maniere que ceux qui ſont doüés du temperament ſalin, n'en doivent manger que peu, ou point du tout; principalement ſi leur conſtitu-

tion

tion eſt valetudinaire ; parce que l'acrimonie s'y trouve ordinairement de concert avec elle.

Quand aux autres alimens pris des mineraux, des bitumes, ou des autres corps terreſtres, les plus ordinaires ſont les champignons & l'ambre-gris. La plûpart des premiers ſe trouvent ordinairement veneneux, groſſiers de difficile digeſtion, peu nourriſſans & nuiſibles à l'eſtomac : neanmoins entre ceux de leur eſpece, les truffes, & les mouſſerons paſſent pour les moins dangereux, pour les plus faciles à digerer, & les plus propres pour faire des bons ragouts. Mais l'ambre-gris eſt encore incomparablement plus ſain, & preferable à tous les autres : car il remet la fermentation du ſang trop affoiblie, il fortifie le cœur, les eſprits & le cerveau ; il combat la plûpart de leurs maladies, détruit les alcides, favoriſe la circulation du ſang, & remet promptement les forces les plus abattües.

Il paroit maintenant par ce que je viens de dire, touchant la nature des alimens les plus ordinaires, qne l'on peut avec quelque petit ſoin, ſe conſerver en ſanté, en prenant plus ou moins des plus temperez, & en choiſiſſant parmy les autres

ceux qui sont propres pour resister à la trop forte domination des humeurs, ou des autres quatre especes des causes; lors qu'elles nous menacent de quelque maladie. Cependant il faut toûjours se souvenir, qu'on doit en general principalement mettre en usage les alimens qui combatent l'acrimonie des humeurs l'intemperance des saisons de chaque année, & la depravation des temperamens; parce qu'elles son en Europe, les causes les plus ordinaires & des plus considerables, de la plus part de nos maladies ausqueles il faut par consequent toûjours avoir plus d'égart qu'aux autres. J'ay fait voir d'ailleurs en plusieurs endroits de ce Traité, que ces causes ont souvent du rapport avec les autres cy-devant décrites; & qu'ainsi, en combattant les unes, on combattra & previendra en méme temps toutes les autres. Car n'ay-je pas cy-devant prouvé que les alimens qui temperent, par exemple, l'humeur bilieuse, tempereront aussi l'intemperie des chaleurs de l'Eté, & toutes celles qui auront rapport avec celles là; que ceux qui combattent l'humeur pituiteuse, combattront pareillement l'intemperie de l'Hyver; & que ceux qui adouciſſent

l'acrimonie saline des humeurs, adouciront celle que l'Automne excite ; qu'ils produiront à proportion le même effet à l'égard de toutes les autres causes des maladies cy-devant décrites ; & que même les alimens temperez seront bons en toutes ces occasions : neantmoins meilleurs, lors que les humeurs & les saisons se rencontreront aussi temperées.

Il sera par consequent avantageux d'observer encore, dans l'usage des alimens temperez, & dans celuy de ceux qui combattent en particulier les quatre differentes humeurs, que, ou plus les causes d'une même nature se trouveront nombreuses, plus il faudra prendre des alimens qui leur seront opposez, & en retrancher à proportion des temperez. Ainsi lors que la trop forte domination d'une humeur aura du rapport avec l'intemperie d'une saison on devra alors doubler la dose des alimens qui leur seront contraires ; & si quelqu'autre cause concourt encore avec ces deux premieres ; comme par exemple, celle du clymat, ou de l'âge, il faudra, par la même raison, la tripler ; & enfin l'augmenter ou diminüer à proportion que le nombre des quatre especes des causes cy-devant marquées, augmentera ou diminüera.

Il ne me reste maintenant, pour mettre avec plus de facilité toutes ces choses en execution, qu'à determiner à peu prés la quantité de ces alimens, & à marquer l'ordre, & les heures dans lesquelles il les faut prendre : Ce que je vais traiter & decider en la maniere suivante.

En quelle quantité, avec quel ordre, & dans quelles heures les alimens se doivent prendre? Et quelle est la nature de l'air, celle des vents, du sexe, & du boire à la glace.

IL est tres constant, que la sobrieté & l'abstinence sont toûjours d'un tres-grand secours, pour prolonger la vie, & pour conserver la santé. C'est même une verité confirmée par l'experience, & par toux ceux qui ont écrit de cette matiere. Nous lisons dans les Ouvrages de S. Jerôme que S. Paul Hermite vêcut l'espace de cent quinze ans : parce qu'il ne beuvoit qu'un verre d'eau, & ne mangeoit, ou que quelques dattes, ou qu'un demi pain petit, qu'un corbeau luy portoit tous les jours. Athanase rapporte aussi sur ce sujet, que S. Antoine vêcut, & se nourrit durant cent cinq ans avec du

pain & de l'eau ; & avec un peu de legumes sur la fin de sa vieillesse ; Plutarque confirme encore cette verité, en nous enseignant, que les alimens les plus simples sont les meilleurs, & les plus profitables à la santé. Et Loüis de Cornare, Noble Venitien, asseure dans son petit Livre, intitulé, *De vitæ commodis*, avoir vécu cent ans, & avoir changé d'une complexion fort valetudinaire, en une trés-saine; parce qu'il avoit retranché par le conseil de son Medecin, ses alimens ordinaires à quatorze onces par jour, pour le manger, & à seize pour le boire. Il n'y a personne enfin, qui ne sçache, qu'il perit plus de monde par la gourmandise, par la trop grande abondance d'alimens, ou par l'intemperance, que par l'épée ou par le feu; & qu'elles sont la source de la plûpart de nos maladies, & la mere nourrice des Medecins.

Il ne faut pas neanmoins en general passer d'une grande quantité d'alimens à une diette extreme; mais garder, comme fit Cornare, un milieu entre-deux. Car celle-cy abat considerablement les forces, dissipe les esprits, & remplit l'estomach de crudités : Et l'autre produit des amas, de la pourriture & des

obstructions ; qui sont la source d'un trés grand nombre de maladies.

Il faut donc ménager un temperament entre la trop grande, & la trop petite quantité d'alimens, entre leur diversité & leur simplicité : & comme on ne peut pas en particulier determiner positivement les unes & les autres, on doit toujours pancher du côté de l'abstinence, & de la simplicité. On peut neamoins dire en general, qu'on en doit prendre plus ou moins & les changer diversement, selon la nature du temperament, selon la difference de l'âge, & selon celle des saisons, des clymats & des occupations ordinaires. Mais il faut avec cela vivre & manger avec moderation ; & pourtant de telle maniere, que sans nuire à la santé, l'on puisse quelquefois faire bonne chere, & se réjoüir avec ses amis.

Bien que je vienne de dire, qu'on ne pouvoit pas établir des regles positives sur cette matiere ; je ne laisserai pas d'en proposer quelques-unes, avec les occasions dans lesquelles on pourra les mettre en usage.

La premiere de ces occasions est, qu'un homme qui aura un grand appetit, ne devra jamais le satisfaire entierement, s'il

veut suivre le conseil d'Hipocrate, la raison & l'experience.

La seconde consiste à prendre garde, que si aprés le repas, on se sent plus pesant, plus engourdi, & plus foible qu'on ne l'étoit auparavant; c'est une marque infaillible, qu'on a trop mangé.

Pour la troisiéme elle regarde la quantité des alimens, qui se doit principalement regler par la plenitude; à cause qu'un corps plein a encore moins besoin d'alimens, que dans les deux premieres occasions. Il est donc important de connoître cette plenitude, qui se trouve ordinairement accompagnée de pesanteur du corps, de douleur de tête, de reveries, d'engourdissement même aprés le repas, d'une lassitude universelle, du dégoût, ou de quelque déreglement du ventre.

Bien qu'on doive garder ces trois regles en general, il faut neaumoins accorder quelque chose au goût, à la coûtume, à la jeunesse, à l'exercisse, à la grossesse d'une femme, & aux autres circonstances cy-devant marquées. On ne doit pas cependant user d'une grande varieté d'alimens; & sur tout de celle qui fait confondre la viande avec le poisson, & les jours gras avec les maigres,

On doit encore garder un certain ordre dans l'usage des alimens. Ainsi les viandes qui sont les plus liquides, les plus faciles à digerer, à se corrompre, à couler, ou à relâcher le ventre, se doivent prendre dans le commencement du repas, & les autres dans la suite; avec cette difference pourtant, qu'on le peut quelquefois finir par le boire, mais qu'on ne l'en doit pas ordinairement commencer.

Mantenant pour ce qui concerne l'heure & le tems ausquels il faut prendre les alimens, il n'y a personne qui ne sçache, qu'on doit se regler ordinairement à deux repas par jour; & que l'un se fera fort à propos environ les dix ou les onze heures du matin; & l'autre environ les six heures du soir. On sçait encore, que les nourrices, les femmes grosses, & les personnes qui n'ont pas ateint l'âge de vingt ans, peuvent souvent joindre à ces deux repas, le déjeûné & le goûté: & qu'on peut même accorder à peu prés le même privilege à un temperament fort bilieux, salin, ou vorace; & à tous ceux qui sont obligez de s'agiter fort dans quelque long exercice. Il sera cependant toûjours avantageux de ne manger pas en sortant du lit; & sans avoir fait auparavant quelque

eſpece de promenade, ou de mouvement, qui agite en quelque maniere le corps.

Il ſera encore avantageux aux uns & autres, de regler à peu prés les heures, & le nombre de leurs repas, par leur appetit; & ſelon que leur eſtomach ſe trouvera plûtôt ou plus tard vuide: avec cette condition pourtant, qu'on mangera ordinairement paſſablement au diné, mediocrement au ſoupé, fort peu au déjeûné, & beaucoup moins au goûté. La raiſon eſt, qu'on doit toujours manger moins dans le declin du jour, que dans l'augment; à cauſe que l'eſtomach ſe trouve alors vuide, & que l'exercice ou la chaleur du Soleil favoriſent la coction; au lieu que dans ſon declin, l'eſtomach ſe trouve au contraire preſque toûjours plein, ſans chaleur, & ſans qu'aucun exercice conſiderable vienne à ſon ſecours. Il faudra neanmoins en toutes ces occaſions accorder quelque choſe à la coûtume, au temperament & à l'appetit; & en regler auſſi bien la quantité des alimens pour chaque repas, que le tems & les heures en ont été déja reglées.

C'eſt auſſi le temperament qui fait, que ceux qui ſont d'une conſtitution fort

pituiteuse & flegmatique le trouvent ordinairement mieux de moins manger au diné qu'au soupé ; la raison est, que dans cette occasion leur estomach se remplissant de pituite durant la nuit ; il a besoin de l'excercice & de la chaleur du jour, pour la digerer & pour la consumer : ce qui fait que les alimens de ce dernier repas l'embarrassent moins que ceux du premier ; & qu'il arrive tout le contraire dans les autres temperamens, en la maniere qui a été cy devant expliquée.

Pour ce qui concerne le boire ordinaire, il y faut garder à peu prés les mêmes regles, que nous venons de prescrire dans le manger. La boisson des repas doit être ainsi de bon vin trempé avec plus ou moins d'eau, selon la saison, le temperament, l'âge, & la foiblesse de l'estomach. Il faut boire peu & souvent dans chaque repas, pour en dissoudre insensiblement les alimens, & pour ne relâcher ou noyer pas trop l'estomach ; mais avec cela toûjours moins au soupé qu'au dîné ; à cause de la raison que je viens de donner à l'égard du manger dans une pareille occasion. Et dans le general, on tient communement, que trois ou quatre mediocres verres du vin, temperé d'eau, suffisent d'ordinaire

pour chaque repas : & qu'on prend le premier par neceſſité ; le ſecond pour l'utilité ; & le troiſiéme par volupté. Il faut neanmoins ordinairement boire aſſez ſouvent & à grands traits durant l'Eté, pour reſiſter plus facilement aux chaleurs & à la ſechereſſe de cette ſaiſon.

On ne doit cependant jamais boire du vin avec excez ; car ſa trop grande quantité eſt incomparablement plus nuiſible au corps & à l'eſprit, que celle des autres alimens. Et bien que perſonne n'ignore le grand prejudice que fait à un honnête-homme la frequente débauche du vin, pluſieurs ne laiſſent pas d'en boire en trop grande quantité, ſans prendre garde qu'elle abrege conſiderablement la vie, qu'elle diſſipe les eſprits dans la maſſe du ſang, & qu'elle affoiblit beaucoup toutes les parties nerveuſes. On ne prend pas garde encore, qu'elle enflâme les humeurs, qu'elle trouble l'imagination, & produit les catharres, les tremblemens, la paraliſie, ou l'apoplexie ; & qu'elle détruit enfin l'œconomie des fonctions naturelles, tant du corps que de l'eſprit.

Pour ce qui regarde les collations, que quelques-uns font preſque indifferemment à toute heure, c'eſt une coûtume

qui ne peut être que fort nuisible à la santé : car on trouble par ce moyen la digestion du dîné & du soupé ; & l'on donne ainsi occasion à la production de quantité d'excremens, & de beaucoup de crudités. J'avoüe neanmoins, qu'il se presente quelque fois des occasions, où ces collations peuvent être utiles à la santé. Ainsi ceux qui se fatiguent à la chasse, dans les grands voyages, ou dans quelqu'autre exercice violent ; ou bien ceux qui mangent tres-peu dans le repas, qui agitent fort leur esprit, & qui ont l'estomach extraordinairement foible ou delicat ; tous ceux-là peuvent utilement prendre de tems en tems un demi verre de vin, avec une croûte de pain, pour se substanter, & pour reparer la grande dissipation qu'il se fait des esprits en toutes ces occasions.

Il faut neaumoins distinguer les premieres de ces occasions d'avec les autres : car on peut dans celles-là faire trois ou quatre repas par jour, & manger souvent des viandes grossieres, si l'on a l'estomach passablement bon ; parce que les alimens grossiers soûtiennent plus long-tems les forces : outre qu'ils ne se consument pas si-tôt que les delicats, qu'ils resistent ainsi

davantage

davantage à la violence d'un mouvement, & à la fatigue que donne un long exercice. De là vient auſſi, que les Artiſans, & les Laboureurs ont beſoin de manger ſouvent; & de ſe nourrir des viandes groſſieres; puiſqu'ils ne ſçauroient autrement reſiſter au mouvement & à l'action de leurs travaux ordinaires.

Pour ce qui eſt des occupations qu'on pût avoir aprés le dîné, ou le ſoupé, j'ay déja dit, qu'il faut ſe promener doucement aprés ce dernier repas, & demeurer en repos aprés l'autre. De quelle maniere qu'on ſe ménage neanmoins en ces deux occaſions, il ſera toûjours avantageux d'éviter, du moins pendant une ou deux heures toute ſorte d'application aprés le repas, même celle du jeu, ſi elle eſt un peu forte, & toute ſorte d'exercixe violent, pour n'en interrompre pas la digeſtion, & n'en diſſiper pas, ou rappeller ailleurs les eſprits & la chaleur. Car c'eſt de-là que proviennent les plus grandes cruditez des humeurs, qui ſont comme la ſource & le germe de la plûpart des maladies.

Il me reſteroit maintenant à parler du boire à la glace: mais je n'en parleray pas en particulier; parce qu'un chacun ſçait, & experimente, que la fraicheur de cette

boisson resiste puissamment, tant aux ardeurs de l'Eté, que de l'Automne, qu'à celles d'un temperament bilieux ou fievreux ; qu'elle empéche encore la trop grande dissipation des esprits, & qu'elle profite ainsi à l'estomach & à la coction : pourveu neanmoins que ce ne soit pas dans un sujet épuisé, rempli de cruditez, embarrassé d'obstructions, fort tendre, fort jeune, ou fort avancé dans l'âge.

Je pourrois décrire aussi, dans ce Chapitre, les diverses alterations, que la differente nature de l'air & des vents excite dans nos constitutions ; d'autant plus qu'ils nous fournissent une espece d'aliment : Mais parce que j'en ay cy-devant parlé, & qu'on ne peut pas toûjours commodement changer d'air, ou de clymat, ni par consequent éviter les vents dont il est agité, je n'en parlerai que succintement. Je dirai donc en peu de mots, que l'air le plus pur, le plus temperé, & le plus éloigné des mers ou des maréts est dans le general le meilleur ; & que de tous les vents celui de Bise, ou d'Aquilon passe ordinairement, en ce païs, pour le plus sain : mais qu'au contraire celui des Mers du Midy, appellé Austral, nuit le plus à la santé.

Neaumoins telle que puisse étre la na-

ture de l'air & des vents, on pourra, sans changer de ciel, ou de clymat, se les rendre en quelque maniere assez commodement plus salutaires, ou moins nuisibles: & ce sera en se tenant ordinairement en une chambre, dans le Printems & dans l'Automne, percée du côté d'Orient; dans l'Hyver, ou dans le tems froid, du côté du Midy: & dans l'Eté, du côté du Septentrion; en y donnant aussi entrée au vent, selon qu'il sera sain ou nuisible. J'ajoûterai enfin, que l'air des montagnes est dans le general plus sain; plus pur, plus subtil, & plus frais que celui des plaines; & qu'il est ordinairement avantageux de respirer celui-là le matin, & celui-cy le soir; sur tout si le lieu est arrousé, par quelque source d'eau. Cependant comme ces differens airs excitent souvent des maladies differentes, & que les temperamens sont d'ailleurs divers, tantôt les uns se trouvent mieux dans les plaines, & tantôt les autres dans les montagnes. Ainsi l'air subtil & penétrant nuit beaucoup aux pulmoniques; parce qu'il est trop acre: il est au contraire, par la même raison, fort favorable aux asthmatiques, aux temperamens pituiteux, contre les pâles couleurs, le defaut de la transpiration, & les obstru-

ctions ; qui sont la source de beaucoup de maladies.

L'air de la campagne est aussi dans le general plus sain, plus pur, plus frais, plus penetrant & plus subtil que celui de la ville: & il est par consequent avantageux aux habitans des grandes villes, d'aller de temps en temps respirer cet air, principalement dans les belles saisons. Ceux qui en ont plus besoin ; & qui ne peuvent pas y aller commodement, doivent tâcher de se loger au haut de leurs maisons, où ils respireront un air plus pur & plus subtil, à proportion que la chambre où l'on se logera se trouvera plus élevée. Car si ce logement est incommode, à cause de la peine qu'on a pour y monter, & pour en descendre ; l'avantage qu'on en retirera pour maintenir la santé, & la rendre plus ferme, sera incomparablement preferable à cette peine. Et si l'on en connoissoit bien l'importance, je suis asseuré qu'on prendroit plus de soin qu'on ne fait, pour profiter de cét avantage. Aussi je ne doute pas, que ceux qui en feront une fois l'experience, ne s'en trouvent si bien, qu'ils voudront la continüer.

Cependant soit qu'on se tienne à la ville, qu'on demeure à la campagne, ou

que l'appartement où l'on se loge, soit plus ou moins élevé, il sera souvent utile, de passer, si on le peut commodement, le Printems & l'Hyver dans les plaines, ou les lieux qui avoisinent la Mer, sur tout meridionale, d'en demeurer au contraire éloigné, & se retirer dans les montaignes couvertes de gazon pendant l'Eté & l'Automne, & de ne resider pas du tout, durant ces deux dernieres saisons, dans les endroits où il y a des terres fertiles en salixor. Je rendrois maintenant raison de ces choses, si je ne les avois déja expliquées dans le troisiéme Chapitre du premier livre; où l'on les trouvera suffisament éclaircies.

Je pourrois faire encore ici mention, de quelques autres precautions utiles à la santé; telles que sont d'éviter l'humidité des pieds, les pluyes, le serain, & les rayons du Soleil, & d'avoir soin de laver tous les jours les mains; & les pieds de loin en loin, avec une décoction chaude de romarin, de sauge, de laurier; de menthe, & de thim. Je pourrois même recommander de bien macher la viande, & le pain; de ne negliger pas principalement le matin, de tenter à vuider une fois le jour ses excremens du ventre, du nais, & du crachat. Mais comme personne n'ignore ces choses, &

que je les ay déja touchees en general, je n'en parlerai pas d'avantage : Je ferai seulement remarquer à l'égard des alimens ; que c'eſt une faute tres-prejudiciable à la ſanté de les avaler, ſans les avoir auparavant bien machez, & promenez dans la bouche. J'ajouterai que la pluſpart des gens tombent dans ce defaut : ou parce qu'on ne le connoit pas, ou à cauſe qu'on n'y prend pas garde.

Il eſt neanmoins de la derniere importance, qu'elles affaires qu'on ait, ou quel plaiſir qu'on prenne à manger, de tâcher à ſe corriger de ce défaut. Car la premiere preparation ou coction les alimens ſe commençant dans la bouche, ſi l'on ne leur donne pas le tems de ſi bien inciſer, & de ſi bien broyer avec leur diſſolvant, qui eſt la ſalive ; & qui y coule inſenſiblement par le moyen de la maſtication ; ſi toutes ces choſes ne concourent pas à leur digeſtion, jamais elle ne ſe perfectionnera dans l'eſtomach, & moins encore dans les autres parties ; principalement ſi elles ſe trouvent atteintes de quelque foibleſſe. La raiſon eſt que le défaut de la premiere coction ne ſe repare jamais par les autres coctions, parce qu'elle eſt la plus importante & la plus difficile ; ce qui donne ainſi occaſion

à un grand nombre de maladies fort frequentes, tres-longues, & tres-fâcheuses.

La maniere d'ont les animeaux à corne font leur digestion, fait d'ailleurs clairement connoître la necessité qu'il y a, de bien macher les alimens; avant que de les avaler. Elle consiste, en ce que, quelque heure aprés avoir mangé, ils les font remonter de l'estomach à la bouche: Et c'est pour les macher de rechef, les inciser de nouveau, y faire par ce moyen couler & mesler une seconde fois la salive; & pour que les laissant ensuite tomber dans l'estomach, ils y puissent cuire plus facilement. Il me semble qu'à prés un exemple si convainquant & si familier; nous devrions tacher toûjours à l'imiter, en la maniere qui a été marquée, autant qu'il est possible; d'autant plus que nous éviterions par là une des plus fecondes sources des maladies.

Pour ce qui regarde le sexe, dont il me reste à parler: la remarque qu'il faut faire a son égard est, que comme les femmes menent ordinaire ment une vie sedentaire; & qu'elles ont le corps moins transpirable, & la complexion plus humide & plus delicate que les hommes, les alimens les mieux temperez, les moins humides, ceux qui seront mediocrement nourrissans, & les

plus penetrans, ou aperitifs, leur seront les plus convenables. Ce sera aussi un moyen favorable pour que leurs menstruës coulent selon l'ordre de la nature, qu'elles dissipent par la transpiration les superfluitez de leurs mauvaises humeurs, & qu'elles évitent les palles couleurs, & les autres maladies ausquelles leur sexe est ordinairement sujet.

Il ne me reste maintenant que deux reflexions à faire sur tout ce que je viens de dire; mais qui sont fort importantes. L'une regarde l'estat d'une santé bien affermie; & l'autre au contraire celui d'une santé fluete, & sujete à differentes indispositions.

Dans le premier état, il faut principalement user des alimens tirez de la famille des animaux, & de la premiere division des vegetaux, que j'ai appellez cy-devant temperez: & ensuite de tous les autres indifferament: sans s'attacher exactement à suivre les autres regles que j'ay proposées concernant le regime de vie: mais on doit au contraire dans le second cas, qui est celui d'une santé fluete, suivre le plus exactement qu'il se pourra, toutes les regles établies dans le même regime. C'est alors qu'il faut principalement examiner les cau-

ſes de nos maladies, que j'ay cy-devant toutes reduites en quatre eſpeces differentes; afin que par le moyen de quatre autres eſpeces d'alimens ordinaires, cy-devant décrits, & qui leur ſont oppoſez, nous puiſſions avec le regime propoſé, plus facilement combattre chaque eſpece de ces cauſes en particulier; & prevenir par ce moyen, non ſeulement les maladies auſquelles nous ſommes ſujets; mais les guerir, lors que nous en ſommes ateints, & affermir nôtre ſanté quand elle devient chancelante & fluete.

CHAPITRE V.

DE TROIS SOURCES, d'où derivent les causes universelles des maladies ; & dont une seule produit tres-souvent les autres deux.

BIen que j'aye cy-devant reduit toutes les causes des maladies en quatre especes ; cela n'empêche pas que pour en avoir une plus claire intelligence, pour en conserver plus facilement l'idée, & pour en pouvoir mieux combatre la nature, je ne les reduise maintenant en trois sources generales : d'ont neanmoins une seule produit trés-souvent les autres deux.

La premiere consiste dans le dereglement de la circulation du sang, qui produit & accompagne toute sorte de maladies ; que j'ay expliquées assés au long dans

le second Chapitre de ce livre, pour n'en repeter pas ici l'explication.

La seconde depend de l'acrimonie, ou de la trop forte domination du sel dans les humeurs ; qui produit aussi, ou concourt à la cause de la plus part des maladies : mais comme elles ont été pareillement assés eclercies dans le 2. le 3. & le 4. Chapitre de cette methode, je n'en repeterai pas non plus icy l'explication. Pour la troisiéme source, elle conciste dans la foiblesse ou le défaut de la coction des humeurs, qui donnent occasion à des crudités & a des amas, qui fourniſſent la matiere à toutes les maladies, sur tout si elles sont internes & independentes des causes externes. De telle maniere que s'il ne se formoit pas d'amas, dans la masse du sang, nous ne serions presque jamais malades, selon que je le ferai voir plus au long dans la suite de ce Chapitre.

Cette cause est aussi, si universelle qu'elle renferme presque toûjours les autres deux conjonctement ou separement. Cela est même évident, par l'explication que j'ay cy devant donnée de l'une & de l'autre : & il paroît d'ailleurs que les crudités, qui dependent toujours du defaut de la coction, ne forment pas seulement ; par

leur grossiereté, & par leur viscosité, quantité d'obstructions, qui interrompent ou dereglent la circulation du sang en la maniere cy-devant expliquée; mais qu'elles excitent tres souvent l'acrimonie; à cause de l'acidité dont elles sont ordinairement accompagnées, en la maniere qui a été pareillement cy-devant expliquée. Bien plus comme elles empêchent la transpiration des humeurs, le défaut de celle-cy concourt à la production & à l'augmentation des autres deux causes; qui souvent excitent la pourriture, la chaleur, la fermentation ou la fievre.

Pour confirmer tout ce que je viens d'establir; il ne faut que faire reflexion sur la nature des alimens, ou des remedes que je raporterai sur la fin de ce Chapitre, & que j'ay en partie raportés dans le precedant, pour fortifier l'estomach: & l'on verra, que tous chauds qu'ils sont, ils favorisent presque toujours la santé; parce qu'ils combatent les trois sources de nos maladies, que je viens de deserire. L'on verra encore, qu'ils produisent cet effet; à cause qu'en la maniere qui a été ailleurs expliquée, ils cuisent & digerent les crudités & les amas, ils fortifient l'estomach & les entrailles, ils temperent l'acrimonie des humeurs, & reme-

remetent dans l'état naturel la circulation du sang déreglée.

Mais pour faire encore voir que la troisiéme source des malades produit la plûpart du tems les autres deux, il ne faut que se servir des raisons que je vais donner, pour répondre aux objections qu'on met ordinairement en avant contre l'usage de ces alimens ou de ces remedes. C'est aussi la raison qui a fait que je les ay placées dans ce Chapitre, lors que je devois les placer dans l'autre.

Une des principales de ces objections est, que ces remedes alimentaires échaufent considerablement, qu'ils alument les humeurs, & qu'ils enflamment les entrailles. Je répons, qu'ils ne laissent pas de combattre la cause universelle, & la source interne de nos maladies; qui produisent par accident une ardeur beaucoup plus grande & plus funeste que ne font ces alimens. En effet bien loin que leur chaleur excite de si mauvais effets, elle tend, en la maniere ci-devant expliquée dans le premier & dans ce second Livre, à la depuration & à la digestion de tous les excremens, & de toutes les crudités ou superfluitez de la masse du sang; sans causer par consequent aucune des

incendies pretenduës.

Car comme la source de nos maladies, sur tout internes, provient des depravations de cette masse, & celles ci des superfluitez des alimens mal digerez; pour estre ou mauvais, ou pris en trop grande quantité; ou enfin depravez par le défaut de quelque coction, ou par quelque vice des entrailles; il s'en suit évidement, que les alimens ou les remedes ci-devant alleguez étant tous balzamiques; c'est-à-dire, chauds sans être acres, cuiront, depureront & consumeront par leur douce chaleur, toutes ces superfluitez excrementeuses & indigestes; qui sont la cause principale des depravations de la masse du sang; & la source génerale de nos maladies: & nous les previendrons par consequent par un bon usage de ces alimens.

Bien plus comme ces remedes alimentaires sont la plus part febrifuges & amers, sans être acres; & qu'ils ont une legere astriction, ils ne produisent pas seulement ces bons effets en la maniere que je viens de le marquer; mais en fortifiant l'estomach & les entrailles: d'autant plus qu'ils excitent si bien l'appetit, & sur tout le Quinquina, que c'est pour cela le meilleur remede qu'on ait encore découvert,

Auſſi tous les Medecins conviennent que les choſes qui ſont ameres à la bouche, ſont douces à l'eſtomach. *Dulcia ſunt ſtomacho, quæ ſunt amara palato.*

Que ſi j'ay dit, dans le quatriéme chapitre du 1. Livre; que le Quinquina ne gueriſſoit, ni par ſa chaleur ni par ſa froideur, les fievres intermittentes: ce n'a eſté que pour faire voir, qu'il produiſoit principalement cét effet, en temperant & adouciſſant l'acrimonie des humeurs, qui en étoit la principale cauſe: mais comme cette cauſe dépend tres-ſouvent du défaut ou depravation de la coction des mêmes humeurs: il s'en ſuit que ce febrifuge de même que les autres decrits dans le 4. chap. du 1. Livre, profitent beaucoup non ſeulement en temperant leur acrimonie: mais en cuiſant & digerant par leur douce chaleur, les cruditez qui donnent occaſion à cette acrimonie, & à un tres-grand nombre d'autres maladies.

C'eſt pour cette raiſon auſſi, qu'ayant établi une de leurs principales ſources dans l'acrimonie des humeurs, on prendra bien garde que ces remedes ſoient ſimplement chauds, doux & balzamiques, ſans être du tout acres; c'eſt-à dire que l'eſprit, le le ſoulfre ou l'huile y dominent ſans preſ-

que point de sel : tels que sont tous les fe-brifuges que jai ci-devant marquez ; mais principalement la Theriaque , l'Opiate Salamonis , le cachou , le caffé , la muſca-de , le genievre , le ſafran , l'aunée & ſem-blables decrits dans le Traitté des alimens. Car ſi l'on ne ſe ſert que des remedes de cette nature ; qui ſont tous propres pour fortifier , cuire , digerer ou temperer l'a-crimonie , l'on ſera entierement convaincu que tous chauds qu'ils ſont , que l'on ſoit ſain ou malade , qu'ils profiteront beau-coup dans toutes ces occaſions , & dans pluſieurs autres que j'ai ci - devant mar-quées.

C'eſt auſſi parce qu'on n'a pas juſques ici diſtingué ces remedes , d'avec ceux qui ſont tout enſemble chauds & acres ou groſſiers , que lors qu'on en a fait pren-dre aux malades , ils s'en ſont trouvez ordinairement incomodez : C'eſt la raiſon qui en a tant fait craindre l'uſage juſques à ce jour , & qui eſt cauſe qu'on leur a d'ordinaire preferé les rafraichiſſans. Mais ſi l'on fait reflexion ſur ce que j'ay re-marqué dans le 2. chap. du 1. Livre , & ſur ce que je viens de remarquer ſur ce ſujet , l'on ne leur faira plus tant d'hon-neur , l'on changera de methode ; & l'on

aura plus de confience pour les remedes qui échaufent, que pour ceux qui rafraichiſſent ; ſur tout ſi l'on examine quelques autres raiſons que j'en donneray dans le chapitre qui ſuit

Toutes ces choſes ont eſté même confirmées dans le premier & dans ce ſecond Livre par pluſieurs experiences & par diverſes obſervations ; parce quelles me paroiſſent tres-importantes. De plus comm'elles combatent des erreurs qui ſont en France des plus aplaudies & des mieux receuës ; bien qu'elles ſoient des plus nuiſibles : cela m'a donné la liberté de les faire remarquer en divers endroits de mes Ouvrages, lorſque l'occaſion s'en eſt preſentée.

Mais ſi l'on replique apres cela ; & que l'on diſe, comme l'on fait, que ces remedes pour être chauds, doux, balzamiques ou huileux ne laiſſent pas d'échaufer & d'enflammer la poitrine. Je répons quelle s'enflamme & s'altere bien d'avantage & plus ſouvent à l'occaſion du froid & des choſes acres & mordicantes ; qu'à l'occaſion des choſes chaudes & huileuſes : puiſque l'experience nous aprend tous les jours, que les ſaiſons froides & les choſes acres excitent beaucoup plû-

tôt les inflammations, là toux, la pthysie & les autres affections de poitrine; que ne font toutes celles qui sont chaudes & huileuses. En effet nous exprimentons que l'hiver, & les alimens qui tiennent de l'acrimonie, du salé, de l'acide, de la froideur, ou de la douceur qui se convertit aussi en acrimonie si l'estomach se trouve affoibli ou trop échaufé: nous voyons que toutes ces choses produisent & augmentent ces maladies au lieu de les prevenir & de les calmer. Et c'est sans doute la raison, qui a obligé Hypocrate de dire, que le froid étoit ennemi de la poitrine, & qu'il y causoit l'imflammation, la douleur du côté, les rûmes & la toux.

Aussi ay-je observé plusieurs fois étant Medecin ordinaire dans une Communauté de Religieux de l'Ordre de saint François de Sales; qu'encore qu'ils fassent toûjours maigre, & qu'ils ne mangent ni œufs, ni burre, ni lait, ni fromage, mais seulement de l'huile; que neantmoins bien loin qu'lle enflammat leur poitrine, & qu'elle y causat quelqu'une des maladies ci-devant marquées, elle en étoit moins souvent atteinte que celle de ceux qui mengeoient du burre, du lait, de la viande & des choses froides, salées ou mor-

dicantes. Bien plus j'ay souvent remarqué, que la douceur & la chaleur de l'huile, au lieu d'enflammer leurs humeurs, elle digeroit & adouciſſoit les alimens salés; comme sont la mouruë & l'autre poiſſon salé, que ces bons Religieux sont ordinairement obligez de menger. Auſſi en seroient-ils autrement beaucoup incommodez, parce qu'ils exciteroient les maladies produites par l'indigeſtion & par l'acrimonie des humeurs, qui sont les cauſes les plus ordinaires des maladies de la poitrine.

La raiſon eſt, que ces cauſes abondant ordinairement en un ſel auſtaire, acide & fixe, celui ci coagule ou precipite la maſſe du sang qui y inteterromp par ce moïen ſa circulation, s'y échauffe, s'y alume & s'y enflamme, principalement s'il ſe trouve accompagné de pourriture; & y excite enfin l'imflammation & la fievre. Mais ces cauſes y produiſent encore la toux, le rûme, la fluxion, le crachat du sang, & quelque fois la pthyſie & l'ulcere; à cauſe que par leur acrimonie, elles irritent, fondent, corrodent ou ulcerent la ſubſtance du paulmon. Cela fait auſſi que l'huile eſt plûtôt favorable que nuiſible pour prevenir ces indiſpoſitions: & c'eſt principalement à cauſe qu'elle tempere l'acrimonie

des humeurs, & qu'elle favorise leur circulation, par l'admirable vertu qu'elle à de penetrer & de ramollir. Et elle sera par consequent profitable à ceux qui seront dominez par un temperament acre & salin, étant par la même raison fort sujets à ces maladies.

Comme il paroît maintenant, parce que je viens d'exposer dans ce chapitre, que le défaut ou la foiblesse de la coction des humeurs, qui composent la masse du sang, est la cause qui contribuë le plus generalement à la production de toutes nos maladies; il faudra tacher de la prevenir, & à la combatre plûtôt qu'aucune des autres causes universelles ci-devant marquées; & c'est par le moyen des alimens & des remedes que je vais d'écrire.

Ils consistent principalement dans le bon usage que l'on faira du vin vieux & bien conditioné, de la volaille, du mouton, des perdrix, du veau, du pain blanc, bien cuit, fermenté & assaisonai de sel & d'anis. De ce nombre sont aussi les cichorées, lache, le cerfuil, la menthe, le persil, la melisse, la noix muscade, le gerofle, la canelle, le caffé, le thé, le chocolate, le cachou, l'hypocras, l'eau des fleurs d'horange, l'eau de melisse, l'eau de

sete, l'hypotheque ou ratafia, l'eau de vie anisée, l'anis, les noix confites, la theriaque, l'opiate-Salomonis, la confection de Hyacinthe, les écorces, les racines & les fruits qui sont confits au sucre & qui tiennent de l'amertume : comme la conserve denula campana, les citrons, les oranges, leurs fleurs & semblables. Il faut encore joindre à ceux-là, l'extrait de genievre, le lixir de proprieté, composé sans l'esprit de soulfre, avec le seul esprit du vin tartarisé, & l'addition de la canelle, des gerofles & des noix muscades. Enfin le Quinquina & tous les febrifuges raportez dans le 4. chapitre du 1. Livre seront tres-éficaces dans cette occasion.

Il est cependant vrai, que j'ay mis en avant dans le precedant chapitre, qu'il faloit s'atacher en premier lieu à prevenir & à combatre les maladies excitées par l'acrimonie des humeurs ; En second lieu celles qui proviennent du déreglement de la circulation du sang ; En troisiéme lieu celles qui sont produites par l'intemperance des saisons, & du temperament salin ; Et en dernier lieu celles qui dependent des autres temperamens, des differens clymats, & des divers âges. Il est encore

vrai, que j'ay diviſé ces quatre dernieres cauſes en quatre eſpeces differentes, qui concourent à la production de toutes les maladies : mais comme j'ay du depuis ſubdiviſé ces quatre eſpeces en trois ; & ces trois en une, qui eſt encore plus univerſelle qu'aucune des autres, il y faut avoir premierement égard ; & enſuite à chacune des autres ſelon l'ordre que je viens d'en marquer.

Cette derniere diviſion eſt même ſi importante, que ſi l'on fait reflexion ſur la nature de ces cauſes, ſur les alimens, & ſur les remedes d'écrits dans cette methode ; & que l'on ſe ſerve des regles que j'i ay établies à l'égard des uns & des autres, on ne diſconviendra pas qu'elles ne ſoient les plus claires, les plus faciles & les plus favorables qu'on eſt encore propoſées ſur ce ſujet : & que l'on n'a pas juſques ici découvert un moyen ſi aiſé pour prevenir & pour combatre les maladies auſquelles nons ſommes ſujets.

CHAPITRE VI.

De l'usage qu'il faut faire des alimens, des remedes, & des autres choses qui échaufent & qui rafraichissent ? De quelle maniere & en quelles occasions ils excitent la chaleur ou la froideur.

ON est si fort preocupé en France, que les choses rafraichissantes sont celles qui conviennent le plus à nôtre santé ; que dés qu'il s'agit de prendre des alimens ou des remedes, pour la conserver, ou pour prevenir quelque mal, la premiere chose que l'on demande, est s'ils échaufent, ou s'ils rafraichissent : & c'est pour s'en servir seulement en ce cas ; & au contraire les rejeter dans l'autre. Il importe par consequent beaucoup, d'expliquer de quelle maniere & en qu'elles

occasions, ce qui est chaud & ce qui est froid, nous convient ou nous est contraire; d'autant plus que j'en ay ci-devant plusieurs fois parlé en general, & en des occasions tres importantes, sans en traiter en particulier.

Il faut pour cela connoître la nature de la chaleur & de la froideur : il faut sçavoir que l'une & l'autre s'excitent & par elles-mêmes & par accident ; en la maniere qui a été expliquée assez au long dans le premier & dans le second Chapitre du premier Livre.

Il faut encore se souvenir ; que j'ay fait voir ci-devant, que les principales & les plus frequentes causes de nos maladies consistoient dans le dereglement de la circulation du sang, dans l'acrimonie des humeurs, & dans les cruditez où les amas que celles-ci forment ; qui fournissent la matiere & produisent les sources d'où tous nos maux émanent. De telle maniere que si tous les alimens que nous prenons se digeroient bien, s'ils se consumoient ou se convertissoient en une bonne nourriture, il est constant que n'y ayant pas de matiere pour produire aucune maladie, nous ne serions jamais malades ; nous perdrions la vie par la consumation insensi-

ble

ble de la chaleur naturelle, ou de l'humide radical; & nous ne sçaurions être ateints que des maladies produites par une cause externe, comme par un coup d'épée, par une cheute, ou par des accidens semblables qui sont assez rares, & qu'on peut d'ordinaire facilement éviter.

Il faut sçavoir de plus, que les alimens & les autres choses échaufent & rafraichissent, par elles-mêmes, ou par accident & souvent de toutes ces deux manieres ensemble; que la chaleur s'excite pareillement en nous, ou par elle-même, ou par accident; c'est-à-dire aussi bien par une cause froide que par une chaude, ou par quelqu'autre qui ne tient ni de la chaleur ni de la froideur; & qu'elles vont même quelque fois toutes trois de concert: mais que la cause chaude est toûjours beaucoup moins frequente que les autres. J'ay fait voir toutes ces choses si clairement, & si fort au long dans le premier, dans le second, le sixiéme & le quatorziéme Chapitre du 1. Livre, & dans le premier Chapitre de celui-ci, qu'il seroit maintenant inutile d'en repeter l'explication.

Il faut maintenant conclure, aprés ce que je viens de dire, que les choses échaufent par elles mêmes, lors qu'

elles sont dominées par le soufre : mais qu'elles échaufent en même - tems par accident, lors qu'elles abondent en sel, quelles sont acres, ou quelles se trouver fort gluantes ou fort grossieres. Et c'est à cause qu'en empéchant pour lors que la transpiration ne se fasse, elles donnent occasion à beaucoup de crudités à des amas, & à des obstructions ; qu'elles dereglent la circulation du sang, & que par leur acrimonie elles exaltent trop la chaleur ; Et c'est de là qu'emanent toutes les sources de nos maladies, en la maniere qui a été cy-devant suffisament expliquée.

Tout que je viens de dire des choses chaudes se doit entendre a proportion de même a l'égard des froides, mais dans un sens contraire & opposé ; avec cette difference neanmoins que celles-cy excitent par accident la chaleur beaucoup plus souvent que les autres.

Mais pour juger avec plus de solidité si les choses d'ont nous voulons user seront favorables, ou nuisibles à nôtre santé, il ne faut pas seulement sçavoir si elles sont simplement chaudes par elles mêmes, il faut encore connoître si elles échaufent aussi par accident ; c'est a dire pour étre trop acres, trop cruës, trop

gluantes ou trop grossieres. Car l'acrimonie, la grossiereté & la crudité des mixtes excitent en nous la chaleur, soit qu'ils soint chauds, ou qu'ils soint froids : & ceux-cy la produisent même plus souvent que les autres ; parce qu'ils sont naturellement plus grossiers, qu'ils tienent plus souvent de l'acrimonie ; ou que du moins ils l'excitent plus facilement pour en produire la chaleur.

Il est maintenant évident, par tout ce que je viens de dire, que la chaleur s'excite en nous, dans un nombre infini d'occasions par accidens ; c'est à dire plûtôt à l'occasion d'une cause froide, que pour une chaude ; ou du moins par une qui n'est, à proprement parler, ni chaude ni froide. Mais le grand mal est, que comme nous ressentons alors cette chaleur si forte qu'elle produit quelque fois la fiévre, nous nous trompons en en attribuant toûjours la cause à une matiere chaude ; lors qu'elle est froide, ou lors qu'elle ne participe ni de la chaleur ni de la froideur : & cela fait que nous prenons mal à propos, & au prejudice de nôtre santé, de choses qui rafraichissent, lors que nous ne devrions en prendre que de celles qui échaufent, qui di-

gerent, qui inciſent, ou du moins qui adouciſſent ; qui ſont d'une nature contraire à celles qui tienent de la froideur.

Il eſt encore évident, que nous nous trompons de même, lorſque reſentant un mauvais effet des choſes qui ſont tout enſemble chaudes, acres, eruës ou groſſieres, nous jugeons que celles qui tienent ſimplement de la chaleur, nous ſont pareillement contraires, & qu'il n'y a que les rafraichiſſantes qui nous convienent : puiſque ce mauvais effet provient de leur acrimonie, de leur crudité ou groſſiereté, plûtôt que de leur chaleur.

Il eſt enfin évident, que les alimens & toutes les choſes qui ſont chaudes, douces, ſpiriteus, huileuſes, ſulphureuſes ou balzamiques, ſans étre ni acres, ny cruës, ni groſſieres, raportées dans le precedent Chap., convienent ordinairement à nôtre ſanté ; & même dans la plus part de nos maladies : puiſque j'ay fait cy-devant voir, qu'elles dependent d'ordinaire de la crudité, de l'indigeſtion de l'acrimonie, & du dereglement de la circulation des humeurs ; & que ces ſortes d'alimens combatent éfficaſſement ces cauſes.

De plus les remedes rafraichiſſans é-

tant tres-souvent tout ensemble froids & acres, ou cruds & grossiers, ils échaufent par accident d'une part, à proportion qu'ils rafraichissent de l'autre : & cela arrive presque toûjours, parce qu'on ne fait pas reflexion sur les differentes qualitez de ces remedes, pour les distinguer d'avec ceux qui sont simplement rafraichissans, sans participer ni de l'acrimonie, ni de la crudité, ni de la grossiereté qui les accompagnent ordinairement, à cause que ces qualitez leur sont comme naturelles.

Mais pour faire voir encore plus clairement, que les choses rafaichissantes ne nous sont pas d'ordinaire si favorables que nous nous l'immaginons : & qu'au contraire celles qui nous échaufent doucement, nous convienent davantage, il ne faut que faire reflexion tant sur les qualitez des alimens que je décrirai sur la fin de cet ovrage, que sur la nature des autres choses qui nous sont le plus necessaires, & qui agissent le plus sur nôtre constitution, soit au dedans, soit au dehors. C'est ce que je vais maintenant prouver en commencant par l'induction des choses les plus considerables, les plus usitées ; & qui nous sont les plus fa-

miliaires, les plus naturelles, & les plus necessaires.

Je diray pour cela que le vin, tout chaud qu'il est, fait generalement du bien à tout le monde, & qu'il en est de même du pain & de la viande. J'ajoûterai que la chaleur du soleil, de l'air, & du feu est necessaire a l'homme pour sa subsistance, & pour sa production; & que les peuples qui habitent les pays chauds, & qui ne sont pas maritimes, jouïssent d'une meilleure santé & vivent plus longtemps, que ceux qui habitent des clymats froids. Je fairai enfin remarquer, que la plus part des nations Orientales pretendent se preserver des maladies, & conserver leur santé, par le grand & le frequent usage qu'ils font des étuves, des bains extraordinairement chauds, de la sauge, du caffé, & du thé; d'ont ils prenent la teinture pour la boisson la plus ordinaire; & qu'on prend presque aussi frequemment dans une partie de l'Europe; ou l'on commence à user pareillement de la melisse.

Nous experimentons de même, selon qu'Hypocrate l'a observé, qu'en hyver, & en Auctomne lon est exposé à un plus grand nombe de maladies, qu'elles sont

plus longues, & qu'on y tombe plus ſouvent en recheute, qu'en Eté; & que les perſonnes valetudinaires ſe rétabliſſent mieux & plûtôt dans cette derniere ſaiſon, que dans les autres. Nous voyons encore, qu'en France tout le menu peuple de la campagne fait un grand uſage, ſur tout dans les Provinces, de l'ail des oignons & des pourreaux; que les artiſans des bonnes villes prenent tous les matins de l'eau de vie, & ſouvent plus d'une fois le jour; que tous ceux qui ſont ſur mer & dans les païs ſeptentrionaux pratiquent la même choſe; qu'en Italie l'on uſe beaucoup des liqueurs, de même que les gens de qualité commencent d'en uſer en France; que les Eſpagnols & les Portugais prenent tres-ſouvent du chocolate, & une poudre compoſée avec égales parties de noix muſcade, de geroſle, de canelle, & d'eau double de ſucre: & qu'enfin on fait aujourd'huy par tout un tres-grand uſage du tabac qui eſt plûtôt chaud que froid.

Toutes ces choſes ſont cependant treschaudes, & l'on en uſe auſſi bien dans les païs chauds que dans les froids, ſans même avoir égard, la plus-part du tems, à la ſaiſon, à l'age & au temperament;

& l'on ne remarque pas que cet usage nuise presque à personne : on remarque au contraire qu'il profite tres- souvent à toux ceux qui en prenent.

La plus part des Medecins de ce siecle, est neanmoins en France dans un sentiment contraire ; ce qui fait que les gens de robe & de lettres le sont aussi. Et cela vient de ce que les uns & les autres ne font pas reflxion sur les remarques que je viens de faire. Ils ne prenent pas garde que, sans l'usage de ces choses chaudes, les peuples qui sont mal nourris, qui respirent un air froid, qui sont valetudinaires ou mal constitués, & qui ne peuvent faire aucun exercice,ou seroient presque toûjours malades, ou periroint dans peu de temps : Et que par ce moyen ils evitent souvent les indispositions frequentes ou tombent ceux qui se font frequemment saigner; & qui prenent durant long temps des bouillons frais, de l'eau de veau ou de poulet, des lavements frequents & de semblables remedes pour se rafraichir.

Mais pour confirmer encore tout ce que je viens de dire, je vais le prouver, par la nature des remedes dont nos Anciens se servoint ordinairement, par

celle de tous nos alimens les plus usités & les meilleurs ; & par les principales causes de nos maladies.

Pour commencer par la premiere de cés trois preuves : Je dis qu'on n'a qu'a lire les Ouvrages de nos Anciens Medecins, & l'on verra qu'ils ordonoient tres-souvent & de tout temps la theriaque, & la plus part des remedes dont j'ay cy-devant parlé, qui sont décrits dans le precedent Chapitre. L'on verra encore, qu'ils ne les ordonnoient pas seulement dans la plus part des maladies; Mais dans un nombre infini d'autres occasions pour conserver la santé. C'est aussi l'usage & l'experience de ces remedes, qui sont cause que tant d'Empiriqs, de Fameletes & d'autres gens ignorans ont entrepris, & entreprenent tous les jours la curation des plus facheuses maladies; qu'ils prenent la liberté de prescrire des remedes même aux personnes d'une qualité la plus distinguée ; & qu'ils reuciſſent quelque fois avec plus de succez que les plus sçavans Medecins.

La nature des alimens les plus ordinaires & familliers, confirme la même chose ; puisque les plus usités, les meilleurs pour la nourriture, & les plus favo-

rables à la santé ; comme le pain, le vin, & la viande, tienent beaucoup plus de la chaleur que de la froideur : & que par consequent ce qui est chaud convient plus à nôtre nature & à nôtre constitution, que ce qui est froid. Cela est même confirmé par la nature & par les qualitez des autres alimens, qui se trouvent pareillement tous chauds : tels que sont, parmi les herbes potageres les plus usitées, les oignons, les pourreaux, les navets, le persil, la marjoraine, la melisse, & semblables. Joinez à ces herbes les aromates, le sel, l'huille, le sucre, la graisse, le burre, le fromoge, les gelées, les bouillons de viande, les legumes, & la teinture du caffé & du the. Il est neanmoins vray que le lait les fruits, & les legumes sont temperez & plûtôt froids que chauds : mais si l'on examine leurs autres qualitez, décrites dans le traité des alimens, on verra qu'ils ne convienent pas si generalement que les autres, à toute sorte de constitution ; & qu'ils nuisent considerablement en un tres-grand nombre d'occasions.

Enfin la nature des causes les plus universelles, les plus principales & les

plus ordinaires de nos maladies confirme pareillement ce que je viens de dire ; & fait voir que les alimens & les remedes nous ſont plus favorables lors qu'ils échaufent, que lors qu'ils rafraichiſſent. On en ſera même tout afait convaincu, ſi l'on fait reflexion ſur ce que j'ay étrbli dans le 2. Chapitre de ce livre & dans le precedant Chapitre, où j'ay fait voir que le dereglement de la circulation du ſang, l'acrimonie des humeurs, & les cruditez, le defaut, la foibleſſe ou depravation des coctions formoient les ſources ordinaires & les cauſes principales de nos maladies; & qu'elles étoient tres-ſouvent produites par la froideur, rarement par la chaleur, & d'autres fois pas des cauſes qui ne ſe trouvoient ny chaudes ny froides.

J'ay auſſi fait obſerver la même choſe à l'gard des autres cauſes qui produiſent les fievres ; puiſque j'ay prouvé au long dans le ſecond Chapitre du premier livre que, la fiévre putride ou la ſinoche prés, elles provenoient toutes d'une cauſe qui étoit ordinairement froide, ou qui du moins ne tenoit ny de la froideur ny de la chaleur ; & que celle-cy étoit plûtôt l'éffet que la cauſe de la fiévre, ſans laquelle l'autre n'eſt jamais à craindre.

Il ne sera pas maintenant inutille de satisfaire à deux objections qu'on peut faire contre l'usage des choses qui échaufent cy-devant proposées. La prremiere est que l'eau à la glace profite beaucoup à la santé dans les saisons chaudes : & la seconde que les liqueurs ardentes nuisent souvent dans les affections de la poitrine, & dans les costitutions bilieuses.

Je répons à la premiere objection, que l'usage de l'eau à la glace échaufe par accident autant qu'elle rafraichit par elle même. Car nous voyons que le grand froid de l'Hyver échaufe par la même raison, & fait fumer l'eau des puis & les sources des fontaines ; qu'il rend le feu plus ardent, & le conserve plus long tems ; & que si l'on aproche la glace ou la neige du feu, & qu'on la mêle avec du sel, elle rafraichit plûtôt l'eau, & y forme en moins de tems de glaçons. Comme j'ay donné l'explication de ces choses dans le 6. Chap. du 1. liv. je ne la repeteray pas icy : Je diray seulement, que c'est par la même raison qu'Hypocrate nous aprend, que nous avons l'estomach plus chaud, & qu'il digere mieux durant le froid de l'Hyver, que pendant la chaleur de l'Eté. Car c'est parce que celle cy y dissipe les esprits ; & qu'au

contraire

contraire l'autre les y conserve pour l'en échaufer & y favoriser la digestion : ce qui est un effet que l'usage de l'eau à la glace produit à proportion de même.

Pour la seconde objection, je conviens qu'il y a certaines indispositions, dans lesquelles, il ne convient d'user que peu ou point du tout des liqueurs ardentes ; telles que sont celles qui sont alleguées dans cette objection. Car j'avoüe que ces liqueurs échaufent, & nuisent pour lors à la poitrine ; & qu'elles peuvent precipiter le flegme dans les uriner. En effet nous voyons que si l'on y verse de l'eau de vie, qu'elle y forme un caillé en y coagulant ou precipitant le flegme. Cette experience me fait aussi conclurre, qu'elle peut produire le même effet dans l'urine qui coule dans les reins, & qui tombe dans la vessie ; & en augmenter par ce moyen les affections dont ces parties sont déja atteintes. Mais il faut en même tems avoüer qu'un usage moderé en est tour à tour beaucoup favorable dans toutes les autres occasions ; qui sont incomparablement beaucoup plus considerables que celles qui ont été alleguées.

Il s'ensuit maintenant de toutes ses observations & des reflexions que je viens

de faire dans ce Chapitre, que les alimens & les remedes chauds nous doivent être beaucoup plus favorables, & plus souvent ordonés que les froids ; que c'est par consequent tres-mal à propos qu'on prefere presque toûjours ceux-cy aux autres ; & qu'on se trompe évidemment, lorsque selon l'opinion commune l'on suit cette pernicieuse maxime. Il s'ensuit encore, que tout le monde étant malheureusement prevenu de cette erreur, elle devient tres nuisible au bien du public, à la vie & à la santé : & que cette prevention provenant de ce que n'y ayant pas d'indisposition, qui soit du moins considerable, qui n'excite ou quelque chaleur ou quelque fievre ; on se trompe toûjours en jugeant que la principale cause provient plûtôt & plus souvent d'un principe chaud que d'un principe froid ; ce qui produit un effet tres-pernicieux, puisque j'ay fait voir cy-devant, que la plus-part du tems, il arrive tout le contraire.

Tout cela fait aussi, que dés qu'on propose à quelqu'un de prendre des remedes, ou des alimens inusités, il demande d'abord s'ils sont chauds ou froids, pour juger par là s'ils luy conviennent ou non, & pour ne s'en servir pas, s'ils tie-

nent plus de la chaleur que de la froideur. C'eſt ordinairement leur ſeule qualité rafraichiſſante, qui le determine à les prendre : c'eſt elle qui les acredite dans ſon eſprit, & qui fait qu'il en uſe avec confiance. Je ne diſconviens pas neanmoins, que cette qualité ne conviene en pluſieurs occaſions, que j'ay même la plus part marquées dans le 2. Chapitre du 1. livre : mais cela n'empéche pas qu'elle ne ſoit fort contraire dans d'autres occaſions beaucoup plus nombreuſes, dont je viens d'en raporter les principales ; & dans leſquelles les choſes échaufantes, douces & balzamiques cy-devant alleguées, ſont toûjours tres-favorables. Cela paroit tout tout à fait évident par les raiſons que je viens d'en donner : Et ſi l'on les apuïe de l'experience, l'on ſera pareillement convaincu, que tous les alimens, & tous les remedes, qui tienent d'une douce chaleur, convienent dans le general beaucoup plus ſouvent que ceux qui tienent ſimplement de la froideur. Auſſi voyant que ces obſervati ons étoient d'une conſequence tres-importante ; & que l'on commet tous les jours en France des fautes tres- nuiſibles à la vie & à la ſanté pour n'y faire pas reflexion, j'ay creu

qu'on prendroit plus de soin pour les éviter ; & qu'on s'en souviendroit plus facilement, si je les plaçois, comme je l'ay fait, à la fin de cette methode : & si l'on consideroit que la preocupation est le plus dangereux poison de l'esprit, & la principale cause de nos erreurs.

Aprés avoir expliqué, en general dans cette methode, les vertus & les qualités des alimens dont nous usons, il me reste à expliquer la nature d'un chacun en particulier. C'est aussi ce que je vais faire par lettre alphabetique dans le traité qui suit ; où je raporteray encore les choses que nous prenons par volupté & par precaution, afin qu'ayant par ce moyen la connoissance des uns & des autres, chacun puisse menager sa santé, prevenir les maladies où nous sommes sujets ; & même en guerir souvent, sans être obligé d'avoir recours à d'autres remedes.

TRAITÉ

DE LA NATURE, DES qualitez & de la preparation, des Alimens le plus usitez; & des autres choses qu'on prend ordinairement pour précaution, ou par volupté: les uns & les autres décrits par lettre alphabetique.

ABSINTHE: Il y en a de deux especes, sçavoir de la petite & de la grande: on se sert plus souvent de la premiere que de la seconde; bien que celle-cy soit plus amere, plus chaude, plus dessechante, & plus incisive que l'autre. Elle échauffe mediocrement & est fort bonne tant pour l'estomach; que pour les entrailles, contre la pourriture, la vermine & la crapule: elle combat encore les fievres in-

termittentes, ouvre les obstructions, excite l'appetit, dissipe les vents, fortifie par sa legere astriction les parties nobles, & purge la bile par les urines; sur tout lors qu'elle est trop épaisse ou trop visqueuse. Quelques-uns s'en servent en forme d'opiate, & la plus part n'en prenent que l'infusion; qui se doit faire en la maniere suivante.

Prenez deux poignées d'absinthe, faites en boüillir une pendant demi heure dans la quantité d'un verre d'eau; infusez en même tems l'autre dans demi verre de vin: quand l'eau sera froide mélez & laissez le tout ensemble durant dix heures, colez-le aprés cela, & beuvez tous les matins de ce vin la quantité de deux ou trois travers de doigt dans un verre. On n'en prend ordinairement en ce païs que six ou sept matins de suite; mais du côté d'Allemagne on en continuë l'usage dans le Printems durant plusieurs mois: & il seroit à souhaiter qu'on pratiquat la même chose en ce païs.

Abricots comme ils sont froids & humides au second degré, si l'on les prend au commencement du repas, ils lachent un peu le ventre; ce que l'on doit faire d'autant plus qu'ils se corrompent assez facilement

s'ils ne sont cuits ou confits au sucre : cependant ils le serrent au contraire lorsqu'ils sont secs. L'arbre qui les produit donne une goumme ; qui étant dilayée avec du vinaigre, guerit éficacement les dertres si l'on les en fomente plusieurs fois dans le jour.

Ache ou api, comme il est acre, chaud & sec, au second degré ; il penetre, il incise le flegme, il ouvre les obstructions, il provoque les mois aux femmes, fait sortir le sable & quelque fois la pierre, & combat la jauniſſe. Bien qu'on s'en serve communement dans les salades ; il est neanmoins meilleur cuit que crud dans les boüillons & dans les ragouts

Acide, aigre, acre ou amer. *V. chap. 4. p. 404. 405.*

Agneau : Sa chair est facile à digerer, delicate, bonne & nourrissante ; & sut tout lors qu'elle est rôtie, que l'animal est gras, assez gros ou assez fait.

Ail, passe pour sec & chaud au quatriéme degré : il est fort incisif & fort acre, & cela fait qu'il ne convient qu'aux bonnes constitutions. Il est neanmoins propre pour dissiper les ventositez, pour purger la pituite, exciter l'appetit, provoquer l'urine & les menstruës, chasser les vers & preser-

ver des venins grossiers & terrestres ; mais il est trop violent pour ceux qui ont le temperament salin, bilieux, fluct & delicat. Il est ainsi beaucoup meilleur cuit que crud : car de cette derniere maniere il ulcere la peau, picote les parties internes, excite les vents, nuit à l'estomach, à la tête & à la veuë.

Aîles d'oiseaux nourrissent mediocrement, & produisent peu d'excremens : à cause que leur agitation ordinaire les consume.

Amandes : Soit qu'elles soient douces, ou qu'elles soient ameres, elles donnent assez de nourriture : mais elles se digerent assez difficilement. Cependant celles-cy, sont mediocrement chaudes, plus aperitives, & plus diuretiques que les autres : qui sont au contraire plus temperées & plus propres pour adoucir l'acrimonie des humeurs, pour les maladies de la poitrine, pour celles des reins, pour ramollir, pour concilier le sommeil, & pour embellir le visage. On en fait des amendez, qui ont à peu prés les mêmes vertus.

Ambre gris mediocrement chaud & sec, resout, dessèche, penetre, tempere l'acrimonie, rétablit les forces, remet la circulation du sang & fortifie le cœur, les

esprits & le cerveau. *V. chap.* 5. *p.* 433

Amer V. chap. 4. *p.* 405

Animaux fort jeunes, *V. c.* 4. *p.* 413. 414.

Anchoïes & andouilles : Les unes & les autres ne sont pas saines : neanmoins les premieres reveillent l'appetit à cause de leur saleure ; & aident à la digestion, si l'on n'en mange que peu : mais elles excitent l'acrimonie, & ne fournissent que peu de nourriture.

Alauses poisson de mer, qui monte & vient fort avant dans les grandes rivieres : lors qu'il y reste long-tems engagé, de passablement bon, gras & delicat qu'il étoit avant d'y entrer, il devient maigre, & perd beaucoup de tout ce qu'il a de meilleur : ce qui fait que ses qualitez tiennent un milieu entre celles des poissons de mer & de riviere, cy-devant decrites.

Aloüetes se digerent facilement, nourrissent assez, & sont specifiques contre la colique.

Aricots, *V.* Phaseoles.

Anguiles sont visqueuses, de difficile digestion, & par consequent assez nuisibles; principalement si elles ne sont corrigées par le safran, le poivre blanc & le sel : ce qui fait que les patez n'en sont pas à proportion tant mauvais.

Anis chaud & sec au troisiéme degré aide à la digestion, dissipe les vents, cuit les cruditez & les purge même si l'on en prend plusieurs fois & dans une suffisante quantité. Il rend encore l'halene douce & agreable, il augmente la quantité du lait : previent la douleur des dents, reveille les desirs amoureux, & profite contre la pâle-couleur, la toux & la perte blanche des femmes. Cinq ou six goûtes de son essence avalées dans un jaune d'œuf durant quelques matins de suite sont merveilleuses contre les vents, la toux & la foiblesse de l'estomach.

Artichaux se digerent assez difficilement, excitent l'amour, augmentent la bile, provoquent les urines, & detergent leurs conduits : les Sauvages ont à peu prés ses vertus, si ce n'est qu'ils sont meilleurs pour l'estomach. L'usage des uns & des autres combat la mauvaise odeur, que quelques uns répandent par la bouche.

Asperges sont mediocrement chaudes & seches, aperitives, favorables à la digestion ; & propres pour exciter l'amour, dissiper les vents, depurer la masse du sang, donner beaucoup de nourriture, & provoquer les urines : mais elles les rendent

plus puantes qu'elles ne le sont ordinairement.

Avenat : Il desseche, il rafraîchit, il fait uriner, il nourrit assez, tempere la toux & adoucit l'acrimonie des humeurs. Si l'estomach est neanmoins foible, & qu'on en prene durant quelques jours, il s'y aigrit le plus souvent & s'y convertit en flegme ou en cruditez : ce qui arrive encore plûtôt à l'égard du lait, des amendés, des hordeats & des autres boüillies, de quelle nature qu'elles puissent être ; à cause qu'elles sont plus indigestes.

Aunée ou *Enula Campana*, est chaude & seche au second degré ; on use fort utilement des racines de cette plante confites au sucre, pour fortifier l'estomach, aider à la digestion, combatre l'asthme & les vieilles toux, éviter la cholique, dissiper les vents, ouvrir les obstructions, prevenir les fievres malignes, digerer le flegme ; & netoyer tant les reins que la vessie. Le menu peuple fait encore avec son suc & un peu de beurre, un liniment pour guerir de la gale ; & l'Escole de Salerne pretend qu'elle rend les entrailles saines. *Enula Campana facit præcordia sana.*

Comme j'ay tres-souvent experimenté, & à mon égard, & à celui des autres ;

que les vertus que j'ay raportées de cette plante étoient tres-efficaces : J'ay crû que je devois marquer la maniere de s'en servir, & la preparation qu'elle exige pour en user.

Le plus commun usage est de confire au sucre & au sec les racines de cette plante. Mais comme elles sont extraordinairement ameres & assez dures, il faut auparavant d'y méler le sucre, les faire boüillir & infuser avec plusieurs eaux pendant quelques jours ; plus ou moins selon qu'on voudra diminuer leur amertume, & ramollir leur substance. On en peut prendre une ou deux fois par jour de la grosseur d'une noisete durant cinq ou six jours presque indifferament à toute heure. Neanmoins ceux qui la prendront pour cuire & digerer le flegme, fortifier l'estomach & dissiper le vents, se trouveront mieux de la prendre le matin à jeun qu'à toute autre heure. Cependent comme elle échaufe quelque fois la bouche & les temperamens bilieux, ceux qui ont la constitution fort chaude n'en doivent user que rarement, & avec circonspection : mais les autres en peuvent prendre frequemment, & en differens tems : sur tout durant les saisons froides, & lors qu'elles

qu'elles seront un peu temperées.

Avelaines ou *noisetes* se digerent plus facilement que les noix, sont plus nourrissantes, renferment moins d'huile; & si elles nuisent un peu à l'estomach, elles servent contre la vieile toux, la gravele, & l'ardeur d'urine; leur premiere peau est astringente & fort efficace pour arrêter l'évacuation des fleurs blanches, & celle du flus de ventre.

B

BAINS d'eau douce étoient autrefois d'un plus grand usage, parmi nos Anciens, qu'ils ne le sont maintenant parmi nous: & cette pratique se conserve encore parmi les Turcs, & parmi la plus part des Nations Orientales, Car ces peuples se baignent souvent en toutes les saisons de l'année, & quelquefois dans l'eau si chaude qu'elle provoque la sueur: mais nous ne nous baignons ordinairement, que durant les grandes chaleurs de l'Esté, & seulement dans l'eau de riviere froide, ou simplement tiede. La raison & l'experience nous ont aussi fait connoître que, pour rendre en ce Païs, les bains utiles, sains & delicieux, il ne faut se baigner

qu'en une saison chaude, plûtôt le matin que le soir, une ou deux fois par jour seulement, avant le repas, pendant une ou deux semaines; & demeurer dans le bain ou demi bain durant une heure; ou selon Galien, jusques à ce qu'on commence à y sentir froid. On peut neanmoins en continuer l'usage pendant un plus long-tems à divers intervalles, & même dans les autres saisons; pourveu qu'elles soient plûtôt chaudes que froides, ou temperées: mais cela ne se pratique ordinairement, qu'à l'occasion de quelques incommoditez, qui en exigent l'usage.

Les bains ou les demi bains d'eau tiede se prenent dans la maison; & ceux d'eau froide dans la riviere. Ceux ci sont ordinairement plus delicieux & plus detersifs, si l'eau n'en est pas dormante; mais ceux là aussi profitent plus à la santé; puis qu'ils rafraîchissent pour le moins autant que les autres, qu'ils penetrent mieux tous les pores du corps, qu'ils humectent & ramollissent davantage, qu'ils emportent avec plus de facilité les obstructions, qu'ils temperent mieux l'acrimonie par la vertu que l'eau à de dissoudre naturelement le sel; qu'ils augmentent l'apetit, & l'enbonpoint: & qu'ils ne sont pas si con-

traires à la foiblesse de l'estomach, aux cruditez, à la plenitude, & aux fluxions.

Ils profitent encore beaucup aux temperamens salins mélancholiques, hypocondriaques, ou bilieux, & à ceux qui font du sable par les urines, qui sont maigres, qui ont la pierre, ou quelque disposition au marasme & à la fievre lente ou hetique. Enfin Pline rapporte que le frequent usage des bains preservoit autrefois si fort les Romains des maladies, qu'ils n'auoient pas besoin du secours des Medecins: que s'ils ne les pratiquerent pas neanmoins si frequemment dans la suite, ce fut pour prevenir les funestes accidens, qui en arriverent à la jeunesse. Car pour satisfaire à son plaisir, elle se baignoit sans regle, à toute heure, en faisant la débauche, en s'agitant dans quelque exercice violent, aussi bien immediatement, & aprés, qu'auparavant le répas. Ce fut aussi ce grand déreglement, qui en fit deffendre l'usage à Rome avec tant d'exactitude, qu'ils y furent peu de tems aprés beaucoup moins usitez, que parmy les nations de leur voisinage.

Bequefigues, sont dun rare manger, sur tout en Automne, pourveu qu'ils soint gras. Ils nourrissent beaucoup, se digerent facilement ; & plusieurs les croyent especifiques pour fortifier la veüe.

Becasses, ont un bon goût, humectent assez, se digerent avec facilité, temperent l'acrimonie des humeurs ; & fournissent beaucoup de nourriture. De telle maniere que tout en est bon jusques aux excremens.

Bettes, ou poirée & betteraves, mediocrement chaudes & seches : Les premieres sont nitruses, peu nourrissantes, de difficile coction ; & un peu laxatives si l'on prend de celles qui ont les feuilles plus blanches que noires. Pour les secondes elles fourniſſent assez de nourriture, mais assez mauvaise ; & ont pour le surplus à peu prés les mêmes vertus que les autres.

Bœuf, Sa chair est nourrissante ; mais grossiere, mélancolique, & asses difficile à digerer, principalement lorsqu'il est maigre & suranné. Il sera par consequent meilleur, si lon n'en mange pas qu'il ne soit bien gras, bien cuit & tendre, ou

imbibé d'un peu de sel. S'il n'est pas neanmoins salé ; il nourrit plus, il incrasse le sang trop subtil & tempere l'acrimonie des humeurs.

Beurre, est doux temperé, & assez bon pour la poitrine : mais un peu nuisible à l'estomach, lorsqu'il se trouve affoibli ou beaucoup échaufé. Cependant s'il s'enflamme facilement, il ne laisse pas de fournir assez de nourriture, de ramollir le ventre, & d'adoucir l'acrimonie des humeurs. Il est toûjours plus sain au commencement du repas qu'à la fin, & souvent meilleur que l'huile pour la poitrine ; neanmoins celuy-cy tour a tour profite plus à l'estomach.

Boüillon, de viande est de tous les alimens le plus facile à digerer, le plus propre dans les fiévres, & le meilleur pour produire une bonne nourriture. Il adoucit l'acrimonie des humeurs, fait peu d'excrémens, passe facilement & se trouve le seul des alimens, qui excite le moins de mouvement dans la masse du sang, lors qu'il vient à s'y méler.

Bourrache & bugloſe, ont à peu prés les mêmes vertus : elles sont cordiales, elles humectent & temperent l'acrimonie des humeurs ; mais sur tout la salure de la

salive : elles depurent encore la masse du sang, combatent toute sorte de melancholie, & tiennent plus de la chaleur que de la froideur. Plusieurs estiment que la prise d'un ou de deux verres du suc de bourrache est un remede tres-efficasse & tres-especifique contre la pluresie.

Boüillons, rafraichissans se prennent ordinairement dans le Printems, pour temperer la chaleur, & dépurer la masse du sang. Ils se composent ordinairement en la maniere qui suit.

Prenez racines de Gramen, de Cichorée sauvage, d'aspergez, de fresier, ou de quinte-feuille, une poignée de chacune; feuilles d'endive, de laitüe, de bourrache, de pinpinelle & d'aigremoine, aussi une poignée de chacune ; & de nitre purifié, ou creme de tartre demy dragme : faites boüillir le tout pendant demy heure dans un boüillon fait avec un poulet farci d'orge ou d'avoine, ou avec la chair de veau: coulez-le aprez cela, & le prenez quinze ou vingt matins de suite. Ceux qui auront besoin de se purger, pourront ajoûter deux dragmes de senné dans chaque cinquiéme boüillon, pour satisfaire en même tems à cette évacuation ; & ceux qui n'auront pas leur constitution

bien temperée, mais trop dominée par quelqu'une des cinq humeurs, pourront en ce cas, ajoûter dans ces boüillons quelques-unes des plantes ou des racines que j'ay proposés dans le quatriéme Chapitre, à l'égard de chacune de ces cinq differentes humeurs & de l'intemperie des saisons.

Boüillons, rouges se composent à peu prés de la même maniere que les premiers, en y ajoûtant les racines de fraisier.

Brochet; est de facile coction & un des plus salutaires poissons pour les malades, & pour les sains.

Boudin, & boüillie sont toûjours indigestes; & causent souvent des obstructions. *avenat*, *V. souciſſot.*

Bugloſe, *V. Bourrache.*

C.

Caille, Sa chair nourrit assez, mais elle ne se digere pas si facilement, que celle de plusieurs autres oyseaux. quelques-uns la croyent même contraire aux personnes atteintes de la paralisie, ou sujets aux mouvemens convulsifs: parce que la graisse en est pesante & indigeste; & qu'elle mange souvent d'ellebore.

Canard, tient plus de la chaleur que la plusparт des autres animaux. Il nourrit assez ; mais il se digere difficilement ; a cause que la chair en est grossiere : ce qui fait qu'elle produit quantité d'excremens & un suc melancholique.

Canelle, échauffe & desseche considerablement, ouvre beaucoup les obstructions, provoque fortement les menstruës, profite dans les difficiles acouches, fortifie les entrailles, repare les sprits & favorise la coction. On en peut assaisonner les viandes, & en faire d'Hypocras, d'hypotheque, ou de l'eau clairete pour s'en servir dans ces occasions.

Capres, ouvrent les obstuctions du foye, & principalement celles de la rate : excitent l'appetit, combatent la melancholie, & passent pour temperées : mais elles sont en même temps nuisibles à l'estomach, ou difficiles à digerer. On en corrige neanmoins un peu cette mauvaise qualité, si on les fait tremper dans de l'eau boüillante, avant que d'en faire des ragouts, ou d'en assaisonner les viandes.

Cachou, est une espece de terre rougeastre, entrecoupée de quelques points blancs ; qu'on trouve communement dans

une contrée du Japon. Lors qu'elle est fort seche sa couleur rouge est plus noiratre, approchante de celle de l'aymant, & semblable à une certaine argile aussi rougeastre, lors qu'on la calcinée. Comme elle est fort amere l'on en forme d'ordinaire de tabletes, ou de pastilles avec du sucre, & quelque grain d'ambre gris; ce qui la rend agreable au goût : qui neanmoins sans étre du tout preparée, laisse dans la bouche, a cause de sa qualité balzamique, une douceur considerable aprés l'avoir machée. Sa vertu principale consiste a déessecher, à fortifier & à dissiper les vents. Elle est par consequent fort bonne contre les fluxions catharreuses, soit qu'elles tombent sur la poitrine, ou sur quelqu'autre partie : & elle convient principalement à la tête & à l'estomach, fortifie considerablement l'une & l'autre de ces parties, tempere la saleure & combat l'incontinence de l'urine. On n'en prend pas plus d'un tiers de dragme seule, preparée, ou mélée avec un aliment convenable à l'indisposition que l'on a : & on la laisse fondre insensiblement dans la bouche, lors qu'on s'en sert sans étre preparée.

Capillaire, On use souvent de son sy-

rop : qui rafraichit assez, qui tempere l'acrimonie des humeurs, débouche les entrailles, adoucit la toux & appaise les fluxions qui tombent sur la poitrine. On fait communement une tisane, pour la boisson ordinaire, de la decoction de cette plante ; qu'on donne pour entretenir doucement la perte des femmes qui ont nouvelement acouché.

Caffé, Comme l'usage de cette drogue est nouveau en France ; qu'il est au contraire ancien & fort frequent parmi les Turcs & parmi la plûpart des autres nations du Levant ; & qu'il produit de merveilleux effets dans leurs païs, j'ay fait une recherche assez exacte de tout ce qui pouvoit contribüer à me faire connoître sa nature & ses qualitez. Mais pour tacher à y mieux reüssir, je l'ay preparé moy-même plusieurs fois ; j'en ay pris pendant fort long tems & en ay fait prendre à un tres grand nombre de personnes, lors qu'il m'a parû utile à leur constitution & à leur santé.

Les experiences que j'ay ainsi faites du caffé à leur égard & au mien, & les relations que j'en ay lües des païs où il est fort en usage, m'ont appris que c'étoit une espece de feve, qui ressemble

assez à celle des abricots. On nous l'aporte du Levant ; mais principalement de l'Arabie; où il y a plusieurs terroirs remplis d'arbrisseaux, qui produisent cette sorte de graine.

Cette féve, renferme deux substances d'une nature bien differente : car l'une est volatile, aperitive, deterſive, subtile & penetrante : & l'autre est au contraire grossiere, astringente & terrestre. Celle-cy engage ou envelope si fort l'autre, qu'elle ne peut se dégager que par le moyen de la calcination ; sans laquelle on ne sçauroit s'en servir utilement, en tirer la teinture, ni en user avec tant de facilité qu'on en use. Et bien que la poudre & la teinture en soient toutes deux ameres, & balzamiques, qu'elles ne renferment aucune acrimonie : on ne prend neanmoins que celle-cy, & on laisse l'autre au fond de la caffetiere ; parce qu'elle est grossiere, astringente, & qu'elle ne peut presque servir que pour serrer un peu le ventre ; au lieu que la teinture est au contraire fort aperitive, fort subtile & penetrante. De là vient aussi que celle-cy provoque les menstrües, combat les palles couleurs, excite les hemorragies, & ouvre les conduits les plus bouchez ;

mais principalement ceux des vaines & des arteres.

Elle fortifie encore l'estomach, les gencives, & toutes les parties nerveuses, glanduleuses, spermatiques ; elle appaise les douleurs de tête, blanchit les dents pris mediocrement chaud, & corrige le lait. Bien-plus elle combat souvent la goûte, les aphtes & les vapeurs, tempere l'acrimonie des humeurs, guerit les angeleures, dissipe puissamment les vents, & les fumées du vin pris avec excez : Et si elle n'est pas toûjours favorable aux jeunes mariez, elle sert du moins beaucoup à la digestion, même des alimens indigestes, ou pris en trop grande quantité. Enfin elle nourrit passablement, remet la circulation du sang, fortifie & reveille admirablement les esprits animaux, resiste au sommeil, & aux maladies accompagnées d'assoupissement, rend la memoire heureuse, lesprit gai & vif, & l'imagination presente. De telle maniere qu'elle est d'un grand secours à tous ceux qui sont obligez de parler en public, de veiller, de traiter, ou de décider des affaires importantes. De là vient aussi, que les Turcs ne s'assemblent jamais pour des pareilles occasions, sans qu'ils ayent

beu

beu auparavant leur caffé, ou sans le boire tous ensemble sur les lieux.

Il paroit encore par ce que je viens de dire, touchant cette boisson, qu'elle corrigera l'intemperie ou la mauvaise disposition des humeurs froides, pituiteuses, melancholiques, salines & flateuses; qu'elle combatra les maladies qui proviennent des membranes, des nerfs ou des esprits mal disposez; & qu'elle n'excitera que la chaleur d'une bile trop volatile, ou d'ailleurs trop exaltée par elle-même. Ainsi il n'en faut pas user si frequemment en Eté que durant les autres saisons, ni lorsque l'estomach est chaud & le temperament bilieux, de peur d'irriter davantage une bile, que la trop grande subtilité commence à rendre fort impeteuse. Il ne faut pas non plus en prendre le soir, de peur d'interrompre le sommeil durant la nuit; à moins que l'estomach soit fort abrevé de pituite, ou chargé de cruditez : car comme celles-ci causent souvent l'insomnie, & que le caffé, en les cuisant, leur ôte cette qualité, il fait en ce cas plûtost dormir que veiller.

De quelle maniere que ce soit, il sera toûjours favorable à ceux qui, pour satisfaire, ou à leur inclination, ou à leurs af-

faires, passent presque les nuits entieres en veillant : puisque s'ils en prenent durant ce tems quelques tasses, il est tres-seur qu'ils suporteront beaucoup plus facilement les fatigues de leurs veilles, celles de leur application, & les secousses que le penchant au someil leur pourroit donner.

Ceux qui ont besoin de fortifier leur estomach, doivent prendre à jeun cette boisson : & ceux qui ont peine à digerer, la prendront au contraire immediatement aprés le repas. On en peut boire une tasse ou un plein gobelet deux ou trois fois par jour, en continüer l'usage quelque mois, le differer ensuite durant un pareil intervale de tems, afin de ne l'accoûtumer pas trop; & aprés cela, en reprendre comme devant.

Pour bien preparer le Caffé, il faut premierement rotir ou calciner sa graine dans une machine de fer blanc faite exprez, ou dans un vaisseau propre pour le même usage. On prendra bien garde dans ce tems, de ne la faire brûler que jusques à ce qu'elle deviendra, de blanchâtre qu'elle est, d'une couleur minime tirant sur celle du musc, sans devenir pour la plupart tout à fait noire : pour cela il

la faudra remuer incessamment, tant quelle sera sur le feu; encore qu'il y enait quelque graine qui paroisse noirâtre. Et aprés qu'elle sera ainsi calcinée, on la reduira en une poudre tres-subtile, qu'on passera ensuite dans un tamis, & qu'on gardera dans un sac de cuir bien bouché, placé dans une boëte, pour en preparer la teinture lors qu'on en voudra prendre.

Il faut conserver le Caffé calciné, sur tout si on l'a reduit en poudre, avec ces precautions, afin que l'air ne le puisse pas penetrer; parce qu'il le fait facilement rancir, & qu'il en dissipe ce qu'il a de meilleur, à sçavoir la partie la plus volatile, & la plus balzamique de sa substance. Neanmoins lors qu'on voudra se servir de la poudre nouvellement calcinée, on pourra au contraire la conserver sans prendre ces precautions, afin qu'elle exhale par ce moyen une partie de l'empyreume, ou du feu qu'elle renferme d'abord aprés la calcination; & qui se perd dans la suite du tems, encore qu'elle soit bien couverte & envelopée. Toutes ces precautions ne sont pas aussi suffisantes pour la conserver une année entiere dans toute sa force: car

les chaleurs de l'Eté affoiblissent toûjours sa vertu dans cét état ; au lieu que la graine se conserve plusieurs années de suite, sur tout si elle n'est pas calcinée. Cela fait, qu'il ne la faut brûller ni reduire en poudre, qu'à proportion qu'on en veut user ; à moins qu'on doive bien tôt s'en servir.

Pour ce qui concerne la maniere d'en tirer la teinture, pour en faire une boisson, elle se tirera en la maniere suivante. On fera boüillir pour une prise, par exemple, un peu plus que d'une tasse d'eau commune dans une caffetiere ou chocolatiere ; & on y jettera dedans environ une cuillet d'argent du caffé en poudre, qu'il faudra ensuite couvrir, & la laisser boüillir à petit feu durant un gros quart d'heure ou davantage. Cela fait, on versera doucement & par inclination la teinture encore presque boüillante dans une tasse, où l'on aura mis auparavant environ demi once de sucre ; & on avalera en même tems cette boisson à petits traits, aussi chaude qu'elle se pourra boire.

Parmi ceux qui usent beaucoup du caffé, il y en a quelques-uns, qui le prennent ou le preparent sans sucre : & qui le font boüillir environ une heure, afin d'en

diminuer par ce moyen l'amertume. Ils pretendent que l'estomach s'en accomode mieux de cette maniere ; & que s'il n'en est pas si nourrissant, il en est du moins plus efficace dans toutes ses autres vertus. Je ne doute pas aussi, que ceux qui n'ont pas besoin de beaucoup de nourriture ; qui ne craignent pas l'amertume, & qui ne sont pas d'une constitution extraordinairement foible ou delicate, ne tirent un plus grand secours du Caffé, preparé de cette maniere que de l'autre. Neanmoins comme ce secours ne sçauroit estre considerabe sans en faire un long usage, on a d'ordinaire peine d'accoûtumer le goût à cette amertume ; & ainsi la plus-part ayment mieux le prendre avec un peu de sucre, appuyez de l'authorité d'Hypocrate, qui nous conseille de preferer les alimens de nôtre goût, à ceux qui ne le sont pas ; bien qu'ils ne soient pas tout-à fait si bons pour la santé.

Il y a encore d'autres personnes, qui pour preparer du caffé, prenent du lait aprés l'avoir fait legerement boüillir à la place de l'au : ce qui n'est pas inutile, lors qu'il s'agit de corriger les mauvaises qualités du lait ; & de rendre la teinture de cette drogne plus nourrissante, plus tem-

perée & plus convenable aux affections de poitrine.

Il y en a d'autres, qui dans la preparation du caffé, laiſſent toûjours ſon marc au fond de la caffetiere, pour le faire ſervir 5. ou 6. fois de ſuite, en y ajoûtant ſeulement d'autre caffé la moitié moins de ce qu'on en met ordinairement. Il eſt vray que de cette maniere, l'on en employe beaucoup moins : mais s'il en eſt quelquefois auſſi bon au gout ; il ne profite jamais tant à la ſanté, à moins qu'il ne fût utile de ſerrer le ventre.

Caffé, humecte & lache doucement le ventre ſans échaufer : elle purge, elle adoucit & netoye les reins ou la veſſie : mais elle eſt contraire à la foibleſſe de l'eſtomach & des entrailles, aux affections hypocondriaques, aux vapeurs, & aux vents. Celle qu'on vent confite purge mieux que l'autre, parce qu'on y méle un peu d'eſcamonée ; qui eſt un purgatif aſſez violent.

Carrotes, ou pannais engendrent un ſang melancholique, excitent l'amour, & ſont de difficile coction : elles paſſent neanmoins pour deterſives ſelon Matheole & leur graine provoque les urines & les menſtrües ſelon Galien.

Carpe, Sa chair est molasse & gluante ; neanmoins assez bonne & assez nourrissante, quand on l'assaisone avec du vin & des épiceries. Les meilleures sont les vieilles, & celles de rivicre, qui ont la couleur tirant sur un jaune luisant. Pour celles qui sont d'une couleur noirâtre, elles n'aprochent pas de la bonté des autres ; parce qu'elles tienent du bourbier. Cependant la langue des unes & des autres est toûjours le meilleur morceau.

Cerf, Sa corne est d'un grand usage pour en faire de tisanes & de gelées avec les pieds de poule & le vin blanc, ou avec d'autres choses convenables. Elles resistent à la pourriture, à la caogulation & à la malignité ; Elles combatent encore les acides & la vermine, serrent le ventre, excitent la sueur, & fortifient les entrailles & la masse du sang.

Cerfeuil, passe pour assez chaud & sec, & est bon pour l'estomach, pour purifier la masse du sang, dissoudre sa coagulation ; concilier le someil, combatre la pierre, la melancholie, & la retention d'urine, dissiper les vents, & dessecher les humidités. Plusieurs font même prendre demi verre du suc de cette plante, pour guerir la pluresie. Et

on peut s'en ſervir dans les ſalades, & avec les herbes potageres.

Ceriſes, ſont ou aigres ou douces. Les premieres comme acides tienent un peu de l'acrimonie ; ce qui les rend contraires à la toux, aux fluxions & au temperament ſalin : mais avec cela elles rafraichiſſent, fortifient l'eſtomach, rejouïſſent le cœur, appaiſent la ſoif, deſſechent, ſont aſtringentes & temperent la bile. Pour les ſecondes elles fortifient le cerveau, combatent la pluſpart de ſes maladies, & adouciſſent l'acrimonie : mais elles ne ſont pas ſi bonnes que les autres pour l'eſtomach, contre la bile. Fernel recommande la decoction des ceriſes contreles affections des hypocondres : & les Medecins Alemans eſtiment que l'eau de celles qui ſont douces & noires diſtillée avec leurs noyeaux écraſez, eſt tres-efficaſſe pour combatre & prevenir les atteintes de la paraliſie, de l'apoplexie, & de l'epilexie. L'on en fait auſſi d'hypotheque qui a à peu prés les mémes vertus. *V. Hypotheque.*

Cervelles, nuiſent à l'eſtomach, ſe digerent difficilement, lâchent le ventre, & produiſent un ſuc groſſier ou piruiteux ; qui eſt neanmoins paſſablement

nourrissant, si elles sont bien cuites. Celles des oyseaux sont plus saines que celles des bêtes à qutre pieds ; neanmoins celles de veau & de levraut, passent pour les meilleures de toutes.

Chocolate, Bien que les grands Seigneurs ou les gens riches soient ordinairement les seuls qui en prenent souvent en France ; à cause qu'il s'y vend cherement, & qu'il en faut quantité pour un mediocre usage, je ne laisseray pas d'en marquer succintement la nature, la composition & les qualitez. Pour cela je diray que sa composition ordinaire consiste dans une paste noire & dure ; dans laquelle on fait toûjours entrer beaucoup de Cacaos & de sucre, mediocrement de canelle ; & de poivre de Mexique, de gerofle, d'ambre-gris, d'anis, de tessacte & d'achiotte une petite quantité de chacun. Quelques-uns y ajoûtent encore de reubarbe, des roses pâles, ou plusieurs autres drogues selon qu'ils pretendent, ou lâcher le ventre, ou donner differentes vertus à cette sorte de paste.

Cette composition nourrit, engraisse & fortifie l'estomach. Mais elle échauffe cosiderablement : quelques-uns pretendent neanmoins qu'elle rafraichit ; à

cauſe, diſent ils-ils, que les Cacaos renferment quantité de parties groſſieres & aſtringentes. Il eſt poutant vray qu'elle en contient en même tems beaucoup de graſſes ou de ſulphûreuſes ; ce qui fait qu'elle échaufe plus qu'elle ne rafraichit. Cela eſt confirmé par la nature des drogues qui entrent dans ſa compoſition ; & par le ſentiment de la plus-part des voyageurs dans les indes Occidentales, où l'on uſe beaucoup du *Chocolate*. Ils diſent que ceux qui en prennent en quantité durant l'Eſté en ſont fort échaufez ; & que le grand uſage, en toute ſaiſon, cauſe de ſi grandes obſtructions dans les entrailles, qu'elles produiſent quelquefois l'hydropiſie : ſans doute parce que la compoſition renferme pluſieurs drogues qui abondent en une ſubſtance fort groſſiere.

Le *Chocolate*, qu'on tranſporte en France en forme de tabletes, paſſe pour le meilleur : Il y en a qui le mangent ſans autre preparation ; neanmoins la pluſpart en preparent en ce païs une boiſſon ſemblale à celle du Caffé. On rape une de ces tabletes peſant 2. ou 3. onces l'on méle la poudre avec preſque autant de ſucre pulveriſé. On verſe enſui-

te ce melange dans une chocolatiere, où il y a une plaine tasse d'eau boüillante; & on laisse boüillir le tout ensemble environ demi heure en le batant en même temps avec un moulinet fait exprés. Il faut aprés cela prendre à petits traits cette liqueur ou ce mélange fort chaudement ; & de même maniere qu'on prend la teinture du Caffé. Ceux qui le veulent plus nourrissant, y détrempent un jaune d'œuf: comme dans un semblable cas, on detrempe pareillement ou prepare le Caffé avec du lait.

Chynorrodon, est le fruit du rosier sauvage, d'ont on fait une conserve; bien qu'il soit aussi bon en forme de tisane. il rafraichit, il ouvre les obstructions, fortifie les entrailles, & netoye les reins : pour la fleur de ce fruit elle convient à la trop grande perte des femmes rouge ou blanchatre.

Champignons, Comme ils sont ordinairement veneneux, grossiers & peu nourrissans, si l'on en mange beaucoup, ils excitent souvent le devoyement, l'indigestion ou le flux de ventre. *Voyez chap.* 4. *p.* 433.

Chapons, jeûnes poules, ou poulets. La nourriture des uns & des autres passe

pour la meilleure de toutes les viandes. La chair en eſt auſſi fort tendre, fort nourriſſante, fort temperée, de facile digeſtion, & propre pour remettre bien-tôt les forces abatües. Les chapons ſont bons en toutes ſaiſons, les poules ſe mangent en Hiver, & les poulets en Eſté. Les uns les autres, ſelon Avicenne, favoriſent la voix, augmentent la ſemence, donnent de la vivacité à l'eſprit, & fortifient le cerveau.

Chatagnes, fourniſſent un aliment abondant, mais groſſier & difficile à digerer; qui engendre des vents, gonfle les entrailles, ſerre le ventre, & reveille quelquefois la douleur de tête & les deſirs amoureux: elles épeſſiſſent neanmoins le ſang, & temperent le flux de ventre, le crachat du ſang & l'acrimonie des humeurs. Pluſieurs les font cuire & boüillir avec du fenouil pour en corriger la groſſiereté, & tacher d'en éviter les vents. Leur premiere peau pulveriſée & beuë avec du vin arreſte ſelon Matiole, les fleurs blanches, le crachat de ſang, & le flux de ventre, ſi l'on en prend environ deux dragmes.

Chardon, V. artichaud ſauvage.

Chevreau, Si ſa chair ſe cuit & paſſe facilement

facilement, elle ne nourrit pas beaucoup, & produit assez d'excremens.

Chicorée, passe pour temperée; & froide, & seche au second degré. Elle rafraichit beaucoup, dépure la masse du sang, excite l'appetit, apaise la soif, ouvre & fortifie les entrailles & l'estomach, reprime la bile, & combat les fievres. La sauvage est toûjours plus éficace que la domestique. L'usage de l'une & de l'autre est tres-bon & tres-frequent. On en mange dans les salades; on en fait des boüillons; & on en prend la decoction des racines en forme de tisane, qui sera semblable à celle de l'Almanach, si l'on y ajoûte l'avoine, le miel, & le cristal mineral.

Cochon de lait, Bien que sa chair se cuise assez facilement, elle ne laisse pas de produire un sang froid, grossier & crud. Il sera neanmoins beaucoup plus loüable si l'on en a farci le ventre avec le thim, l'hysope, la sariete, le poivre, le sel & la sauge.

Choux, assez temperés, mediocrement chauds & secs: ils nourrissent peu & s'ils l'âchent le ventre quand ils sont fort peu cuits: Ils le serrent au contraire, lors qu'ils le sont beaucoup. De quel-

le maniere que ce soit, ils engendrent un sang melancolique, ils excitent des vents, troublent le sommeil, & combattent neanmoins l'yvrognerie. Ceux de Milan sont les plus sains, & les verts ou les rouges ne nuisent pas tant que les cabus blancs.

Cidre, bien clarifié, rafraichit, humecte & tempere la bille ; mais il augmente l'acidité du sang, & nuit dans les fievres intermittentes, à la toux, aux fluxions, au temperament salin & à l'estomach ; sur tout s'il se trouve froid, affoibli ou rempli de cruditez : celuy des pommes est ordinairement plus sain que celuy des poires.

Citron, Si son suc, comme acide, tient de l'acrimonie, nuit à la toux, aux fluxions & au temperament salin ; cela n'empeche pas qu'il ne resiste au venin, qu'il n'éteigne la soif, qu'il ne tempere la fievre putride, & qu'il ne reprime la bille: mais son écorce confite est encore meilleure contre la peste. Elle échaufe & dessèche, fortifie l'estomach, combat la vermine, ayde à la coction, dissipe les vents, & rend l'halene bonne, sans nuire comme fait le suc, dans les occasions ; qui ont été marquées.

Citroüille, Courge & melon ; s'ils hu-

mectent & rafraicnissent mediocrement, s'ils temperent l'acrimonie & ramolissent le ventre, ils nourrissent tres peu, & produisent un sang froid, humide & excrementeux. Le seul melon se mange crud fort souvent, & au commencement du repas : Il est aussi plus sain, principalement si on le fait cuire de la même maniere que les autres : car autrement il se corrompt avec grande facilité dans l'estomach ; & cause en peu de tems une pourriture, qui produit souvent la fiévre, & les douleurs de ventre.

Cœur, La solidité ordinaire de sa chair en rend la coction assez difficile ; elle donne neanmoins beaucoup de nourriture, pourveu que l'estomach soit bon pour la digerer. Celuy de l'oye passe ordinairement pour un de ceux qui plaisent plus au goût.

Coins, Sont d'une substance grossiere & astringente : Ils rafraichissent au premier degré, & dessechent au second : Et ainsi quoy que confits, ou simplement cuits, ils seront toûjours plus propres pour le devoyement de l'estomach, ou pour le flux de ventre, que pour la nourriture. Le syrop qu'on en fait avec le suc cuit sans sucre est beaucoup meilleur, & for-

tifie davantage que ne fait son syrop commun. La gelée en est aussi fort bonne & meilleure pour serrer le ventre. On n'en doit user qu'à la fin du repas : car dans le commancement, il excite plûtôt le vomissement qu'il ne le calme; parce qu'il serre pour lors l'orifice inferieur de l'estomach.

Confection de hyacinthe, soûtient puissamment les forces, guerit ou previent les palpitations du cœur & le syncope, favorise les convalescens, combat la melancholie, émousse la pointe des acides, & tempere l'acrimonie.

Confitures, retienent les qualitez du sucre & des choses confites. Les confitures au miel ne sont jamais si bonnes : & celles qu'on fait avec le suc des raisins sont plus mauvaises ; elles s'egrissent facilement, excitent des vents, & se digerent difficilement.

Coquelicoq, on use fort communeme, & avec succez de son eau distillée, pour procurer le sommeil, pour combatre le rhume, la pthisie, l'enroüement, le crachat de sang, la toux, la chaleur, & pour temperer l'acrimonie saline des humeurs.

Coquillage de mer. *Voyez huitres.*

Concombre, se cuit assez facilement, humecte & rafraichit assez; mais non pas sans se corrompre souvent, & exciter même quelque-fois la fiévre.

Coriandre, chaud & sec au troisiéme degré, fortifie l'estomach, relache & serre si bien ses deux orifices, qu'il l'empeche d'envoyer de vapeurs à la tête; & fait que les alimens n'en sortent pas qu'aprés les avoir suffisament digerés.

Courge, humecte & rafraichit assez, tempere l'acrimonie, & ramolit le ventre : mais elle fournit beaucoup d'excremens & peu de nourriture.

Citroüille, a les mêmes vertus que la courge.

Coq-d'Inde, nourrit beaucoup; & a à-peu-prés les mêmes qualitez que la volaille : neanmoins inferieures, d'autant plus que s'il est vieux, il se digere dificilement; ce qui diminüe ses autres vertus.

Cresson, chaud & sec au second degré, ouvre les obstructions, fait uriner, entraine le sable, abonde en sel volatille : & passe neanmoins pour temperé. On le mange communement en salade : & il emporte souvent la suppression d'urine, si l'on l'aplique sur la region de la vessie; en forme de cataplasme.

Criſtal mineral & Criſtal de tartre, ont tous deux à peu prez les mémes vertus. Ils rafraichiſſent, ils inciſent le flegme, font uriner, & ouvrent les obſtructions. On en prend communement une dragme dans les boüillons rafraichiſſans durant quelques jours de ſuite. Le criſtal de tartre eſt cependant plus volatille, plus aperitif; & le mineral plus inciſif & plus acre.

D

Dattes ſont bonnes pour adoucir les humeurs acres, & le goſier, dans le flux de ventre, dans le crachement de ſang, & contre les maladies des reins & de la veſſie: elles ſont neanmoins indigeſtes bien que chaudes, & engendrent un ſang craſſe & melancholique.

Daurade, eſt un poiſſon de mer qui a la chair ferme, aſſez friable, de bon goût, paſſablement nourriſſante, facile à digerer: ce qui fait qu'elle paſſe pour la meilleure aprés la ſole, le rauget & le turbot.

Dous. V. chap. 4. p. 404.

E

Eau de vie se trouve de sa nature incorruptible, fort penetrante, fort desechante & fort chaude. Si elle est neanmoins prise en petite quantité, elle ne laisse pas d'être fort utile. Car elle fortifie l'estomach, le cœur, le cerveau, les glandes & les nerfs. Elle cuit encore les cruditez, aide à la digestion, reveille les esprits, favorise le mouvement de la circulation, & resiste à la pourriture. Que si l'on en prend au contraire beaucoup, elle ne perd pas seulement, en échaufant trop, une partie de ces bonnes qualitez; mais elle coagule, & precipite souvent le flegme par les urines & en exalte le sel; ce qui en excite quelque fois l'ardeur & d'autres fois la supression. Celle qui se fait avec du vin muscat est plus forte, communement appellée du sec. Ainsi *l'Eau de sec* n'est autre chose que l'eau de vie tirée du vin muscat; qui étant plus ardent & plus puissant que les autres vins, elle en doit être, tout doux qu'il est, plus forte & plus ardente. Plusieurs composent l'hypotheque avec cette premiere eau. Pour les autres vertus elles sont les mêmes que celles

de l'eau de vie commune.

Eau de la Reyne d'Hongrie. V. Rosmarin.

Eau commune. Celle de pluye puisée dans une citerne, où elle n'a pas fort croupi, mais où elle a eu le tems de se bien clarifier ; & celle des bonnes fontaines qui a roulé quelque tems sur le sable, se trouvent ordinairement les meilleures & les plus legeres. L'eau des rivieres rapides seroit encore meilleure, ou pour le moins aussi bonne, si l'on n'y jettoit frequemment des ordures ; & si les pluies ne la rendoient trouble. Celle des puis ou des autres lieux où elle croupit, est ordinairement plus cruë, plus grossiere, plus pesante & moins rafraichissante. *V. le chap. 4. p.* 431.

Eau de Sete prise avec moderation, échaufe & fortifie l'estomach rafroidi ou afoibli, deseche les humiditez superfluës, soûtient puissamment les forces, & digere, cuit, precipite ou fond le flegme. C'est pourquoi ceux qui sont atteins de quelque indisposition des reins ou de la vessie n'en doivent pas user, non plus que des autres eaux ardentes, qu'avec grande circonspection. On la compose ordinairement avec quatre parties d'eau commune, & une ou deux d'eau de vie ;

plus ou moins selon qu'on la veut faire forte ou foible ; où l'on ajoûte du sucre & de canelle à proportion, avec quelques goutes d'essence d'embre, de musc, de citron ou de violetes, c'est-à dire, tantôt les unes, tantôt les autres, ou toutes ensemble selon le goût & l'odeur qu'on a en veuë de lui donner.

Eaux minerales, les unes servent simplement pour boire, d'autres pour se baigner, & quelques autres pour tous les deux ensemble. Les eaux les plus en usage dans ce païs sont celles de Vic, de Camares, de Balaruc, de Bagneres, de Bareges, de Capver, d'Encause, du Castera & de Barboutan. L'analise qu'on à faite des unes & des autres, & les divers effets qu'on a remarquez dans l'operation de ceux qui les ont prises, ont fait passer les deux premieres pour rafraîchissantes, vitriolées & nitreuses ; celles de Capver pour temperées & chalybées ; & toutes les autres pour chaudes, balzamiques & sulphureuses. Elles convienent neanmoins toutes ensemble en ce que les unes & les autres sont aperitives, incisives, penetrantes, diuretiques, acres & plus ou moins purgatives.

Les eaux de Vic se trouvent differentes

de celles de Camares en ce qu'elles sont imperegnées de quelque peu de cuivre, beaucoup plus actives, & plus efficaces pour combatre les vapeurs: & que celles de Camares convienent davantage aux maladies des reins & de la vessie; pourveu qu'ils ne soient pas atteins ni de pierre, ni d'ulcere. On prend ordinairement l'une & l'autre de ces deux dernieres pendant neuf ou dix jours: elles combattent principalement les maladies excitées tant par des causes chaudes que par des obstructions, ou par la viscosité des humeurs chaudes & froides; mais on tient que celles de Vic sont contraires à tous ceux qui ont esté infectez de quelque maladie de galanterie: & que celles de Camares sont au contraire favorables aux reliquas des chaudepisses.

Les eaux & les bains de Balaruc abondent en sel commun & en souffre: elles sont d'un tres-grand usage dans le bas Languedoc, & tres-propres pour combattre les maladies qui proviennent de la foiblesse du cerveau, des obstructions, & de trop d'humidité, ou de froideur. Elles fortifient principalement l'estomach, les entrailles & les parties nerveuses. Elles sont chaudes dans leur source. On n'en

prend ordinairement que trois jours de suite ; & elles servent pour boire & pour se baigner.

Les bains de Bareges sont huileux, bitumineus, balzamiques & fort sulfeureux. Il n'y en a pas de si efficaces en France pour ramollir, pour adoucir, allonger ou relacher les nerfs racourcis : pour rétablir ou refaire les parties extenuées, & celles qui sont, ou qui ont esté atteintes de quelque playe, fracture ou dislocation. Ils sont encore fort bons pour procurer la sortie à toute sorte de corps étrangers ; pour combatre & ramollir toute sorte de vieux ulceres, de duretez même eschyreuses, & pour apaiser plusieurs vieilles douleurs : pourveu neanmoins que les uns ni les autres ne tiennent pas de la nature de la verolle, de l'escorbut, ou des écrouelles. Ils sont enfin admirables contre la paralisie, principalement si elle a esté causée par quelqu'une des maladies que je viens de marquer. Cela fait aussi qu'on y va de toutes les Provinces de ce Royaume, & quelquefois d'une partie de celles de l'Espagne,

Il y a quatre differens bains ; deux vieux ; & deux nouveaux établis par les ordres de sa Majesté. Le premier s'appelle le

grand vieux bain, qui est celui duquel on se sert d'ordinaire ; les autres trois étant plus foibles & seulement differens en ce qu'il s'y méle quelque peu d'eau commune. Aprés avoir pris ces bains, on va souvent prendre ceux de Baigneres, pour achever de donner la force & la fermeté aux parties, que les eaux de Bareges n'ont pas assez fortifiées ; mais suffiamment ramollies, reparées & adoucies. Aussi ceux-cy ne sont pas fort loin des autres, que je vais décrire.

Les eaux de Baigneres sont la plus part bonnes, & pour boire & pour se baigner: il y a quatorze ou quinze differentes sources, qui sont toutes actuellement chaudes, & par consequent plus ou moins dominées par le souffre. Quelque soin qu'on ait pris jusqu'icy pour distinguer les mineraux qu'elles renferment, & pour en faire l'analise ; l'on n'a peu encore y réüssir : on n'a sceu les connoître & les developer que par les conjecteures tirées de leurs saveurs, de quelques matieres eterogenes qu'on y a trouvées, & de quelques-uns de leurs éfets, & ce sont ces seules conjectures qui ont fait croire qu'il y avoit en general dans les unes ou dans les autres, quelque dissolution de soufre, de vitriol, d'alum

d'alum, de fer, de sel nitre & de sel commun. De toutes ces quinze sources, celles qu'on met le plus en usage sont nommées la fontaine de la Forgue, ou de la Serre, le source & le bain de la Reine, le vieux, le grand & le petit bain, celui de saint Roch & de Salut.

La fontaine de la Forgue est neanmoins encore plus usitée, plus imperegnée de fer que ces autres ; & fort bonne tant contre les intemperies chaudes du foye, de la rate, & des reins, que contre la jaunisse, la suppression des mois, les gonorrées recentes, & les obstructions.

La source & le bain de la Reine, ont retenu le nom de la Reine Jeanne de Navarre ; à cause qu'elle prenoit souvent des eaux de cette source : elles sont plus sulphureuses & plus purgatives qu'aucune des autres. Aussi quand celles-ci ne purgent pas assez, on va prendre la derniere prise de celles de la Reine : elles combatent puissamment toutes les obstructions des entrailles ; & sont fort efficaces contre le relachement de l'estomach, des boyaux, & de la matrice : elles les échauffent, les serrent, & les fortifient ; mais elles augmentent considerablement la chaleur des visceres, si elles se trouvent d'ailleurs fort

échaufées. On ne se sert que rarement de leur bain.

Le bain de saint Roch sert & pour boire & pour se baigner. On boit utilement de sa source contre l'asthme, la foiblesse de l'estomach, les fleurs blanches & les vapeurs : & son bain profite dans le commencement de la paralysie, dans le rheumatisme, dans la foiblesse des parties nerveuses, & dans la surdité si l'on fait des injections de l'eau dans les oreilles. C'est le plus temperé & le plus usité de tous les bains ; il provoque moins que les autres les sueurs, & a le plus de rapport avec les bains de Bareges.

Le vieux bain de la Forge, le grand & le petit bain ont à peu prés la même vertu. On s'y baigne avec succez contre toute sorte de paralysie, contre les goutes scyatiques, contre les douleurs des rheumatismes, & contre les enfleures des jambes : on boit du petit bain pour combatre les froideurs, pour le relachement de l'estomach, & des intestins.

Pour les autres sources, elles consistent en celles d'Artigue longue, de la Lane, & de Salut qui est un peu plus foible que les autres deux : elles ont toutes-fois à peu prés la même vertu que celle de

Laserre. Il y a encore la source de Salies : de laquelle on boit utilement contre la fiévre quarte, & le relachement d'estomach; on s'en sert aussi favorablement contre toute sorte de playes & d'ulceres ; même à l'égard des chevaux, sur tout pour leurs entorses & pour la fouleure de leurs nerfs, en fomentant les parties qui en sont atteintes.

Les autres sources qu'on y trouve sont quatre, à sçavoir le bain des hommes, qui ne sert qu'aux païsans pour y laver leurs piés ; & qui est à peu prés de même nature que celui de la Reine. Pour le bain des pauvres, il combat les loupes, les tophes des jointures, la paralysie, les restes des rheumatismes, & dégage les tendons des matieres visqueuses. Le bain de la goute ressemble beaucoup au precedant ; bien que le vulgaire l'estime sans raison, le plus propre pur calmer les douleurs de la maladie dont il porte le nom. La source du Foulon vient de celle des pauvres : qui à par consequent les mêmes vertus. Et enfin le bain de Theas, est principalement bon contre la paralysie, les douleurs de la goute, & du rheumatisme. On prend cependant diversement, & durant plus ou moins de tems tous ces bains & de

toutes ces eaux, selon la difference tant de leur nature, que de celle des maladies dont on est atteint.

Les eaux de Capver passent pour peu sulphureuses & mediocrement chalybées. Et bien qu'elles soient chaudes dans leur source, elles ne laissent pas d'être temperées; ce qui fait qu'elles n'agissent pas ordinairement avec tant d'activité, que la pluspart de celles de Baigneres, qui n'en sont pas fort éloignées. Leur principale vertu est de combatre les obstructions, d'exciter les menstruës, de fortifier les entrailles, & de combatre les pâles couleurs, les devoyemens & le flux de ventre.

Les eaux d'Encausse sont chaudes dans leur source: elles passent pour sulpheureuses, bitumineuses, & specifiques, tant pour combatre les pâles couleurs, les autres affections de la mere, & des autres parties nerveuses, que pour détruire les maladies qui provienent des causes froides, humides, flegmatiques, ou pituiseuses: ce qui fait qu'elles fortifient l'estomach, les entrailles & le cerveau.

Mr. Gassen Medecin de Saint Gaudens, qui est un lieu dans le voisinage d'Encausse, pretend dans un petit Traité

qu'il a fait de la Nature & des vertus de ces Eaux, qu'elles renferment plusieurs particules d'or, de vitriol, & de nitre. Et cela fait qu'il estime qu'elles sont, non seulement favorables dans les affections du cœur, des reins & des intestins ; mais contre toute sorte d'obstructions, qui sont la source d'un grand nombre de maladies.

Les eaux de Barbotan, lieu dans le bas Armagniac, sont favorables & d'un grand usage pour se baigner & pour boire. Leurs bains se trouvent remplis de quantité de bouë grasse, noire & verdâtre ; & dont il en surnage souvent quelques portions sur l'eau. Comme ils abondent beaucoup en soufre, en huile, & en bitume, ils sont d'un grand secours contre la goute & les autres douleurs des jointures, pour relâcher les parties nerveuses trop tenduës ou racourcies ; & ramollir celles qui sont trop dures. De telle maniere que plusieurs croïent qu'il n'y en a pas de plus favorables contre ces indispositions, lors quelles proviennent d'une cause froide.

Mr. Chenaut Docteur Medecin, qui a écrit de la nature de ces Eaux, asseure qu'outre les mineraux ci devant marquez, elles renferment du nitre : & qu'elles sont

bonnes contre la gravelle, la cholique, la convulsion, la paralisie, la gale & la plus part des ulceres ; Et enfin contre toutes les douleurs excitées par une cause plûtôt froide que chaude.

On remarque que le bain ou la douche en est beaucoup meilleure à proportion que la saison de l'été est plus chaude: c'est pourquoi on ne les prend que depuis le solstice du mois de Juin, jusques à l'equinoxe du mois de Septembre. On se plonge dans la bouë ; bien qu'on se contente quelque fois de l'apliquer exterieurement : Ceux qui s'y plongent resentent tant de douceur qu'ils voudroient y rester toûjours ; & lors qu'ils en sortent ils vont se laver aux cubes, où l'eau est fort claire, pour emporter la terre que la bouë laisse d'ordinaire sur leurs corps.

Pour les eaux qui servent à boire, on les prend ordinairement dans les saisons temperées, à cause qu'elles sont chaudes dans leurs source. Outre les vertus que j'en ay marquées, plusieurs Medecins de leur voisinage les estiment bonnes pour corriger l'intemperie froide de la matrice, de l'estomach, & du cerveau, contre les pâles couleurs & les fleurs blanches des femmes, contre la retention de leurs mens-

truës, les obstructions, l'asthme, & la leucoflegmatie. Ils prretendent encore qu'elles profitent pour la generation, & pour combatre les ulceres de la vessie, de la matrice; & enfin contre ceux de la bouche en s'en servant en forme de gargarisme.

Les eaux du Castera, qui ne sont pas fort éloignées de celles de Barboutan, se trouvent tiedes dans leur source; & par consequent dominées par une mediocre quantité de soufre. Elles ouvrent puissamment les obstructions des entrailles, combatent les pâles couleurs des femmes, & la retention de leurs menstruës; & profitent lorsque les reins ou la vessie sont embarrassés de sable, de gravelle ou de flegme. Comme elles se trouvent fort temperées, quelques uns en prenent dans ces occasions, povr le boire ordinaire durant un mois: & pratiquent la même chose contre le vertige, lors qu'il provient des fumées qui s'élevent des obstructions du bas ventre.

La situation & la nature du lieu qui produit la source de cette fontaine sont d'ailleurs une marque évidente, que l'eau en doit être bonne, bouce & fort benigne dans son operation. Cela se confirme non

ſeulement en ce quelle naît dans une belle prairie, en un climat temperé, & quelle prend ſon origine des petites montagnes prés la ville du Caſtera, formées de pierre & d'une terre rougeâtre & aride; mais parce que tous les beſtiaux qui paiſſent dans cette prairie, vont plûtôt boire de cette eau, que de celle d'une petite riviere, qui en eſt tres-proche; & qui s'y communique par un petit canal, où elle coule ſans jamais tarir.

On prend ordinairement les eaux minerales, qui ſont chaudes dans leur ſource, durant le printemps & l'automne pendant neuf jours. Neanmoins celles de Baleruc ne ſe prenent d'ordinaire que durant trois jours; & celles de Bareges qu'en automne, à cauſe que les neges y rendent les chemins impraticables dans le primtemps. Pour les autres eaux qui ſont rafraichiſſantes & froides dans leur ſource, on les boit ſeulement dans la fin de l'Eté, ou dans le commencement de l'Automne pendant neuf ou dix jours.

Il y a pluſieurs autres eaux minerales dans le voiſinage de ce païs; telles que ſont celles de Mayne, de Grandſac, de la Baſtide, de Loudebe & ſemblables: deſquelles je ne parlerai pas en particulier;

parce qu'elles sont pour la plûpart beaucoup moins usitées que les autres ; & qu'elles ont d'ailleurs à peu prés les mêmes vertus. Cependant parmi celles là, celles de Mayne qu'on estime chalybées passent pour des plus douces & des plus temperées qui soient en France.

Il faut cependant observer en general, que toutes les eaux minerales sont contraires aux temperamens secs, acres & salins, ci-devant décrits ; parce qu'elles dessechent & qu'elles en augmentent trop l'acrimonie : elles le sont encore à la pierre ; & à la tête lors qu'elle est atteinte de quelque maladie, humide & froide, ou menacée de quelque affection sapoureuse : Et c'est à cause qu'en la rempliſſant trop de fumées ou d'humiditez, & qu'en y fondant la pituite, elles l'affoiblissent, l'assoupissent & l'accablent : elles lui convienent neanmoins quelque fois en ce dernier cas, sur tout lors que la cause principale de la maladie est renfermée dans les entrailles.

Il faut remarquer, encore que les eaux vitriolées ou nitreuses rafraîchissent, penetrent, ouvrent les obstructions, & combatent souvent les causes des maladies chaudes ; de l'hydropisie, de la gravelle & de la goute : & qu'au contraire les eaux sulphu-

reuſes & balzamiques échaufent, fortifient, deſſechent, inciſent, penetrent, & ſont bonnes contre les cauſes des maladies trop humides, fort froides ou flegmatiques. Elles ouvrent encore les obſtructions, & ſont propres interieurement pour favoriſer la digeſtion, & pour combatre les maladies tant de la matrice que de l'eſtomach; & exterieurement celles de la tête & des nerfs, ſur tout lors que les unes ou les autres dependent de cauſes fort froides, trop humides, trop gluantes ou viſqueuſes. Mais le tres-frequent uſage des unes & des autres affoiblit enfin les entrailles, épuiſe les eſprits & trouble les digeſtions.

Il y a des gens qui ne ſe purgent point avant de prendre, ni aprés avoir pris les eaux minerales, & qui aſſeurent n'avoir pas été incommodez de cette methode: il eſt pourtant plus ſeur de ſe purger dans l'une & dans l'autre occaſion, principalement lors qu'on n'a pas peu bien rendre les eaux.

La purgation doit eſtre differente ſelon la difference des maladies, celle des temperamens & des ſaiſons; & ſelon qu'on a bien ou mal rendu les eaux. Les uns ſe purgent dans toutes ces ocaſions avec un remede

accoûtumé:& les autres dissolvent dans les deux ou trois premiers verres d'eau, un paquet de sel policreste de Saignete;& ils reiterent le même remede le dernier jour qu'ils prneent les eaux en y ajoûtant deux onces de manne ; & quelque grain de Jalap ; lors qu'ils n'ont pas bien rendu les eaux. Cette methode est aussi une des meilleures & des plus aisées dont on puisse se servir en general.

Eau vegetale & sel vegetal ont presque les mêmes vertus. Elle se compose avec demi once de créme de tartre, & avec deux dragmes de sel de tartre calciné en la maniere qui suit. L'un & l'autre pulverisez, & mis dans un pot de terre qui ne soit pas vernissé, versez-y dessus deux pintes ou un pega d'eau commune boüillante, & remuez le tout avec un bâton ou spatule de bois durant quelque tems : l'eau étant froide, passez-la à travers un linge clair, & en prenez à jun tous les matins deux grands verres par jour. Si l'on fait évaporer cette eau, on trouvera le sel vegetal, à la fin de l'evaporation.

Les vertus de ce remede sont admirabls pour déboucher les entrailles, pour inciser le flegme & combatre le vomissement, qui provient d'un bile trop exaltée,

& trop gluante. Il est encore propre contre les vapeurs, le sable ou la gravelle, le virtige, les palpitations, l'hydropisie, & le défaut de la fermentation, lors quiil dépend de la foiblesse des levains renfermez dans les entrailles. Il purge legerement; & convient principalement aux temperamens gras: & nuit au contraire aux maigres, acres & salins. Il y a des gens qui font mystere de cette eau & de ce sel; & qui s'en servent mal à propos contre la pierre, & contre plusieurs autres mala dies, si fort ils sont prevenus en leur faveur.

Enfin tel que soit l'usage qu'on en faira; il faut remarquer que cette eau sera plus efficace & plus benigne; si à la place du cristal de tartre, on se sert du tartre crud pulverisé, & lavé avec de l'eau froide: parce qu'on fait ordinairement entrer dans la composition du premier ou de chaux, ou d'alum; qui sont nuisibles à nôtre temperament. De plus cette preparation donne occasion à la dissipation de ce que le tartre enferme de plus spiriteus & de plus volatile: ce qui diminuë par consequent sa vertu, au lieu de l'augmenter.

Ecrevisses. Il y en a de trois especes; à sçavoir celles des l'angoustes qui sont beaucoup plus grosses que les autres, qui se prenent

prenent dans la mer, & desquelles je parlerai dans la suite. Pour les autres deux especes, elles sont petites & de pareille grosseur : mais les unes étant produites dans l'eau salée, & les autres dans l'eau douce & vive, leurs qualitez sont fort differentes. En efet si les premieres sont plus faciles à digerer : Les secondes ont un meilleur goût & profitent beaucoup plus à la santé ; puis qu'elles combatent les causes de plusieurs maladies tres-fâcheuses. Mais il faut pour cela qu'on mange également leur chair, leurs têtes, & leurs écailles ; qu'on ne les méle ni avec du vinaigre, ni avec aucun acide, & qu'on en fasse de bonnes soupes, de bons boüillons ou de bons ragouts. Car de cette maniere elles rafraîchissent, humectent & adoucissent admirablement toute sorte d'acrimonie, d'acidité & de saleure ; qui sont les sources de plusieurs longues maladies. Elles servent encore de preservatif contre toutes les inflammations, & empéchent la coagulation du sang qui en est la cause ordinaire. Elles dissipent même le levain des rheumatismes, des fluxions ou des catharres ; & sont bonnes dans la pluresie, la pthisie, la toux, le marasme, les vapeurs, la goute, l'asthme, la gravelle &

l'escorbut. La raison est qu'elles abondent beaucoup en un sel alkali volatile doux ou temperé, qui combat amirablement les causes de toutes ces maladies. Il faut cependant remarquer, que quand elles seront accompagnées de fievre, il ne faudra pas ordinairement user que de la poudre calcinée avec leurs écailles : ou des pierres qu'on trouve dans la tête de ces animaux ; appellées yeux d'écrevisses : ou bien de l'eau qu'on en aura tirée par la distillation. Cependant comme l'on use plus des écrevisses en forme de boüillon que de toute autre maniere ; il ne sera pas inutile d'en marquer ici la preparation suivante, étant une des meilleures qu'on en puisse donner.

Prenez un poulet, & une douzaine d'écrevisses d'eau douce, écrasez-les toutes vives & entieres dans un mortier : faites ensuite cuire le tout ensemble pour en faire un boüillon en la maniere ordinaire : & un gros quart d'heure auparavant qu'il ne soit fait, ajoûtez-y de feuilles de chicorée, de bourache, de melisse, de cerfeuil & de menthe un pugille de chacune. Le poulet cuit, ôtez le du boüillon avec les herbes, passez ensuite les écrevisses bien pillées à travers un tamis pour les dilayer dans le

même boüillon aprés l'avoir plûtôt coulé, & le prendre en la maniere accoûtumée. Cependant parce qu'elles sont un peu indigestes, ceux qui ont l'estomach foible, qui sont attens de la fievre, & qui n'ont pas besoin d'être fort humectez & rafraîchis, fairont calciner & secher doucement & à petit feu les écrevisses entieres & vives, pour les reduire en poudre à proportion qu'on en aura besoin : & en dilaier environ demi douzaine, ou dans un boüillon de poulet encore boüillant, ou dans telle chose liquide ou solide, qui paroîtra la plus convenable. On pourra encore dans ce cas se servir utilement des yeux ou de l'eau des écrevisses, selon ce qui a été marqué.

Endive ou chicorée domestique renferme les mêmes qualitez ci-devant marquées, que la chichorée sauvage, si ce n'est qu'elles sont un peu plus foibles.

Eperlan. Sa chair est friable, peu escrementeuse, & de facile coction.

Epinards : humectent & rafraîchissent assez, temperent l'acrimonie, lâchent le ventre, & fournissent une bonne nourriture : mais ils excitent des vents ; principalement si l'on ne les corrige ou avec le poivre, ou avec quelques autres drogues

chaudes, & penetrantes.

Entrailles: Elles ne sont jamais dans le general si saines que la chair. *V. ch. 4. p.* 412.

Eschervis, échauffent passablement, penetrent beaucoup, fortifient l'estomach & excitent l'appetit.

F

F *Aseoles V. Phaseoles p.*

Fenouïl, est chaud au second degré, & sec au premier. Il ouvre puissamment les obstructions, profite à la veuë, augmente le lait, fortifie l'estomach & dissipe les vents, pourveu qu'on n'en prene pas en grande quantité. On se sert communement de sa graine sucrée, des rejetons de ses racines tendres, cuits & preparez en forme de salade.

Féves, froides & seches au premier degré, se cuisent difficilement, engendrent un suc mélancholique & grossier, nourrissent neanmoins assez, & temperent l'acrimonie; mais elles causent des obstructions, serrent le ventre, troublent l'imagination, excitent des vents, reveillent l'amour à cause de leur flatuosité, & sont seulement propres à nourrir ceux qui s'exercent ordinairement dans un rude

travail, qui ont le sang fort acre, trop subtil, ou trop bilieux. Quelques-uns les croyent propres à prevenir la pierre; à cause sans doute qu'elles combatent les les acides, & qu'elles dessechent & rafarîchissent au premier degré.

Figues tiennent le ventre libre, nourrissent assez, engraissent beaucoup, échauffent, humectent & ramollissent mediocrement; profitent aux reins & contre l'hydropisie. L'automne ne produit pas même de fruit plus sain que celui-là. Lors qu'elles sont seches, elles penetrent beaucoup, échauffent d'avantage & profitent à la vessie, à la poitrine, & contre la rougeole; pourvû neanmoins qu'on n'en mange pas en grande quantité: car en ce cas, elles gâtent la masse du sang, bien qu'elles soient seches, ou qu'elles soient fraiches.

Foye. Quoi que sa chair se digere assez difficilement, & qu'elle engendre un sang grossier, elle est neanmoins meilleure, ou plus saine que n'est celle du poulmon & de la rate, qui ont une substance à peu prés d'une même nature.

Fraises rafraichissent & dessechent mediocrement, font uriner, degagent la rate, & éteignent la soif: mais elles se corrompent avec facilité, & se digerent difficile-

ment, si elles ne sont corrigées avec le sucre, l'eau de fleur d'orange, ou le vin.

Framboises rafraîchissent, humectent, resserrent au premier degré, & se digerent assez difficilement: c'est pourquoy il faut les corriger de même que les fraises.

Fromage, se digere avec peine, & fournit un suc grossier: Il est neanmoins favorable à ceux qui joüissent d'une bonne santé; pourveu qu'on n'en mange pas beaucoup, & qu'il soit bien conditionné: car sa nature est differente, selon qu'il est ou vieux, ou recent, ou qu'il tient un milieu entre ces deux. Celui-ci mediocrement salé, de Roquefort, bien persillé, mol, ni trop gluant, ni trop friable, est le meilleur: il resserre le ventre, & facilite la coction. Celuy qui est frais, rafraîchit, humecte, & nourrit passablement: mais celui qui est fort vieux échauffe, se digere difficilement, contracte de l'acrimonie, excite la soif, produit des obstructions, la gravelle & un suc mauvais & mélancholique; qui est même nuisible à la tête, à l'estomach, aux dents & à la poitrine.

Fricassée: cette maniere de cuire les viandes, la graisse ou le lard qu'on y mêle, la rendent ordinairement peu favorable à la santé: c'est pourquoy celles qu'on

cuit sur le gril sont beaucoup moins nuisibles.

Fruit, de quelle nature qu'il soit, il est facille à se corrompre, & toûjours plus ou moins indigeste, lors qu'on le mange cru ; ce qui le rend contraire à la foiblesse de l'estomach : parce qu'en ce cas, il s'y corromp ou s'y aigrit d'ordinaire. Dailleurs la plus grande partie du fruit nourrit fort peu, & fournit beaucoup d'humidités & d'excremens. De la vient aussi qu'il tient souvent le ventre libre ; & qu'il faut le manger au commencement du repas : à moins qu'il soit astringent comme les coins, les cormes, & les neflles, que l'on ne doit manger qu'à la fin, à cause de leur astriction.

G

G*Ramen ou dent de chien*, froid & sec au second degré, ouvre les conduits des antrailles & des reins, convient à l'estomach & au crachat du sang, & abonde en une substance temperée, volatile, & un peu astringente.

G*ateaux*, ne sont jamais si sains que le pain : car ils engendrent un suc grossier, ils appaisantissent l'estomach, reser-

rent le ventre : bouchent les conduits, & causent des cruditez.

Gelée de viande est plus nourrissante : mais moins facile à digerer que n'est le boüillon. Pour ce qui regarde celle de corne de Cerf. *V. cerf.*

Genievre, bienque l'extrait qu'on fait communement de sa graine soit chaud, il ne laisse pas d'être fort bon pour combatre les vieilles toux, les flatuositez, l'asthme, les cruditez, & les affections des reins, de la vessie, de la matrice & de la tête. On en ressentira même un effet à peu prés semblable, si l'on en avala dix ou douze grains, bien noirs ou bien meurs quelques matins de suite. L'usage en est plus commun en Alemagne que celuy de la theriaque : c'est pourquoy on appelle cet extrait la theriaque des Alemans. On peut encore composer avec la graine, d'hypotheque, de même qu'on compose celle des cerises, cy devant décrite. Plusieurs s'en servent tres-utilement pour le betail, sur tout lorsqu'il est malade pour avoir esté mal nourri, ou trop exposé aux injures du mauvais tems : Et l'on tient qu'il échaffe au troisiéme degré, & qu'il dessechs au second.

Gingembre, échauffe beaucoup : & s'il

fortifie l'estomach, & favorise la coction, il nuit dans un temperament acre, salin, & chaud, ou bilieux.

Geroflés, échaufent & dessechent au troisiéme degré, fortifient le cœur & la tête, combatent leurs maladies, chassent les vers, dissipent les vents; & profitent contre la difficulté des accouches, contre la mauvaise halene, contre la foiblesse de l'estomach, & contre le vertige.

Glandes, sont ordinairemedt de bon goût, mais souvent de peu de nourriture & de difficile coction, comme le Ris de veau en est du nombre; s'il est fort agreable au goût, il n'est pas autant favorable à la santé, que la chair du même animal.

Graisse, nuit à l'estomach, diminüe l'appetit, fournit peu de nourriture, rend l'esprit hebeté, se convertit facilement en bile, & se dissipe en vapeurs. Elle tempere neanmoins l'acrimonie & incrasse le sang trop subtil.

Grenades, sont ou aigres ou douces: Les premieres comme acides excitent l'acrimonie, rafraichissent, dessechent reserrent & sont contraires à la toux, aux fluxions, & au temperament salin. Elles repriment neanmoins la bile, combatent

la pourriture, temperent la chaleur de l'eſtomach & le fortifient lors qu'il eſt mediocrement bon pour les digerer : car s'il ſe trouve fort foible à peine en peut-il faire la digeſtion ; ce qui fait qu'aſſez ſouvent on les rend comme on les a priſes. Pour ce qui eſt des douces, leur vertu eſt beaucoup moindre : elles enflent dailleurs l'eſtomach, & ne ſont pas auſſi bonnes contre les fiévres : bien qu'elles ſoient plus favorables au cœur & à la tête.

Grenoüilles : elles ſe mangent ſouvent frites, elles temperent l'acrimonie des humeurs, combatent le venin des ſerpens, ſe digerent aſſez difficilement, & produiſent neanmoins un ſuc froid & humide.

Groſeilles, les blanches avant leur maturité ſont indigeſtes ; & excitent l'acrimonie : & les rouges, quand elles ſont confites, calment le mouvement de la bile, éteignent la ſoif, arreſtent les flux immoderez, ſe digerent aſſez facilement, & conviennent à l'eſtomach, contre la pourriture & les fiévres bilieuſes.

H

Achis, hautgoût ou ragoûts faits avec de bonne chair venant de se cuire, assaisonés sans champignons; sans graisse & sans lard, avec des capres bien détrempées, avec peu ou point de poivre, & avec la muscade, le suc ou l'écorce de l'orage, le bouüillon, le vin, ou le jus de mouton nourrissent beaucoup, se digerent facilement, excitent doucecement la chaleur, reveillent l'appetit, fortifient l'estomach, & fournissent une nourriture propre aux convalescens.

Harenc: le frais est plus sain que le salé; car celuy-cy se digere mal-aisement & produit un mauvais suc: au lieu que l'autre est passablement bon.

Hordeat, a les mêmes qualitez que l'avenat, à la reserve qu'il est moins aperitif, ou deuretique, un peu plus ami de la poitrine, & qu'il nourrit d'avantage.

Houblon, chaud & sec au second degré; il ouvre les obstructions, & sur tout celles de la rate, tempere l'acrimonie des humeurs, combat la melancolie, la jaunisse, la retention des moys, de l'urine, & depure la masse du sang. On en mêle

dans les salades ; & on en compose la biere ; qui participe de ses vertus, qui engraisse, & qui rafraichit.

Huile d'holive, ramolit beaucoup ; humecte & échaufe doucement, remet la circulation du sang interrompuë, appaise les douleurs, adoucit l'acrimonie, sufoque les vers, procure le crachat, reresiste au venin, consolide ou déterge les playes & les ulceres, relache le ventre, & est ami de l'estomach & de la poitrine : mais nuisible aux temperamens fort ardens ou bilieux, aux relachemens ; & dans les évacuations trop grandes.

Hypothèque. Est une composition faite & preparée a peu prés comme le ratafia ; d'ont je donneray la preparation dans la suite de ce traité. On la compose ordinairement avec l'eau de vie & le suc des cerises ; & on y méle souvent une quatriéme partie de framboises, de fraises, d'abricots, de peches, d'un ou de plusieurs de ces fruits ; ou de tels autres que l'on veut, pourveu qu'ils soient agreables au goût & favorables à la santé. L'on y joint encore du sucre à proportion, quelque dragme de canelle, quelques grains de poivre blanc & quelque clou de geroste. Ses vertus sont à peu-prés semblables

blables à celles de l'eau de vie & de Sete cy devant decrites ; avec cette difference neanmoins, qu'elle est beaucoup plus convenable à la digestion & à la foiblesse de l'estomach. Elle est d'ailleurs plus temperée ; & propre pour calmer les vapeurs, fortifier la tête, & les nerfs; principalement si l'on écrase les noyaux des fruits qui entrent dans cette composition pour les y mêler. Lors qu'on a achevé de boire cette liqueur, plusieurs versent d'autre eau de vie sur le marc, & en preparent une seconde liqueur, qui est presque aussi bonne que la premiere.

Hypocras, pris avec moderation, fortifie & échauffe l'estomach, ayde à la digestion, nourrit assez & soûtient considerablement les forces. Le meilleur se fait avec la canelle, le poivre blanc, l'ambre, le sucre & le bon vin.

Hyssop & thym, sont à peu prez de même nature, chauds & secs au troisiéme degré ; & fort bons pour inciser le flegme, contre l'asthme & les vieilles toux.

Huitres, & autre coquillage de mer. Les premieres se mangent aussi bien crües éstant assaisonées de poivre blanc, que cuites. Elles sont neanmoins beau-

coup plus saines de cette maniere, que de l'autre ; parce qu'elle les rend indigestes. Elles fournissent d'ailleurs une bonne nourriture, se digerent facilement, ont bon goût, & combatent le levain de la fievre quarte. Pour l'autre coquillage, comme il tient à peu prés de la nature des huitres, il a presques les mêmes qualitez ; avec cette difference, qu'il ne donne pas dans le general une si bonne nourriture, qu'il ne se digere pas avec tant de facilité, & qu'on n'en sçauroit presque manger sans le faire cuire. Cependant l'un & l'autre renfermant toûjours plus ou moins de sable, nuisent d'ordinaire à ceux qui sont incommodez de la gravelle, du sable, ou de la pierre.

I

Jujubes, nourrissent peu, échauffent mediocrement, humectent de mêmes : l'on en fait une tisane ou decoction, qui est bonne contre les indispositions de la poitrine, pour calmer l'éfervescence du sang & pour adoucir l'acrimonie des humeurs, celle des reins & de la la vessie : elles rendent neanmoins l'estomach pesant ; sur tout lors qu'elles ne sont pas

tout à fait meures, cuites, ou confites.

L

L'Aiüe, est peu nourrissante fort froide, & mediocrement seche, nuisible aux temperamens pituiteux; mais fort profitable aux bilieux ou salins, & à tous ceux qui ressentent beaucoup de chaleur: pourveu neanmoins que l'estomach soit assez bon, pour resister à sa froideur. Elle appaise la soif, provoque le sommeil, éteint le feu de la concupiscence, ramollit le ventre & tempere l'acrimonie des humeurs.

Lait, renferme d'admirables vertus. Car par le moyen de sa partie sereuse ou aqueuse il rafraichit, il humecte, il ouvre & netoye la plus part des conduits; & par le moyen, tant de son beurre que de son fromage, il adoucit, il incrasse, il consolide & tempere par consequent l'acrimonie saline des humeurs; qui produit un nombre infini des plus fâcheuses maladies. Il lâche encore doucement le ventre, & le resserre au contraire, lors qu'il est relâché ou piquoté par quelque humeur trop acre ou trop penetrante. Il appaise aussi la toux, &

adoucit considerablement l'ardeur d'urine, se convertit en une bonne nourriture, produit peu d'excremens ; & par ce moyen il guerit ou du moins previent le marasme, la phtisie & la fiévre hetique dans leur commancement : mais c'est seulement dans les bons estomachs & dans les constitutions passablement bonnes, ou dégagées de beaucoup de pourriture, qu'il produit tant d'admirables effets. Car si l'estomach se trouve fort foible, la complexion froide ou flegmatique, & le corps farci de pourriture, ou d'obstructions, échauffé par des redoublemens de fiévre, sujet aux coliques venteuses, ou atteint de mouvements convulsifs, du vertige, des vapeurs & des douleurs de tête : si l'on est enfin ataqué par quelqu'une de ces indispositions, il nuira ordinairement beaucoup plus qu'il ne profitera. Et c'est à cause qu'il est de luy-même assez flatueux, & qu'il se caille ou s'aigrit facilement dans toutes ces occasions; principalement, si l'on donne de celuy de vache ; & si l'on ne le corrige, ou avec le sucre rosat, ou avec la menthe, ou avec d'autres choses qui combatent l'acidité, & qui fortifient l'estomach.

Le lait entretient même le levain des

fiévres intermittentes ; car bien qu'elles soient toûjours excitées par l'acrimonie saline des humeurs, il l'augmente dans cette occasion, encore qu'il la diminuë dans la plusparr des autres. La raison est que jamais cette acrimonie ne domine assez dans la masse du sang, pour y produire la fievre intermittente, sans que cette domination y aigrisse le lait, ou sans faire regorger les mauvaises humeurs dans l'estomach, qui l'afoiblissent si fort, qu'il ne peut pas ordinairement l'y bien digerer, ni l'empecher de s'y corrompre, ou de s'y aigrir ; ce qui augmente ainsi l'acrimonie ou la pourriture du sang, au lieu de la temperer.

Comme j'ay veu d'ailleurs, souvent arriver des accidens funestes, soudains, & impreveus du lait corrompu; que plusieurs praticiens ont fait la même remarque. Il ne sera pas inutile de raporter ici les principeaux signes, qui en font soupçonner la corruption. Un des premiers est lors qu'on rend le lait caillé ; ou lors qu'il excite le flux du ventre ou des urines: car c'est une marque évidente qu'il se convertit en aigreur & en acrimonie, qu'il se coagule, qu'il se precipite sans se changer en nourriture ; & que bien

loin d'adoucir la masse du sang, il la rend plus acre, & fournit d'excremens propres à se fermenter soudainement, & à produire ainsi des symptomes qui ne sont pas moins funestes que soudains. Cependant personne ne fait reflexion sur ces signes ; bien plus, plusieurs prenent dans ces occasions, le flus d'urine, & celuy du ventre pour une bonne marque, bien qu'elle soit trés-mauvaise. Les autres signes se manifestent, lors qu'il survient des vents, du degôut, quelque inflation ou pesanteur d'estomach ou de tête, & d'autres accidens de cette nature ; qu'on observe à peu prés de même, à l'égard des autres choses douces cy devant marquées.

L'on use ordinairement du lait de femme, de celuy d'anesse, de vache, de brebis & de chevre. Le premier passe pour le meilleur ; & le second, qui est le plus usité, succede à l'autre dans tous ses bons effets ; tant à cause qu'il se digere & passe plus facilement que les autres, que parce qu'il est d'ailleurs plus rafraichissant, plus detersif, & moins sujet à la corruption. Les trois suivants auroient aussi une même vertu s'ils n'estoient plus grossiers & de plus difficile coction. Ils nourris-

sent neanmoins & temperent beaucoup plus l'acrimonie des humeurs : mais sur tout celuy de vache ; & gardent aprés cela entre eux cette proportion ; que le lait de chevre approche plus que les autres de la nature de celuy d'anesse ; mais que celuy de vache nourrit & tempere plus l'acrimonie ; & que celuy de brebis tient un milieu entre ces deux derniers.

Pour ce qui concerne les vertus de chacun de ces laits en particulier : Celuy de femme rafraichit, adoucit & nourrit considerablement ; & si l'on en use exterieurement, il murit les tumeurs, appaise la douleur des yeux & en dissipe la rougeur. Pour celuy d'anesse, comme fort deterſif, il convient dans la pthisie, dans les abces de la vessie, dans les douleurs de la goute & a celles qui sont excitées par la pierre. Il lache même un peu le ventre, provoque les urines & excite les mois. Quand à celuy de chevre, il est pricipalement bon dans la fievre l'entre ou hectique, dans le marasme & la pthisie : Et celuy de vache profite plus pour calmer l'irritation ou l'acrimonie des humeurs, pour les douleurs des reins & de la vessie, pour la dissenterie, la diarrhée, & pour se refaire dans une grande maigreur.

Ceux qui veulent tirer un puissant secours du lait, doivent s'acoûtumer, autant qu'ils le pourront, à en prendre suffisamment pour supléer à toute leur nourriture ; où ils doivent du moins rester sans manger d'autres alimens 4. heures aprés l'avoir pris, & n'user dans la suite du jour que de ceux qui sont temperez, de facile digestion, dépoüillez de toute crudité ou aigreur, & propres à fortifier l'estomach. Toutes les choses pareillement qui échauffent ou rafraichissent beaucoup, qui sont douces & faciles à se corrompre, qui tiennent ou qui se changent facilement en aigrur, seront aussi contraires : parce qu'elles feront coaguler, corrompre, ou aigrir le lait avant qu'il ne soit digeré, de même qu'elles le coaguient ou l'aigriffent hors de nous, en de semblables occasions. Cependant bien que de dormir, aprés l'avoir pris, nuise presque autant que les autres alimens nuisent en une pareille occasion ; neanmoins si l'estomach ou la costitution sont fort foibles ou delicats, le sommeil profitera alors beaucoup plus qu'il ne sera nuisible.

Il y en a qui pretendent empecher que le lait ne nuise dans aucune de ces occasions, pourveu qu'on le décreme en le

faisant bouillir legerement, qu'on y mêle ensuite une pareille quantité d'eau d'orge, & qu'on le prene chaudement, après l'avoir plûtôt passé par un linge. Il est vray qu cette preparation le rend moins nuisible, plus rafraichissant & plus favorable à la poitrine & à l'estomach : mais il en nourrit moins, il n'adoucit pas tant, n'ét pas si balzamique & n'a d'autre vertu que celle du petit lait.

Enfin pour que le lait conserve toutes ses vertus, qu'il soit plus efficace, & qu'il nuise moins, de quelle maniere qu'on le prepare, c'est de ne prendre pour tous alimens, que du lait, en y mêlant seulement un peu de mie de pain à l'heure du diné & du soupé ; ce qui s'apelle estre reduit au regime de la diete blanche. Car comme il n'est pas mêlé avec des alimens de differante nature, il ne se corromp que difficilement, même dans les occasions cy devant marquées : Et il produit le même effet que dans les enfans qui viennent de naître, qui tous foibles, tendres & fluets qu'ils sont, ne laissent pas d'en tirer une bonne & louable nourriture.

Il paroit maintenant par ce que je viens de dire du lait, que s'il renferme de grau-

des vertus, il exige de grands soins, un grand régime, & que la constitution soit assez bonne : puisque sans cela ; bien loin d'en retirer quelque soulagement, on en est souvent plus incommodé. Car il produit insensiblement des amas, lors même qu'il semble profiter dans le commencement ; l'esquels venant à se corrompre, & à se fermenter excitent tout à coup une grande fiévre, un grand devoyement ou quelque transport dans une partie noble.

Aussi nos Anciens, convaincus sans doute par ces raisons, n'en usoient que rarement & avec beaucoup de precaution & de sagesse. L'usage en est pourtant aujourd'huy si frequent qu'il semble, qu'il ait gagné les bonnes graces de la mode ; puis qu'on en prend ordinairement tant pour combatre que pour prevenir la plus part de nos indispositions. Je conviens qu'il profite dans quelques occasions, & principalement dans celles que j'ay cy-devant marquées : mais il est souvent nuisible dans la plus part des autres : bien qu'on ne s'en aperçoive pas d'ordinaire, dans le commancement ; à cause qu'on est prevenu de sa bonté. Les choses douces & à la mode ont toûjours beaucoup d'agreément : & il n'y a que le tems qui

puisse dans la suite nous en dégouter, en nous faisant connoitre ce qu'elles cachent de mauvais, de piquant & d'aigre.

Le petit lait n'a pas ordinairement besoin de tant de precautions; il suffit pour le prendre que l'estomach ne soit pas fort froid, ou fort afoibli, & que l'on tiene un milieu dans le regime que je viens de prescrire. Il passe plus facilement que le lait, il rafraichit & humecte davantage; il se corrompt moins frequemment: & s'il ne nourrit pas tant, il ouvre du moins les obstructions, au lieu que l'autre les cause bien souvent. Il tempere d'ailleurs presque autant que luy l'acrimonie des humeurs, & participe de la plus part de ses autres vertus; sans donner occasion aux indispositions qu'il excite.

Lamproyes, sont visqueuses, difficiles à digerer, & ne fournissent pas une bonne nourriture.

Langouste: Bien que ce poisson soit couvert d'écailles, il ne laisse pas d'avoir sa chair dure, ferme, & d'assez difficile coction, sur tout si l'on ne prend soin de le faire bien cuire & bien boüillir: il est d'ailleurs d'un goût exquis, assez sain & donne beaucoup de nourriture.

Langue, est ordinairement appetissante

& de bonne nourriture : mais d'assez mauvaise digestion, principalement si elle est de bœuf ou de pourceau.

Lapin : Sa chair se trouve meilleure que celle de lièvre ; bien que celle de levraut lui soit preferable. Le cerveau des uns & des autres bien cuit & grillé, plait au goût, & profite dans les tremblemens des membres ; mais quant à ses autres qualitez, elles ne different pas de celles du levraut ; que je decrirai à son tour dans la suite.

Lavement, Bien que ce remede soit fort commun ; son frequent usage durant le cours de la vie, qu'on soit sain ou valetudinaire, ne laisse pas d'affoiblir l'estomach, de causer des vents, & de troubler les digestions. De telle maniere que s'il rafraîchit & s'il vuide quelques excremens, il donne occasion, s'il est souvent reïteré, à des grandes cruditez, à plusieurs amas, & nuit par consequent plus qu'il ne profite : soit qu'on le compose avec de l'eau seule ; soit qu'on y mêle du som, des herbes rafraîchissantes, ou d'autres drogues plus ou moins purgatives. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit au contraire beaucoup profitable, lors qu'on est actuellement malade ; même souvent reïteré, pourveu que la maladie ne dure pas plusieurs mois de suite.

Legumes

Legumes sont en general indigestes, grossiers & flateux ; ce qui fait que s'ils produisent des obstructions, des cruditez, des vents & des inflations d'estomach, ils adoucissent du moins l'acrimonie des humeurs, & incrassent la masse du sang. Ils sont cependant beaucoup moins nuisibles, & entre autres les pois & les féves, si l'on les mange frais, tendres & cuits avec leurs gosses ; pourveu qu'elles soient aussi fort tendres : car comme elles sont aperitives & assez bonnes au goût, elles corrigent en quelque maniere la grossiereté de leur fruit.

Lentilles : Quand elles sont bien cuites elles serrent le ventre : & au contraire leur premiere decoction le lâche : de quelle maniere que ce soit, elles engendrent un sang grossier, se digerent mal-aisement, enflent l'estomach, & excitent des vents. Que si neanmoins elles sont encore contraires au cerveau & aux yeux, elles ne laissent pas de se cuire mieux, & d'être moins nuisibles que ne sont la plus part des autres legumes.

Levraut : Sa chair humecte & incrasse le sang, nourrit assez se digere passablement, & lâche un peu le ventre.

Limaille, celle de fer est meilleure que

celle d'acier ; à cauſe que celle-ci ſe trouve plus peſante, & moins ouverte que l'autre. Elle eſt d'un grand uſage & d'un grand ſecours, priſe tant en infuſion qu'en ſubſtance ; neanmoins beaucoup plus éficace de cette maniere que de l'autre. Ses vertus principales conſiſtent à combatre les obſtructions, & les pâles couleurs, à inciſer le flegme & la groſſiereté des autres humeurs, à provoquer les menſtruës & la circulation du ſang, & à deſſecher les humidités ſuperfluës. Elle concentre encore puiſſament les acides, & excite la fermentation : mais elle échauffe & peſe ſur l'eſtomach. On corrigera neanmoins ou diminuera cette peſanteur, & cette chaleur ſi l'on l'a faite auparavant roüiller ou brûller; ou ſi l'on n'en prend que l'infuſion faite dans du vin temperé par une ſufiſante quantité d'eau. Sa doſe eſt depuis trente juſques à quarante ou ſoixante grains : & ſi l'on la méle avec parties égales du tartre crud, & tant ſoit peu de ſaffran & de canelle, elle ſera beaucoup plus éficace.

Limaçons, tous indigeſtes qu'ils ſont, ſi l'on en compoſe un ſyrop, ils fourniſſent aſſez de nourriture ; qui convient beaucoup aux hectiques, aux pthiſiques, à la toux, au crachat de ſang, à l'imtemperie

chaude ou acre, & dans les ulceres internes : mais il sera meilleur pour l'estomach si l'on le fait avec l'eau qu'on en aura distillée.

Limons, l'acidité ou l'aigreur de leur suc, dont on fait la limonade, fait qu'il rafraîchit, & qu'il desseche mediocrement qu'il tient de l'acrimonie, & qu'il est contraire à la toux, dans les fluxions, dans les fiévres intermittentes, & dans le temperament salin : mais cela n'empêche pas qu'il ne reprime la bile, ouvre les obstructions, appaise la soif, & qu'il ne tempere la pourriture, & la fiévre qui en provient. On s'en sert encore contre la vermine, & pour decrasser les mains & le visage.

Legumes : La plûpart sont indigestes, grossiers, flateux, & seulement, propres pour nourrir les gens occupez dans un rude travail. Ils sont même plus nuisibles en purée que de toute autre maniere : bien qu'ils soient temperez, & qu'ils adoucissent l'acrimonie des humeurs.

Loche fournit une bonne nourriture, se cuit facilement, & est dans sa grande petitesse, un des poissons le plus sain.

Liqueurs : Les plus usitées sont le sorbet, le ratafia, l'hipotheque, le rosolis, l'eau de Cete & de canelle. Les unes &

les autres se composent avec l'eau de vie, le sucre, l'ambre, le musc, la canelle, l'anis, ou avec de semblables drogues, qui digerent les cruditez, échauffent le sang, dessechent les humiditez, & fortifient l'estomach : mais qui allument la bile, fondent le flegme, & enflamment quelque fois les humeurs. De là vient aussi qu'il n'en faut prendre qu'avec moderation, dans les saisons qui ne sont pas fort chaudes ; & lorsque l'estomach se rencontre froid, rempli de cruditez, ou affoibli par des longues maladies. C'est aussi en ce cas seulement, que l'usage en est utile dans toutes les saisons de l'année.

M

Macarons, massepains ou biscuits; Bien que les uns & les autres soient d'assez bonne coction, de bonne nourriture, & agreables au goût; il en faut neanmoins manger sobrement : & selon les regles prescrites à l'égard des choses douces. Cependant ceux qui ne sont pas composez, ni avec les œufs, ni avec les amendes, sont plus favorables à l'estomach, & ne s'aigrissent pas facilement.

Mauves, temperent l'acrimonie des

humeurs, humectent, ramolliſſent & lâchent le ventre. On s'en ſert utilement dans les lavemens, & elles produiſent un pareil effet dans les boüillons.

Maquereau, ſorte de poiſſon, poſſede à peu prés les mêmes vertus que le haranc.

Maquereuſe, eſt preſque de même nature, que les canards, dont les qualitez ont été cy-devant décrites. Elle n'a pas neanmoins un ſi bon goût, ni ne produit pas une ſi bonne nourriture.

Manne. Voyez Sene. p.

Majoraine, herbe potagere aſſez chaude, ſeche & volatile. Elle eſt bonne dans les boüillons contre les maladies froides du cerveau, des nerfs, de l'eſtomach & de la matrice. Elle combat encore les vents, la retention des mois & les palles couleurs.

Merles, Leur chair eſt paſſablement bonne: les plus jeunes & les plus gras ſont les meilleurs.

Melon. Voyez Citrouille.

Merlan produit un ſang pituiteux, qui ſe digere pourtant facilement, & qui eſt même aſſez ſain, ſi on le fait cuire avec du vin.

Merlus: Sa chair eſt friable, de facile coction, & un peu excrementeuſe.

Meures, humectent, & desalterent; mais elles se corrompent facilement, nourrissent peu, sont indigestes; & lâchent le ventre pourveu qu'elles ne soient pas vertes; car elles le serrent en ce cas. Il faut cependant les manger à jeun, ou loin du répas, afin qu'elles ne se mélent pas dans l'estomach avec les autres alimens.

Melisse, renferme de vertus admirables: car elle est tres-bonne contre les vapeurs, la melancholie, la suffocation de maire, la retention des menstruës, la palpitation du cœur, le syncope, le vertige, l'epilepsie, l'apoplexie, la crudité de l'estomach, la mauvaise halene & les fiévres intermittentes. On en fait une decoction pour en user comme du caffé, & on en peut mettre dans le boüillon avec les herbes potageres: bien que le plus commun usage soit de prendre demi verre de son eau distillée durant quelques matins, ou pendant qu'on est incommodé.

Millet. L'usage en est ordinairement nuisible; puisqu'il se cuit difficilement, qu'il nourrit fort peu, & qu'il serre ou dessèche trop le ventre: mais ses mauvaises qualitez augmentent encore si l'on en fait du pain; qui pourtant soûtient assez les gens de travail.

Menthe échauffe, & desseche au troisiéme degré, subtilise, fortifie, & serre; ce qui fait qu'elle est fort utile dans la foiblesse & dans la crudité de l'estomach. Elle profite encore dans le hoquet, la colique venteuse, le vomissement, le vertige, les obstructions, & le lait caillé : aussi en est-elle le correctif.

Miel bien que les abeilles forment le plus blanc de la substance des fleurs du romarin, qui est fort chaud, il ne laisse pas d'être meilleur & plus temperé que l'autre. De quelque nature qu'il soit, il excite des vents, lors qu'il est crud : mais il combat en même tems la pourriture, l'acrimonie des humeurs, & les maladies de la poitrine. Il lache encore le ventre, provoque l'urine, nourrit passablement & netoye, detegere, ou adoucit les conduits, sur tout ceux de la poitrine, & des urines.

Moëlle des os prise en trop grande quantité, nuit à l'estomach, cause le dégoût ou le vomissement : & bien qu'on la prenne avec moderation, elle ne laisse pas de se digerer avecpeine & de produire un sang pituiteux. Celle de bœuf est la meilleure de toutes.

Moulles sont à peu prés de même nature que les huitres ; dont les qualitez ont

esté cy-devant décrites.

Mouruë ou mouluë : La fraiche est fort delicate, & la salée engendre un suc grossier & fournit peu de nourriture.

Mouton Sa chair est dans le general, la volaille prés, la plus convenable de toutes à nôtre nourriture ordinaire, & fournit le meilleur de tous nos alimens. Elle se digere encore facilement, engendre beaucoup d'esprits vitaux, & produit un sang bon & loüable. Les meilleurs moutons sont ceux qu'on engraisse dans les montagnes, qui sont châtrez & âgez d'environ un an.

Mousseron, comme c'est une espece de champignon, il tient de sa nature cy-devant marquée. Il est cependant de meilleur goût & moins nuisible que les autres champignons, si l'on en excepte les trufes.

Musc réjoüit les esprits animaux, fortifie la nature, adoucit l'acrimonie, combat les maladies des nerfs, échauffe au second degré, & dessèche au troisiéme.

Muscade est chaude, seche, balzamique, & mediocrement astringente. Elle fait bonne haleine, dissipe les vents, arrête le vomissement, combat les fleurs blanches, calme la palpiration du cœur, diminuë la rate & fortifie l'estomach, le

cerveau & les femmes grosses. Les plus pesantes sont les meilleures.

Moutarde, fort acre penetre, dessèche & échauffe au 4. degré ; excite l'appetit, aide à la digestion, incise le flegme, purge la tête, & combat la fiévre quarte & le calcul. Pour reprimer sa chaleur & diminüer sa pénetration, il faut éteindre ou faire digerer sa graine avec le suc de citron ou d'orange ; ce qui la rend meilleure, & beaucoup plus temperée, sur tout à l'égard de la veuë, qui en est quelque fois blessée. Quelques-uns y ajoûtent le poivre blanc & la canelle : & cela la rend encore plus agreable au goût, & plus profitable à la santé. Elle ne convient pas neanmoins à la foiblesse de l'estomach ; à cause qu'elle est composée avec le vin cuit, qui lui est toûjours contraire.

N

Nasitort : Comme il est fort chaud, fort sec & fort penetrant, il ouvre les obstructions, dégage ou netoye la rate, provoque les menstruës, facilite les accouches, combat l'escorbut, & chasse la vermine.

Naveaux sont apperitifs, chauds au se-

cond degré, & humides au premier : ils provoquent les urines, & fourniſſent une aſſez grande nourriture ; mais ils ſe cuiſent difficilement, ils excitent des vents, ils engendrent un ſang groſſier ; & produiſent avec cela beaucoup de ſemence ; ce qui fait qu'ils reveillent le deſir de l'amour.

Neſles toutes groſſieres & aſtringentes qu'elles ſont, elles ne laiſſent pas d'être diuretiques ; mais indigeſtes, froides & ſeches.

Noix ou cerneaux, *ceux-cy* pris en petite quantité ſont paſſablement bons, chauds & ſecs ; mais peu nourriſſans : & celles-là deſſechées ou vieilles, deviennent de difficile digeſtion, contraires à l'eſtomach, & nuiſibles au cerveau & à la toux : mais quand elles ont été confites avec leurs écorces ; elles profitent au lieu de nuire en toutes ces occaſions ; & principalement à l'eſtomach, à la digeſtion, & dans la retention des mois.

Noiſettes. Voyez Avelanes.

O

OEillets, on fait communement des rouges un ſyrop, ou une conſerve ;

qui est de tres-bon goût, & fort efficace pour la palpitation du cœur, le syncope, les vers, l'epilepsie, l'apoplexie, le vertige & les autres affections des nerfs.

Oeufs de poule : On distinge les ronds, de ceux qui sont d'une figure longue : Car l'on tient que les premiers sont plus chauds, plus spiritueux & plus nourrissans que les derniers. Et c'est à cause, sans doute, que plus les atomes d'une substance sulphureuse ou spiritueuse se trouvent nombreux, plus ils s'écartent, plus ils affectent la figure ronde, & se meuvent en forme de tourbillon.

Les œufs frais du jour, mollets, ou mediocrement cuits, avec leur coque dans l'eau boüillante, ou dans la braise sont les meilleurs : ceux au contraire qu'on fait frire & durcir, perdent beaucoup de leur bonté ; & ceux qu'on met entre deux plats, ou en aumelette, tienent un milieu entre les deux premiers. Pour ce qui concerne leur jaune, s'il est conditioné de la premiere façon, il a presque toutes les bonnes qualitez d'un bon boüillon ; car il fait de bon sang, il nourrit beaucoup : & bien qu'il soit un peu pesant à l'estomach il se digere assez facilement : Mais il arrive tout le contraire à proportion qu'on les

prend, & qu'on les prepare des autres manieres, principalement si l'on les fait durcir, & si l'on y méle le blanc; à cause qu'il est fort gluant, assez astringent, & de difficile digestion. Ils temperent en general l'acrimonie saline des humeurs: ce qui fait qu'étant cuits entre deux plats avec du sucre & de l'eau rose, ils sont bons pour calmer la toux: de même qu'aiant été durcis, ils profitent dans le flux de ventre, mais ils nuisent en même tems à la gravelle. Cependant la plus part de ceux qui ont l'estomach foible se trouvent mieux de les prendre cuits en aumelette avec de persil & de l'huille, que de toute autre maniere; parce que ceux-cy corrigent la pesanteur qu'ils causent à l'estomach.

Oignons passent pour fort acres & pour fort chauds: neanmoins lorsqu'ils sont cuits, ils se trouvent assez temperez, & propres pour exciter l'appetit, pour provoquer les urines, adoucir la vieille toux, engendrer de semence, & combatre la pierre: Ils donnent cependant peu de nourriture, engendrent de vents: mais si l'on en mange beaucoup & frequemment, ils enflent la rate, ils blessent l'estomach, ils nuisent à la tête, & obscurcissent la veuë.

Olives

Olives confites & prises au commencement du repas sont bonnes à l'estomach, pour dessecher son humidité superfluë, pour lâcher le ventre, & pour exciter l'appetit; mais elles ne donnent que peu de nourriture, & soûlevent l'éstomach lorsquelles sont rances.

Oranges ont à peu prés les mêmes qualités que les citrons : neanmoins l'écorce confite fortifie davantage l'estomach, dissipe les vents, & provoque l'appetit. Pour ce qui concerne leur suc, il est ou aigre, ou doux ; le premier renferme presque les mêmes proprietés que le suc des limons ; & le second est beaucoup moins sain ; bien qu'il soit ordinairement plus agreable au goût. Il y en a qui tirent un esprit, ou une huile inflammable de leur premiere écorce ; qui fortifie admirablement le cœur & l'estomach : on en fait encore de zets ou des à propos, qui produisent les mêmes effets, si on les plonge & exprime dans le vin à proportion qu'on le veut boire.

L'eau des fleurs d'Oranges échauffe dessèche & excite la sueur, fortifie l'estomach, & dissipe les vents : & si l'on arrouse les fraises, les avenats, les hordeats, les amendés, les fromages frais, & la pluspart des autres alimens cruds ; elle corrige leurs crudi-

tez, & les rend plus agreables au goût.

Orge mondé humecte, rafraîchit, adoucit la poitrine, nourrit assez: Il ouvre encore & deterge doucement, lorsqu'il est entier.

Oseille froide & seche au 2. degré réjoüit le cœur, fortifie le foye, ouvre les obstructions, resiste à la pourriture, aux fiévres & à la malignité: elle appaise encore la soif, excite l'appetit, calme la bile; & est par consequent une des plus saines herbes potageres; sur tout pour les temperamens chauds & bilieux: Car elle est contraire aux salins, dans la toux & les autres fluxions.

Oye est ou domestique, ou sauvage. La premiere se digere difficilement, nourrit beaucoup, mais mal, quoyquelle soit assés chaude. Et la seconde au contraire se digere mieux, nourrit moins, & est plus temperée. Celles qui ont presque un an sont les meilleures, & méme assez saines, si l'on assaisonne leur chair avec des épisseries & du sel. On estime neanmoins que les unes & les autres engendrent un sang grossier, melancolique & excrementeux: bien qu'elles soient d'un goût assez exquis, quand on les a auparavant salées. On tient que la pellicule de leurs piés, reduite en poudre, ar-

reste les flux menstrual blanc ou rouge.

Orvietan renferme à peu prés les mémes vertus que la *theriaque*, qui seront décrites dans la suite, à la reserve qu'il excite plus de chaleur, & qu'il ne concilie pas le sommeil comme l'autre.

P

Pain. Selon la sainte Ecriture, réjoüit le cœur de l'homme : & bien que de tous les alimens il soit le plus usité, des plus temperez, fort nourrissant, d'assez bonne digestion, qu'il ramollisse, & échauffe doucement, & qu'on ne s'en lasse jamais ; la plenitude ne laisse pas d'en être, selon Hypocrate, la plus mauvaise de toutes. Et c'est sa grande viscosité qui en est la cause, elle paroît sensiblement, en ce que la farine de froment, dont on fait le meilleur pain, reduite en cole, est plus gluante que celle des autres grains. Elle paroit encore, en ce que le blé fait crever les chevaux, les brebis & les autres animaux qui en mangent beaucoup : ce que l'avoine, l'orge & le seigle ne font pas. Elle paroit enfin parce que ceux-ci sont propres à faire des tisanes aux malades, & que l'autre ne l'est pas : à cause que renfermant

une substance fort visqueuse & gluante elle nuiroit plus qu'elle ne sçauroit profiter.

Pour emporter donc cette grande viscosité, il faut qu'il soit bien cuit, bien fermenté, qu'on ait fait rotir celui qu'on mange en soupe, & que l'on y ait mis suffisament de sel auparavant de le faire cuire. Que si l'on y ajoûte d'anis, on emportera encore davantage cette viscosité, & on le rendra plus savoreux. Ceux qui ont pourtant le temperament bilieux, l'estomach & la constitution passablement bons, n'ont pas besoin de ces precautions : elles leur sont même plûtôt nuisibles que profitables ; puisque la viscosité du pain épaissit leur sang, qui est ordinairement trop subtil.

Le meilleur pain se fait de froment, & pour être bien conditioné ; il faut qu'il se cuise à petit feu, qu'il soit auparavant bien paitri, bien fermenté & assaisonné de sel, principalement en hiver ; & lorsqu'il devra être digeré par un foible estomach. Il doit être encore bien cuit, œillé & mediocrement tendre : car le pain dur & rassis se cuit difficilement, nourrit beaucoup moins, fournit un suc grossier, & serre le ventre : & pour le chaud ou fort tendre,

bien qu'il passe assez facilement, il ne laisse pas d'échauffer, d'enfler & de surcharger les intestins. De telle maniere que si le pain est blanc il sera meilleur, lors qu'il n'y aura que dix ou douze heures, qu'on l'aura sorti du four: mais il ne se conservera en cét état qu'environ vingt-quatre heures, sur tout s'il est fort blanc ou fait avec la seule fleur de farine. Celui-ci nourrit cependant plus que celui qui est cuit avec toute sa farine, mais en échange il serre plus le ventre. S'il est neanmoins mêlé avec un tiers de seigle, il le lâche, il rafraichit & humecte; il est vrai qu'il nourrit moins de cette façon, mais au surplus il profite davantage principalement en Esté.

Pour ce qui regarde la mie, elle humecte, & la croute dessèche: celle-là nourrit plus, & celle-cy moins: celle de dessus est plus saine que celle de dessous, & l'une & l'autre profitent selon quelques-uns à la fin du repas; à cause que par ce moïen, elles serrent ou ferment en quelque maniere l'orifice de l'estomach, pour en favoriser la coction.

Quant au pain qui se fait des autres grains, il n'aproche jamais de la bonté de celui du froment; ils nourrissent beau-

coup moins, produisent plus d'excremens, & ne sont pas si agreables au goût, ny si convenables à nôtre constitution.

Passes ou passerilles, *V. Raisins.*

Pâte ou patisserie. On y assaisonne ordinairement la chair avec tant de graisse ou de lard, que de quelle nature qu'elle soit, elle acquiert une partie des mauvaises qualitez du porc, & de la graisse cy devant décrites. *Voyes porc & graisse.*

Perche de mer & d'eau douce, a la chair assez saine, sur tout quand elle est nourrie parmy les rochers, les lieux sablonneux, ou dans les eaux courantes, claires & rapides.

Perdrix, nourrit autant ou plus qu'aucun autre aliment, se cuit facilement, ne fait point d'excremens, reveille l'amour, est d'un excelent gout, produit de tresbon sang, & combat la verole selon Cardan.

Pesches, rafraichissent & humectent passablement : mais elles s'aigrissent & se corrompent aisement dans l'estomach ; ce qui n'arrive pas neanmoins si facilement, si l'on les méle avec le vin, le sel ou le sucre, & si l'on les mange toutes fraiches au commencement du repas. Aussi de cette maniere, elles lâchent le ventre,

au lieu que gardées quelque tems & sechées, elles le serrent : mais les unes & les autres fourniſſent fort peu de nourriture. L'on compose une liqueur appellée Percico. avec les noyeaux concaſſés de ce fruit, de la même maniere qu'on fait l'hypoteque avec l'eau de vie. Et on pretend qu'elle fortifie l'eſtomach, tempere l'acrimonie, & combat les vapeurs.

Perſil, échauffe & deſſeche au 2. degré: Il fortifie l'eſtomach, adiſſipe les vents, excite la ſuëur, combat la malignité, provoque les menſtruës, fait uriner, & profite à ceux qui ont la pierre & l'aſthme : mais il nuit ſouvent à la veuë, & aux epileptiques : ſi l'on l'applique ſur les tetons, il diminuë le lait.

Pheſan, eſt recommandable par ſa delicateſſe, par la bonté de ſa nourriture, par l'excellence de ſon goût & par la facilité de ſa coction.

Pigeoneaux ou pigeons, ont la chair fort chaude, un peu groſſiere, mediocrement nourriſſante, & ſe digerent avec aſſez de facilité. Les vieux ne ſont pas ſi bons que les jeûnes : S'ils ont d'ailleurs plus de chaleur, ils nourriſſent moins, & ſe digerent plus difficilement : Les uns & les autres ſeront cependant plus ſains boüil-

lis que rotis, ou qu'en patisserie. Leur sang encore chaud apapaise la douleur de la goûte & celle des yeux, y dissipe les tâches & y fortifie les esprits.

Pillules Angeliques, purgent benignement toutes les humeurs, & sur tout la bile, le flegme & la pituite. Elles incisent en même tems les matieres glaireuses & visqueuses, depurent la masse du sang, fortifient & évacuent doucement l'estomach, les boyeaux & les entrailles, sans les échauffer, ny les afoiblir comme font les autres purgatifs. De telle maniere qu'il est fort avantageux à ceux qui abondent en mauvaises humeurs d'en prendre de temps en tems une dragme, deux ou trois matins de suite, sans que pour cela on soit obligé d'interrompre, ny les occupations ordinaires, ny le regime accoûtumé. Neanmoins ceux qui sont sujets aux hemorragies & aux douleurs des hemorroïdes n'en doivent user que rarement, & encore avec beaucoup de circonspection ; parce que l'oé, dont ces pillules sont composées, nuit ordinairement à ces indispositions.

On les compose communement en la maniere suivante. Prenez d'aloé succotrin deux onces, autant de suc des roses pâles, des sucs depurés au Soleil de bu-

gloſe, de chichorée & de fumeterre deux dragmes de chacun, de reubarbe demy once & de ſantal citrin demy dragme. Ces drogues eſtant pulveriſées, melez les avec ces ſucs : expoſez enſuite ce mélange au Soleil, & le remüés de tems en tems juſques à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'une maſſe de pillules ; qu'on gardera pour s'en ſervir dans les occaſions cy-devant marquées.

Pignons, bien qu'il ſoient un peu indigeſtes, ils ne laiſſent pas de nourrir aſſez, de reveiller l'amour, temperer l'acrimonie, & de profiter à la poitrine, à la toux, aux reins, à la veſſie, & aux perſonnes maigres ou menacées de phtiſie : & c'eſt à cauſe qu'ils ſont doux, & mediocrement chauds & humides.

Phaſeoles ou aricots, tiennent mediocrement de l'humidité ; & ont pour le ſurplus les mêmes vertus que les féves : avec cette difference pourtant qu'on les rend un peu moins nuiſibles, ſi l'on les aſſaiſone avec un peu du poivre, & d'ail pilé & détrempé avec du vinaigre. Pour celles que l'on mange tendres avec leur goſſe, elles ne ſont pas beaucoup plus ſaines que les autres : & ſi elles provoquent l'urine, elles cauſent des reveries.

Pieds, *V. tête.*

Pimpinelle, se mange dans la salade & le boüillon ; elle est apperitive, elle dessèche, deterge, netoye les reins, & tient un peu de la chaleur & de l'acrimonie.

Pluviers, sont semblables aux pigeons, mais plus délicats, plus faciles à digerer, plus temperés, & de meilleure nourriture.

Poires, les unes sont douces, & les autres sont âpres : Les premieres lachent un peu le ventre ; & les secondes le serrent. Dans le general elles rafraichissent ; mais elles appesantissent l'estomach lors qu'elles sont crües ; & l'allegent au contraire, & passent pour meilleures que les pommes lors qu'elles sont cuites.

Cruda gravant stomacum, relevant pyra cocta gravatum. Scola saler.

Pois, Selon Galien tiennent de la nature des féves, à la reserve qu'ils n'enflent pas tant, & qu'ils ne sont pas si detersifs : neanmoins ceux qui ont la couleur verte, quand ils sont secs, qui se cuisent facilement & qui se separent ou dépoüillent aisement de leurs écorces, se trouvent passablement bons pour la nourriture, ne nuisent pas si fort à l'estomach, ne serrent pas tant le ventre, & se digerent plus facilement. Le boüillon, sur

tout fait avec les pois-chiches noires, toutes grossieres & flateuses qu'elles sont, ouvre puissamment, tempere l'acrimonie des humeurs, fait uriner, vuide le sable & le ventre, engendre du lait & de semence. Pour les autres pois, ils sont seulement propres pour la nourriture des gens d'un rude travail, & fournissent un aliment plus crasse & plus mélancholique.

Porc, Si sa chair nourrit beaucoup, elle se cuit difficilement, appesantit l'estomach, & engendre quantité d'humeurs grossieres. De telle maniere qu'on n'en doit manger que peu, qu'elle ne soit legerement salée & pour assaisonner le boüillon ; étant seulement bonne pour la nourriture des païsans, & pour ceux qui s'adonnent à un exercice violent. Cependant le lard & la graisse en nourrissent moins & en nuisent plus que ne fait la chair ; bien qu'on en use fort souvent pour en assaisonner les autres viandes.

Phé, a la chair molasse, peu friable, fort excrementeuse, & plus agreable au goût que profitable à la santé.

Poivre, échauffe, penetre & desseche considerablement. Il fortifie cpendant l'estomach, dissipe les vents qui excitent la cholique, favorise la veuë, & cuit ou

digere la pituite la plus cruë, qui donne occasion à un grand nombre de maladies. Le poivre long est plus corrosif que le noir & le blanc : & celuy-cy passe pour moins chaud & plus temperé que les autres. *Voyez Chapitre* 3. *p*, 327. & 328.

Poissons, Ceux de mer sont ordinairement meilleurs au goût & pour la santé, que ceux de riviere, qui renferment plus d'humidité & plus d'excremens, & qui sont moins tendres & plus molasses.

Poissons. V. le Chap. 4. p. 409. & 411.

Pommes, Elles humectent, temperent la chaleur, nourrissent peu ; lachent le ventre lorsqu'elles sont douces : mais lorsqu'elles sont aigres, rafraichissent davantage, relâchent moins, & réjoüissent l'estomach. Cependant les unes & les autres se corrompent facilement, & engendrent des cruditez ; ce qui fait qu'elles deviennent beaucoup plus saines, quand elles sont cuites, que quand elles sont crües. Leur syrop convient au cœur, à l'estomach, à la palpitation, à la soif, & aux fievres.

Pourreaux, Comme ils se trouvent fort chauds, acres & secs, ils nourrissent peu : mais ils ouvrent puissamment les obstructions, incisent merveilleusement le flegme, aydent à cracher, excitent l'urine

ne, reveillent l'amour, rendent les femmes fecondes, & engendrent du lait ; & neanmoins le trop grand usage cause la douleur de tête, & des reveries, gâte les gencives, & nuit à la veuë.

Poules, poulets. Voyez chapons.

Pourpier, est fort froid ; & mediocrement sec : ce qui fait qu'il dessèche, qu'il tempere l'ardeur de la bile, celle des fiévres & le desir de l'amour. Il chasse encore les vers, il appaise la soif, & combat l'escorbut : mais il donne peu de nourriture, se cuit mal aisement & nuit à la veüe. Plusieurs estiment qu'il est plûtôt humide que sec.

Prunes, Celles de damas sont ordinairement les plus saines : elles rafraichissent, humectent, adoucissent l'acrimonie & lâchent le ventre ; mais parce qu'elles se corrompent facilement, elles nuisent quelquefois à l'estomach, principalement si l'on ne les mange au commencement du repas : ce qui n'arrivera pas neantmoins si tôt, si elles sont corrigées avec le sucre, cuites, grillées ou confites. Les gens chastes en peuvent beaucoup manger ; mais elles ne conviennent pas aux jeunes mariez : parce qu'elles rafroidissent,

& qu'elles ne fourniſſent que peu de nourriture.

Purgation, & ſaignée ſont deux remedes, qu'on fait ſouvent par precaution dans le Printems ou dans le mois de May. Cette coûtume eſt neanmoins ordinairement nuiſible, ſi l'on ſe porte bien, ou ſi l'on n'eſt ſujet à quelque grande indiſpoſition, qui oblige à les mettre en exécution pour la prevenir; telles que peuvent eſtre des amas qui ſe forment de tems en tems, ou une ſuppreſſion d'un flux reglé d'hemorroïdes, des menſtruës, ou de quelques autres humeurs. J'ay déja rendu raiſon de ces choſes dans pluſieurs endroits de mon traité des fiévres : ce qui fait que je ne la repeteray pas icy, & que je m'en tiendray à la brieveté que je me ſuis propoſée.

Je diray ſeulement en general que la ſaignée eſt nuiſible aux perſonnes valetudinaires ; & dans toutes les longues maladies : à cauſe que l'eſtomach, les antrailles, ou la maſſe du ſang ſont alors remplis de crudités, épuiſez d'eſprits, ou farcis d'humeurs tout à fait depravées. J'ajoûteray qu'il faut ſeulement quelquefois ſaigner par precaution, lorſqu'il y a des marques d'une grande plenitude rappor-

tées dans le traité que j'ay composé de la saignée. Je diray enfin qu'il faut se gouverner à peu prés de même à l'egard de la purgation, lorsque l'estomach est extraordinairement délicat, fort afoibly ou remply de grandes cruditez, & lorsqu'on se sent fort échauffé, ou atteint de quelque grande douleur : & qu'il faut seulement se purger, quand il y a des marques d'une grande cacochymie raportées dans le traité que j'ay composé de la purgation. *Liv.* 2. *C.* 3.

Il faut cependant remarquer que l'estivacuation qu'on se pût procurer par l'abstinence, par un exercice moderé avant le repas & par la transpiration se trouve souvent plus favorable ; pricipalement si elle est secondée par la coction des alimens. C'est aussi par ce moyen qu'on empechera qu'il ne se forme dans l'estomach, dans les entrailles ou dans la masse du sang, des amas d'humeurs superfluës & excrementeuses, qui sont la source de la pluspart des maladies ; & qu'on pourra prevenir par ce moyen sans le secours de la purgation. Le mouvement que celle cy excicite, ne se trouve pas d'ailleurs, seulelement nuisible dans les occasions cy-devant marqueés : mais il est encore con-

traire à la nature ; puisque pour si douce que soit son operation, elle ne laisse pas d'irriter, de relacher ou de trop fermenter, fondre ou échauffer la masse du sang & les entrailles.

On doit donc principalement tacher de prevenir les amas d'humeurs superflües excrementeuses(qui seuls indiquent la purgation) tant par l'exercice & l'abstinance cy-devant marquée, que par l'usage des alimens faciles à digerer, pris en petite quantité, de bon suc, & convenables à nôtre costitution.

Q

Quinquina, est l'écorce d'un arbre du Perou tres-amere, qui guerit principalement toutres les fievres intermittentes ; & même les continües, lorsque leurs redoublemens sont precedés par des frissons ou par la froideur des extremitez du corps. Il previent encore ces maladies, & en combat plusieurs autres, sur tout lorsqu'eles sont produites par l'acrimonie des humeurs. Je ne décriray pas icy sa preparation, ni ses autres vertus ; bien qu'elles soient admirables ; parce qu'elles sont raportées au long

dans le quatriéme Chapitre du premier livre.

Je diray seulement qu'il en faut prendre d'ordinaire, depuis une once jusques à deux ou trois, pour combatre les fiévres continües; & depuis six dragmes jusques à huit ou dix, pour guerir les intermittentes. J'ajouteray encore que dans celles-cy il suffit ordinairement d'en donner deux ou trois dragmes par jour, à sçavoir une dragme & demy soir & matin, ou à une autre heure commode : mais que dans les autres, on en doit prendre environ une dragme de quatre en quatre heures jusques à ce qu'il n'en reste plus. J'ajouteray enfin qu'étant pris de cette derniere maniere, il purge & lache presque toûjours le ventre en entrainant differentes matieres avec luy; ce qui n'arrive pas souvent en le prenant de la premiere façon; selon que je l'ay marqué plus au long dans le Chapitre 4. du 1. livre.

R

Raisins, bien meurs fourniſſent un assez bon suc, engraiſſent & nourriſſent passablement. Ils sont differens selon qu'ils tiennent de la douceur, ou de

l'aigreur : car les premiers mangez au commencement du repas, lâchent un peu le ventre : & les seconds au contraire le serrent. Cependant les uns & les autres enflent l'estomach, augmentent la chaleur, excitent des vents, & chargent la tête. Ils seront pourtant moins nuisibles, s'ils ont demeuré quelque tems pendus au plancher ; à cause que la partie nîtreuse de l'air aura subtilisé, consumé & desseché beaucoup de leur humidité trop visqueuse. De quelle maniere que ce soit, les noirs sont en general plus sains que les blancs, les muscats plus chauds & plus fumeux : & lorsque les uns & les autres ont esté sechez : c'est à dire plongés dans une lexive boüillante, ils ramolissent, échauffent & profitent davantage ; puis qu'ils n'incommodet pas tant l'estomach, & qu'ils combatent les maladies de la poitrine, celles des reins & de la vessie.

Rasle, est d'un goût exquis, & donne une nourriture pareille à celle de la caille.

Rance, *Voyez Chapite* 4. p. 405.

Ratafia, Il a les mêmes vertus à peu prés que l'hypotéque, d'ont les qualitez ont esté ci-devant décrises. Il est neanmoins un peu plus temperé. On le compose d'ordinaire en la maniere qui suit

Prenez une pinte d'eau de vie, un sestier & demy de jus de cerises quatre livres de cerises entieres, desquelles on aura ôté les noyaux pour les concasser & les y laisser : aprés cela mélés quatre onces de framboises, demy livre de sucre, demy once de canelle pulverisée, dix grains de poivre blanc pilés, & deux cloux de gerofle aussi pulverisés ; & mettés le tout dans une cruche, qu'on exposera ouverte quinze jours de suite au soleil, en la mettant neamoins a couvert le soir sans la secouer. Cela fait, on couvrira son ouverture d'un linge qu'on y aura ataché : & aprés l'avoir gardée en cet état six semaines, on passera la liqueur dans une manche de drap blanc, pour la mettre ensuite & la conserver dans des bouteilles ou des fioles de verre bien bouchées.

Raye, passe pour cartilagineuse, assez ferme & d'assez difficile coction.

Raves, ont à peu prés les mêmes vertus que les navets, mais un peu plus foibles. Leur decoction en est aussi aperitive, & quelques-uns l'estiment propre à combatre les fievres quartes, & à temperer l'acrimonie.

Raforts, tous chauds, secs & piquans

qu'ils sont jusques au troisiéme degré, excitent des vents nourrissent peu, se cuisent difficilement, & gâtent les dents ; mais ils ouvrent les obstructions, produisent du lait, & font uriner : Ils se trouvent neanmoins contraires à l'estomach, à la tête & à la veüe ; mais avec cela favorables aux gens mariés.

Reubarbe, est une racine qu'on porte du Levant ; qui purge benignement la bile, & la pituite, sans troubler les coctions, affoiblir les entrailles & dissiper les esprits, comme font les autres purgatifs. Elle fortifie au contraire l'estomach & les parties nobles, tempere l'acrimonie des humeurs, & arreste le flux de ventre. De telle maniere qu'il est l'unique & le meilleur de tous le purgatifs. Aussi convient-il à toute sorte d'âge & de sexe, méme aux femmes grosses, aux enfans à la mamelle aux personnes épuisées, afoiblies, ou embarassées de cacochimie, de mauvaises humeurs : bien que la pluspart des autres purgatifs nuisent ordinairement dans ces occasions.

On s'en sert communement & avec utilité en masticatoire ; c'est à dire qu'on en mache à peu prés demi dragme durant trois ou quatre matins de suite : & on rei-

tere de temps en tems la même chose, plus ou moins selon le besoin qu'on en a. Ceux qui sont sujets à faire des amas causez, par la foiblesse de l'estomach, des entrailles & de la masse sanguinaire, par l'abondance ou la mauvaise qualité des alimens, ou par le défaut de l'exercice & de la transpiration, ceux là se trouvent toûjours bien de l'usage de ce remede. On le prend encore en forme de tisane en decoction, qu'on donne fort utilement, sur tout aux enfans pour leur boire ordinaire lors que leur ventre devient gros, dur ou embarrassé d'obstructions; & lors qu'on a quelque disposition à l'hydropisie, & à la fievre lente ou hectique.

Regueliffe, elle tempere & adoucit l'acrimonie des humeurs : c'est pourquoy elle convient principalement dans la toux, dans l'enroüement, dans l'ardeur d'urine & dans la difficulté de cracher.

Roquete, échauffe & dessèche beaucoup, produit des vents, augmente la semence, & reveille l'amour des vieillards ; qui pourtant n'en doivent pas manger beaucoup ; parce qu'elle est souvent nuisible à la teste ; quoy qu'elle preserve de l'apoplexie, selon le sentiment de quelques-uns.

Ris, bien qu'estant cuit avec du laict ou des amandes, ou de la viande ; il nourrisse beaucoup, & qu'il soit d'ailleurs assés temperé ; il ne laisse pas de serrer un peu le ventre, d'incrasser & de se digerer assez difficilement. On en fait de creme ; qui est plus sain & de meilleur goût. Pour cela on prend du ris bien net, & aprés l'avoir un peu mouillé, & bien seché, l'on le pille dans un mortier ; on le passe ensuite dans un tamis, & on le garde pour s'en servir comme devant.

Rosolis. V. Liqueurs.

Roses, les rouges sont astringentes, & les pâles au contraire laxatives : mais les unes & les autres rafraichissent, fortifient & rejouissent le cœur, les esprits vitaux & animaux. L'eau rose a aussi la même vertu, & celle de combatre la cholique.

Roquenbole, est une espece d'ail sauvage, qui se trouve beaucoup moins acre & piquant que le domestique ; & qui pour le surplus renferme à peu prés les même qualitez que l'autre.

Rouget, à la chair friable, tendre saine, bonne & nourrissante.

Rotie, faite avec le pain, l'eau, le vin & le sucre nourrit beaucoup, réjouït le cœur, redonne d'abord les forces : & on

digere plus facilement le pain de cette maniere que de toute autre.

Romarin, On compose de sa fleur & de l'esprit du vin, l'eau de la Reine d'Hongrie ; dont lusage est si commun & si connu qu'il n'est pas necessaire d'en marquer les qualitez au long. Je diray seulement qu'elle est trés-chaude, qu'elle dessèche beaucoup, qu'elle a les mêmes vertus que l'eau de vie cy-devant decrites, mais plus fortes : qu'elle fortifie notablement le cerveau, l'estomach & toutes les parties nerveuses ; qu'elle est d'un grand secours contre les brûlures, les contusions recentes & les douleurs froides, q'elle combat l'apoplexie, la paralisie, le vertige & la puanteur de bouche ; qu'elle est favorable à la veuë & à la perte blanche ; qu'elle excite considerablement les esprits vitaux animaux ; & qu'estant mêlée avec de l'eau commune, elle embelit, tend & decrasse le visage des personnes un peu avancées dans l'âge ; & fait au contraire rider celuy des jeunes.

Ruë, est excellente contre toutes les maladies des nerfs & de la tête, preserve & combat la malignité & le venin de differens animaux, abat les desirs amoureux, favorise la veüe, fortifie l'estomach : cal-

me la colique, & profite dans la pluresie : On en fait de breuvages avec la graine de genevre pilée, qui sont fort bons pour le bétail ; lors qu'il est atteint de quelque maladie excitée par le mauvais tems ou par la mauvaise nourriture. On l'estime chaude & seche au troisiéme degré.

S

Affran, est chaud au second degré & sec au premier, fort émolliant, fort aperitif, assez cordial, beaucoup anodin & tres-propre pour le poulmon & les entrailles. Il concilie encore le someil, excite les menstruës, facilite les acouches combat la pourriture, adoucit l'acrimonie & reveille l'amour.

Saignée. Voyez Purgation.

Sang est toûjours de difficile digestion, & ne nourrit pas beaucoup ; à cause sans doute que les parties les plus nourrissantes & les plus subtiles s'en évaporent facilement.

Sardes ou sardines, Les fraîches sont plus saines que les salées. Parce qu'elles ont perdu leur meilleur suc : & qu'elles ont contracté de l'acrimonie : ce qui les rend veritablement plus propres à exciter l'appetit,

petit, mais plus mauvaises & moins nourrissantes.

Sarcelle, à la chair delicate, humide, de bon goût, & donne assez de nourriture.

Sariete, renferme une substance fort seche, fort chaude, & volatile; qui dissipe les vents, aide à la digestion, profite à la vûë, excite l'urine, provoque les menstrües, reveille l'amour, fortifie l'estomach, combat l'asthme, & donne de l'appetit.

Salcifis, chauds, & humides au premier degré; s'ils excitent de vents, ils sont du moins bons à l'estomach, pour la transpiration, contre les venins & le tournoyement de tête, l'épilepsie & la suffocation.

Salade, il n'en y a point en general, qui ne produise des cruditez & des vents; si l'on ne la mange cuite.

Saucisson de Boulougne est une espece de boudin ou de saucisse, si bien assaisoné de sel, & sur tout de poivre, qu'on ne le mange que crud; neanmoins en petite quantité. Il excite l'appetit & se digere mieux que ces deux derniers; bien qu'ils soint cuits, & que tous trois soint composez avec la chair de porc. La saucisse est cependant preferable aux boudins

& non au saucissot : parce que l'assaisonement du poivre rend les deux premiers beaucoup moins nuisibles à la santé.

Salé & savoureus V. Chap. 4. p. 405. & 406.

Saumon, se cuit difficilement, & fournit une assez mauvaise nourriture : Il est neanmoins bon lors qu'il est frais.

Seigle, le pain qu'on en fait incrasse & tempere l'acrimonie des humeurs. Il ne se digere pas si bien que celuy du froment ; & s'il tient le ventre plus libre, c'est parce qu'il fournit plus d'excremens, & moins de nourriture. Ceux qui calcinent cette graine, pour en faire une boisson semblable à celle du caffé, se trompent de croire qu'elle participe de sa vertu, parce que tenant du brullé, elle approche tant soit peu de son goût ; puis qu'elle ne pût servir que pour incrasser & adoucir les humeurs ; & qu'au lieu de fortifier l'estomach affoibli, il l'apesantit & l'embarrasse davantage.

Sel policreste, est une composition de soufre & de selpetre purifié, brûllez & calcinez ensemble. Le sel policreste de Saignete est diferent de l'autre en ce qu'il se trouve beaucoup moins acre, & qu'il se fait avec le selpetre où nitre d'Egipte, qui est incomparablement meilleur & plus

doux que le nôtre. De la vient aussi qu'il purge avec moins d'irritation, & plus facilement les humeurs. Il incise encore puissament le flême & la pituite, subtilise les humeurs trop grossieres, fixe en quelque maniere les trop volatiles, & ouvre les obstructions. Sa dose est depuis une où deux dragmes jusques à six. On prend ordinairement la premiere dose dans des bouillons rafraichissans durant huit jours pour se purger insensiblement. Et pour la seconde qui est six dragmes, on les dissout dans trois verres d'eau commune qu'on avale le matin à jeun à une heure de distance l'un de l'autre, pour se purger tout a la fois dans un seul jour. Ce sel ne fait pas changer l'eau de couleur, la saveur en est seulement un peu salée, il purge benignement, & n'échauffe point du tout.

Semen-contra, *semence contre vers*, *ou Barbotine*, est la graine d'une espece d'absinthe maritime ou sauvage; qui n'a pas seulement les vertus que j'ay cy-devant attribuées à cette plante; mais qui est beaucoup plus efficace pour emporter la vermine & pour fortifier l'estomach. Aussi comme les enfens engendrent souvent des cruditez, de pourriture & des vers, à cause de la foiblesse naturelle de leur

estomach, on observe, que l'usage qu'on leur fait faire tres communement de cette drogue, leur est tres avantageux ; non seulement pour combatre la vermine, mais parce que la chaleur qu'elle renferme est beaucoup plus profitable pour leur digestion qu'elle ne leur peut estre d'ailleurs nuisible : Car j'ay ci devant fait voir, que la source de leurs maladies provenoit du defaut de leur coction, lorsque j'ay traité des indications prises de la difference de l'âge. *Chap.* 4. liv. 2.

Sel Voyez Chapitre 4. p. 432.

Senne, & Manne, La premiere de ces drogues est fort en usage: elle purge presque toutes les humeurs, & sur tout la melancholie & la bile. Elle est cependant d'un goût fort desagreable, dangereux avec la fievre & propre à exciter des douleurs de ventre. Pour tâcher à les prevenir, on le mêle avec un peu d'anis; mais le mélange d'une où deux onces de manne rend son operation beaucoup plus benigne, plus assurée & plus efficasse.

Celle-cy est un des purgatifs des plus doux & des plus benins qu'on puisse prendre. Il purge doucement la poitrine, vuide principalement les eaux & la bile. Sa dose est depuis une once & demy jusques à

deux ; & celle du senne depuis deux dragmes jusques à quatre. On fait souvent de celui-cy des Tysanes Royales. Pour cela on les met à infuser chaudement avec une ou deux dragmes de cristal mineral, une poignée de roses rouges, & un peu de regueliſſe dans la quantité de deux ou trois verres d'eau commune ; & on les prend le matin une heure l'un aprez l'autre : ce qu'on pût coutinuer deux ou trois jours de suite. On pretend que le senné n'échauffe pas de cette maniere: mais l'experience m'a toûjours convaincu du contraire. Cela fait aussi que je ne conseille pas ordinairement d'en prendre, ni de cette maniere ni de l'autre, à ceux qui sont échauffez, ou atteins de quelque fiévre.

Serpoulet & thym, ont à peu prés les mêmes vertus que la sariette cy-devant décrites.

Som, on le lave avec quatre ou cinq eaux ; on le fait ensuite un peu boüillir dans de l'eau commune : & cette eau passe pour rafraichissante, diuretique, aperitive & deterſive ; mais qui ne laisse pas d'être indigeste.

Sole, bien que sa chair produisse une bonne nourriture, qu'elle soit delicate, de bon goût, & facile à digerer, elle ne laisse

pas d'être ferme. Les soles & presque toute sorte de poissons qui ont la chair ferme comme elle, se conservent sans se gâter durant plusieurs mois de suite, pourveu qu'on les garde dans un pot rempli de bonne huile, & qu'on les ait auparavant frites, comme si on vouloit les manger toutes fraiches : ce qui s'appelle communement poisson mariné.

Sucre passe pour temperé, & resiste à la pourriture. Lors qu'il est rafiné il subtilise la grossiereté des humeurs : & lors qu'il ne l'est pas, il appaise mieux la toux, facilite le crachat, & adoucit l'acrimonie des sels. Cependant si l'on en fait un grand usage, il se convertit, aussi bien que la plûpart des autres choses douces, en pituite, en cruditez ou en aigreur dans un estomach froid ou fort affoibli : & au contraire quelquefois en bile lors qu'il se rencontre considerablement chaud ou bilieux.

Sorbes ou *cormes* sont la même chose: peu nourrissantes, astringentes, difficiles à digerer, & faciles à se corrompre : elles rafraichissent & dessechent.

T

Tabac ou *nicotiane*, les uns l'estiment chaud & sec au second degré, & les autres froid, il se prepare, ou en corde ou en poudre. Le premier est simple ; & s'employe principalement à fumer, d'autresfois à mettre dans le nez aprés l'avoir rapé, & rarement à macher. Pour le second il est ordinairement composé, & sert seulement à prendre par le nez. On fume communement du Tabac sur mer, dans les Villes maritimes, dans les Armées, & dans les Garnisons : & on prend souvent par le nez de sa poudre presque par tout. Le malheur est qu'on s'acoûtume ordinairement si fort à tous les deux, que l'usage en passe dans une habitude, si grande qu'à peine peut-on la quitter ; pour si préjudiciable qu'elle devienne à la santé, & à ses proptes affaires.

Aussi n'y a-t'il rien qui soit plus nuisible que la trop grande quantité du tabac, & sur tout pris en fumée. Car il est si fort contraire à nôtre constitution, à l'estomach, & aux parties nerveuses que ceux qui avalent de la fumée, du suc ou de la poudre de nicotiane, en sont aussi tour-

mentez, que s'ils avoient avalé du poison. Il y a aussi plusieurs Auteurs qui le mettent dans le nombre des poisons : Et il ne faut pas s'en étonner ; puisqu'il n'est pas moins vomitif & moins nuisible que la plus part d'eux le sont aux parties nobles, & au cerveau : & qu'il affoiblit d'ailleurs l'imagination & les esprits, tant animaux que vitaux, qu'il diminuë l'appetit, qu'il excite les tremblemens aux membres, & qu'il cause quelquefois la paralasie ou l'apoplexie. Justus Raphelingius rapporte sur ce sujet, que Parius celebre Anathomiste, aiant ouvert la tête d'un jeune homme, il avoit trouvé son cerveau tout couvert d'une suïe noirâtre ; à cause, dit-il, que depuis ses plus tendres années, il s'étoit accoûtumé à fumer beaucoup de tabac.

Il est pourtant vrai, que si le frequent usage du tabac produit toutes ces incommoditez, on en tire du moins quelques avantages : car il incise & resout, il preserve de la douleur des dents ; Il éteint le feu de la concupiscence, il tient le ventre lâche, & fait supporter sans peine la faim & la soif pendant un assez long tems. Ceux qui se trouvent reduits à la famine, experimentent cette verité ; & Menardes rapporte sur ce sujet, que les Ameriquains

se garantissent de la faim en fumant du tabac; lorsqu'ils se rencontrent engagez dans quelque desert dépourvûs d'alimens.

Si l'on ne prenoit donc du tabac qu'en petite quantité, & de loin en loin, au lieu de produire les incommoditez ci-devant marquées, il les éviteroit en quelque maniere : parce qu'il purgeroit peu à peu le cerveau de ses excremens, qui en sont ordinairement la principale cause. Il est d'ailleurs fort efficace contre l'asthme, pris en fumée ou en syrop, & contre plusieurs maladies externes reduit en onguent. Je ne rapporterai pas neanmoins ici ces preparations ni la maniere de s'en servir, dans ces occasions, parce que cela n'appartient pas à mon sujet. Je dirai seulement que celui qu'on prend par le nez bien preparé, mis en poudre, est plus sain que l'autre; parce qu'il a esté corrigé avec l'eau de vie, & avec plusieurs autres eaux ou drogues cordiales, cephaliques & de bonne odeur.

Tanche est de bon goût & meilleure frite que boüillie : mais toûjours mal-saine, parce qu'elle tient du limon.

Tête, comme elle est le receptacle de la pituite; & qu'elle est principalement composée d'os, de membranes ou fibres,

& d'une substance mouelleuse ou flegmatique ; elle fournit une nourriture grossiere, froide & peu abondante. On se sert assez souvent d'une tête d'agneau ou de chevreau pour faire une bonne soupe : & on estime que ce boüilli est un des bons mets, & que le boüillon en est rafraichissant. Il est vrai que l'un & l'autre temperent l'acrimonie des humeurs, qu'ils rafraichissent & qu'ils incrassent le sang trop subtil : mais ils se digerent assez difficilement, excitent des vents, forment des obstructions, produisent fort peu d'esprits, serrent le ventre & ne fournissent pas beaucoup de nourriture. Les piés des animaux ceux du veau & des autres dont on se sert, ont à peu prés les mêmes qualitez : lorsqu'on les fait boüillir, ou qu'on les mange sur le gril, en fricassée, ou en ragoût.

Le boüillon fait avec le col des mêmes animaux n'est guere meilleur, que celui qu'on fait avec la tête ; à cause qu'il renferme pareillement quantité d'os & de glandes ; qui en l'épaississant, & le blanchissant le rendent meilleur en apparence qu'il ne l'est en effet. Ainsi comme cette erreur est cause que plusieurs prennent plûtost le col, que le rond du gigot du mouton. Bien qu'il soit le meilleur ; elle nuit beau-

coup aux malades ; même à ceux qui se portent bien ; s'ils ont l'estomach mauvais.

Theriaque n'est pas seulement specifique contre toute sorte de poison, qui agit sans corder, mais comme elle abonde en quantité de sels volatiles & de soufres balzamiques, elle fortifie l'estomach & toutes les parties nerveuses, favorise les convalescens, remet la circulation du sang, provoque le sommeil si elle est recente, tempere l'acrimonie, & combat les vents les fievres, sur tout lors qu'elles sont intermittentes, le flux de ventre, le commencement de la pthisie le deboyement, la colique, les cruditez, la jauniſſe, les catharres, les fluxions & la vermine. Elle se trouve enfin de tous les remedes de la Galenique les plus universel & le meilleur, selon que je l'ay fait voir dans le traité des fievres, Chap. 8. Que si pourtant elle ne produit pas d'ordinaire tous ces merveilleux effets ; c'est à cause que craignant mal à propos de se trop échauffer, on n'en prend pas pendant assez long-tems, assez souvent, ou en assez grande quantité : qui sont neanmoins des conditions necessaires au bon usage des remedes, simplement alterans, du nombre desquels est la theriaque.

Toürterelle est à peu prés de méme nature que les pigeneaux avec cette difference pourtant que le goût en est incomparablement plus exquis, même souvent preferable à celui des perdrix, quand on les a engraissées & bien nourries.

Tourdes ont a peu prés les mêmes qualitez que les pluviers : neanmoins lorsqu'ils mangent des raisins, ils sont ordinairement meilleurs, & d'un goût plus exquis.

Thé est la feuille d'un petit arbriseau, qui a beaucoup de raport avec le mirthe, & qui croit principalement dans la Chine, dans le Japon & dans le Royaume de Siam. Cette feuille paroit d'une couleur verte, encore qu'elle soit seche : elle est d'un goût amer, d'entelée, un peu pointuë, & ressemble assez à celle du sumach.

La teinture qu'on en fait, sa preparation, sa nature, ses usages & ses qualitez, sont presque les mêmes que celles que j'ay raportées du Caffé : il y a neanmoins cette difference, entre l'un & l'autre, que le premier se vend cherement, & le second bon marché ; que pour conserver la vertu de celui-cy, il faut le mettre dans un sac de cuir bien fermé, & celui-là dans un vase d'airain bien bouché ; que ce dernier doit moins boüillir que l'autre, qu'on

qu'on tire de son marc une seconde teinture, presque aussi bonne que la premiere, pourveu qu'on en y mêle une petite portion de celui qui n'a pas servi, & qu'on le laisse durant un peu plus long tems dans l'eau boüillante : elle est d'ailleurs beaucop meilleure contre les douleurs de tête, contre l'indigestion d'estomach, & contre la goute, les vents & la gravelle. De là vient aussi, que ceux qui ont voyagé dans le Levant, ont remarqué que les trois dernieres maladies sont tres-frequentes en Europe ; mais qu'elles se trouvent tres-rares dans la partie la plus Orientale de l'Asie : & c'est à cause, disent-ils, que les peuples y prennent de cette teinture pour leur boisson ordinaire, & qu'elle combat les causes de ces maladies.

Cette verité est encore confirmée par les relations, que Monsieur l'Evêque de Verite & le Reverend Pere de Rhodes ont faites dans leurs voyages des Indes Orientales ; car ils assûrent que le grand usage fait de cette teinture, y garentit les habitans de beaucoup de maladies, qu'il les fait joüir durant long-tems d'une parfaite santé, & que ce remede est le plus efficace, qu'on ait encore découvert contre les douleurs de tête.

Auſſi c'eſt à cauſe de ces admirables vertus, que les grands Seigneurs des païs où le The eſt fort en uſage, ſe font honneur d'en regaler les perſonnes qu'ils conſiderent beaucoup, & de le leur preſenter dans des vaſes fort rares & precieux; qu'ils font ſervir d'ornement dans leurs cabinets, & dans tous les autres lieux les plus ornez qui ſont dans leurs maiſons. On dit qu'il y en a de pluſieurs eſpeces, une deſquelles eſt ſi rare qu'on n'en trouve pas en France; ce qui fait qu'il ſeroit inutile d'en parler.

Tym. V. Hyſop.

Truite de mer eſt de bonne nourriture, delicate, peu excrementeuſe & ſemblable à celles des rivieres rapides, à la reſerve que celles-ci ſe digerent plus difficilement que l'autre bien qu'elles ſoient ſouvent plus graſſes, plus ſavoureuſes, & qu'on en faſſe de fort bons patez.

Truffes ont la ſubſtance groſſiere, venteuſe & chaude & ſeche: ce qui fait qu'elles ſe cuiſent difficilement, & qu'elles reveillent le deſir de l'amour: mais elles ſont fort agreables au gout, & excitent l'appetit.

Turbot eſt un poiſſon de mer, grand,

bon, sain & delicat ; sur tout quand on le fait cuire avec du vin : qui corrige les cruditez ou humiditez superfluës que l'eau lui a communiquées ; & qui sont comme naturelles au poisson.

V

Vanneau : sa chair passe legerement, engendre un peu d'excremens, & est tres delicate.

Veau, a la chair temperée, rafraichissante, assez nourrissante & fort bonne : mais elle est un peu de difficile coction ; à cause de sa grossiereté ; ce qui fait quelle adoucit l'acrimonie des humeurs, & qu'elle est pour cela le plus convenable de tous les alimens pris de la famille des animaux.

Vermicelli se font avec la farine du froment : le goût en est assez ageable lors qu'on les fait cuire avec du lait, ou de la viande : & quand à leurs autres qualitez elles ne different pas de celles de l'avenat ; si ce n'est que s'ils sont plus nourrissans, ils sont plus indigestes. *V. Avenat.*

Verjus & Vinaigre ont tous deux à peu prez les mêmes qualitez, à la reserve que celui-ci est ordinairement plus acre, ou plus piquant que l'autre : ils rafraichissent

desſechent & temperent la chaleur ; mais non pas ſans produire de l'acrimonie : ce qui les rend contraires à la toux, & nuiſibles dans les fluxions, les fievres intermittentes & le temperament ſalin. Cela fait auſſi qu'ils ſont fort penetrans, qu'ils incifſent la groſſiereté des humeurs, qu'ils degagent les obſtructions, qu'ils appaiſent la ſoif, & excitent l'appetit. On en fait une confiture qui retient le même nom, & qui a peu prez les mêmes vertus, mais plus temperées.

Vin pris avec moderation rétablit les forces, & favoriſe la coction, la tranſpiration & la diſtribution du chyle. Il ouvre encore les obſtructions, fait circuler & fermenter la maſſe du ſang, produit quantité d'eſprits vitaux, iciſe & cuit la pituite & la mélancholie, réjoüit le cœur, rend la couleur du viſage vive, & l'eſprit vif, aide beaucoup les convaleſcens à ſe remettre, fournit une prompte nourriture, & fortifie toutes les facultez : mais s'il eſt pris avec excez, il fait au contraire des ravages conſiderables. Car il debilite les nerfs, le cerveau & les entrailles, il excite des tremblemens, diſſipe les eſprits vitaux & animaux, détruit la chaleur naturelle, affoiblit l'imagination & rend

l'homme hebeté ou incapable de vaquer en aucune sorte d'affaires. Si cependant on en lave souvent la bouche, il fortifie les gencives, affermit les dents, empêche leur carie, en emporte le limon qui y est attaché à l'entour, & rend l'halene douce. Il est neanmoins vrai, que de quelle maniere qu'on le prene, il excite un peu de chaleur & d'acrimonie, & remplit facilement la tête de fumées, principalement si elle se trouve affoiblie ou échauffée par quelque indisposition.

Mais si le vin renferme toutes ces qualitez en general, elles ne laissent pas d'être differentes selon que sa nature se trouve diverse. Car le vin paillet est ordinairement plus chaud que la plûpart des autres vins, & contribuë beaucoup à la digestion ; le rouge nourrit davantage, le verdelet profite aux bilieux, le noir fournit plus de nourriture que ceux-là, il passe difficilement, & est ainsi propre aux gens de travail ; & le blanc fait beaucoup uriner, nourrit assez, & n'échauffe pas beaucoup ; a moins que ce soit du muscat qui est plus chaud que tous les autres ; & qui frape d'abord la tête si on en prend beaucoup. S'il est pris neanmoins en petite quantité, il fortifie plus l'estomach & ai-

de davantage à la coction. Le vin doux nuit ordinairement : car il excite des vents, se digere avec peine, & s'aigrit facilement. Celui qui n'est pas bien clarifié se trouve à peu prez de la même nature. Le vieux est toûjours meilleur que le nouveau ; & il faut qu'il ait du moins passé par un hyver, pour être plus sain, & acquerir sa vigueur naturelle : parce qu'autrement, ou il empêche quelquefois d'uriner, ou il engendre d'autres fois la gravelle.

Pour celui qui a vieilli plus de dix-sept ou vingt mois, il perd souvent sa force, il acquiert de l'amertume, & ne produit pas une si bonne nourriture. Neanmoins lors qu'il est doux, apre, ou verd, il augmente ordinairement sa bonté à proportion qu'il vieillit davantage. Le vin fort puissant & qui monte d'abord au nez, repare promptement les esprits, & fortifie l'estomach ; mais s'il n'est temperé par beaucoup d'eau, il frape d'abord la tête. Celui qui est un peu apre, ou austere, le fortifie aussi, referre le ventre, calme le mouvement de la bile, & ne monte pas à la tête; celui qui est fort ténu clairet ou subtil, passe facilement, fait circuler le sang, & incise la grossiereté des humeurs, & celui qui tient un milieu, c'est à dire, qui n'est

pas tant délié, nourrit davantage, & s'accomode beaucoup à nôtre constitution. Cependant de quelle nature que puisse être, le vin les gens vieux le doivent boire assez pur, les jeunes mediocrement temperé, & les enfans en feront seulement rougir l'eau : & c'est à cause qu'ils n'ont pas encore les organes assez forts, pour resister à son action. *Voyez le Chapitre quatriéme.*

Biere, *Voyez Hoblon*,

Vinaigre, bien que j'aye cy-devant dit, qu'il avoit à peu prés les mêmes vertus que le verjus ; il ne laisse pas d'être moins spiritueux, plus corrosif & plus acre. Cela fait que comme l'on en asaisonne toûjours les salades & plusieurs alimens ; & que j'ay fait voir que l'acrimonie renfermoit une des principales sources de nos maladies, ce grand usage devient tres-frequemment nuisible à nôtre santé; sans que neanmoins on s'en aperçoive pour n'y faire pas reflexion, ou pour n'en connoître pas la nature.

Viande, si elle se corromp plus facilement que le pain, elle fournit plus de nourriture, passe plûtôt, & se digere avec plus de facilité. Elle est cependant meilleure au goût ; & beaucoup plus favorable à la

ſanté chaude que froide, ou rechaufée. Auſſi le boüillon qu'on en fait profite encore beaucoup plus, & a un meilleur goût; lorſque l'aiant bien degraiſſée, l'on n'en prend que pour en faire une priſe; c'eſt à dire autant qu'il en faut pour en donner à un, ou à pluſieurs malades ſans le rechaufer. La maxime qu'on pratique communement leur eſt par conſequent fort nuiſible; lors qu'on fait plus de boüillon que pour une priſe pour chacun, ſans être bien degraiſſée, & ſans ſortir boüillante du pot; parce qu'il perd autrement une bonne partie de ſes eſprits; & que cela le rend plus dégoûtant, moins nourriſſant, indigeſte & faſtidieux.

Violette, le ſyrop qu'on en fait communement rafraichit au premier degré, humecte au ſecond; ramollit, relâche, & purge legerement. Il tempere encore l'acrimonie des humeurs, la toux, l'ardeur de la fiévre & de la bile; Il eſt cordial, & convient dans les fluxions cathareuſes, dans la douleur de tête, la pleureſie, & la difficulté du crachat.

Vipere, les boüillons qu'on en fait ordinairement depurent la maſſe du ſang, la font également circuler dans toutes les parties du corps, & ouvrent puiſſament les

obstructions. C'est aussi par ce moïen qu'ils combatent la source de la plûpart de nos longues indispositions. On les prepare d'ordinaire en la maniere qui suit : & on les prend pendant environ une quinzaine de jours.

Prenez une Vipere d'une mediocre grandeur : & aprés lui avoir coupé la tête avec deux travers de doigts de la queuë, l'avoir écorchée, lui avoir ôté les entrailles, à la reserve du foye & du cœur, & l'avoir tranchée en 3. ou 4. mourceaux, mettez-les dans un petit pot avec quelques feuilles de cichorée sauvage, de cerfeüil, de menthe & de borrache ; & de l'eau commune la quantité suffisante pour en faire une prise de boüillon. Faites ensuite cuire le tout à petit feu durant l'espace de quatre heures, ayant plûtôt bien luté avec de la pâte la couverture avec le pot. Ce boüillon fait coulez-le, & y exprimez les herbes & la Vipere, pour le prendre durant quelques matins de suite.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES

Dans le Chapitre premier du second Livre.

DEs bons & des mauvais effets du frequent usage de la saignée. p. 1. 2. 3. 11. 12. 39. 42. 55. 56. 57. & 60.

Qu'il faut ordonner la saignée avec plus d'aplication & de discernement qu'on ne l'ordonne ; parce que c'est un remede qui produit aussi-bien de mauvais effets que des bons, & qu'on s'apperçoit plûtôt & plus facilement de ceux-ci que des autres. p. 3 & 14

Qu'on ordonne communement en France la saignée presque contre toute sorte de maladies, parce qu'on est trop prevenu en sa faveur, & que la prevention & l'ignorance sont la source de nos erreurs: & qu'on ne pratique pas la même chose dans les autres parties de l'Europe. Que la pratique & les sentimens de beaucoup de Medecins se trouvent fort opposez là-dessus ? Quels sont ceux de l'Auteur : & si c'est seulement le different climat, ou le divers temperament qui est la cause qu'on saigne beaucoup plus dans un païs que dans un autre. p. 3 jusques à 14. 66. 67. & 68

Pour quelles raisons l'usage de la saignée est si frequent en France, avec un exemple pour en mieux connoître les inconveniens qui en arrivent, p. 8. & 14

Que la saignée est seulement proprement indiquée par la plenitude, qui provient ou de la trop grande quantité de la masse du sang, ou de sa trop grande rarefaction : des signes de la plenitude ; & quelles sont les humeurs qui la causent le plus souvent. Des forces & des autres indications de la saignée appellées impropres, divisées en trois especes en y comprenant les premieres indications appellées propres. p. 15. jusques à 23. & 90

Dans quelles especes de ces indications il faut toujours saigner, dans quelles on ne le doit jamais, & dans quelles il ne le faut que rarement. p. 4. 23. 24. 29. 180. & 181

Dans quelles occasions la fièvre est profitable: & dans quelles elle est au contraire nuisible. Comment la saignée convient dans ce cas & non dans l'autre. p. 25. 26. 31. & 32.

Qu'on ne prend pas garde, que les longues maladies & les constitutions valetudinaires sont opposées à la saignée : que souvent ni la chaleur, ni la fievre ne les exigent pas ; sur tout lors qu'elles sont excitées par une cause plûtôt froide que chaude, ou qui ne tient ni de la chaleur, ni de la froideur : Et en quelle maniere elle les peut exciter. Quelques exemples & quelques observations qui justifient toutes ces choses ; dont plusieurs sont confirmées par l'autorité d'Hypocrate & de Galien, sur tout lors que celui-ci dit, qu'il ne faut pas tirer de sang à proportion que la couleur naturelle se trouve plus changée. p. 23. jusques à 55.

Que la saignée n'est pas l'unique remede de l'inflamation, & qu'il ne faut saigner que peu ou point du tout dans les maladies excitées par l'acrimonie, comme dans la pthysie: Ce qui est une remarque tres-importante, puisqu'elles sont tres-nombreuses, fort considerables, & qu'on pratique souvent le contraire. p. 40. 41. 48. jusques à 51.

Qu'on prend souvent au préjudice du malade la suffocation ou les atteintes des vapeurs pour les marques d'une inflammation; qui n'arrive ordinairement qu'avant le 14. ou le 20. jour de la maladie aiguë. p. 26. 27. 40. 41. 42. & 28

Qu'il en est des autres indications accidentelles de la saignée comme de celles de la fievre & de la chaleur contre nature: que la longueur de la maladie s'oppose à la saignée: que plus on est saigné, plus on a besoin de la saignée, qu'elle dispose & fait tomber plûtôt pthysique: & qu'au contraire moins on se saigne; moins on le devient, & moins on est obligé à se faire saigner dans le cours de la vie. p. 46. jusques à 60

Des marques du bon & du mauvais sang tiré par le pied avec six remarques considerables sur les matieres de ce Chapitre: la plusparr confirmées par le sentiment de plusieurs Medecins; qui tombent d'accord qu'il perit plus de malades pour trop saigner, rafraîchir ou purger, que pour ne faire pas assez chacune de ces trois choses. Que la préoccupation en est une des plus principales causes, avec un principe tres important établi par Mr. Decartes sur ce sujet. p 60. jusques à 69

CHAP-

CHAPITRE II.

DU dereglement de la circulation du sang, qui produit ou accompagne toute sorte de maladies & des remedes pour les guerir. p. 69

Que s'il est vrai que la circulation du sang soit aujourd'hui presque generalement receuë & connuë par tout le monde; on n'a pas pourtant encore fait assez de reflexion sur les indications qu'il en faut tirer pour la pratique, ni sur les maladies qu'elle produit quand elle est déreglée, ni sur les remedes qui combattent ce dereglement. p. 70. 71

Qu'il n'y a point de maladie dans laquelle cette circulation ne se trouve, ou interrompuë, ou inégale, ou trop augmentée, ou trop diminuée; & qu'elle ne soit ainsi, ou une de ses principales causes, ou un de ses principaux effets. p. 72. 73

Comment toutes les maladies dépendent, ou sont accompagnées de ces trois ou quatre especes de dereglement de circulation de la masse du sang ou des esprits; avec plusieurs exemples qui confirment, & qui éclaircissent cette verité. p. 73 jusques à 81

Explication des causes les plus considerables, & sur tout des obstructions avec les signes pour les connoître: & comment elles forment le levain des maladies, d'où dérive la source de nos maux. p. 81 jusques à 88

Des differentes indications, tirées de ces causes; & des differens remedes pour les combattre: les uns & les autres divisez ou subdivisez en trois ou quatre especes qui leur sont proportionnées. p. 86 jusques à 95

Que la circulation du sang est diminuée ou plu ou moins interrompuë dans toutes les maladies externes ? Comment cela se fait? Et comment elle produit tous les autres accidens qui les accompagnent ; tels que sont la fluxion, la chaleur, la rougeur, la tumeur, l'inflammation, la douleur & la suppuration ; qui est toujours precedée de l'acidité des matieres ; & comment elles deviennent douces, & de rouges blanches. p. 95. 96. & 97.

Que toutes ces causes avec l'explication qui en a été donuée sont confirmées par la nature & par l'usage avantageux de tous les remedes dont on use dans la methode des Anciens, des Modernes, ou des Spagiriques. p. 97. 98. 99 & 100.

De deux indications qui regardent toutes les maladies externes ; & qui sont tres-importantes ; bien qu'elles soient inconnuës, ou qu'on n'y fasse pas reflexion p. 99. 100. 102. 103. & 104.

Pourquoi il ne faut appliquer que tres-rarement dans ces occasions des remedes astringens, rafraîchissans ; ni de ceux qui compriment beaucoup la partie malade & qui empêchent en quelle maniere que ce soit la circulation. Et quels sont les remedes les plus convenables dans toutes ces occasions. p. 100. jusques à 110.

Que le cerat de Galien échauffe & ramolit beaucoup plus qu'il ne rafraîchit ; que c'est par consequent mal à propos qu'on l'appelle & qu'on l'estime rafraîchissant ? Et en quelle maniere il combat merveilleusement toute sorte d'inflammations externes. De même que l'eau de vie camphrée, l'huile & la chaux

qui combattent puissamment les érisipelles & la brûlure. p. 111. jusques à 115.
Pourquoi il ne faut jamais faire de ponction ou d'ouverture dans les parties atteintes de fluxion ou d'inflammation ; à moins qu'on ne soit asseuré qu'elles renferment quelque matiere purulente pour lui donner issuë? Et pourquoi cela ne convient pas non plus d'ordinaire aux enflures des hydropiques. p. 115. 116. & 117.

CHAPITRE III.

DE la maniere & du tems auquel il faut purger dans les fievres continuës. p. 117.
Combien les purgatifs sont utiles & préjudiciables dans les fievres. p. 117 & 118
Des quatre tems differens qu'on y observe communement. p. 118 & 119
Remarques particulieres pour l'intelligence de cette matiere confirmées par deux exemples. p. 119. jusques à 126.
Sentimens d'Hypocrate, de Galien, & des Praticiens d'aujourd'hui touchant l'usage des purgatifs dans ces maladies, qui ne sont pas seulement differens, mais souvent contraires dans leurs propres décisions: ce qui est une marque évidente de l'ignorance de l'homme. p. 127. 128. 129. & 130.
L'Auteur donne neanmoins cinq regles, selon lesquelles il faut se conduire pour purger utilement dans ces maladies; qui sont expliquées les unes aprés les autres; avec la réponse à une objection, & quelques remarques considerables, où les passages d'Hypocrate & de Galien, qui semblent être opposez dans leurs

proptes sentimens, sont conciliez. p. 130. jusques à 144.
Description des remedes minoratifs. p. 130 & 131

Matieres contenuës dans le 4. Chapitre.

Dissertation singuliere sur quelques remarques qui changent en diverses occasions la curation ordinaire des fievres, & de plusieurs autres maladies: & quelles sont ces occasions. p. 144.
Remarques sur la longueur des fievres, & des autres maladies. Pourquoi aprés 20. ou 30. jours de maladie il ne faut plus ordonner de saignée; bien qu'on pratique communement le contraire? Et quels sont les maux qu'excitent les frequentes saignées. p. 145. jusques à 358
Qu'il en est à peu prés de même des autres remedes rafraîchissans que des saignées, & qu'alors les purgatifs doivent toujours être doux, benins, & peu souvent réiterez. p. 157. 163. & 164.
Remarques touchant l'estomach. p. 150. & 151.
Erreur considerable de plusieurs Medecins de ce siecle touchant cette pratique, & la cause des frequentes rechutes. p. 155. 156.
Que c'est mal à propos que l'on confond les suffocations, & les grands dépôts ou interruptions de la masse du sang avec les inflammations, où la saignée est beaucoup nuisible: avec deux ou trois objections concernant les matieres de ce ch. p. 158. jusques à 164.
Pourquoi nos Anciens ont appellé certains remedes des specifiques? Et pourquoi ils n'ont pas laissé de les ordonner pour combattre la

chaleur de la fievre ; bien qu'ils ayent crû qu'ils étoient chauds. p. 155. & 156.
Cause ordinaire des erreurs dans les Sciences naturelles, & le moyen de les éviter. p. 166. & 167
D'où vient que certaines personnes ignorantes gueriſſent des malrdies que certains Medecins n'ont ſçû guerir ? pourquoi elles appellent leurs remedes des panacées, ou des cordiaux, & en quoi conſiſtent leurs proprietez, ou leur nature univerſelle. p. 164 & 165
Remarques ſur les divers tems des fievres ? en quel tems il y faut ordonner les remedes, qui rafraîchiſſent, qui incraſſent, qui penetrent, ſubtiliſent, ouvrent, purgent, ou qui excitent les ſueurs : & pourquoi il ne faut ni purger ni ſaigner dans l'état ou la vigueur de la fievre. p. 167. juſques à 173
Remarques tres-importantes ſur la complication des differentes cauſes des maladies, ſur celle des temperamens ; mais principalement ſur le temperament ſalin qu'on confond toujours avec le bilieux ; bien que l'un & l'autre indiquent des remedes contraires : & ſur quelques autres cauſes qu'il ne faut pas combattre avec la ſaignée, ni avec les autres remedes rafraîchiſſans, encore qu'ils ſoient indiquez par la chaleur ou par la fievre, & qu'on pratique neanmoins le contraire ? Et pourquoi il n'y a pas de remede univerſel. p. 173. juſques à 183
Remarques ſur les divers climats, ſur les diverſes ſaiſons, & ſur les divers âges. p. 175
Pour quelle raiſon, & en quelles occaſions les divers climats exigent divers remedes ; ce qui eſt prouvé de pluſieurs manieres aſſez ſingulieres & fort convaincantes. p. 183. 184. 185 & 186
Quelles ſont en general les inclinations, les

mœurs & les temperamens des principales Nations de l'Europe ? pourquoi le temperament des Anglois est tout-à-fait opposé à celui des Allemans ; bien que les uns & les autres habitent à plus prés de semblables Païs, & qu'ils soient situez sous la même ligne ? pourquoi il arrive la même chose aux Espagnols dans une pareille occasion ? d'où vient que les uns sont plus constans que les autres ; ce qui a donné occasion au changement de la Religion ? & de quelle maniere il faut ménager les remedes en tous ces differens païs. p. 184. jusques à 191

Quelques observations particulieres sur la difference des âges, & sur celles des saisons, divisées en 4. parties, dont chacune est tres-importante pour la pratique. p. 191. jusques à 198

Matieres contenües dans le 9. Chapitre.

DE la differente cause des crises ? pourquoi elles surviennent en certains jours de la maladie : & s'il faut purger, saigner, ou faire quelqu'autre grand remede dans ces jours, p. 198. 219. & 220.

Qu'est ce que crise, & en quels jours elle arrive ? quels sont les jours parfaitement critiques, & quels sont les indicans, les intercalaires ou les inégaux & les medecinaux. p. 198. 199 200.

En quelles maladies, & en quels jours les crises arrivent plus frequemment ? pourquoi plûtôt aux uns qu'aux autres ? & quelle en peut être la cause ; avec plusieurs observations considerables sur toutes ces choses : ensuite desquelles les causes des crises sont clairemẽt expliquées ; bien qu'on n'ait pû jusques ici les bien développer. p. 201. jusques à 216.

Explication d'une autre difficulté que personne n'a encore expliquée, & qui a paru même si grande au grand Hypocrate, qu'il a été contraint de l'éviter? & d'où vient qu'on fait trois semaines de six jours. p. 214. 215. & 216

Qu'il est aprés cela inutile de recourir aux influences des Astres, pour rendre raison des crises. p. 217. & 218.

Brieve methode pour connoître par avance si la crise sera bonne ou mauvaise. p. 218. & 219.

Conclusion de ce traitté, avec quelques reflexions, qui font voir qu'il ne faut ni saigner, ni purger, ou faire d'autres grands remedes dans les jours critiques; bien que communement on pratique aujourd'hi le contraire. p. 219. 220. 221. & 222.

Matieres contenües dans le Traité de la Gangrene.

DE la division & de la deffinition de la Gangrene. p. 223. jusques à 230.

En quoi consiste le principe de la vie & de la mort de chaque partie en particulier: de la cause de la Gangrene, de l'âge de consistence, du declin, de l'accroissement, du temperament & de la nourriture. p. 225. 226. & 227.

Que l'esprit domine sur les autres principes dans l'état naturel? comment il tempere l'acrimonie des humeurs par sa domination, & qu'il les rend douces: avec un exemple des fruits, & de la chaux vive. p. 228. jusques à 232.

La definition de la Gangrene & la difference qu'il y a entre cette maladie, les apostumes & le charbon; l'une & l'autre prouvée, & éclaircie par diverses experiences, avec les signes

pour distinguer la douleur excitée par un sel acide, ou par un sel lexivieux. p. 232. jusques à 236.

Que la Gangrene est produite par un sel volatile, acre & lexivieux, qu'il acquiert cette nature par la dissipation de l'esprit, par l'interruption de la circulation du sang, & par l'exaltation & l'abondance du soulfre & du sel; ce qui est prouvé par les causes & par les effets. p. 238. jusques à 250.

Des causes plus ordinaires, plus éloignées & plus sensibles de la Gangrene, dont la principale est l'interruption de la circulation du sang: avec quelques remarques & l'explication de plusieurs phœnomenes assez curieux. p. 238. jusques à 250.

Des signes de la Gangrene qui confirment la même chose, & pourquoi elle est accompagnée tantôt de molesse, & tantôt de siccité. p. 250. 251. 252. 253. & 254.

De la maniere que se forment les vers dans les corps qui se corrompent; ensemble les fleurs, les fruits, les graines ou les semences dans les vegetaux & dans les animaux. p. 254.

Dans quelles occasions il faut emputer ou couper la partie gangrenée, même encore qu'elle conserve le mouvement local. p 279. & 255.

Des remedes de la Gangrene, qui confirment l'explication que j'en ay donnée, & du regime de vie. p. 256. 257. 258. 259. & 262.

Effets admirables des particules nitreuses de l'air à l'égard de la gangrene, de la respiration & de ceux qui portent perruque: Et ensuite des indications des remedes externes & internes. p. 259. jusques à 262.

Que le defaut de la circulation du sang, est la

cause la plus ordinaire, & une des plus considerables de toutes les maladies externes; avec quels remedes il faut la combattre, & quelles sont les erreurs qui se glissent sur ce sujet. p. 162. jusques à 169.

Plusieurs observations sur le même sujet qui changent la curation ordinaire de ces maladies. p. 169. jusques à 174.

Que la suppuration des apostumes est toujours produite par un sel acide, de quelle maniere cela se fait, avec quelques-uns de ses remedes, & la réponse à une objection. p. 274 jusques à 278.

Des matieres contenuës dans le Traité de la methode pour conserver la santé.

DE la santé en general & de quelques remarques pour l'intelligence de cette matiere. p. 280. jusques à 291.

Definition de la santé & de la maladie. p. 282-283

Des causes des maladies en general, & de celles qui proviennent des differens temperamens; qui sont divisez en bilieux ou sulphurez, en pituiteux, en melancoliques, en salins, & en sanguins; avec les signes pour les distinguer & pour connoître les remedes & les maladies qui leur sont particulieres. p 291. jusques à 309

Observations tres-importantes pour la pratique, sur le temperament salin, que personne n'a encore faites. p. 309. 310. & 311.

Que l'on n'avoit pas établi jusques ici de temperament salin; bien que cet oubli soit de la derniere consequence pour la pratique; qu'il est tres-souvent accompagné du temperament pituiteux; & que prenant d'ordinaire le temperament salin pour le bilieux, on commet

des fautes tres-pernicieuses; puisqu'ils exigent du moins en ce cas, des remedes tout-à-fait contraires: & d'où vient qu'on est tombé dans ces fautes. p 310. jusques à 317.

Cinq sortes de saisons de l'année, cinq sortes de climats, autant d'âges & de temperamens, lesquels avec les 5. causes ci-devant décrites, donnent occasion à la pluspart des maladies, & sont aussi combatuës par 4 ou 5. especes de remedes, à-cause du rapport qu'elles ont ensemble. p. 318. 319. 320. & 403. 419.

Quels sont ces remedes, & de la maniere qu'il faut les ménager. p. 419. jusques à. 450.

Des veilles & du sommeil, du mouvement, & du repos, de l'évacuation & de la retention des excremens, du deffaut de la transpiration & de la foiblesse de l'estomach, qui donnent aussi occasion à diverses maladies, avec le moyen pour les éviter. p. 320. jusques à 330.

Que les plus frequentes causes des maladies consistent dans la diverse temperature des saisons & des divers âges. p. 330. jusques à 338.

Comme quoi il faut se ménager dans la complication de plusieurs causes semblables ou differentes. p. 331. 332. & 333.

De la situation qu'on doit tenir dans le lit. p. 401. & 402.

Que les qualitez des alimens sont ordinairement differentes selon que leurs saveurs se trouvent diverses: & qu'on les prend de la famille des animaux, des vegetaux ou des autres corps terrestres. p. 404. 405. & 407.

De quels principes sont composez ces alimens, quels sont en general ceux qui conviennent le plus à nôtre nature, qui nourrissent mieux, qui se digerent plus facilement, qui font moins

d'excremens, & qu'elles maladies ils previennent. p. 406. jusques à 421. & à 426.
De la nature des alimens tirez des animaux & de celles de leurs differentes parties, & de leurs qualitez. p. 409 jusques à 414.
Des alimens tirez des vegetaux, qui sont divisez en deux especes, & ces deux especes subdivisées en quatre : que les uns sont propres & efficaces pour combattre les sources de toutes nos maladies ci devant toutes reduites en 4. especes : que les autres servent pour une nourriture bonne & abondante : & que neanmoins ces quatre especes de maladies se trouvent renfermées dans trois autres especes ; qui sont plus generales & plus universelles que les autres : & qui consistent dans le dereglement de la circulation du sang, dans l'acrimonie des humeurs, & dans les cruditez ou superfluités excrementeuses des alimens. p. 414. jusques à 431.
De la nature & des qualitez des alimens tirez des mineraux ou corps terrestres. p 431. 432. & 433.
Qu'il faut proportionner la nature des alimens à celle de nos cinq temperamens, des cinq saisons & des autres causes des maladies ci-devant décrites. p. 434. 435. & 436.
Que l'acrimonie ou la domination du sel est une cause des maladies plus generale & plus frequente qu'aucune de celles qui ont été marquées. p. 426. jusques à 428.
En quelle quantité, avec quel ordre, & dans quelles heures on doit prendre les alimens, & qu'il importe beaucoup de les bien macher. p. 436. jusques à 446. & 450. 451. & 452.
De la nature de l'air, du boire ordinaire, & à la

glace, du sexe & des vents. p. 446. jusques à 453.

Trois sources d'où dérivent les causes universelles des maladies : & dont une seule produit tres-souvent les autres deux. p. 454. jusques à 459.

Quels sont les remedes : & comment ils previennent & combattent ces trois causes souvent renfermées dans une ; qui est par consequent la premiere par où il faut ordinairement commencer, avec les solutions à quelques objections faites sur cette matiere. p. 455. jusques à 466.

Que les remedes qui sont tout ensemble chauds & acres nuisent ordinairement : qu'au contraire ceux qui sont simplement chauds, doux, huileux ou balzamiques, & sans acrimonie profitent presque toujours ; puisqu'ils fortifient la nature, & qu'ils combattent la cause la plus universelle des maladies ; que c'est d'ordinaire à cause qu'on a confondu jusques ici les uns avec les autres, qu'on s'est mal trouvé de leur usage ; & que cela a fait qu'on leur a mal à propos preferé les remedes rafraîchissans. p. 458. 459. 460. & 461.

Que le Quinquina & les autres febrifuges ne contribuent pas seulement à la guerison des fievres, parce qu'ils temperent l'acrimonie qui en est la principale cause ; mais parce qu'ils fortifient, qu'ils cuisent, & qu'ils digerent les cruditez ou les amas ; qui fournissent la matiere à cette acrimonie, & à toutes les autres causes des maladies, sur tout si elles sont internes. p. 458. & 459.

De l'usage qu'il faut faire des alimens, des remedes, & des autres choses qui échaffent, & qui

rafraîchissent ; de quelle maniere, & en quelles occasions ils excitent la chaleur ou la froideur, & ce qu'il faut supposer pour distinguer ces choses. p. 457. jusques à 473.

Que la chaleur s'excite beaucoup plus souvent en nous par une cause froide que par une chaude, d'autres fois par celle qui n'est ni chaude ni froide, & quelquefois de toutes ces trois manieres ensemble : de quelle maniere cela se fait, & pourquoi les remedes simplement chauds, doux & balzamiques, que nous soyons sains ou malades, nous conviennent beaucoup plus souvent que les rafraîchissans : ce qui est prouvé par la nature des causes universelles de nos maladies, par celle des remedes dont nos Anciens se servent pour les guerir, & par les qualitez tant de nos alimens les plus usitez, & les meilleurs pour nôtre nourriture, que par les autres choses qui nous sont les plus necessaires, ou dont nous usons par précaution ou par volupté. p. 469. jusques à 484.

Que la préoccupation où nous sommes en faveur des choses rafraîchissantes est souvent cause que nous les preferons mal à propos à celles qui échauffent ; & des autres causes qui nous font tomber dans cette erreur. p. 371. 472. & 473

TRaité de la nature, des qualitez & des preparations des alimens les plus usitez ; & des autres choses qu'on prend souvent par précaution ou par volupté : les uns & les autres décrits en particulier, & par Lettre alphabetique. Et parmi lesquels l'on traite

assez au long de la nature & de l'usage qu'on doit faire des differentes eaux minerales des Provinces de nôtre voisinage les plus usitées, des bains, des bons & mauvais effets du lait, des boüillons frais, des purgatifs ordinaires, des differentes boissons, des lavemens; mais particulierement du caffé, du thé, du chicolate, du cachou, du tabac, du vin, du pain; & en un mot de chacun des autres alimens les plus usitez. p. 485. jusques à la fin.

BIBLIOTECA N.[illegible] ROMA VITTORIO EMANUELE

ERRATA.

Des fautes les plus considerables, du premier Livre.

PAge 29. ligne. 2. *lisez* & imperegnés d'esprit, p. 70. l. 23. *l.* étant impereignées de p. 81. *l.* y fermentent p. 89. l. 7. 21. *l.* la lente, la quotidiéne, la maligne, p. 113 l 11 *l.* les crudités p. 133. l. 24. *l.* sur leurs crudités, leur, p. 147. l. 15. *l* ou trop crud, ou p. 181 l. 17. *l.* qui en, p. 189. l. 21 *l.* douces, cruës ou froides, p. 367. l. 26. *l.* même chose, p. 394. l. 19. *l.* viendra de douce, p. 432. l. 28 *l.* qui fixent, p. 446 l. 6. *l.* l, poux concentré.

Fautes les plus considerables, du second Livre.

PA. 79. & 29. *lisez* & quelles tiennent, p 24. l. 3 *l* souvent produites par le vice de quelque partie ou suivies, p. 130. l. 27. & 28. *l.* la casse, la p. 64. l. 9. *l.* faire trop, il p.

MAG 2005625

Digitized by Google